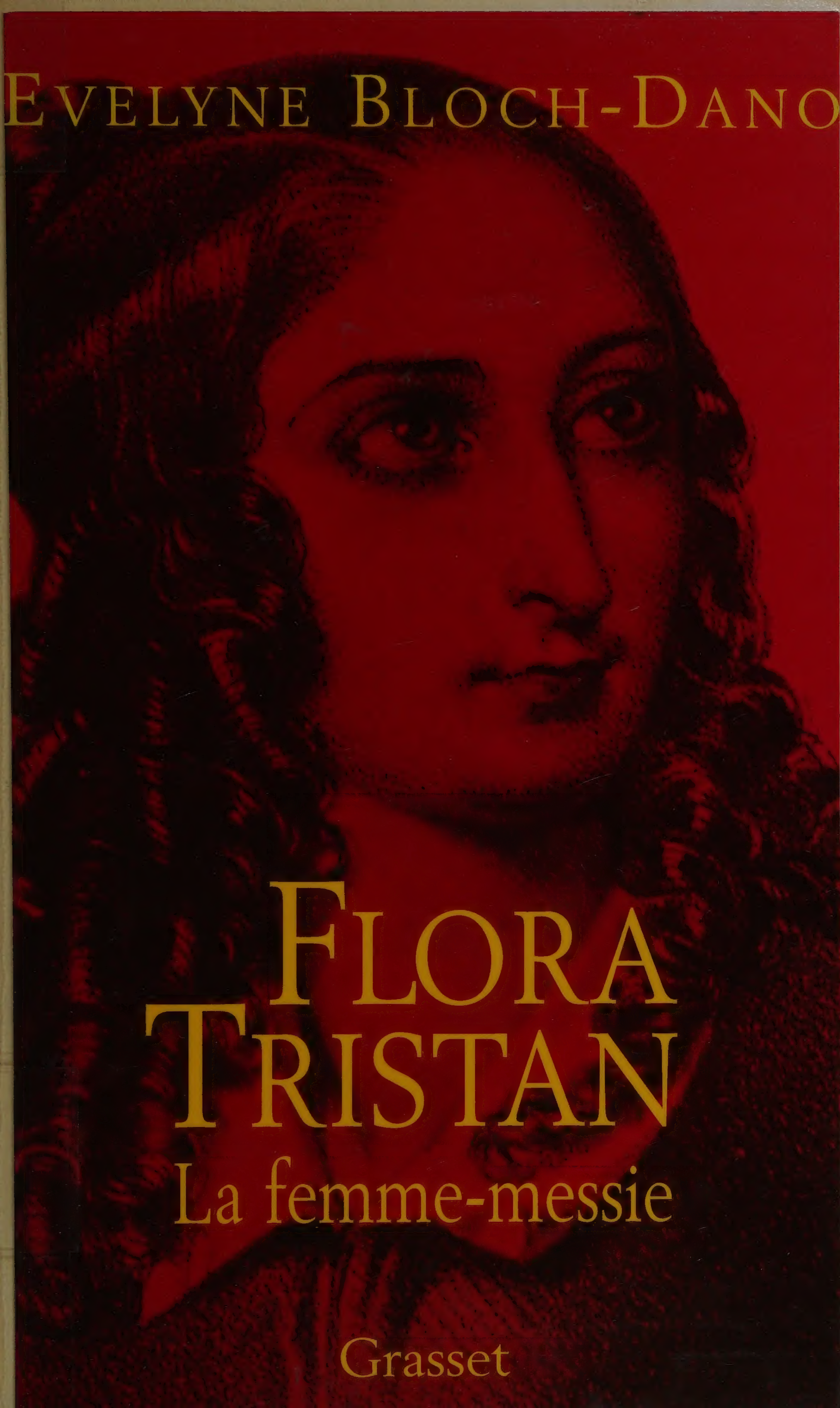

Evelyne Bloch-Dano
Flora Tristan
La femme-messie
Grasset

FLORA TRISTAN

La Femme-Messie



FLORA TRISTAN

La Femme-Messie

DU MÊME AUTEUR

MADAME ZOLA, *biographie*, Grasset, 1997. (Grand Prix des lectrices de *Elle*, 1998.)

CHEZ ZOLA, À MEDAN, collection « Maison d'écrivain », Christian Pirot, 1999.

EVELYNE BLOCH-DANO

FLORA TRISTAN

La Femme-Messie

BERNARD GRASSET
PARIS





A Phœbé, Lisa et Benjamin

« Sa vie est un roman que personne ne saurait inventer. Tout est fait, le premier venu n'a qu'à écrire. »

JULES JANIN.

« Ombre toujours frémissante de Flora Tristan... »

ANDRÉ BRETON.

Avant-propos

LA FEMME DE L'AVENIR

Un après-midi de septembre 1838, après des jours et des jours d'embuscade, un petit homme nommé André Chazal tira en plein Paris un coup de pistolet sur sa femme. Elle s'effondra sur le trottoir, grièvement blessée : Flora Tristan était enfin libre...

Quelques mois plus tard, lors du procès qui suit l'arrestation de son mari, on l'interroge sur son passé. Elle affirme avoir été jadis dame de compagnie auprès de riches Anglaises et avoir voyagé avec elles à travers l'Europe. Avez-vous des preuves ? lui demande le procureur.

« Je dois vous avouer que, depuis que j'ai changé de position, un sot amour-propre m'a fait anéantir toutes les preuves d'une situation qui m'avait paru fâcheuse », répond-elle. Le procureur insiste : « Quelques témoins pourraient peut-être confirmer vos dires ?

— Non », conclut sobrement Flora.

Il n'en saura pas plus. Il ne lui reste plus qu'à la croire.

Une vie romanesque, des épisodes mystérieux, des rebondissements, des travestissements, des silences : face à Flora Tristan, le biographe est dans la position de ce procureur, tenté de la sommer de s'expliquer, et au final, contraint de s'arranger avec ce qu'elle veut bien livrer. Vous vous demandez qui est Flora Tristan ? Je sais déjà que je ne peux vous répondre en quelques mots. Cette diable de femme ne se laisse pas enfermer dans une définition. Une féministe ?

Oui, mais pas seulement. Une militante ? Elle n'a jamais appartenu à aucun groupe, jamais obéi à personne. Une figure historique de l'union ouvrière ? Soit, mais elle ne s'y consacre que dans les deux dernières années de sa vie. Vénérée par certains ouvriers qui voient en elle la Femme-Messie des saint-simoniens, elle est violemment critiquée par d'autres qui lui reprochent son arrogance. Ne prétend-elle pas pouvoir, toute seule, les sauver de la misère ? Elle dérange, elle agace. Moins écrivain que femme d'action, elle est rebelle à tout, y compris aux étiquettes.

Mensonge et vérité s'imbriquent si étroitement chez elle, les éclipses succèdent si vite aux éclats, les renaissances aux ruptures, les délires à la plus fulgurante lucidité qu'on ne peut, je crois, la saisir que sous le signe de la contradiction. Son père est un aristocrate péruvien, sa mère une petite bourgeoise parisienne. Elle a la beauté altière des Espagnoles de haute naissance, et grandit dans la pauvreté. Elle aime séduire, mais elle se méfie des hommes. Marginale et pourtant ambitieuse, on la range parmi les utopistes, mais elle revendique sa différence. Cette « Paria-archiduchesse », comme la nomme l'un de ses contemporains, a adopté toutes les postures : épouse et mère – par force –, aventurière, voyageuse, femme de lettres, enquêtrice, journaliste, et prophète. Chaque étape fait apparaître une femme nouvelle, comme autant de métamorphoses ou d'incarnations. Née au début du XIXe siècle, elle incarne à la perfection son époque, le Romantisme. Elle en a les outrances et les générosités, même si elle ressemble bien peu à sa conception de la femme idéale. Elle prêche l'union mais agit seule et passe sa vie à sculpter son image, celle de « la première femme forte », selon ses mots. On le voit, l'aplomb n'est pas la moindre de ses qualités ! Courageuse, intrépide même, elle peut se montrer à la fois égocentrique et altruiste jusqu'au sacrifice de soi. Mais ces contradictions ne sont pas seulement la marque d'une nature tourmentée ou complexe. Elles ont un sens, que je m'efforcerai d'éclairer.

Eclairer ? Ainsi me suis-je vue parfois au cours de ce travail, avançant dans une grotte et promenant ma torche

le long des parois afin d'en saisir les reliefs. Ombres et lumières, rugosités et murs lisses où la lumière rebondit, l'histoire de Flora Tristan pourrait bien évoquer le mythe de la Caverne. Tous ceux qui la racontent ou l'analysent parlent d'abord d'eux-mêmes et projettent sur elle leurs propres convictions.

Ainsi, en ce dimanche 22 octobre 1848, à Bordeaux. Flora Tristan est morte quatre ans plus tôt. Convoqués par quelques affiches, des ouvriers se sont rassemblés sur l'esplanade des Quinconces. Serruriers, tailleurs, menuisiers, ébénistes, horlogers, ferblantiers, ils sont plus de mille cinq cents issus de toutes les corporations quand le cortège se met lentement en marche vers le cimetière de la Chartreuse. Tête nue, en silence, comme en ordre de bataille, ils suivent le drapeau tricolore voilé de crêpe noir, porté par l'un des leurs. Sur l'étendard, ces mots : *Association, droit au travail.* Quand le cortège parviendra au cimetière, ils seront huit mille. Au pied du monument construit grâce à leurs souscriptions, les discours et les hommages vont se succéder. L'allégorie révolutionnaire ne s'embarrasse pas de subtilités : la colonne brisée symbolise un destin inachevé, la guirlande de chêne tenue par une main, la force des classes laborieuses. La plupart n'ont pas connu Flora. L'émotion n'en est pas moins grande. Avant de partir, les ouvriers déposeront sur la tombe la couronne d'immortelles et le crêpe attachés au drapeau. Puis un à un, les membres du cortège jetteront la fleur de deuil qui décore leur boutonnière, avant de s'éloigner en silence. Flora Tristan est entrée dans la légende.

D'autres femmes vont lui succéder et symboliser à leur tour l'héroïsme révolutionnaire : ainsi Louise Michel pendant la Commune, avec laquelle on la confond parfois. Entre-temps, il y a eu Marx et Engels, restés, à part un bref hommage, étrangement muets sur cette femme précurseur (le mot n'existe pas au féminin...). Pourtant, des années avant eux, elle a, la première, conçu l'idée d'un parti international des travailleurs et cherché à les rassembler. Il faudra attendre les années vingt, pour qu'on s'intéresse à

nouveau à elle. Peu à peu, elle est devenue l'une des grandes figures de la lutte ouvrière. Mais c'est André Breton, auteur d'une *Ode à Charles Fourier*, qui dans sa revue *Le Surréalisme même*, donne en 1954 une dimension nouvelle au personnage, en écrivant : « Il n'est peut-être pas de destinée féminine qui, au firmament de l'esprit, laisse un sillage à la fois aussi long et aussi lumineux que celle de Flora Tristan. » Ce sillage, les féministes vont s'y engouffrer, en faisant d'elle l'une des personnalités clefs du combat des femmes. Des femmes en mouvement de l'après-soixante-huit aux *women studies* des universités anglo-saxonnes, la voie est tracée.

Flora Tristan est la première, non à lutter pour les droits de la femme, mais à faire de la femme libre le pivot de toute son existence. Il n'est jamais facile d'avoir raison trop tôt. Les contradictions sont le moteur même de la dynamique qui la pousse à se dépasser. Parce qu'il n'est point de liberté sans pouvoir, fût-il celui de dire non, elle passera sa vie à lutter contre les limites que lui imposent sa naissance, la société, les autres, et parfois, ses propres tentations ou son corps malmené. La liberté est alors une idée neuve pour les femmes : elles n'ont aucun droit, ou presque. Elle ne peut s'incarner, se vivre *que* dans la contradiction : comment être libre en amour sans se cacher ou braver les interdits ? Comment réussir une carrière en restant une bonne mère ? Comment s'imposer dans un monde d'hommes ? Comment rester soi-même sans être seule ? Ces questions, nous n'avons pas fini de nous les poser. Concilier l'inconciliable, tel est l'enjeu de la liberté pour Flora Tristan. Femme divisée, elle aspire de toutes ses forces à l'unité. Et sa vie fulgurante, malgré ses zones d'ombre, semble obéir à une logique profonde dont la source réside peut-être dans sa volonté, sans cesse affirmée. « Je veux donc je peux » : telle est la loi d'airain qui fait d'une jeune fille sans instruction une femme de lettres cultivée, d'une obscure épouse d'artisan une Paria éclatante, d'une mère de trois enfants une voyageuse, d'une beauté à la mode une apôtre de l'union ouvrière. Certaines de ses contemporaines ont connu la prison, l'échec, la misère, le

suicide. D'autres, comme George Sand à qui tout la ramène et tout l'oppose, ont traversé le siècle plus sereinement. Il est des héroïnes plus parfaites, plus admirables. Il en est peu d'aussi fascinantes, en raison même de sa démesure et de son ambiguïté. Flora Tristan a construit son personnage de toutes pièces. Elle en a fait une manière d'être au monde, à la fois théâtrale et sincère. En refusant de jouer les rôles que lui imposait son époque, elle a rejoint les rangs des pionniers.

Voilà, en effet, ce qui frappe aujourd'hui : l'étonnante modernité d'une femme qui se bat, seule, et prend en main sa vie. Elle nous ressemble, ou plutôt, elle nous annonce, cette femme messie. Sa liberté de décision, son goût de l'action, sa soif d'aventure ont pour corollaires l'ambition, la fascination du pouvoir et parfois la dureté. Son extraordinaire énergie peut prendre le masque de la douceur, sa volonté de puissance s'abriter derrière la position de victime, elle n'en est pas moins *forte*, apte à rebondir, prête à tout pour survivre, fût-ce contre les autres. En un siècle de soumission féminine, elle s'affirme en disant non. Comme tant de femmes actuelles, elle poursuit son but, au détriment parfois de ceux qui l'aiment, mari, enfants, amoureux. Pourtant, elle est sensible et rêve de l'amour idéal. Passionnée, parfois violente, elle a appris à garder le contrôle en amour. Ne revendique-t-elle pas pour la femme la liberté sexuelle et le droit de choisir ses amants ? Elle aime les défis et le succès et, malgré les apparences, elle ne méprise pas l'argent. Que serait-elle aujourd'hui ? Leader d'un grand syndicat, ou à la tête d'un mouvement humanitaire ? Grand reporter ? Conquérante, intelligente, charmeuse, donc redoutable y compris dans sa générosité, elle est tout sauf une icône. Ses défauts se lisent à vif, et nous parlent aussi de ses faiblesses cachées. Elle n'est pas toujours sympathique, c'est vrai. Mais jour après jour, elle s'invente, impatiente, ne ménageant ni son temps ni sa peine, prête à tous les sacrifices, à l'exception d'un seul : cette force qui la propulse et la tient debout, en marche. Rien ne lui fait peur, sauf, peut-être, vieillir.

Elle est morte d'épuisement, à 41 ans, avant de mener à bien son œuvre. Nul ne peut savoir ce qu'elle serait devenue. Je ne suis pas certaine de l'avoir toujours bien comprise. Mais elle m'a beaucoup appris. Et d'abord ceci : la vérité d'un être n'est pas une, mais changeante, contradictoire et multiple.

PREMIÈRE PARTIE

L'Apprentie

« O précieuse ignorance qui fait croire à la bonne foi et à la bienveillance ! Pourquoi t'ai-je perdue ? »

1

SECRETS ET MENSONGES

Il était une fois un grand seigneur péruvien, descendant de Montezuma, et une jeune Française sans fortune. Ils s'aimèrent et eurent une petite fille qui s'appelait Flore. Son papa disait « Florita ». Ils habitaient une grande et belle maison, pleine de fleurs. De temps à autre, venait les voir un ami plus jeune. Il parlait très fort de liberté et plus tard, devint un héros. Il se nommait Simon Bolivar.

L'histoire de Flora Tristan pourrait se raconter ainsi, à la manière des contes que s'inventent les enfants. Comme la plupart d'entre nous, elle superposa plusieurs récits de sa naissance et de sa petite enfance : il y eut ce que sa mère lui avait dit, ce qu'elle croyait savoir, ce qu'elle désirait croire – et ce qu'elle savait vraiment. Elle avait 15 ans quand elle apprit la vérité : son père n'avait jamais épousé sa mère. Elle s'inventa un *mythe*. Ce mythe est à la base de sa personnalité. Il conjugue une ascendance noble et exotique [1], une naissance illégitime, un paradis perdu, de grands mots qui peuvent changer le monde, et un secret qui ressemble à un mensonge.

Dans le village de Vaugirard qui s'étend entre Montrouge et Grenelle, la vie est douce. La Grande Rue où habitent les Tristan depuis 1806 – l'actuelle rue de Vaugirard – suit le tracé de la voie romaine qui menait de Paris à Chartres. L'ancien hameau est devenu sous l'Empire un gros village

de plus de trois mille habitants : les Parisiens y ont fait construire des maisons de campagne et viennent y goûter, à proximité de leurs affaires, les primeurs, laitues, fraises et petits pois que cultivent les maraîchers ; auberges de barrière et cabarets de renom servent un vin clairet, les cultures alternent avec les établissements religieux dans un climat paisible. Une belle propriété, « Le Petit Château », une cour, une basse-cour, un grand jardin entouré de murs : c'est dans ce cadre idyllique que la petite Florita vit ses jeunes années. Elle en gardera un souvenir ébloui et nostalgique, celui d'un paradis où la nature donnait ses plus beaux fruits, et ses parents, la tendresse et la sécurité. Est-ce de ce temps-là, ses quatre premières années, qu'elle tirera sa vitalité, son goût pour la beauté et sa confiance dans l'être humain ? La petite fille turbulente aux boucles et aux grands yeux noirs, aux colères explosives, à la sensibilité à fleur de peau, croit de toutes ses forces au pouvoir des adultes, à l'équilibre du ciel et de la terre et à la possibilité du bonheur.

Difficile de trouver ascendance plus contrastée : son père, don Mariano Tristan y Moscoso est colonel des dragons du Roi d'Espagne. En poste à Bilbao, il a fait, quelques années auparavant, la connaissance d'une émigrée française, Anne Laisnay, qui a fui la Révolution. Son père, Jean Laisnay, était bourgeois de Paris et secrétaire de l'Intendance [2]. En juillet 1789, l'Intendant a été lynché et mis à mort par la foule. Les Laisnay, loyaux serviteurs de la royauté, logeaient à deux pas. Anne, et peut-être sa sœur Thérèse, n'ont dû leur salut qu'à la fuite. Ainsi, Flora Tristan la révoltée, est-elle l'enfant d'un couple de monarchistes catholiques...

La jeune fille et don Mariano sont tombés très vite amoureux. Jeune [3] ? Point tant, puisqu'elle approchait de la trentaine lorsqu'en 1802 un prêtre émigré de sa connaissance, l'abbé de Roncelin, les a unis au domicile de la mariée. Mariage clandestin, donc, et romanesque. La fiancée ne possédait pas le moindre quartier de noblesse. Le Consulat de France à Bilbao était encore fermé à cette date, et don Mariano, officier, devait demander au Roi l'autorisation de

l'épouser : il n'en fit rien. Aucune trace officielle ne subsista de ce mariage religieux, sans aucune valeur en France. Quant au mariage civil, il n'y en eut point.

Pourquoi don Mariano Tristan y Moscoso n'épousa-t-il jamais Anne Laisnay ? Réticence de grand seigneur espagnol, dont la famille établie au Pérou était l'une des plus anciennes et les plus riches de l'Empire du Soleil, joyau de la Couronne d'Espagne ? Circonstances politiques, en ces années bousculées par les ambitions de Bonaparte, après les chaos de la Terreur et les hoquets du Directoire ? Pas plus que sa fille, nous n'avons la réponse. Mais ce geste pèsera lourd sur l'avenir de Flora.

Anne rentra en France, don Mariano ne tarda pas à la suivre. Et c'est à Paris que vint au monde Flore Célestine Thérèse Tristan Moscoso, le 7 avril 1803. Elle fut baptisée deux jours plus tard dans la paroisse de Saint-Thomas d'Aquin[4].

Les Tristan peuvent vivre à leur aise. L'oncle de don Mariano, archevêque de Grenade, lui a laissé une rente de 6 000 F à titre d'aîné de la famille. Quant à son jeune frère Pio qu'il a élevé, rentré au Pérou avec le grade de colonel, il lui fait envoyer d'importantes sommes d'argent. Les plus considérables, cependant, ne lui parviendront jamais, en ces époques troublées où les bâtiments corsaires des armées ennemies écument les mers. A cela, il faut ajouter sa pension d'ancien colonel et les revenus probables de sa charge de représentant de l'Espagne à Paris. Car don Mariano n'est pas un exilé sur la terre française, mais un noble péruvien, accomplissant la dernière étape de son parcours d'officier en Europe, comme c'est la coutume.

D'un côté, donc, le père de Florita, grand seigneur et dépensier, dont l'amour ne va pas jusqu'à la mésalliance, de l'autre, sa mère, femme tendre qui se contente d'un simulacre de mariage. Don Mariano est passionné de lecture et de jardinage, et rien ne le rend plus fier que la succulence de ses poires ou la beauté de ses serres. Le couple vit retiré.

Mariano fait-il vraiment passer Anne pour son épouse légitime, comme l'affirmera Flora Tristan, assurant même détenir un certificat d'un député aux Cortès? Anne se fera appeler Mme Tristan, mais les actes officiels la désigneront comme la fille Laisnay, célibataire [5]. Prédilection et nécessité, le vert paradis de Vaugirard a toutes les apparences d'une retraite choisie, que seuls fréquentent, à l'écart de toute vie mondaine, famille et amis proches.

Or, parmi ceux-là, il en est un qui doit retenir toute notre attention : il s'agit de Simon Bolivar, alors âgé de 23 ans. Florita en a 3. Que sait-elle de ce grand garçon brun, qui arrive à Vaugirard dans son équipage de dandy? Tout est plus vivant en sa présence. Sa fougue bouscule tout sur son passage. Il la soulève dans ses bras pour l'embrasser, il emmène sa mère au Théâtre-Français, il a de longues conversations avec son père. Elle ne comprend pas ce qu'ils disent, mais ils arpentent le jardin à grandes enjambées, Simon s'agite beaucoup, et ses éclats de voix parviennent jusqu'à elle. Il a connu ses parents à Bilbao. La petite fille ne sait sans doute rien de plus. La destinée de Bolivar est à venir. Mais il est le personnage brillant de son enfance, jeune, impulsif, coléreux parfois, comme elle. Il appartient pour toujours à ses souvenirs d'enfance, inséparable du château, du grand jardin, des domestiques, et du couple de ses parents. Le temps du bonheur.

Nous verrons plus tard comment Flora tirera de cette histoire fragmentaire et lointaine un roman familial et une légende personnelle. Le Libertador, qui a donné sa vie à sa cause, est entré très tôt dans son existence. Les récits de sa mère, son destin exceptionnel, ses origines en firent une figure idéale, la clef de voûte peut-être de la mythologie personnelle de Flora Tristan. Par comparaison, don Mariano, l'amateur de jardins qui n'eut pas le courage d'épouser la femme qu'il aimait, fait pâle figure. La petite fille brune avait trouvé son héros : le Libertador. Son autre personnage favori sera Don Quichotte, le Chevalier errant, comme un double romanesque et pathétique. Notons que tous deux

appartiennent au monde hispanique, celui des hidalgos, héroïques et idéalistes. C'est à eux qu'elle s'identifiera. Quelques images – la silhouette de son père, les visites de Bolivar, la propriété de Vaugirard – et pour l'essentiel, les récits ultérieurs de sa mère, forment le tissu d'une mémoire reconstruite. Les parents parlaient-ils espagnol quand ils ne voulaient pas que Florita les comprenne ? Il y eut à coup sûr des lacunes et du mensonge. Les enfants sentent cela même s'ils ne le *savent* pas. Les colères enfantines sont souvent la trace d'une tristesse impuissante à se dire. Celles de la petite Florita frappaient son entourage. Mais au fil du temps, elle fit de ses premières années un âge d'or éternellement à reconquérir, et de son illégitimité, une injustice à réparer.

Hélas, le paradis n'a qu'un temps. Le 14 juin 1807, don Mariano meurt d'une crise d'apoplexie foudroyante. Florita a 4 ans, et sa mère attend un autre enfant. Une semaine plus tard, le gouvernement espagnol fait mettre les scellés sur les biens du défunt. On prévient sa famille au Pérou et ses fondés de pouvoir en Espagne. Toutefois, Anne Laisnay est autorisée à gérer et administrer provisoirement la maison de Vaugirard.

En octobre, naît le petit frère de Flora, Mariano Pio Henrique Tristan.

L'hiver passé, et dans quelle tristesse !, Anne met en location la grande maison, et s'installe à Paris, place du Carrousel. Ce quartier aujourd'hui démoli, situé entre le Louvre et les Tuileries, a bien mauvaise réputation [6]. La petite Flora découvre un autre monde : des ruelles enchevêtrées où s'entremêlent hôtels vétustes et chantiers de démolition, terrains vagues et commerces plus étranges les uns que les autres, marchands d'oiseaux, tondeurs de chiens, arracheurs de dents qui brandissent leurs pinces menaçantes... Mais sa mère déménage une nouvelle fois et se réfugie à Vaugirard, dans des conditions bien différentes de celles qu'elles ont connues naguère, même si, pendant les derniers mois de sa vie, l'ancien colonel, ne recevant plus d'argent d'Espagne,

en avait été réduit à emprunter à sa belle-mère [7]. C'est don Pio, le frère cadet de Mariano, qui reçoit la gestion de ses biens, en vertu des pleins pouvoirs que celui-ci lui avait signés. Il est son exécuteur testamentaire et son légataire universel. Don Mariano, faisant preuve d'une légèreté étonnante, n'avait prévu aucune disposition en faveur de sa femme et de ses enfants. Rien, pas le moindre papier officiel pour attester d'un quelconque droit.

Entre-temps, la situation politique entre la France et l'Espagne s'est détériorée. Le 1er avril 1808, Napoléon part pour Bayonne. Un mois plus tard, a lieu à Madrid le soulèvement du « dos de mayo » : l'insurrection contre l'occupant français est sauvagement réprimée. Ferdinand, le fils de Charles IV abdique en faveur de Napoléon, avant de se retirer dans un exil doré à Valençay, nimbé de l'auréole des martyrs. Joseph Bonaparte, le frère de Napoléon, est nommé Roi d'Espagne. Un Buonaparte sur le trône de Charles Quint ! Le peuple d'Espagne se soulève contre l'occupation française, marquant la première vraie résistance à la domination napoléonienne en Europe.

C'est la guerre. Un décret impérial ordonne la saisie de tous les biens des Espagnols résidant en France. Un mois plus tard, un arrêté de la préfecture de la Seine demande l'apposition de séquestres sur la maison de Vaugirard. Les loyers seront payés désormais aux Domaines [8]. Le malheur personnel et la politique s'unissent pour précipiter la veuve et ses enfants dans la ruine.

Mais sans doute Anne a-t-elle gardé quelques économies, car elle commence par acheter un terrain à Nogent, près de L'Isle-Adam, au nord de Paris, et loue les deux bâtiments qui s'y trouvent. Elle quitte à nouveau Vaugirard pour l'Haye-les-Roses, puis pour L'Isle-Adam. Pour Flora et son petit frère, c'est le quatrième logement en un an. Cette fois, ils habitent en pleine campagne.

Loin, très loin, les batailles se succèdent. Essling, Wagram, la Moskova, la retraite de Russie, Lützen, Leipzig... Anne tremble pour son frère Thomas, commandant

dans la Grande Armée. Des morts, de plus en plus jeunes. Chaque village paye son tribut. On apprend l'abdication de Napoléon. Mais un an après, on annonce son retour. Florita ouvre de grands yeux. Le 18 juin 1815 a lieu la bataille de Waterloo. Le Roi Louis XVIII revient ; l'Empereur part pour Sainte-Hélène. Des troupes d'occupation arrivent de toute l'Europe, semant la terreur, ordonnant des réquisitions. Il faut les loger, les nourrir. Les rumeurs les plus folles circulent : les Cosaques détruisent tout sur leur passage, violent les femmes et mutilent sauvagement les hommes. On murmure même qu'ils mangent les enfants. Florita n'a plus le droit de sortir et, le nez collé à la vitre, elle s'ennuie. L'hiver est terrible. Aux pluies abondantes et glaciales du printemps succèdent des gelées en mai, et des averses de grêle en août. Les prix du blé, du seigle, de l'avoine grimpent en flèche, celui du pain est multiplié par trois en un an. Quant à la pomme de terre, devenue l'une des bases de l'alimentation, son prix a septuplé. Il n'y a plus rien à manger. Des bandes de mendiants attaquent les convois de vivres. Un peu partout, des boulangeries sont pillées, des marchés attaqués. Des jacqueries, véritables révoltes de la faim contre lesquelles il faut envoyer la troupe, gagnent des régions entières. C'est cette époque que choisira Eugène Le Roy pour mettre en scène son *Jacquou le Croquant*... Dans les campagnes, certains se nourrissent d'herbe, les plus misérables ou les plus fragiles meurent tout simplement de faim.

En mai 1817, c'est le tour du petit Mariano. De quoi meurt-il exactement ? Il n'est pas douteux qu'Anne et ses enfants ont eu à subir comme tous les habitants de la campagne des conditions de vie terribles. La mort de son fils a dû profondément affecter cette femme qui vit une sorte de cauchemar depuis celle de son compagnon. Quant à Florita, elle a 14 ans, un âge auquel on est sensible à la moindre injustice. Quelles images gardera-t-elle de ces épisodes douloureux : le décès d'un père qui ressemble à un abandon, la solitude, les déracinements successifs, les paysages austères de l'Oise, la faim, la mort de son frère, le désespoir de sa

mère et sa lutte manquée contre l'adversité ? Elle n'oubliera rien, mais elle enfouira ces souvenirs douloureux tout au fond d'elle. Jamais elle ne fera la moindre allusion à ce petit frère mort à neuf ans et demi, qui portait les prénoms de son père et de son oncle.

Anne vend ses derniers biens et, en 1818, la mère et la fille viennent s'installer à Paris, rue du Fouarre.

Une nouvelle ère commence : celle de la pauvreté.

2

UNE HÉRITIÈRE DANS UN TAUDIS

Tout près de l'église de Saint-Julien-le-Pauvre, à deux pas de la place Maubert, la rue du Fouarre est l'une des plus vieilles de Paris. Au Moyen Age, avant la naissance des universités, des écoles de fortune s'échelonnaient le long de cette ruelle. Les étudiants s'installaient sur des ballots de foin ou de paille (d'où le nom de la rue) dans les écuries transformées en salles de cours. Ripailles et bagarres étaient le lot quotidien de cette population instable, et souvent ivrogne. Les tavernes étaient nombreuses dans ce quartier mal famé.

Ruelles puantes, maisons surpeuplées et bruyantes, promiscuité, prostitution, cabarets louches comme le fameux Château Rouge, connu sous le nom de « La Guillotine » où se rencontrent malfrats, escarpes et criminels, mendiants, vrais et faux invalides, comploteurs traqués par la police, déchets humains en tout genre : tel est encore au XIXe siècle le quartier « souffrant », où la misère humaine sous toutes ses formes croise les nombreux marchands d'allumettes. Pire encore que le Carrousel [9]. Au milieu de la rue toujours humide, coule un ruisseau nauséabond où se mêlent les eaux usées des particuliers et les traînées noires des teintureries : les ruisseaux parisiens ne longeront les trottoirs qu'après 1835. Le pavé est graisseux, les passants éclaboussés de boue au moindre cabriolet. C'est dans ce cadre, avec ses bruits, ses cris, ses odeurs, ses frôlements louches et ses souffrances que va grandir Flora. Elle en gardera toute sa vie les stig-

mates : la haine de la misère et un mélange de répulsion et de compassion pour ceux qui l'éprouvent. Elevée à la campagne, « au milieu des champs, dans le plus complet isolement de la société », elle ignore la laideur des villes. Elle va s'y trouver plongée d'un coup. Elle habite un taudis, ne mange pas tous les jours à sa faim, manque de bois pour se chauffer mais étonne ceux qui la connaissent par la force de sa détermination et la violence de son caractère. Tous sont frappés par sa beauté, l'éclat de ses yeux noirs, l'abondance de ses boucles brunes, son teint velouté d'Espagnole. Dans la mansarde glaciale en hiver, brûlante en été, Anne, Minette pour sa fille, lui parle de son passé, de la belle maison de Vaugirard, de la noblesse de son père, des origines éclatantes et lointaines des Tristan.

« Un jour, lui promet-elle, tu entreras en possession de l'héritage qui te revient, un jour tu auras une vie digne de toi... »

A force d'être répétée, cette promesse va prendre la valeur d'un serment. Est-ce une façon pour Anne de réparer ses torts à l'égard de sa fille ? Elle entretient dans le cœur et l'imagination de Flora le culte de son père et de celui à qui ses derniers mots l'ont recommandée : « Ma fille... Pio vous reste [10]... » Elle possède encore quelques objets, un tableau. Elle lui lit la correspondance entre Mariano et ce lointain beau-frère qu'elle ne connaît pas. C'est à Flora que revient la tâche de réparer l'injustice du destin, et de permettre à la promesse de s'accomplir. Cette idée mettra des années à germer, mais un jour elle poussera la fille de don Mariano à franchir les mers pour gagner le Pérou, et peut-être, qui sait ?, à se sentir plus tard investie d'une mission sacrée...

Pour l'heure, don Pio n'a pas répondu à la vingtaine de lettres que lui a adressées la compagne de son frère. Il prétendra ne les avoir jamais reçues. Il affirmera que jamais don Mariano ne lui avait dit le moindre mot dans ses lettres de sa situation familiale. Si tel est le cas, qu'en penser ? Quant à Simon Bolivar qui à la tête de ses troupes sillonne le nouveau continent, il n'a pas donné signe de vie, lui non plus.

Les deux femmes sont laissées à elles-mêmes. Point d'autre éducation pour Flora, que celle, bien lacunaire, donnée par sa mère. Elle apprend à lire, à écrire un peu, à compter. Ce n'est déjà pas si mal. La « veuve » du colonel Tristan n'a ni les moyens ni les relations nécessaires pour offrir à sa fille une éducation comme celle que reçoit, par exemple, la petite Aurore Dupin, future George Sand, au couvent des Augustines anglaises. Aurore est plus jeune d'un an. Comme Flora, elle est la fille d'un couple socialement dissemblable : Maurice Dupin est le descendant de deux grandes familles, Sophie Delaborde une petite danseuse à la vie mouvementée. Ils ont fait un mariage d'amour. Comme Florita, Aurore a perdu son père à 4 ans. Mais elle sera élevée par sa grand-mère paternelle, et devra beaucoup à cette femme exceptionnelle. Et surtout, elle grandira à Nohant, qui sera à la base de son équilibre. Flora, bâtarde et pauvre, n'a pas cette chance. Comme nombre de ses contemporains, elle se formera toute seule, par les livres et l'expérience.

Anne semble abandonnée de tous ceux que fréquentait son mari, ou les avoir perdus de vue. Déclassée, rejetée par les uns, étrangère aux autres, elle n'a que ses souvenirs, et c'est peu pour vivre. Son frère Thomas, de cinq ans son cadet, est son seul appui. Le chef de bataillon Thomas Laisnay est un homme d'ordre, un partisan des méthodes musclées et de l'autorité. A-t-il rallié la Monarchie ? En 1821, il est décoré de la Légion d'honneur. Il a le sens de la famille et tente d'aider sa sœur et sa nièce comme il le peut. Pendant des années, les deux femmes ne vivront que de ses subsides. Il paie aussi des leçons de dessin à Florita, qui semble douée d'un certain sens artistique. Le dessin est à la fois un art d'agrément qui convient aux jeunes filles nobles, et une ressource possible pour l'avenir. Que peut devenir en effet une fille pauvre comme elle, sinon ouvrière en atelier, ou peut-être, avec un peu de chance, maîtresse de dessin ?

Tout ce que saura Flora Tristan, elle l'aura donc appris par elle-même. Pour l'instant, elle vit une double vie : celle

d'une adolescente qui se rend à son cours de dessin en longeant les rues sordides de son quartier, et celle d'une aristocrate espagnole qui ne saurait tarder à rentrer dans ses droits. D'un côté la réalité, de l'autre l'imagination. Cette dualité marque profondément sa personnalité. On l'élève avec tous les préjugés de sa caste [11]. Elle est pauvre, mais se sent supérieure à ceux qui l'entourent. Marginale, elle ne se reconnaîtra jamais dans aucune classe et revendiquera le statut d'observatrice. Sa perception aiguë de la réalité sociale va de pair avec le désir de changement. A 15 ans, sa fierté ombrageuse lui tient lieu de fortune. Mais elle ne va pas tarder à souffrir, elle aussi.

Au cours de dessin, elle a fait la connaissance d'un jeune homme un peu plus âgé qu'elle. Ils s'aiment et veulent se marier. Le père prend ses renseignements sur la famille de Flora, comme il est d'usage. Il apprend que ses parents ne se sont pas mariés, que Flora est une enfant illégitime, une bâtarde. Flora découvre alors brutalement la vérité. Et si sa mère lui avait menti depuis le début ? Et si son père n'était pas le *caballero* qu'elle avait imaginé ? La vérité est amère mais elle explique bien des choses. Dans cette société de la Restauration où seuls comptent le nom et la fortune, elle n'a ni l'un ni l'autre. D'un seul coup, elle est rejetée du côté des exclus. Et elle paie chèrement le prix d'une situation dont elle n'est pas responsable. Elle fait la découverte de l'injustice. Ecoutons-la, encore toute vibrante de colère et d'humiliation, vingt ans plus tard.

> « J'avais aimé deux fois : la première j'étais encore enfant. Le jeune homme pour qui j'éprouvais ce sentiment le méritait sous tous les rapports ; mais, privé de l'énergie de l'âme, il mourut plutôt que de désobéir à un père qui, dans la cruauté de son orgueil, m'avait repoussée [12]. »

Nous ne saurons jamais qui était ce jeune homme, ni même quelle fut sa mort, mais comment ne pas entendre dans les derniers mots comme un écho du drame intime de

la petite Flora : « un père qui dans la cruauté de son orgueil, m'avait repoussée... » ?

Son père à elle l'a trahie deux fois. Quant à sa mère, elle n'a pas été capable de défendre ses propres droits ni même ceux de sa fille. Elle s'est contentée d'être une victime qui paiera toute sa vie sa confiance et sa naïveté.

Avoir 17 ans en 1820... Des rêves plein la tête, un avenir bien étriqué. Bien sûr, pour certaines jeunes filles, nymphes vêtues de mousseline blanche, c'est poésie douce, songeries au bord du Lac et soupirs mélodieux. Le temps suspend son vol, et les heures propices penchent leur cou de cygne sur les amours naissantes. Alphonse de Lamartine vient de publier ses *Méditations poétiques et religieuses*, et la France romantique se réveille d'un siècle de poésie convenue. Son lyrisme élégant et mélodieux donne forme aux accents secrets, aux désespoirs intimes, aux émois que beaucoup portaient en eux sans pouvoir les exprimer. Le succès est foudroyant et il ouvre la voie aux poètes de demain, à tous les jeunes gens qui languissent de célébrer en vers, eux aussi, leur précieux Moi. Les jeunes filles les murmurent dans le secret de leur alcôve, en parsèment leurs journaux intimes et leurs keepsakes. Ces jeunes filles-là apprennent le piano et la broderie, baissent les yeux quand on leur parle, ne sortent jamais seules et quittent la pension des religieuses pour un mari plus âgé qu'elles.

Mais il en est d'autres, comme Flora, pour qui la société n'a rien prévu. Pas de père, pas d'argent, pas d'instruction. Quand elle descend l'escalier crasseux du garni, les relents de basse cuisine et d'ordure la prennent à la gorge. Murs suintant d'humidité, rampe poisseuse, marches branlantes, cris de dispute, portes claquées : d'étage en étage, se décline la pauvreté. A 17 ans, elle en connaît les odeurs et les bruits jusqu'à la nausée. La petite infante a beau relever la tête, il y a toujours sur son passage un chien galeux qui crève, un mendiant qui l'apostrophe, une plus pauvre qu'elle traînant ses haillons. Au bout de la rue, il y a un hospice : de quoi donner

corps aux pires angoisses de la misère. Les jolis vers de Lamartine se récitent dans les salons au son de la harpe, les pauvresses comme Flora ne les connaissent pas. Mais elle sait les romances et les chansons qu'on reprend en cercle autour de l'orgue de Barbarie, les braseros auxquels on se réchauffe les mains, la soupe brûlante qu'une voisine vous apporte quand vous êtes malade. Elle sait aussi les regards qui montent vers elle quand elle passe dans la rue, dans son unique robe à la taille un peu haute, avec pour seule richesse sa chevelure luxuriante et ses grands yeux noirs. Elle dévore les romans à trois sous où les belles dames s'éprennent de chevaliers servants dévoués et maudits, se pâment en levant les yeux au ciel et s'égarent dans des ruines à demi noyées de brume. Et elle rêve, comme toutes les jeunes filles, du Grand Amour : « Depuis l'âge de quatorze ans, mon âme ardente l'avait déifié », confiera-t-elle. « Je considérais l'amour comme le souffle de Dieu, sa pensée vivifiante, celle qui produit le grand et le beau [13]. » Elle attend, elle espère celui qui la soulèvera de terre par la seule force de sa passion et lui inspirera à son tour de sublimes dévouements.

Flora et sa mère habitent l'un de ces creux de l'histoire qu'on nomme après-guerre, ou Restauration. A l'Empereur déchu a succédé Louis XVIII, prince podagre vieilli dans l'exil. La nostalgie est la note dominante de l'époque. Une jeunesse désœuvrée s'assoit sur un monde en ruines. Les guerres civiles et les conflits ont fait un million et demi de morts, autant que la Grande Guerre. La France est exténuée, les plus pauvres en paient le prix : les écarts de richesse sont sensiblement les mêmes qu'avant la Révolution, mais dans les villes surpeuplées où affluent les campagnards les plus misérables, les conditions de vie sont parfois plus dures encore : disettes, malnutrition chronique, maladies, épidémies, violences en tout genre : un tiers de la génération née en 1820 n'atteindra pas sa majorité. La génération précédente a fréquenté quotidiennement la mort, sur les places publiques où régnait la « Veuve » ou sur les champs de bataille aux quatre coins de l'Europe. La

camarde ne fait plus peur. Au sentiment exacerbé de l'existence individuelle répond la nudité sanglante des gestes désespérés ou cruels : suicides, faits divers, meurtres en série, tueurs fous ou arriérés, bandes de Chauffeurs ou de Piqueurs – les uns torturent leurs victimes en leur chauffant la plante des pieds, les autres s'amusent à charcuter le derrière des dames – crimes passionnels ou meurtres de sang-froid, c'est un déferlement de passages à l'acte dont la fantaisie morbide laisse pantois. Ni la campagne, ni la province ne sont épargnées. Mais Paris – la ville nouvelle n'est pas née, et ses ruelles sont encore médiévales – concentre en ses murailles le plus d'horreur et de misère.

Comment les deux femmes se sont-elles habituées au quartier Maubert où se côtoient étudiants pauvres, truands et maçons creusois ou limousins qui affluent du printemps à Noël ? Au port du Noyer, sur la Seine toute proche, de loin en loin des bateaux déchargent leur cargaison de bois ou de vin. Le vent charrie les odeurs du fleuve. Sur la place, les boulangers forains vendent leur gros pain aux ménagères qui l'enveloppent avec précaution pour ne pas le gâter. Les jours de marché, c'est tout un monde de cris et de senteurs qui leur rappelle peut-être l'époque heureuse de Vaugirard et de ses potagers. Mais à la place du grand parc qui donnait ses poires et ses fraises, c'est le pavé, l'escalier étroit et le grenier sous les toits.

Bientôt, la situation devient si alarmante que Flora doit se mettre en quête d'un emploi. A 17 ans, que sait-elle faire ? Pas grand-chose, hors le peu de dessin qu'elle a appris. Qu'à cela ne tienne ! Elle cherchera à employer son talent.

Et c'est ainsi qu'elle se présente un jour à la porte de l'atelier du sieur André Chazal, peintre graveur de son état, qui cherche une ouvrière coloriste. Ce jour-là va peser sur toute sa vie.

maladies, épidémies, violences en tout genre : un tiers de la génération née en 1820 n'atteindra pas sa majorité. La génération précédente a fréquenté quotidiennement la mort, sur les places publiques où régnait la « Veuve » ou sur les champs de bataille aux quatre coins de l'Europe. La

3

LA MAL MARIÉE

André Chazal a 23 ans. Il vient de s'installer à son compte, dans un atelier du quartier Saint-Germain. Après quelques années un peu agitées, il compte sur son art et ses nouvelles responsabilités pour donner forme à son avenir. Il a plusieurs ouvrières sous ses ordres et espère bien marcher sur les traces de son frère aîné, Antoine Chazal, peintre et illustrateur animalier dont la réputation grandit, et qui deviendra professeur d'iconographie au Jardin des Plantes.

Le jeune homme est ébloui par cette demoiselle qui vient lui demander du travail, vêtue de ses plus beaux atours. Son teint ivoire, son épaisse chevelure, sa petite taille, sa silhouette menue et surtout, la force de son regard l'ont foudroyé. Elle est à la fois réservée et décidée. Comment confondre la fille ravissante du colonel Tristan avec les ouvrières mal dégrossies qui s'usent les yeux dans son atelier ?

« Elle m'inspira une passion violente [14] », reconnaîtra-t-il plus tard.

Et ces deux mots peignent d'emblée les sentiments qui durant des années vont déchirer jusqu'à la haine André Chazal, dit Chazal le jeune.

Il l'engage sur-le-champ. Flora passe désormais ses soirées à peindre des étiquettes de parfumeur. Un jour, il la raccompagne chez elle, puis il prend l'habitude de rendre visite aux deux femmes, à la veillée. Il découvre leur grande misère, la mauvaise chandelle, la chambre sans feu, les quel-

ques meubles disparates, seuls débris de leur ancienne opulence. Peu à peu, des liens se créent. Il aide la jeune coloriste. Il les approvisionne en bois. Elles se livrent un peu, la mère surtout, tandis que sa fille peint avec application. On cause. Le graveur apprend l'origine noble, la famille péruvienne, Simon Bolivar, les grands malheurs qu'ont traversés ces dames et que narre Anne, avec force soupirs résignés.

« Mais un jour viendra, ajoute-t-elle invariablement, où Florita sera riche... »

En attendant, elle est pauvre, mais fière, un peu distante. Quand elle lève les yeux de sa tâche, Chazal est émerveillé, et peut-être secrètement intimidé. Cette fille le rend fou. Il y pense sans cesse, jour et nuit, il brûle de la posséder. Flora ne lui est pas hostile, mais elle reste indifférente. André Chazal n'a rien du Prince Charmant : petit, un peu chétif, dépourvu d'attrait. Médiocre, surtout. Un physique peu avantageux, une intelligence moyenne, une condition modeste, des ambitions petitement bourgeoises, il est bien loin du héros romantique dont elle rêve...

Pourtant, très vite, la passion le dévore. Et peu à peu, germe en lui l'idée d'épouser cette jeune fille sans le sou, mais qui le possède. Se montre-t-elle aussi farouche qu'elle le prétendra plus tard ? Selon Chazal, Flora, submergée peut-être par le sentiment violent de cet homme, captivée par le désir qu'elle éveille en lui, prise au piège de gestes qu'elle n'a pas su ou osé repousser, et victime, qui sait ?, de sa propre sensualité, se fait moins lointaine. Il affirme :

> « Elle vit ma passion croître et s'y rendit. Je luttai vainement contre cette passion, d'après mes propres observations et d'après l'avis de plusieurs personnes qui me disaient : “ Cette femme n'aura jamais les qualités qui font la bonne épouse et la bonne mère. ” »

Lucidité rétrospective ou clairvoyance réelle de son entourage ? Pauvre Chazal, déjà englué dans ses contradictions ! Il voudrait pour épouse un modèle de femme sou-

mise, et il tombe amoureux d'une héroïne de drame à l'espagnole, fantasque, orgueilleuse, irascible – et tellement romanesque ! Pour se rassurer, il se tricote des illusions de fiancé bourgeois : une fois mariée, heureuse, son caractère s'adoucira...

Il espère, mais surtout, il mène sa barque et cherche une alliée en Mme Laisnay. Après tout, pour une fille aussi pauvre, et bâtarde, ne l'oublions pas, déjà repoussée par la famille d'un prétendant à cause de sa naissance, il n'est pas un si mauvais parti. Jeune, d'origine honorable, cadet d'un artiste reconnu, patron de sa petite entreprise, et sincèrement épris : on y regarde à deux fois, quand on est une mère tombée à la rue ou presque, faute d'un mariage légitimé. Sans doute Flora n'aura-t-elle pas pour amant un Grand d'Espagne, mais elle aura un vrai mari.

Deux interprétations des mêmes faits se font jour et vont s'affronter au fil du temps : elle était consentante, affirme Chazal.

> « Ma mère m'obligea d'épouser un homme que je ne pouvais ni aimer ni estimer. A cette union je dois tous les maux ; mais comme depuis ma mère n'a cessé de m'en montrer le plus vif chagrin, je lui ai pardonné... »

écrit Flora Tristan dans l'avant-propos des *Pérégrinations d'une paria*, et elle ne cessera de revenir sur le drame d'un mariage raté auquel la loi ne permet pas de mettre fin. Plus tard – mais entre-temps, bien des épisodes dramatiques auront eu lieu – elle assurera avoir toujours éprouvé pour lui une insurmontable répulsion.

Qui croire ? La pression exercée par Anne Laisnay sur sa fille ne fait pas de doute et elle est attestée à plusieurs reprises. Indubitablement, selon Anne, il y a là une chance de bonheur raisonnable pour Flora – si seulement Flora était *capable* de bonheur raisonnable. Mme Laisnay n'en démordra jamais, et dans les conflits qui opposeront les deux époux, il lui arrivera plusieurs fois de prendre le parti de Chazal. Elle est bien placée pour connaître le caractère

autoritaire et emporté de sa fille, et sans doute a-t-elle eu parfois à en souffrir. Quoi qu'en dise celle-ci, elle ne l'a pas traînée à la mairie et ses arguments ont bien dû finir par persuader la jeune fille sans expérience qu'était Flora.

Après tout, échapper au sort misérable qui l'attend – ouvrière ou prostituée – n'est pas une issue négligeable. Epouser Chazal, c'est sortir de sa condition prolétaire et surtout changer de vie. Une fois mariée, elle sera non seulement patronne, mais maîtresse de sa vie, doit-elle naïvement penser. Certes, André Chazal n'est pas Lord Byron, mais la passion du jeune graveur a peut-être touché en elle une corde sensible. Il n'est pas sans talent, et pour Flora Tristan, les artistes seront longtemps le sel de la terre. Et surtout, n'a-t-elle pas toujours rêvé d'être adorée ? Ne la traite-t-il pas comme une reine ? Il doit bien faire naître quelques émois, qu'elle confond peut-être – elle est si jeune – avec l'amour. Reste qu'elle niera avoir jamais éprouvé pour son mari la moindre attirance, et lui reprochera amèrement de ne pas l'avoir questionnée sur ses sentiments. Elle en est certaine, elle a fait les frais d'un marché entre Chazal et Mme Laisnay, qui a cédé à son insistance « par faiblesse ou pour tout autre motif ».

Pourtant, elle écrira à son futur mari quelques lettres qu'André gardera d'abord comme des reliques, puis utilisera comme pièces à conviction. Ainsi va parfois la vie des couples...

Ces extraits de lettres, jamais démentis par Flora Tristan, nous en disent long sur la jeune fille, sur ses illusions, sur sa volonté touchante de progresser, sur sa sensualité aussi. Ainsi que sur son orthographe !

> « Paris, 3 janvier 1821
> Va, je veux devenir une femme parfaite, on sait que je ne pourrai pas, je veux te donner tant de bonheur que l'oublis tout le mal que je t'ai causée. Je veux traiter ma mère comme je voudrais l'être de mes enfants, enfin je veux être bonne avec tout le monde, être philosophe, mais d'une manière si douce et si aimable que tous les hommes désireront une femme philosophe. Adieu, je te quitte

> parce que ma lampe me quite et que je n'ai pas de coi la ralumer, mais je pense à toi et j'oublie la misère,
>
> Flore »

Comment ne pas être sensible à la ferveur et à l'innocence de ces résolutions de Nouvel An ? Sans doute a-t-elle essuyé bien des reproches; on a dû la traiter de méchante : elle essaiera d'être bonne, douce, aimable – bref, une « vraie jeune fille ». Chose plus étonnante, la lettre laisse entendre qu'elle aspire déjà à être « philosophe », un mot qu'elle sait orthographier, donc qu'elle a *vu* écrit sur des livres. Ainsi, elle lit déjà, en autodidacte, des textes qu'elle emprunte dans un cabinet de lecture, qu'elle feuillette chez les bouquinistes, ou chez les nombreux libraires de son quartier. Je veux être philosophe, voilà ce qu'affirme cette fille de 17 ans, qui habite rue du Fouarre et sait à peine écrire. Ambition intellectuelle, aspiration à l'idéal, tension extrême de la volonté (quatre fois le verbe « vouloir ») : tout Flora est déjà en germe dans Flore. Quant aux derniers mots, ils sont tendres et nous rappellent sa triste situation.

La deuxième lettre, mélange de verbiage emprunté à ses lectures et de considérations terre à terre, nous en dit encore plus long.

> « Paris, le 12 janvier 1821
>
> ... je te direye, mon chere, que cette soirée que je désirais tant, je voudrais bien quelle encore soit à venir, car j'éprouve des douleurs terribles surtout quand je marche ; je crois qu'il me sera impossible de prendre ma leçon de danse ; voilà le mauvais côté ! mai ! aussi que d'heureux moments ! Toute la nuit je n'ai fait que pensée à toi, j'étais toujours avec toi, enfin je nez vus que toi dans toute la nature. Adieu ami de mon cœur, au le matin comme il tapelais se cœur, je te cherchait des yeux, ma bouche cherchait la tienne, mes bras cherchaient à te sairés sur mon sein, sur ce sein qui n'a connu le plaisir que par toi.
>
> Mais adieu ! je te jure de t'aimer toujours et de procurer autant de plaisir que je t'ai donnés de peine, adieu ! donc,

ami de mon âme, mais je ne puis te quitté, a !... qu'il m'en coûte de te dire adieu.

P.S. Donne un peu de bois à Armandine *, s'est pour elle, car moy je n'en aye pas besoin, je ne te recommande pas de veillié à nos intérêts, la raison parle pour moi, mille baisers de flame sur tes jolies petites laivre, adieu. »

* C'était une apprentie coloriste de Flora Tristan (note de Chazal).

Les deux lettres suivantes multiplient les protestations d'amour – « je ne me suis jamais si bien trouvé, adieu ! à toi pour la vie » – et les allusions à leurs ébats amoureux qui ne laissent aucun doute sur la nature de leur relation. Ces témoignages maladroits et touchants nous prouvent qu'avec André, Flore a découvert l'amour physique. Cette révélation est peut-être pour beaucoup dans son consentement final. Notons au passage qu'au contact de Chazal ses conditions de vie semblent s'être déjà améliorées, puisque la demoiselle prend des leçons de danse et qu'elle a elle-même une apprentie sous ses ordres. Ne va-t-elle pas devenir la patronne ?

C'est bientôt chose faite. Le mercredi 3 février 1821, Flore Célestine Thérèse Henriette Tristan y Moscoso épouse André François Chazal, à la mairie du XIe arrondissement (aujourd'hui le VIe). A la sortie, le petit groupe de témoins et d'invités s'arrête un instant au pied de l'escalier monumental dans la cour de l'hôtel particulier dont la façade est ornée de têtes de bélier, le signe astrologique de Flore. La petite mariée est charmante dans sa robe blanche toute simple, à la taille haute à peine marquée. Anne ne cache pas son soulagement. Elle regrette seulement qu'ils ne se soient pas mariés à l'église. Florita n'a pas 18 ans. Elle a perdu sa liberté.

Les premiers mois furent paisibles. L'hiver était rude, et Flore pouvait se féliciter d'avoir quitté le grenier misérable de la rue du Fouarre. Ils avaient d'abord logé dans l'appartement de Chazal, qui était aussi son atelier, au 43 de la rue du

Four-Saint-Germain (actuelle rue du Four), un quartier d'artisans et de petits commerçants. Le graveur était toujours aussi amoureux de sa femme et se montrait tendre. Il travaillait au bonheur commun, espérant la fortune. Le grand homme de la famille Chazal, n'était-ce pas le peintre, son frère aîné Antoine ? André s'était toujours senti mal aimé, et il était grand temps de prouver que, lui aussi, il valait quelque chose. La lithographie était une invention récente, en plein essor. Les plus grands peintres, Girodet, Vernet, Géricault s'y adonnaient. Les livres illustrés faisaient fureur, popularisant les scènes romantiques. André Chazal, qui ne manquait pas de dons pouvait espérer marcher un jour sur les traces d'un Louis Boulanger ou d'un Achille Devéria. Pour l'heure, ses réalisations sont plus modestes, mais son talent, réel. J'ai entre les mains un petit cahier inédit de douze feuilles, intitulé *Loisir des dames ou l'ornement des salons*, par Chazal jeune [15], et proposant des leçons et des modèles de tapisserie. Sous une couverture rose, des planches illustrées témoignent de son esprit précis et de son sens de la couleur [16]. Le bleu vif et le rose dominent, sur fond de bordeaux, de vert, et parfois de jaune et d'orange. Les rosaces, les petits bouquets de roses et de bleuets qui ornent un tapis de cabine, les motifs gracieux des bracelets et des boucles de ceinture montrent un goût très sûr, encore empreint de classicisme comme le veut l'époque. Les explications, les croquis et les mesures détaillées trahissent son esprit pointilleux. J'imagine le jeune graveur désireux d'améliorer son ordinaire et de conquérir la clientèle féminine, en un temps où les ouvrages d'aiguille et la tapisserie sont l'essentiel des « loisirs des dames ». Mais comme ses préoccupations paraissent éloignées de celles de Flora, et leurs esprits différents !

André s'absente souvent pour la journée. Flora l'attend en lisant. La lecture est sa passion, elle va tout apprendre grâce aux livres. Mais si les livres l'aident à comprendre le monde, ils lui ouvrent aussi d'autres perspectives. Elle rêve, et juge sa vie à l'aune des histoires romantiques qu'elle

dévore. Elle porte sur son mari un regard sans indulgence et répond de plus en plus mollement à ses effusions, détournant la tête comme elle le peut. Bientôt, elle commence à trouver cet amour encombrant, lourd à supporter. Les soins du ménage ne l'intéressent pas, ne l'intéresseront jamais. Anne les lui a sans doute épargnés. Elle est soigneuse, très propre, mais indifférente au cadre dans lequel elle vit. Elle n'aime pas faire la cuisine et n'aspire pas à devenir une maîtresse de maison accomplie. Elle restera une nomade, sans point d'attache, satisfaite de peu. Elle ne prend aucun plaisir à travailler de ses mains, ou à recevoir à dîner. Elle est une patronne impatiente, former une apprentie ou une petite bonne l'ennuie. On craint ses éclats.

Bientôt, elle est enceinte. Est-ce cette première grossesse qui l'éloigne de son mari, comme cela arrive parfois ? De ce premier enfant, on ne savait rien, pas même son nom ou sa date de naissance. Anonyme comme tant d'autres, il avait glissé hors du temps. En retrouvant pour la première fois son acte de décès, il m'a semblé, curieusement, lui donner enfin vie [17]. Alexandre est un petit garçon maladif, qui mourra à 8 ans, en février 1831. Il est donc né entre mars 1822 et février 1823. Il n'inspirera pas à Flora le grand élan maternel qu'elle attendait peut-être. Elle a lu Jean-Jacques Rousseau, elle est déçue de ne pas ressentir plus de joie à cette naissance. Elle aurait besoin d'un sentiment fort pour remplir le vide de sa vie. Mais non, pas grand-chose, tout juste un peu de compassion pour cet enfant chétif et pâlot. Sa propre santé devient plus fragile. Une distance de plus en plus grande la sépare de son mari. Son couple est voué à l'échec depuis le début. La naissance de ses enfants en fera un piège.

Pas encore de violences, cependant. Mais une tiédeur qui s'installe peu à peu chez la jeune femme, puis devient de la froideur. Ils ont déménagé, et habitent à présent 18, rue des Fossés-Saint-Germain (l'actuelle rue de l'Ancienne-Comédie), dans un logement plus grand. Chazal est tout fier de ses 600 F de loyer, comme s'il s'agissait d'un palais. Quand il se

vante ainsi, Flore ne peut s'empêcher de le toiser avec mépris : il est vraiment content de peu. Lui se sent écœuré par cette ingratitude. Aurait-elle oublié le taudis de la rue du Fouarre ? Il lui reproche d'avoir des goûts de princesse, de ne rêver « que grandeur et position brillante ». Ils se disputent.

Dans le quartier, dans l'hôtel particulier où ils louent leur appartement comme dans le reste de la capitale, toutes les classes se côtoient : aristocrates, bourgeois, gens du peuple vivent ensemble, les uns à l'abri des regards au fond d'une cour provinciale, les autres dans des boutiques obscures sur la rue ou des taudis sous les toits. C'est un grouillement, un foisonnement de vie, où tout le monde se connaît, comme dans un village. Ils habitent à deux pas de l'ancien emplacement de la Comédie-Française, en face du café Procope qui a connu son heure de gloire sous l'Ancien Régime, et que les débuts du Romantisme sont en train de remettre à la mode. Symbole de la libre parole et des rencontres entre gens d'esprit, son décor baroque rappelle à la fois les ors du passé, et un *comfort* moderne qui appartient à un autre monde. Mais Flora n'ose pas entrer, elle se contente, en passant, d'admirer les femmes élégantes et les jeunes écrivains qui s'y pressent. Elle ne travaille pas. Elle n'a plus envie de sortir. Les travaux du ménage la rebutent chaque jour davantage. Elle reste chez elle, des jours entiers sans bouger, sans manger, ou presque. Elle tombe malade. Son mari fait venir le médecin – un luxe –, on lui prodigue des soins coûteux. En vain. Le plus souvent, elle reste alitée ou se traîne d'une chaise à l'autre, sans force. Lorsqu'on sait quelle énergie brûlera toute sa vie en Flora, on mesure la profondeur de son désespoir. Parfois, une promenade au Jardin du Luxembourg, quelques pas dans la douceur d'un mois d'avril : elle regarde avec envie les artistes et les grisettes qui trottinent à leur bras, sourit parfois au poète aux cheveux longs qu'elle croise dans une allée... Comme ils sont libres ! La voici mariée, sans autre espoir qu'une vie médiocre, aux côtés d'un homme médiocre, passée à élever des enfants souffre-

teux qui étouffent dans leur appartement étroit. Une vie sans grandeur, sans avenir alors qu'elle se sent capable de tant de choses ! Elle, la fille de don Mariano... Quelle déchéance ! Ses seules sorties sont pour les cabinets de lecture, chez Mme Cardinal rue des Canettes ou Mme Gondar rue Saint-Jacques. Elle lit des romans et des ouvrages qui peu à peu la transforment : Rousseau, Lamartine, Chateaubriand, Benjamin Constant. Mais surtout, Mme de Staël, dont le roman *Corinne ou l'Italie*, paru au début du siècle, lui servira encore de référence des années plus tard, quand elle écrira le sien, *Méphis*. Comme elle se sent proche de cette héroïne hors du commun, douée de multiples talents, libre et déclassée, victime de la lâcheté masculine ! Ne pourrait-elle pas, elle aussi, soupirer comme Corinne :

> « Ces élans de l'âme vers la liberté ne me donnèrent point encore cependant la force d'une résolution décisive ; il y a des moments où l'on se croit la puissance de ce qu'on désire, et d'autres où l'ordre habituel des choses paraît devoir l'emporter sur tous les sentiments de l'âme [18]. »

Cet ordre habituel des choses, c'est celui de la vie quotidienne, certes, mais aussi la loi sociale qui fixe la place de la femme sous la coupe de son mari. On ne le dira jamais assez : le dix-neuvième siècle a, plus que toute autre époque, assigné à la femme la place secondaire dans la société civile, d'où elle a tant de mal à sortir aujourd'hui. Ce n'est pas un hasard si Flora Tristan, en 1838, continue à se référer à Germaine de Staël, que détestait Napoléon. Le code Napoléon, l'ancêtre de notre Code civil, fait en 1804 de la femme mariée une mineure et lui retire les quelques avantages qu'elle possédait auparavant. En effet, si la célibataire jouit en théorie de ses droits, le Code affirme l'incapacité juridique totale de l'épouse. Sa signature est sans valeur, elle ne peut être témoin d'aucun acte civil. Non seulement elle perd son nom et est tenue de prendre celui de son mari, mais elle est entièrement soumise à son autorité, le Code consacrant « la puissance maritale ». Il lui doit protection, elle lui doit

« obéissance ». Même séparée de corps, elle ne peut par exemple changer de nationalité ou se défendre devant les tribunaux sans son autorisation. En 1810, la loi fait de l'adultère un délit, beaucoup plus lourdement sanctionné pour les femmes que pour les hommes et du « devoir conjugal » une obligation : le viol n'existe pas entre époux.

Enfin, en 1816, la Restauration supprime le divorce qui avait été institué par la Convention en 1792. Il ne sera rétabli qu'en 1884.

Voilà « l'ordre habituel des choses » auquel doit se soumettre Flore.

Jamais sa vie ne lui a paru aussi désespérante. Comme Maréquita, l'héroïne de son roman *Méphis*, elle passe souvent « du calme à l'exaltation, et de l'exaltation à l'anéantissement ». En 1824, la voici à nouveau enceinte. Elle a 21 ans. Le 21 juin, à 4 heures de l'après-midi, elle met au monde un second garçon, Ernest Camille [19]. Elle ne se sent ni la force ni le goût de s'occuper de ses fils. Le plus souvent, elle confie les bébés à sa mère, qui les garde chez elle. Avec Chazal, ils ne se parlent même plus. Elle reste seule toute la journée, tandis qu'il vaque à ses affaires de plus en plus désastreuses. Son petit talent de graveur ne suffit pas à faire de lui un homme d'entreprise. Epaulé par sa femme, peut-être ? Mais on en est loin. Elle ne lui pose pas de questions. Ses affaires ne la concernent plus, elle est déjà ailleurs. Ils sont devenus étrangers l'un à l'autre. Quand il lui adresse la parole, elle fait semblant de ne pas entendre. Il fréquente à nouveau les cabarets et les tripots, joue aux cartes, sent le vin quand il rentre, toujours plus tard, se montre irascible, soupçonneux, violent. Il la prend à partie, la houspille, la brutalise, essaie par tous les moyens de la faire sortir de son silence glacé. Les querelles commencent à se succéder, ponctuées d'éclats de voix, d'insultes, de vaisselle brisée. Il la bat. La rage la saisit alors, une violence qui allume son sang, frôle la folie et la rend capable de tout. Une fois passé la colère, elle retombe dans son apathie.

Elle ne mesurera la gravité de leur situation financière qu'un jour de 1824, quand un huissier pénétrera avec ses agents pour les saisir. On leur laisse le strict minimum, les lits, les ustensiles de cuisine. Le logement est nu, sinistre. Chazal l'a-t-il alors, comme elle l'affirmera, engagée à se prostituer pour échapper à la faillite totale ? Elle est belle. Il n'est pas impensable qu'il lui ait conseillé de se montrer moins farouche avec tel ou tel créancier sensible à son charme.

« Il suffirait que tu sois un peu plus gentille... », « Je ne te demande pas grand-chose... »

On imagine l'horreur de Flora. Chaque fois qu'elle y repense, elle en tremble de honte et se sent profondément humiliée. Sa simple vue, son odeur deviennent une torture. Elle songe au suicide, mais renonce en pensant à ses pauvres enfants, « débiles et souffrants ».

Tout faire pour « éviter l'odieuse présence d'un homme dont l'aspect lui (est) insupportable [20] ». Comment ne pas deviner la répugnance sexuelle, l'horreur du contact intime avec un homme qui la dégoûte ? On ne parle pas de ces choses au XIXe siècle, mais tous ses mots le disent, le crient. La contrainte insupportable de devoir céder à cet individu parce qu'il est son mari. La pire des violences. On est au début de 1825. Elle est enceinte pour la troisième fois.

Sa seule issue est dans la fuite.

Ils ont vécu quatre ans ensemble. Elle n'éprouve plus qu'un seul désir, échapper à l'homme qui a tout pouvoir sur elle. Le sentiment qui vibre encore dans les mots utilisés treize ans plus tard, c'est la haine. Une haine physique. Des sensations profondes, irrépressibles, au-delà du rationnel, que le temps ne parviendra pas à effacer. Les événements ultérieurs ne pourront que les ranimer, creusant à jamais un gouffre infranchissable entre ces deux êtres que la vie avait réunis par erreur. Le malentendu entre eux semble avoir existé dès le début, ne faisant que s'envenimer au fil des mois, s'alourdissant de jour en jour de son poids de men-

songes, d'insultes, d'incompréhension. Quand on lit les *Mémoires* de Chazal, écrits, rappelons-le, en 1837 et 1838, on mesure combien il est difficile de faire la part des torts et des souffrances de chacun, tant les erreurs de jugements, les déceptions, l'amertume et la violence, nourries par tout le contexte social et juridique de l'époque, imprègnent un double discours tour à tour accusateur et défensif.

D'un côté, la jeunesse de Flora, sa sensibilité exacerbée mille fois blessée par les maladresses, les lâchetés, les faiblesses de Chazal. De l'autre, un homme jeune, complexé, dépassé par la situation, incapable de réagir autrement qu'en se rendant de plus en plus odieux. Elle est belle, passionnée, éprise de grandeur et de dévouement ; elle est liée à vie à cet homme dont la seule ambition est une réussite de petit-bourgeois. Certes, il s'est montré généreux à son égard, l'a épousée sans dot et sans nom. Le lui a-t-il assez répété... Ne dirait-on pas que Chazal a trouvé là une occasion unique d'endosser un rôle de Sauveur, en faisant sortir Cendrillon de son taudis ? Pire : n'avoue-t-il pas avoir spéculé sur les sentiments de reconnaissance de Flora à son égard ? Autrement dit, il l'a achetée, profitant de sa relative aisance et de sa position de patron. Or, au lieu de la reconnaissance attendue, qui aurait supposé qu'elle prenne à cœur son rôle de femme d'intérieur, de mère de famille et qu'elle lui témoigne au moins un semblant d'amour conjugal, elle s'est rapidement désintéressée de son ménage en se murant dans le silence et la maladie. Pire, elle a laissé éclater l'aversion et le mépris qu'elle a toujours éprouvés pour lui. Ce sont les mots qu'elle emploie, lui reprochant d'avoir exercé « une violence morale sur une femme qui le repousse », et s'être montré de la sorte indélicat et responsable du dégoût qu'il inspire. Or, proclame-t-elle : « Il n'y a pas de bonheur sans estime mutuelle. »

Le mot est lâché. Elle n'éprouve aucune estime pour lui, n'en a jamais éprouvé, il n'en est pas digne. Jamais, même pas au début ? Chazal s'accroche à ce dernier espoir, revenant sur ce *oui* qu'elle a quand même prononcé. Il refuse

d'admettre qu'elle ne l'ait jamais estimé, cette femme qu'il hait autant qu'il l'aime, et ne peut s'empêcher d'admirer. Pourquoi lui retire-t-elle jusqu'à l'idée qu'un jour, un seul, tout au début, il a au moins représenté quelque chose pour quelqu'un ? En niant des années plus tard avoir jamais éprouvé la moindre estime pour lui, la petite Flore de jadis devenue Flora Tristan l'écrasera à tout jamais de sa superbe, de ses origines glorieuses qu'elle a dû si souvent lui rappeler, et de sa situation nouvelle d'écrivain. Elle aura désormais à faire à un homme humilié. Si elle ne l'a jamais aimé ni estimé, se dit-il, elle ne peut alors qu'avoir été hypocrite et mue depuis le début par l'intérêt, espérant d'abord un changement de condition, puis l'abandonnant quand ses affaires ont périclité. Une Flora intéressée ? J'en doute, mais dupe un temps de cette formidable pulsion qui la poussera toute sa vie en avant, à la conquête de ses rêves et d'une vie meilleure, oui, c'est possible.

Combien de fois Chazal a-t-il tourné et retourné ces arguments dans sa tête ? Elle l'a joué, elle se moque de lui aux yeux du monde entier. Il se croit la victime. Il va devenir le persécuteur. Elle paiera cher sa liberté, cette épouse dont il dit, non sans justesse :

> « Il est certain qu'elle voulait être libre, se conduire en femme libre dans toute l'étendue du mot et que dès lors elle se disposait à son rôle de Paria. »

Se conduire en femme libre, en 1825, quand on est une femme mariée comme Flore Chazal, dépourvue de tout – on imagine le froid, la tristesse de ce logement sombre, et vide, « fétide », dira Flora pour qui les sensations sont toujours premières, – chargée de ses deux enfants et du troisième qui pousse dans son ventre, c'est choisir, en effet, non le rôle, mais la situation de *Paria*... En revendiquant plus tard ce statut d'Intouchable, en en faisant la figure emblématique de la femme exclue et errante, Flora Tristan va conquérir une identité sociale et trouver sa vérité.

Encore faut-il un prétexte pour partir. La loi permet au mari de poursuivre l'épouse fugitive. Elle doit donc se débrouiller pour quitter le logis familial avec l'assentiment de Chazal. Leur plus jeune fils, Ernest, est en nourrice à la campagne. L'aîné, âgé de 2 ou 3 ans, tombe malade. Le médecin conseille l'air pur, ou un logement plus salubre. N'emportant avec elle que ses vêtements et ceux de son fils, elle obtient de Chazal l'autorisation de l'accompagner à son tour à Dammartin. Il accepte, et le 2 mars 1825, elle quitte à jamais le domicile conjugal.

La nourrice n'a pas été payée et refuse l'enfant. Flora, enceinte, se réfugie avec Alexandre chez sa mère, rue Copeau, près du Jardin des Plantes (l'actuelle rue Lacépède).

Six semaines plus tard Chazal fait envoyer chez elle le lit de Flora et celui de son fils, répandant le bruit que sa femme est partie en emportant le mobilier ! Il essaie d'abord de la faire revenir, puis s'enfuit lui-même de son domicile, selon Flora Tristan, « en abandonnant le peu qu'il avait à ses créanciers ». Il niera quant à lui cette version, insistant sur « la douleur qu'éprouve toujours une âme bien née, en perdant les illusions auxquelles elle avait attaché son bonheur ». Dans le naufrage de son mariage, sans doute n'a-t-il plus le courage ni les moyens de se battre pour sa vie professionnelle. Il va sombrer. Elle n'entendra plus parler de lui pendant longtemps.

4

LA FUGITIVE

Je doute qu'Anne Laisnay, dite Minette, ait accueilli avec des manifestations de joie sa fille enceinte, fuyant le domicile conjugal avec quelques hardes et un rejeton chlorotique accroché à ses basques. Flora avait laissé le bébé de neuf mois chez la nourrice, pour lui, on verrait plus tard. Anne avait souhaité faire de sa fille une femme respectable, fût-ce à son corps défendant : c'était raté. L'échec du couple était aussi le sien. Voici qu'elle lui revenait, amère, fatiguée, sans un sou, avec deux et bientôt trois enfants à sa charge. Le désespoir de Flora éclatait en reproches aigres, en colères brèves et terribles. N'était-ce pas la faute de sa mère si elle en était là ? Elle dira avoir été constamment souffrante durant cette période, où elle dut à la fois toucher le fond du désespoir et se forger de nouvelles raisons de lutter et de vivre. En quelques phrases, elle résumera cet apprentissage dans l'avant-propos des *Pérégrinations d'une paria* :

> « J'appris, pendant ces six années d'isolement, tout ce qu'est condamnée à souffrir la femme séparée de son mari au milieu d'une société qui, par la plus absurde des contradictions, a conservé de vieux préjugés contre les femmes placées dans cette position, après avoir aboli le divorce et rendu presque impossible la séparation de corps. (...) Elle n'est plus, dans cette société qui se vante de sa civilisation, qu'une malheureuse Paria, à laquelle on croit faire grâce lorsqu'on ne lui fait pas d'injure. »

L'impossibilité de se faire accepter dans sa vérité, l'obligation de ruser et de mentir, la peur perpétuelle d'être découverte, l'ambiguïté de sa position, ajoutée à sa pauvreté et la nécessité de subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants font de ces années une période sombre, mais féconde. C'est le terreau sur lequel se fondera sa prise de conscience de l'exclusion et de l'aliénation.

> « Sensible et fière à l'excès, j'étais constamment froissée dans mes sentiments, blessée et irritée dans la dignité de mon être. »

En expérimentant cette nouvelle souffrance sociale, en comprenant de l'intérieur le besoin de dignité de tout être, Flora Tristan, lentement, forgera les armes qui lui permettront de lutter. C'est parce qu'elle a été exclue malgré elle, qu'elle va revendiquer le statut de Paria. Et de la Paria à la Femme-Messie, elle se construira elle-même et inventera son destin.

Anne est pauvre, dépendante de son frère. En 1820, Thomas s'est marié, fondant à son tour une famille. Sa solde ne lui permet pas de subvenir aux besoins de tous. En janvier 1826, il sera à la retraite. Cette nièce rebelle et ses trois petits, ce sont quatre bouches de plus à nourrir. Adélaïde, son épouse, doit commencer à trouver ces Laisnay bien envahissants. La cohabitation entre la mère et la fille devient difficile. Flora est-elle restée chez sa mère comme elle l'affirme, ou a-t-elle déménagé comme le prétendra son mari ? En tout cas, le 16 octobre 1825, sa fille Aline voit le jour au 89, rue Neuve-de-Seine, non loin de la rue des Fossés-Saint-Germain, et tout près de chez sa tante Thérèse et de son mari André Rousseau. Si elle est revenue vivre dans son ancien quartier, où elle aurait pu craindre de rencontrer Chazal, c'est que lui a changé de domicile. Comme la plupart de ses contemporains, Flora Tristan, malgré ses voyages et ses fréquents déménagements, restera attachée à son quartier, comme on l'est à son village. Elle ne s'en éloignera guère.

Cette naissance, pour démunie que soit Flora, est une révélation. Une fille ! Elle comprend enfin le sens de la maternité et se sent une responsabilité nouvelle à l'égard de la future femme qu'est Aline. Ce bébé, plus encore que les autres, a besoin d'elle, de sa protection, de ses soins. Un lien tout neuf l'unit à elle, gonfle son cœur de tendresse. La petite fille lui ressemble : mêmes grands yeux noirs, même chevelure brune. Elle peut avoir l'illusion que cette enfant lui appartient entièrement, que Chazal n'est pour rien dans cette naissance, puisqu'il ne la connaît même pas. Elle sera la seule de ses enfants à compter à ses yeux. Elle est heureuse avec elle, étonnée de cet amour qu'elle n'attendait pas. Reste qu'il lui faut gagner sa vie. Elle ne reçoit pas un sou de son mari. Elle doit payer la nourrice, habiller son enfant, le nourrir, se loger. Elle reprend son métier de coloriste, qu'elle quitte pour devenir demoiselle de comptoir dans une confiserie. On l'imagine assez mal souriant aux clientes, et confectionnant de ses doigts habiles des petits paquets. Son caractère emporté a du mal à se couler dans l'attitude complaisante et docile qu'on attend d'elle. Peu d'avenir pour une Flora Tristan dans la confiserie, dans ces menues douceurs aux couleurs tendres, ces petites choses sucrées et poisseuses qu'on fait fondre dans la bouche. Ses pieds s'agitent derrière le comptoir. Il lui faut un autre horizon que la boutique. Mais lequel ?

Ses enfants sont désormais en garde chez sa mère. Quand, en 1826, l'occasion de voyager se présente, elle n'hésite pas. Les cinq années qui vont suivre sont les plus mystérieuses de son existence. Flora affirmera s'être « placée comme dame de compagnie auprès de dames anglaises », et avoir voyagé ensuite avec elles « en Suisse, en Italie et en Angleterre ». Mais, comme je l'ai dit, elle avouera aussi avoir fait disparaître par amour-propre toutes les traces de ce passé. Elle a découvert l'humiliation d'une position subalterne entre toutes : la domesticité. Le procureur qui l'interroge lors du procès de son mari en 1839 s'étonne :

« Cette position n'avait rien d'humiliant puisqu'elle était nécessitée par l'intérêt de vos enfants.

— Cela est vrai, accorde Flora Tristan ; aussi je reconnais que j'avais agi par suite d'un faux amour-propre. »

Plus que l'éventualité d'une telle position, très possible dans un cas comme le sien, sa réponse est troublante. Ce flou sur une période aussi longue, l'absence de toute pièce justificative, l'impossibilité de faire appel à un témoignage ne sont pas sans rappeler le mystère qui entoure sa naissance et le mariage de ses parents. La jeune femme peut avoir occupé un emploi moins reluisant que celui de « dame de compagnie », simple femme de chambre, par exemple. L'examen, à Boulogne, des listes d'embarquement vers l'Angleterre ne livre rien. L'identité des domestiques n'est pas précisée quand ils accompagnaient leur maître. Impossible, donc, de retrouver sa trace. Mais elle peut aussi avoir voyagé dans de tout autres circonstances que nous ignorons. Comment expliquer en effet que, malgré ces cinq ans de service, elle ne sache pas un seul mot d'anglais, comme elle le rappelle elle-même à plusieurs reprises dans les *Pérégrinations d'une paria*, écrites avant cette déposition ? En revanche, elle comprend l'espagnol... Souvenir de ses origines et de conversations avec sa mère, ou trace d'expériences différentes ? Une allusion à Alger où cette langue était parlée, ses nombreuses références à l'islam m'ont d'abord fait penser qu'elle a peut-être connu l'Algérie [21]. Mais pourquoi n'en aurait-elle rien dit ? Ces cinq ans de « trou noir » dans la biographie de Flora Tristan relèvent aussi de sa liberté : celle de garder son secret. Mais ce mutisme peut aussi cacher une expérience douloureuse, voire traumatisante qui éclairerait sa personnalité et le cours donné à sa vie.

Il est certain, en tout cas, que ces années vont se révéler très formatrices. Elle découvre à la fois d'autres horizons, un autre milieu, une autre culture et s'enrichit d'une foule d'expériences, d'informations, de connaissances, de lectures,

de façons de se comporter. C'est une occasion unique pour une jeune femme de sa condition. Elles vont marquer le début d'une transformation profonde. Mais elles font aussi d'elle une femme humiliée par sa position, une errante, une perpétuelle étrangère sans autres attaches, semble-t-il, qu'une mère avec qui elle s'entend mal, et des enfants qu'elle voit peu. Seule, la petite Aline l'accompagne parfois dans ses déplacements, dès qu'elle est en âge de voyager.

La relation entre Flora Tristan et ses enfants est difficile à cerner. Aucune lettre ne subsiste, qui nous permettrait d'imaginer le ton sur lequel elle leur parlait, les mots qu'elle employait, les termes d'affection. Flora ne correspond pas à l'image qu'on se fait d'une « bonne » mère, pas plus à cette époque où l'on voue un culte à la famille, qu'à la nôtre. A cet égard, la comparaison avec George Sand ou la comédienne et poétesse Marceline Desbordes-Valmore est écrasante, et d'autant plus intéressante que, si l'amour maternel a fait défaut dans l'enfance d'Aurore ou de Marceline, Flora, elle, a été élevée par une mère très aimante, qui s'est en outre occupée de ses petits-enfants. Une partie du secret de Flora se trouve peut-être chez Anne, femme tendre et généreuse, mais faible et influençable, sans point commun avec sa fille dominatrice et impétueuse qui exercera toujours un fort ascendant sur son entourage. Pourtant, c'est moins le sentiment maternel lui-même qui semble manquer chez Flora, autant qu'on puisse en juger, que celui de la famille. Ses relations avec la sienne sont souvent conflictuelles (son oncle maternel, sa mère, sa famille paternelle) ; elle grandit sans père ; n'a ni frère, ni sœur ; son expérience du mariage a tué ce qui pouvait rester en elle de sens familial. A une époque où le cercle de famille est en passe de devenir le centre même de toute vie sociale, elle fait figure d'exception. Elle n'essaie même pas de faire semblant. Toute sa vie, elle sera une solitaire et une nomade. George Sand, le modèle de la femme libérée au XIXe siècle, elle aussi mal mariée, s'habille en homme et fume le cigare, écrit des livres et voyage avec ses amants, mais elle sait aussi cuisiner, jouer du

piano et coudre. C'est une mère attentive, qui suit de très près l'éducation de ses enfants et leur fait partager sa vie, ses idées, ses amours. Pas Flora. Question de milieu et d'éducation ? Pas seulement. Dans la France bourgeoise et romantique, la mère de famille est pour les femmes le rôle noble par excellence, que dis-je ?, le seul envisageable. On élève les filles dans ce seul but. Or Flora ne SAIT pas ce qu'est une famille, au sens traditionnel du terme. Cet univers lui est étranger, ne l'intéresse pas. Elle ne jouera jamais à la maîtresse de maison. Elle n'a jamais vécu, ou presque avec ses fils. Avec Aline, elle forme un couple mère-fille très fusionnel, malgré ses absences épisodiques, mais la fillette n'a jamais vu son père. Après tout, Flora n'a-t-elle pas vécu elle aussi seule avec sa mère ? Comme certaines très jeunes mères, elle semble concevoir Aline comme un prolongement d'elle plutôt que comme un individu à part entière. Elle souffre de laisser sa petite fille. Elle va se battre de toutes ses forces pour en conserver la garde. Mais quand celle-ci grandira, elle aura du mal à admettre qu'elle puisse être, à son tour, différente, tout en conservant jusqu'au bout des liens étroits avec elle.

Une « mauvaise mère », donc ? Mais que peut faire une femme seule et démunie comme elle, sinon donner ses enfants à garder pour travailler ? Elle n'a pas les moyens de payer une gouvernante ou un précepteur comme George Sand quand elle voyage avec ses amours. Ses ressources sont celles des pauvres : une nourrice à la campagne, ou sa propre mère. La nécessité, mais aussi sa liberté contre le devoir maternel. Reste que les rapports avec ses fils ont toujours été distendus. Alexandre, l'aîné, meurt loin de ses deux parents, chez sa grand-mère. Agé de 8 ans, il est pensionnaire à Arpajon [22]. Flora est alors en Angleterre. Les nourrices mal payées, le triste régime d'une pension provinciale, et les soins d'une grand-mère : il n'a rien connu d'autre. Quant à Ernest, élevé dans la même pension, il ne vivra presque jamais avec sa mère. Ses fils lui rappellent-ils de mauvais souvenirs, une époque détestée ? Ressemblent-ils

physiquement à leur père, contrairement à l'adorable Aline qui est tout son portrait ?

Il est intéressant de noter, du reste, que la question du rôle de la femme dans la famille n'est guère abordée par elle. En revanche, le vocabulaire de la fratrie va plus tard envahir sa correspondance : mon frère, ma sœur, je suis votre sœur en l'humanité, etc. Lexique emprunté aux saint-simoniens, certes, mais qu'après tout personne ne la force à adopter. Au fil des années et de son engagement social, ce sont ses disciples qui deviendront sa vraie famille : elle dira se sentir plus proche de l'une d'entre elles, Eléonore Blanc, que de sa propre fille.

Quant à Chazal, elle pourrait croire qu'il n'a jamais existé, si elle n'était obligée de signer de son nom sur les pièces officielles [23]. A son poignet pend une menotte vide dont rien ne peut la débarrasser. A tout instant, il peut surgir et lui barrer la route. Or, c'est justement la question des enfants qui va faire basculer la situation.

En effet, par tous les moyens, Chazal a cherché à retrouver la trace perdue de sa femme et de ses enfants. Sachant Anne Laisnay dans cette région, il écrit au maire d'Arpajon. Celui-ci lui donne le 31 août 1831 l'adresse de la pension où se trouve encore son deuxième fils, Ernest. Il veut reprendre la garde de ses enfants et exercer les droits d'époux que lui garantit le Code.

Bientôt ses tentatives se font plus menaçantes.

Le 1er avril 1832, il débarque chez Thomas Laisnay à Bel-Air, près de Rambouillet, point mécontent, quant à lui, de voir l'autorité maritale recouvrer ses droits. Il exige de reprendre avec lui son fils et de savoir où se trouve sa fille. Il vaut mieux en finir. Flora accepte la transaction, mais exige en compensation un papier reconnaissant qu'il l'a maltraitée et chassée de chez lui. Refus de Chazal, dûment approuvé par Laisnay. Fureur de Flora, exaspérée par les interventions maladroites et sentencieuses de son oncle. Injures, coups, dont Chazal fait tranquillement dresser le procès-verbal.

Flora se replie chez sa mère qui habite tout près, à Soucy. Les deux hommes viennent l'y retrouver. Au lieu de calmer le jeu, Laisnay jette sans cesse de l'huile sur le feu. La dispute reprend de plus belle. Tout le monde se met à crier à la fois. Quand Chazal brandit une chaise pour la frapper, Flora, hors d'elle, lance une assiette qui rate sa cible. Le chef de bataillon, qui a tout appris à la Grande Armée, sauf la psychologie, croit qu'il s'agit d'un simulacre de scène conjugale devant témoins, destinée à faciliter la séparation de corps, la séparation de biens ayant été prononcée quatre ans plus tôt. Flora a beau nier, rien ne peut le convaincre. Persuadé d'avoir été manipulé, il en voudra toute sa vie à sa nièce. Peu à peu, cependant, le calme revient. Anne remet un peu d'ordre dans la pièce. Chazal accepte la séparation de corps ; il s'engage même à demander le divorce, au cas où celui-ci serait rétabli, comme peuvent le laisser penser les discussions en cours à la Chambre des députés. Et il signe le texte que Flora, prévoyante et optimiste, avait elle-même rédigé [24].

Cet engagement fondamental est une page tournée dans leur histoire. Dans ces lignes, Flora a obtenu l'essentiel : la promesse de sa liberté. En échange, elle est prête à tout, comme le montre la déclaration qu'elle signe à son tour :

> « S'il me promet de tenir scrupuleusement à cette déclaration, je lui promets, moi, que je supporterai toutes les humiliations, toutes les calomnies, tous les outrages avec un courage et une patience dignes d'un meilleur sort, que même, loin de jamais avoir la pensée de lui faire un reproche, je lui en aurai de l'obligation. Femme Chazal. »

La contrepartie de cet accord, c'est qu'Ernest, leur deuxième fils, sera solennellement remis à son père, en présence de témoins dont le maire lui-même. Le petit garçon a 8 ans. Il connaît aussi peu son père que sa mère. Toutes les précautions ont été prises : Chazal devra partir avec son fils à 8 heures du matin, Flora deux heures plus tard.

Mais les choses ne se passent pas comme prévu. Chazal rejoint seul en charrette la voiture où se trouve Flora, et s'y

dissimule. A l'arrivée, il lui bloque le passage et la force à l'accompagner au poste. Le commissaire de police refuse d'intervenir. Dans un Paris dévasté par le choléra [25] et déjà agité par des troubles sporadiques aux abords du Quartier latin – l'insurrection républicaine, rendue célèbre par *Les Misérables*, se produira deux mois plus tard –, une deuxième scène a lieu entre les époux, dans cette même rue des Prouvaires où un complot visant à enlever le Roi a été déjoué par la police. Une sanglante émeute des chiffonniers vient d'éclater, semant la terreur. Armés des crochets qui leur servent à fouiller les tas d'ordures, ils sont deux mille à se révolter contre l'enlèvement des immondices, leur gagne-pain, décrété pour assainir les rues : rencontre inattendue entre l'histoire sociale et la chronique conjugale ! Quant à Ernest, resté chez sa grand-mère, Anne l'enverra à son père le 4 avril, sous la garde du voiturier qui semble brave homme [26]. Une version un peu différente est donnée par Flora – ce qui n'étonnera personne, les témoignages concordant rarement dans ce genre de circonstances. En voulant l'attraper par son manteau, Chazal la fait tomber dans un groupe d'étudiants en droit, renversés à leur tour. Ils veulent la défendre, mais apprenant que Chazal est son mari, ils s'inclinent devant la loi. La dispute a attiré la foule. Flora parvient à monter dans un fiacre et se fait conduire chez son avoué, maître Duclos. Etrange impression laissée par cette violence conjugale dans le climat mortifère du Paris de 1832. Le moindre incident provoque une émeute ; les esprits sont à vif, les passions exacerbées par l'horreur de l'épidémie, l'atmosphère empestée par les tombereaux de cadavres que les cimetières ne suffisent plus à accueillir. On dirait que chez les Chazal toute l'angoisse, la haine latente qu'ont provoquées dans le peuple la misère et la maladie, se sont concentrées sur le couple.

Flora se sent flouée. Elle en veut beaucoup à sa mère de ne pas l'avoir prévenue de la présence de son mari dans la diligence. Elle se sait trop instinctive, trop entière pour un homme tel que Chazal. Elle est tombée dans son piège. Elle

avait pensé gagner un semblant de liberté. Son mari s'est contenté de signer un papier en sachant qu'il avait la loi pour lui. Quand le ressentiment s'allie à la ruse, celui qui se croit victime devient le pire des bourreaux. Il tient désormais son fils en otage et continuera à la persécuter. Grâce à cette première victoire, André Chazal a tâté d'une jouissance nouvelle : la toute-puissance. S'il n'a plus le pouvoir de se faire aimer de Flora, au moins a-t-il celui de la terroriser et de gâcher sa vie. Il ne la lâchera plus. S'il met la main sur Aline, elle la perdra à jamais, puisque tous les droits vont au père. Or, Chazal poursuit ses recherches pour la retrouver et ne désespère pas d'y parvenir. Les documents joints à son *Mémoire* montrent qu'il a écrit systématiquement à tous les maires des communes portant le nom de Dammartin pour savoir où elle se trouve. L'étau se resserre. Flora décide alors de fuir sous un nom d'emprunt, en emmenant avec elle la petite fille. Leur périple à travers la France va durer six mois, et la mener finalement à Bordeaux. Cette fois, André Chazal va vraiment perdre sa trace.

DEUXIÈME PARTIE

La Paria

« Je suis née en France, mais je suis du pays de mon père. »

1

PARTIR

La vie réserve parfois d'étranges surprises. En 1829, de passage à Paris entre deux voyages, Flora logeait avec Aline, âgée de 3 ans, dans un hôtel garni où elle se faisait passer pour veuve. A la table d'hôte, elle fit la connaissance d'un capitaine de navire qui rentrait de Lima, Zacharie Chabrié. Les présentations faites, la conversation s'engagea :

« J'ai connu des Tristan au Pérou. L'une des plus grandes familles de ce pays. Seriez-vous parente avec eux ? questionna le capitaine.

— Non », mentit-elle, mais elle ne put s'empêcher de l'écouter passionnément quand il parla du Pérou. Cette rencontre allait être décisive, comme un signe du destin. Elle se résolut enfin à écrire elle-même à son oncle Pio, le frère de son père, expliquant leurs liens, et bien naïvement, se dirait-elle ensuite, sa situation d'enfant illégitime. Néanmoins, elle se garda de souffler mot de son mariage et de ses enfants. Elle termina par ces lignes :

> « J'attends de vous justice et bonté. Je me confie à vous dans l'espoir d'un meilleur avenir. Je vous demande votre protection et vous prie de m'aimer comme la fille de votre frère Mariano a quelque droit de le réclamer. »

La réponse de son oncle ne lui parvint qu'en octobre 1830. Don Pio la reconnaissait bien pour sa nièce, lui donnait toute son affection, lui envoyait de l'argent – une somme de 2 500 F –, lui annonçait que sa grand-mère lui assurait un

legs de 3 500 piastres en argent, payable au comptant, mais lui déniait tout droit sur l'héritage de son père. L'acte de baptême de Flora [27] et la lettre d'un député attestant que don Mariano présentait Anne Laisnay comme son épouse légitime n'avaient aucune valeur légale, et don Pio le savait. Flora ne pouvait prétendre qu'à la part des enfants naturels, soit un cinquième des biens. Elle se contenta de cette réponse décevante, quoique assez positive sur le plan financier. Mais l'idée commença à germer en elle de se rendre au Pérou pour reprendre contact avec sa famille paternelle et faire valoir ses droits.

Il lui faudrait trois ans pour la mettre à exécution.

En ce 7 avril 1833, elle se trouvait à Bordeaux, à la veille d'embarquer pour le Pérou. Il faisait nuit noire. Les yeux grands ouverts, Flora se retournait dans son lit. Depuis combien de jours ne parvenait-elle pas à dormir [28] ? Elle était à un tournant de sa vie, elle le savait. Dans quelques heures, tout basculerait. Sa seule chance résidait dans sa grand-mère, si elle arrivait à temps à Arequipa. Elle avait enfin décidé de tenter le tout pour le tout. Elle partirait elle-même à la conquête de son héritage. Des milliers et des milliers de kilomètres, des mois de traversée : une véritable expédition pour une femme seule. Reverrait-elle un jour ceux qu'elle aimait ? La scène atroce avec Chazal l'an passé, la fuite avec sa fille durant six mois pour lui échapper, les arrestations quand on l'avait prise pour la duchesse de Berry recherchée dans tout l'Ouest de la France – sa chevelure longue et brune l'avait sauvée, il fallait être aveugle pour la confondre avec cette blonde aux yeux bleus, accompagnée d'un petit garçon –, leur arrivée à Angoulême, les tremblements de fièvre qui l'avaient secouée lui revenaient en mémoire. Sans Mlle de Bourzac qui dirigeait la meilleure pension de la ville, elle n'aurait jamais eu le courage de mettre son projet à exécution : cette femme qu'elle ne connaissait pas lui avait promis de s'occuper d'Aline comme une mère, quoi qu'il arrivât.

Et Flora avait à nouveau laissé sa fille. L'enfant l'avait suivie des yeux quand elle l'avait quittée, elle pouvait encore sentir son regard derrière elle. Elle n'avait pas 8 ans. Cette mère fantasque et passionnée, autoritaire et coléreuse, comment l'aurait-elle comprise ? Tantôt Flora la serrait de toutes ses forces, la traînait partout avec elle, se battait pour la garder, tantôt elle disparaissait – sans que la petite fille pût être sûre de la revoir un jour. Pourtant, elle tenait à son enfant. Simplement, elle ne voyait pas d'autre solution. Elle était seule, aux abois. L'emmener avec elle ? Impensable. La laisser à sa mère ? Impossible, cette fois, elles étaient vraiment fâchées.

L'action avait toujours été son salut. Elle avait commencé par abandonner son nom de femme mariée, ce nom détesté. Elle était redevenue Flora Tristan [29]. Huit ans bientôt qu'elle avait quitté Chazal. Depuis des années, elle vivait dans le mensonge, passant d'une invention à l'autre, tantôt veuve chargée de famille, tantôt célibataire sans enfant.

Oui, la décision avait été facile à prendre, et même grisante. Une énergie toute neuve s'était mêlée à son amertume. Mais ensuite étaient venus les doutes. Et si elle mourait au cours du voyage ? Que deviendrait Aline... Chazal reprendrait ses droits sur elle. Après tout, il était son père, et toujours son mari à elle. Un océan à traverser, des luttes à mener, l'impression d'avoir le monde entier contre elle. Elle ferma les yeux, pressant ses paupières à s'en faire mal, et les rouvrit brusquement. La nuit se faisait plus légère. De la fenêtre entrouverte, lui parvint un souffle. Elle releva une mèche, se cala contre ses oreillers en promenant son regard sur la chambre garnie où elle logeait depuis deux mois. L'appartement était convenable, elle en avait connu de pires... Du reste, le décor lui était indifférent, pourvu que la chambre fût propre. Celle-ci était commode, à deux pas du luxueux hôtel particulier du cousin de son père, M. de Goyeneche chez qui elle prenait ses repas et passait ses journées. A cet aristocrate courtois mais bigot, elle n'avait

pas osé parler de ses enfants et s'était présentée comme « demoiselle ».

Une bouffée d'angoisse la saisit en repensant au piège dans lequel ses mensonges successifs avaient failli l'enfermer. Encore n'était-elle pas tout à fait sûre d'être sauve. Tout dépendait de cet homme, le capitaine Chabrié... Car qui, par le plus grand des hasards, était le capitaine du bateau qui devait l'emmener au Pérou ? Ce même Zacharie Chabrié rencontré cinq ans plus tôt, et qui l'avait connue veuve et mère d'une petite fille ! S'il parlait, elle était perdue aux yeux de sa famille paternelle. Mais Flora, comme toujours, avait décidé de faire confiance à son instinct. Elle pouvait se fier à lui, en dépit de sa physionomie épaisse, elle en était certaine. Malgré son inquiétude, elle ne put s'empêcher de sourire. Ce genre d'histoire n'arrivait qu'à elle ! Elle avait tout fait pour éviter d'embarquer avec lui. Mais *Le Mexicain* était le seul navire possible... Flora, alors, avait fait venir le capitaine et n'y était pas allée par quatre chemins, en appelant à son sens de l'honneur. Chabrié lui avait juré de se taire. A personne, il ne révélerait qu'elle était veuve, et mère. Il avait même promis de hâter le départ. Oui, elle était certaine qu'on pouvait faire confiance à cet homme. Après tout, elle lui avait *presque* dit la vérité...

Le roulement d'une voiture dans la rue, les premières lueurs du jour. Flora décida de se lever. Elle se sentait brisée. Ses préparatifs n'étaient pas achevés. Il fallait tout emballer soigneusement, veiller à ne rien oublier. Plus tard, elle avouerait avoir été au bord du suicide cette nuit-là. Comme bien des aventuriers, au dernier moment, elle avait éprouvé un fléchissement de sa volonté, la tentation du renoncement, et puis, comme un retour de flamme, la certitude du départ. L'activité apaisa sa nervosité. Il lui restait une tâche importante. Elle s'installa à la petite table près de la fenêtre et prit une feuille de papier. Sa plume grinçait, la fin des mots disparaissait, si vite allait sa pensée. Elle agita la lettre pour faire sécher l'encre, la plia vivement sans la relire, prit une autre feuille et se remit à écrire. Elle tenait à

recommander une dernière fois sa fille à Mlle de Bourzac et à son seul véritable ami, Emile Duclos, son avoué. Son angoisse l'avait quittée. Elle pouvait enfin partir tranquille. Elle souffla la bougie devenue inutile. Le jour s'était levé : celui de ses 30 ans.

[illegible]

Comme bien des aventuriers, [illegible]
éprouve un fléchissement [illegible]

[illegible]

2

LA TRAVERSÉE

La tête hors du fiacre, Flora respire la ville par tous ses pores. Dans le matin d'avril, les paysannes qui viennent vendre leur lait au marché, les ouvriers qui vont travailler, tous lui paraissent avoir un sort plus enviable que le sien. Sa décision de partir lui semble à nouveau une erreur. Elle est sur le point de supplier le jeune homme brun assis à ses côtés de la retenir, mais elle n'ose pas. Felipe Bertera ne peut rien pour elle. Chargé des affaires de l'oncle Pio, il demeure chez M. de Goyeneche. Le jeune Espagnol a beau avoir le cœur sensible, comment pourrait-il deviner les mouvements qui l'agitent, puisque, à lui non plus, elle n'a pas dit la vérité ? Il ne sait rien de son mariage, rien de ses enfants. A ses yeux, elle est une jeune femme intrépide qui part à la conquête de ses droits, de l'autre côté du monde. Durant les dix semaines de son séjour à Bordeaux, ils ont fait, presque tous les soirs, de longues promenades. Une amitié amoureuse tout en regards et en confidences à demi-mot les lie ensemble. Flora adore ces relations platoniques, loin des ravages de la passion ou des risques de la possession. Son charme puissant opère à tout coup. Elle affirme croire à la pure attraction des âmes souffrantes et aux affinités électives...

Hélas, il faut embarquer. Après avoir essuyé une violente tempête dans le golfe de Gascogne, le voilier peut enfin prendre le large. La traversée va durer cent trente-trois jours : pas un seul ne s'écoulera sans que Flora ne soit vic-

time du mal de mer. Elle n'émerge de la nausée que vers le soir. Mais cela ne l'empêche pas, comme durant tout son séjour au Pérou, de prendre de nombreuses notes qui lui permettront d'écrire les *Pérégrinations d'une paria.* Le livre qu'elle va publier en 1838 sur son voyage au Pérou est le seul document dont nous disposons sur ce périple rocambolesque. Le titre nous prévient : Flora Tristan met en scène pour la première fois son personnage de Paria. En rupture avec sa famille, fuyant un mari qui la recherche, abandonnant ses enfants, quittant son pays, poursuivant un héritage hypothétique, retournant sur les traces paternelles, elle s'y présente à la fois comme une héroïne et une victime, jouant avec habileté sur le double registre du roman d'aventures et de l'autobiographie, les deux genres à la mode. Tout la distingue des femmes de son temps, et pourtant, tout est fait pour qu'elles puissent s'identifier à elle. La décence l'oblige à laisser dans l'ombre certains détails, mais Flora n'est pas une débutante, soyons-en sûrs.

Mesurons donc l'audace de cette jeune femme qui, un jour d'avril 1834, s'embarque toute seule pour le Pérou à des milliers et des milliers de kilomètres de la France.

Le Mexicain est un brick de 200 tonneaux, bien aménagé, mais un peu exigu. A bord, six passagers et quinze hommes d'équipage. Situation insolite, Flora est l'unique femme, et de surcroît, une femme belle et sans protection. Ses yeux noirs aux paupières lourdes n'ont jamais eu tant d'éclat. Ses boucles retombent en anglaises sur ses épaules. Elle est vêtue avec simplicité, mais avec une élégance toute parisienne. Une femme pour vingt hommes : c'est dire si elle est traitée avec égards par le capitaine et ses seconds. On lui arrange un lit de fortune sur la dunette pour qu'elle puisse se reposer à l'air libre, on l'encourage à manger un peu quand elle est malade, on la distrait, on lui fait la conversation. A aucun moment, elle n'aura à souffrir de l'attitude de ces hommes de mer, pourtant rudes. Sans doute leur paraît-elle bien étonnante, cette jeune femme fragile qui voyage

sans chaperon ni compagnon, s'intéresse à tout en prenant des notes sur un calepin et manifeste ses convictions avec assurance. Elle leur inspire intérêt et respect, quand ce ne sont pas des sentiments plus tendres. Même Alfred David, l'un des propriétaires du bateau, qui joue les esprits forts et aime la choquer en lui donnant des preuves de la triste idée qu'il se fait de l'humanité, tempère son ironie par une certaine douceur. Son raffinement de dandy – il passe le cap Horn en bas de soie et parfume ses cheveux –, sa culture – il parle plusieurs langues et semble avoir tout lu –, son physique avantageux, en font un compagnon de traversée agréable malgré son pessimisme irréductible.

Mais c'est avec le capitaine Chabrié que se nouent les liens les plus forts. Ce Lorientais de 36 ans a commencé par une carrière d'officier de la Marine royale. En 1815, il a choisi le commerce et, depuis, il sillonne les mers en compagnie de son second, Louis Briet, originaire de Lorient lui aussi, ancien officier de la Garde impériale. Au premier abord, Zacharie Chabrié peut sembler commun : trapu, le crâne dégarni, le nez un peu de travers et les lèvres épaisses, il n'a rien d'un don juan. Très susceptible, il s'emporte facilement et ses colères le rendent blessant pour ses meilleurs amis. Mais, remarque Flora, deux hommes cohabitent en lui. Il suffit d'entendre chanter ce baroudeur pour deviner un être plein de délicatesse et de générosité.

Les *Pérégrinations* se lisent à la fois comme un récit de voyage et le témoignage d'une femme surprenante. Le sens pratique de Flora Tristan, son goût de l'observation et son humanité la conduisent à donner mille détails sur la traversée et sur les conditions de vie des matelots. Si, malgré son admiration pour les couchers de soleil, elle ne parvient à les décrire, de son propre aveu, que par quelques clichés, elle donne un aperçu très vivant de la vie à bord. Passer l'Equateur est une épreuve redoutable. Durant douze jours, l'eau croupie dans la cale rendra les cabines impraticables. On doit vivre sur le pont, malgré les pluies équatoriales et le soleil. On arrange pour Flora un abri dans un tonneau. Nou-

veau Diogène, vêtue d'une capote chinoise en peau de poisson, d'un grand chapeau ciré et de bottes d'homme, elle a tout le loisir de philosopher sur la condition humaine! La misère des matelots, trop imprévoyants pour avoir emporté des vêtements chauds et affrontant les glaces du cap Horn vêtus d'un simple pantalon de toile et d'une chemise collés par le gel à leur corps, devenus inaptes à toute manœuvre à cause du froid, la bouleverse et lui inspire des mesures concrètes, simples et révélatrices de son esprit pragmatique : obliger par règlement les propriétaires de bateaux à les munir de quelques vêtements chauds et protecteurs et passer en revue leur équipement avant le départ comme on le fait dans la Marine royale. Tout l'intéresse, tout la fait réfléchir.

On comprend mieux de quelle manière la jeune fille sans instruction a fait son éducation : elle pose des questions sur tout ce qu'elle ignore, note soigneusement les réponses, a toujours l'œil ouvert et l'esprit en mouvement, prête à solliciter l'avis d'autrui mais le vérifiant ensuite par l'expérience et son propre bon sens. Cette curiosité n'a rien de l'appétence intellectuelle d'un autodidacte qui cherche à apprendre pour apprendre. Elle est toujours tournée vers la vie, l'histoire des gens, les mécanismes sociaux.

Sa position à bord l'oblige à une certaine discrétion. Officiellement « demoiselle », elle ne peut prétendre aux hardiesses d'une femme mariée, nous dit-elle, nous rappelant du même coup combien les rôles féminins sont strictement définis à son époque. Petite et gracile, elle paraît plus jeune que son âge. Elle en profite pour se rajeunir de quelques années. Inutile d'avouer qu'elle a franchi la barre fatidique de la trentaine : elle n'a plus que 26 ans ! La voilà donc empêchée de prendre sa part aux conversations de ces messieurs : politique, religion, conception de la vie, les discussions sont souvent très animées dans le carré des officiers. Elle redoute surtout son ardeur et son émotivité qui sur certains sujets risqueraient de l'emporter :

> « Ayant une extrême franchise, beaucoup de naïveté; souvent entraînée, par la chaleur de l'imagination, dans

> une conversation animée; parlant alors avec une telle vitesse, que je laisse échapper ma pensée à mesure qu'elle naît et n'en vois le sens complet qu'après l'avoir exprimée, je redoutais cette vivacité de mon organisation et n'osais parler. Je craignais qu'oubliant ma position je ne parlasse, par mégarde, de ma fille; qu'amenée par les écarts imprévus de conversations dans lesquels tous les sujets étaient agités, je vinsse à ne plus contenir mon indignation contre les lois qui en France régissent le mariage. J'appréhendais enfin de me trahir; cette crainte me mettait dans des transes perpétuelles, me faisait comprimer l'élan de ma pensée, me tenait silencieuse, et je ne répondais que brièvement aux interpellations [30]. »

Pire encore : elle rougit facilement. Il lui faut donc se contrôler sans cesse. Pour cela, rien de mieux que la position d'observatrice : elle prend des notes et retrace avec une grande fidélité ces discussions qui tournent parfois à l'aigre. Le chien du capitaine, la supériorité de Lorient sur Paris, les manies vestimentaires de David, tout est sujet à dispute au bout de quelques semaines de mer. Alfred David est royaliste, Briet, le second, bonapartiste, et Chabrié républicain : on en vient presque aux mains ! D'autres heures sont plus calmes. Chabrié chante des airs d'opéra ou des romances. On se fait la lecture : M. Miota, un passager péruvien, lit Voltaire et Byron, M. David choisit *Le Voyage du Jeune Anacharsis*, Chateaubriand ou les *Fables* de La Fontaine; quant à Zacharie et à Flora, leurs goûts semblables les portent vers Lamartine, Victor Hugo, Walter Scott et, surtout, Bernardin de Saint-Pierre. N'est-ce pas sous la plume de l'auteur de *Paul et Virginie* que le mot *paria* se rencontre pour la première fois ? Quant à la tonalité politique de ses auteurs favoris, elle semble plutôt tournée vers le passé et un certain conservatisme. Sensibilité, religiosité, mélancolie, romanesque, exotisme et sentiments vertueux : Flora a les penchants romantiques de son temps.

Au bout de vingt-cinq jours de mer, le voilier a fait escale à La Praya, aux îles du Cap-Vert. Pour la première fois,

Flora Tristan met le pied sur la terre africaine et sa réaction ne s'embarrasse pas de nuances :

> « Toute la population était dans les rues, respirant le frais devant les portes des maisons; nous fûmes assaillis par l'odeur de nègre, on ne saurait la comparer à rien, elle soulève le cœur, elle vous poursuit partout. Entre-t-on dans une maison, on est à l'instant saisi par cette émanation fétide. Si l'on s'approche de quelques enfants pour voir leurs yeux, vite on s'éloigne, tant l'odeur qui s'en exhale est repoussante. Moi dont les sens sont très susceptibles, à qui la moindre senteur porte à la tête ou à l'estomac, j'éprouvais un malaise tellement insupportable, que nous fûmes forcés de précipiter notre marche afin de nous trouver hors d'atteinte de ces exhalaisons africaines [31]. »

En enquêtrice consciencieuse, Flora s'efforce de faire partager son expérience à son public. Il y a là quelque chose de très choquant pour le lecteur moderne. Cette réaction épidermique nous rappelle que les théories racistes ne sont pas encore inventées [32], et que Flora Tristan, qui a l'odorat délicat, s'exprime sans arrière-pensée, avec sa brutalité très personnelle. Cela ne l'empêche pas d'être indignée par l'esclavage et par la traite des nègres, qu'elle dénonce avec force. Pour lui faire prendre conscience de la noirceur de l'âme humaine, Alfred David lui présente un esclavagiste français, ancien jésuite qui a cru faire fortune à La Praya grâce à la traite des nègres. La cruauté de cet homme, son cynisme révulsent la jeune femme. Elle l'interroge néanmoins longuement. Il se plaint de ne pas avoir de cuisinier digne de ce nom :

> « Pourquoi ne dressez-vous pas l'une de vos négresses à faire la cuisine ?
>
> — Ah ! mademoiselle, on voit bien que vous ne connaissez pas la race noire. Ces misérables créatures sont si méchantes qu'il m'est impossible de confier à aucune d'elles ce soin sans courir le risque d'être empoisonné.
>
> — Vous les traitez donc bien durement pour qu'elles ressentent autant de haine et nourrissent une pareille animosité contre leur maître.

— Je les traite comme on traite les nègres, si l'on veut s'en faire obéir, à coups de fouet. Je vous assure, mademoiselle, que ces coquins-là vous donnent plus de peine à mener que des animaux.

— Combien en avez-vous actuellement ?

— J'ai dix-huit nègres, vingt-huit négresses et trente-sept négrillons. Depuis deux ans, les négrillons se vendent très bien, mais on a beaucoup de peine à se défaire des nègres [33]. »

L'indignation de Flora atteindra son comble quand elle apprendra la façon dont cet homme traite l'esclave qu'il a épousée afin de prévenir un éventuel empoisonnement : il lui fait goûter la première les mets qu'elle lui sert. Doublement esclave, cette femme résume à elle seule la misère de la condition noire. Flora Tristan montre que l'apparente dureté des nègres est le résultat d'un traitement cruel, et elle s'interroge sur la nature humaine. Cette découverte de l'esclavage n'est pas seulement pour elle un sujet pittoresque, sujet d'une enquête ou d'une simple réaction sensible, mais une véritable remise en question de sa conception du monde : elle prend conscience que l'homme n'est peut-être pas bon par nature. On comprend que, même si la Flora de 1833 est « bien loin d'avoir les idées qui se sont développées depuis dans (son) esprit », le voyage au Pérou constitue une introduction magistrale à ses idées ultérieures, à son mûrissement, à sa prise de conscience des phénomènes sociaux. L'esclavage fait écho à son propre sentiment d'injustice. Elle y reviendra lors de son séjour à Lima. Il est une expérience fondamentale qui ébranle sa confiance naturelle.

Mais l'escale à La Praya est aussi le décor d'une autre scène, plus romanesque. Sensible et même passionné, Zacharie Chabrié est très vite tombé amoureux de Flora. Il lui a prodigué mille marques d'attention, sans oser encore se prononcer. Ce jour-là, après une excursion et quelques visites à terre, Flora est retournée à bord en compagnie du capitaine. Il s'adresse à elle en des termes qui ne lui laissent aucun doute sur ses sentiments.

> « L'expression passionnée avec laquelle M. Chabrié prononça ces paroles produisit sur moi un effet difficile à décrire. Je me sentis pénétrée pour lui d'un sentiment tout à la fois de reconnaissance, d'attachement et de terreur. »

Ainsi va s'installer entre eux un malentendu que cinq mois d'intimité à bord contribueront à entretenir. Flora est une femme blessée, non seulement par sa vie avec son mari, mais par une autre aventure dont elle ne parle qu'à mots couverts, et qui semble l'avoir profondément marquée. Nouvelle Indiana [34], elle a aimé avec passion un jeune homme, « irréprochable dans tout ce qui a trait à la délicatesse et à l'honneur » – autrement dit, il l'a respectée – mais « l'un de ces êtres froids, calculateurs, aux yeux desquels une grande passion a l'apparence de la folie ». Elle ajoute : « Il a eu peur de mon amour, il craignit que je l'aimasse trop [35]. »

Nous ne saurons rien de plus. Cette aventure paraît assez récente pour qu'elle ne puisse l'évoquer sans émotion et semble lui avoir laissé au cœur une grande méfiance à l'égard des hommes, et beaucoup d'amertume. Elle ne comprend l'amour, dit-elle, que sous la forme de la passion la plus entière, la plus exclusive. Cette passion ne s'accomplit selon elle que dans le dévouement, une sorte de sacrifice de soi héroïque et grandiose. Comme Dona Sol ou, plus tard, la Reine de *Ruy Blas*, elle ne peut aimer que des êtres d'exception, prêts à tous les excès. Elle n'appartient pas à ce qu'elle nomme « la race moutonnière ». Exaltée, entière, idéaliste, elle attend tout de l'amour et malgré les épreuves qu'elle a traversées, ne sait rien de la vie. La femme de 30 ans est encore une adolescente. Elle n'imagine pas une seconde que les autres puissent ne pas lui ressembler. Son exigence d'absolu ne fait pas la part de la tiédeur, de la perversité ou de l'imperfection. Jamais elle ne renoncera à la conviction que cette puissance d'aimer est un don divin, capable de transformer le monde. L'amour est le maître mot de son univers. Mais renonçant à la passion, elle la reportera plus tard sur son combat social.

Cet idéalisme affiché ne l'empêche pas d'être lucide. Elle sait bien qu'elle ne peut pas répondre aux sentiments de Zacharie Chabrié, et qu'elle risque de le faire souffrir, comme elle a souffert elle-même. Tout en prétendant le lui faire comprendre, elle ne peut se retenir d'attiser chez lui l'espoir et le désir. Au fil des semaines, elle va le laisser s'embraser, savourant les marques de l'adoration respectueuse qu'il lui porte, malgré le malaise qu'elle ressent. Sous les affirmations vertueuses, se cache une séductrice, et la part respective de l'inconscience, de la naïveté et de la mauvaise foi n'est pas toujours facile à démêler dans ses récits. Les héros dont elle rêve n'existent pas. En revanche, les hommes de chair et de sang, que son regard magnétique, sa taille menue et sa longue chevelure bouclée attirent sont légion. Elle est mystérieuse, et seule dans la vie. Sa fragilité physique, sa nervosité, sa sensibilité à fleur de peau leur donnent envie de la protéger. Quand elle les écoute pendant des heures en les fixant de ses grands yeux attentifs, comment ne seraient-ils pas flattés ? Ils devinent son intelligence, elle paraît si bien les comprendre ! De ces atouts, elle aime jouer, sans qu'on sache jamais jusqu'où elle mène le jeu et à quel point elle en est consciente. Elle est aidée en cela par toute la gestuelle de son temps : poses alanguies, main abandonnée qu'on baise ou qu'on presse, larmes ruisselantes, vertiges et chastes étreintes dont son talent inné d'actrice tire le meilleur parti. Enfin, n'oublions que ces scènes, véritables clichés romantiques, nous sont racontées par un auteur soucieux d'éveiller l'intérêt de son public sans trop l'effaroucher. Les *Pérégrinations* sont avant tout un *récit* et il doit être lu comme tel. Quant à savoir de quelle nature sont ces ébats, bien malin qui peut le dire !

Ainsi, cette nuit de printemps sous les tropiques... Des milliers d'étoiles scintillent dans le ciel, le voilier se balance doucement sous la lune. Flora et Zacharie sont seuls à bord, ou presque. Allongée sur un divan arrangé sur le pont, elle lui demande le nom des constellations qui brillent au-dessus de leurs têtes. Tout doucement, la conversation s'oriente

vers l'amour. Afin de décourager Chabrié, Flora fait l'aveu de cette passion déçue qui la déchire encore, puis, à cette évocation, elle sombre dans une mélancolie profonde. Chabrié la couvre d'un manteau pour la protéger de l'humidité de la nuit. Elle revient peu à peu à elle et, sous la lune pâle, ils échangent un serment d'amitié en se serrant les mains. Elle baise son front et laisse couler ses larmes... Proche et pourtant inaccessible, elle éveille chez cet homme un amour qu'elle ne parvient pas à ressentir elle-même. En voulant lui ôter tout espoir, elle ne s'est rendue bien sûr que plus désirable. Tout le plaisir de cette femme qui se *sait* fascinante n'est-il pas dans cette ambiguïté ?

Les conversations au clair de lune et l'intimité de ces cinq mois de traversée vont bientôt rendre fou d'amour le capitaine au cœur tendre. Flora, il faut l'avouer, ne fait pas grand-chose pour le détromper.

> « Chaque jour, Monsieur Chabrié m'aimait davantage, et chaque jour aussi j'éprouvais un bien-être indicible à me sentir aimée de lui »,

reconnaît-elle, ajoutant plus loin, non sans lucidité :

> « Je dois dire que la bizarrerie de nos positions respectives, le mystère dont j'étais enveloppée à ses yeux et la vive amitié que je lui témoignais concoururent à faire naître en lui un sentiment auquel il n'aurait peut-être pas été accessible dans une autre circonstance [36]. »

Cette « vive amitié » se traduit par des gestes affectueux tels que lui nouer sa cravate, serrer sa main sur son cœur (un geste qu'elle aime beaucoup), l'embrasser sur le front ou tenir sa tête sur ses genoux lors de leurs conversations nocturnes. Leur intimité s'arrête-t-elle là ? C'est possible, non par vertu, mais, selon moi, parce que le capitaine ne lui plaît pas assez. Elle joue avec lui et entretient sa passion avec une feinte naïveté. Un beau jour, ce qui doit arriver arrive. Flora, pour justifier son mensonge à Bordeaux s'est cette fois présentée, toujours sous le sceau du secret, comme une pauvre

jeune fille séduite et abandonnée avec un enfant (n'oublions pas qu'il l'a connue soi-disant veuve en 1829 avec Aline...). Le généreux capitaine ne balance pas : il lui offre de l'épouser et d'aimer sa fille comme la sienne.

Cet acte de « sublime dévouement » est courageux : en 1833, épouser une fille-mère quand on est un jeune homme de bonne famille (bretonne de surcroît), c'est affronter le jugement de la société. En véritable aventurier, il lui propose de tout abandonner pour vivre avec elle à l'autre bout du monde, en Chine, en Californie ou aux Etats-Unis, à son gré. Flora est pénétrée de reconnaissance... mais bien embarrassée !

Que faire ? Peut-elle lui dire la vérité, au risque de perdre son estime et peut-être son amour ? Doit-elle accepter cet amour et se retrouver dans une situation de plus en plus fausse ? Si encore elle pouvait obtenir de lui une simple amitié. Mais l'amitié entre un homme et une femme n'existe pas, assure David, et la réaction de Chabrié, plus passionné de jour en jour semble lui donner raison. Que se passera-t-il si elle lui dit la vérité ? Elle perdra non seulement son amour, mais aussi, sa protection et son soutien, et cette perspective la terrifie. « J'eus peur de l'abandon », dit-elle très simplement, et on l'aime pour cette franchise.

Ainsi en vient-elle à accepter l'idée de céder à la pression de Chabrié, en devenant sa femme.

> « J'entends, explique-t-elle, des gens confortablement établis dans leur ménage, où ils vivent heureux et honorés, se récrier sur les conséquences de la bigamie, et appeler le mépris et la honte sur l'individu qui s'en rend coupable. Mais qui fait le crime si ce n'est l'absurde loi qui établit l'indissolubilité du mariage [37] ? »

L'argumentation est audacieuse mais surtout habile. Flora ne perd pas une occasion de défendre le droit au divorce et de montrer les conséquences néfastes du mariage tel qu'il existe. Quant à son honnêteté à l'égard de Chabrié, elle est plus douteuse. C'est une chose d'être bigame, c'en est une

autre de le cacher à l'homme qu'on épouse ! D'autant que ce n'est pas la passion qui l'emporte, mais « un sentiment d'admiration et de reconnaissance ». Elle assure qu'une fois mariée avec lui, elle l'aurait aimé davantage, et à défaut du bonheur suprême, aurait trouvé avec lui la sérénité. Affirmation sans risques...

Bref, voici Chabrié, qui ne soupçonne rien de ces subtilités, au comble de l'extase. Il appelle Flora « ma chérie » et la serre avec force contre lui. Elle se met à y croire, elle aussi. Tous deux s'imaginent au Nouveau Monde, vivant avec leur ami Alfred David une idylle à la Bernardin de Saint-Pierre. Qui sait ? Flora Tristan en Californie aurait peut-être découvert une mine d'or, dirigé un ranch ou prêché l'union aux tribus indiennes ! Pour l'heure, les aléas du voyage ayant considérablement retardé la course du *Mexicain*, les associés risquent la faillite : leurs concurrents seront arrivés avant eux et auront garni les comptoirs de Valparaiso, le but de leur périple. Généreusement, Flora, qui spécule sur son héritage, l'offre à Chabrié. C'est l'occasion d'une cruelle prise de conscience qui va changer ses projets. Chabrié lui démontre que, même en Amérique, la médisance va bon train. Et qu'il préfère mille fois l'épouser sans le sou que riche, ne voulant pas passer pour un homme intéressé.

Dès lors, sa décision est prise. Elle ne compromettra pas l'honneur de l'homme qui lui a offert sa vie. Elle a surtout compris, je crois, que cet homme la préfère pauvre et sienne. Un deuxième Chazal ? Reste à trouver un moyen de se désengager.

Cinq jours plus tard, *Le Mexicain* jette l'ancre dans la rade de Valparaiso.

En quelques années, le petit village chilien d'une trentaine de cabanes est devenu une véritable ville de trente mille habitants, dont une importante communauté française. Chabrié a confié Flora aux soins d'une ancienne grisette qui tient un hôtel de bonne réputation. Mme Aubrit a connu tous les malheurs qui guettent les pauvres filles seules, et ses

confidences raniment chez la voyageuse la peur de l'isolement. Bientôt une nouvelle désolante lui parvient. Sa grand-mère, son seul espoir, est morte le jour même de son embarquement pour le Pérou. Elle est accablée. Elle est sur le point de tout avouer à Chabrié et de s'en remettre à lui, nous dit-elle, quand la Providence change à nouveau le cours des choses.

Un vieil ami de Chabrié est prêt à se porter caution pour *Le Mexicain*, à la condition que le capitaine épouse sa fille, une jeunesse de 18 ans amoureuse de lui. N'écoutant que son cœur (ou son envie d'en finir ?), Flora annonce dès le lendemain sa décision à Chabrié : elle part seule pour Arequipa. Désespoir du capitaine qui n'y comprend plus rien, mais cette fois Flora est déterminée. Non sans aplomb, elle écrit :

> « Dès le moment où ma résolution fut prise, je me sentis forte, dégagée de toute inquiétude, et j'éprouvais cette satisfaction intérieure qui fait tant de bien lorsqu'on a conscience d'une bonne action [38]. »

La « bonne action » laisse le capitaine sur le flanc, de grosses larmes plein les yeux. Eperdu, il lui demande de jurer qu'elle l'aime. Flora, qui n'en est pas à un serment près, promet de guerre lasse à Chabrié d'être sa femme à son retour et de partager sa vie en Amérique. Zacharie, rassuré, peut l'attendre. Du mensonge comme expédient...

Après avoir subi une dernière étreinte fougueuse, la voilà enfin libre ! Quelques heures plus tard, elle embarque à bord du *Léonidas*, un trois-mâts américain qui fait cap sur la baie d'Islay, au sud du Pérou.

[illegible] la Providence [illegible]

[illegible] voici Chabis, qui [illegible]

[illegible] d'être sa [illegible] Amérique. Zac[illegible] comme expéd[illegible] une fougueuse, [illegible] plus tard, elle embarque [illegible] qui fait cap [illegible]

de Valparaiso.

[illegible] quelques années, le petit village [illegible] est devenu une [illegible] ville [illegible] habitants, dont une importante communauté [illegible] a confié Flora aux soins d'une [illegible] un hôtel de bonne réputation. [illegible] les [illegible] qui [illegible] les pauvres [illegible]

3

A LA DÉCOUVERTE DU PÉROU

C'est à Islay, petit port sur la côte aride du sud du Pérou, que débutent les aventures andines de Flora Tristan. Il tombe une pluie fine et le paysage est noyé dans la brume. Pas de mole, l'accostage est difficile. Dans la rue unique du village où l'on s'enfonce à mi-jambe dans le sable noir, Flora attire tous les regards : on vient d'apprendre que cette ravissante Parisienne est la nièce de don Pio de Tristan. Elle est accueillie comme une personnalité, les notables se disputent l'honneur de l'héberger. Elle accepte l'hospitalité de don Justo, le directeur de la Poste, et comprend vite que ces égards et les visites qu'elle reçoit sont dus à la toute-puissance de don Pio dans la région.

Son oncle réside en ce moment dans l'une de ses nombreuses propriétés, près de sa sucrerie à Camana, au bord de la mer. Va-t-elle le rejoindre ? Pas question ! L'orgueilleuse Flora entend dès le début marquer son indépendance : elle décide de partir tout de suite, et seule, pour Arequipa, fief de sa famille. Ainsi, elle pourra évaluer la situation. Malgré sa fatigue – cinq mois de traversée, des réceptions de bienvenue sans fin, deux nuits à se battre contre les puces – et le manque de préparatifs, inconsciente de l'épreuve qui l'attend, la voici sur le pied de guerre, à 4 heures du matin, après avoir bu force café pour se tenir éveillée. L'équipage est des plus limités : deux mules – un médecin français, intéressé et pleutre, l'accompagne – et pas la moindre connaissance du terrain. Sa mule est mal harnachée, un coussin

garni de paille lui tient lieu de selle, mais Flora négligeant les conseils de ses hôtes, confiante en sa volonté qui ne l'a jamais trahie se lance dans l'aventure. Le docteur, véritable figure de comédie, est bardé d'armes et sa mule croule sous un équipement digne de la traversée du Sahara. Flora, elle, est accoutrée, nous dit-elle, comme pour aller de Paris à Orléans : des brodequins en coutil gris, un peignoir en toile brune, un tablier de soie avec, dans sa poche, son couteau et son mouchoir. Elle porte crânement un petit chapeau bleu. A tout hasard, elle a emporté aussi un manteau et deux foulards...

Elle ne sait pas qu'ils vont devoir franchir le désert de sable de la pampa, puis le contrefort de la Cordillère des Andes en plein hiver austral. Arequipa est de l'autre côté, perchée à 2 350 mètres d'altitude, entourée de volcans hauts de plus de 5 000 mètres. Une véritable expédition, pour laquelle elle s'embarque sans préparation, sous l'œil éberlué des Péruviens. Si les journées sont chaudes et ensoleillées, les nuits sont glaciales. Elle va souffrir de la soif, de terribles migraines qui la laissent sans force sous le soleil implacable de la pampa, puis du froid de la Cordillère. Les chemins sont incertains, les pierres roulent sous les sabots des mules, les descentes sont encore plus terrifiantes que les montées. La beauté des hauts plateaux l'émeut aux larmes, mais le voyage lui-même est un vrai calvaire. Elle perd connaissance à deux reprises avant d'arriver au *tambo*, auberge de fortune qui accueille les voyageurs dans le désert. Heureusement, deux cavaliers péruviens se sont joints à eux. Leur expérience et leur dévouement vont la sauver. Au petit matin, ils enveloppent la jeune femme dans un poncho doublé de flanelle et lui entortillent les mains dans les foulards pour la protéger du froid. La montagne est silencieuse et déserte. Pas d'oiseaux, pas de végétation, des squelettes d'animaux morts de faim jonchent le sol. Pour franchir les Quebradas, Flora, exténuée, doit se coucher sur sa mule et se laisser porter. Elle est au bord de l'évanouissement, les larmes coulent sur ses joues, la migraine la rend presque aveugle, elle ne

peut plus se tenir sur sa monture. On finit par la faire marcher à pied, en la soutenant de chaque côté. Elle achève la route en croupe derrière l'un des cavaliers, à bout de forces. Les quarante heures de chemin l'ont laissée épuisée. Mais deux jours dans une auberge près d'Arequipa lui suffiront pour se rétablir.

Et quel accueil ! La famille lui a envoyé en ambassade ses plus nobles représentants. Discours de bienvenue, missive de sa cousine, invitation solennelle au nom de don Pio et, pour couronner le tout, une superbe monture et des vêtements : la Paria est attendue comme le Messie... Et c'est ainsi que, joliment vêtue à la péruvienne d'un costume d'amazone en drap vert et d'un chapeau melon avec un voile noir, montée sur un cheval fringant et suivie de son escorte, Flora fait une entrée royale dans Arequipa. La nuit est tombée, une cavalcade est venue à sa rencontre pour l'accueillir. La maison de son oncle est illuminée par des torches, une foule d'esclaves se presse sur son seuil, le salon resplendit de tout l'éclat de son lustre et des candélabres aux bougies de toutes les couleurs. Sa cousine, en grande toilette, l'accueille avec tout le cérémonial dû à l'étiquette et la salle se remplit d'une assistance nombreuse. Le grand prieur d'un ordre monastique lui débite une interminable harangue célébrant les vertus de sa défunte grand-mère, tandis qu'elle est en proie à la curiosité générale : le bruit s'est déjà répandu qu'elle vient faire valoir ses droits à l'héritage de son père. Un souper est prévu en son honneur. Mais Flora demande grâce et moines et visiteurs la conduisent à ses appartements. Il lui faudra attendre minuit pour être enfin seule, en compagnie de la petite négresse chargée de la servir.

Si son appartement, destiné aux invités, est fort simple (deux pièces voûtées blanchies à la chaux, sans lumière, au mobilier sombre datant de la Conquête espagnole), l'accueil de sa famille ne laisse rien à désirer. Et quelle émotion pour elle de se retrouver dans la maison natale de son père ! Selon l'usage, elle devrait, dès le lendemain, recevoir au salon les personnalités de la ville. Mais, horreur ! elle a pris

des coups de soleil durant son périple andin, et la crème miracle qu'on lui a donnée n'a pas encore produit son effet. Elle prétexte sa tristesse et sa fatigue, et ne fait son apparition que trois jours plus tard, en grand deuil comme toute sa famille. La règle dans ce milieu voudrait qu'une femme étrangère à la ville reste enfermée un mois, recevant chaque jour des visites et les rendant le mois suivant. C'est compter sans l'impatience et l'indépendance de Flora... Elle se dispense de la corvée et se lance à la découverte d'un monde nouveau pour elle.

Imagine-t-on ce Pérou à peine sorti de la Révolution, encore en proie à des troubles violents dont elle ne va pas tarder à avoir un aperçu ? L'Amérique du Sud vient tout juste de se libérer du joug espagnol grâce à Bolivar et aux créoles indépendantistes. Des combats acharnés ont opposé les républicains aux forces royales commandées par Emmanuel de Goyeneche [39] et par son cousin, don Pio Tristan. La lutte a duré une quinzaine d'années et s'est achevée par la victoire des patriotes à Ayacucho, en 1825. Don Pio a été de toutes les batailles et même nommé vice-roi par intérim. La famille Tristan est la plus opulente et la plus puissante d'Arequipa, une ville commerçante et prospère, la deuxième du pays. D'immenses haciendas employant esclaves noirs et Indiens témoignent de la richesse des Espagnols, qui occupent aussi le centre de la ville. Ville blanche, aux charmantes places ombragées, aux innombrables couvents. Mais ville provinciale aussi, en proie aux conflits d'intérêts, aux médisances et aux luttes politiques. D'un côté, les créoles – autrement dit, les Blancs d'origine espagnole –, eux-mêmes divisés, de l'autre, les Indiens qui représentent la moitié de la population, les esclaves noirs ou métis. Mélange de coutumes, de couleurs, de costumes, de religions. Nourriture étrange et épicée, où se mêlent le sucré et le salé, la viande de mouton, le bœuf, les légumes, les oignons, les fruits et le piment, comme dans le *puchero*, plat barbare à son palais délicat de Française, « concert de voix fausses, d'instruments discordants [40] ». La Révolution a exacerbé les

tensions, creusé les écarts. Or, au Pérou, Flora passe brutalement du camp des pauvres, qui était le sien en France, à celui des riches. Elle vit au sein de l'oligarchie la plus réactionnaire, et tantôt flattée, tantôt scandalisée, elle doit d'abord y trouver sa place. Ni cousine pauvre qu'on invite par charité, ni membre légitime de cette famille, elle est d'abord une menace : n'oublions pas qu'elle est venue réclamer sa part d'héritage. Qui est-elle au juste, cette Parisienne qui ressemble à s'y méprendre à son cousin Emmanuel, sinon le produit scandaleux d'une liaison hors mariage de l'oncle Mariano avec une roturière ? Dans ce milieu très catholique, régi par une étiquette stricte, où les femmes sont étroitement surveillées, son franc-parler et le parfum de liberté qui transparaît dans ses moindres gestes doivent à la fois séduire et choquer. Inquiéter, même. Encore ne sait-on rien de son mariage, de ses enfants, de sa fuite. Pas un mot non plus sur ses prétentions. Ce chapitre ne regarde que son oncle et, pour l'instant, il n'est pas là.

Elle a pour guide et pour meilleure amie sa cousine Carmen, une fille froide et sèche au premier abord malgré son extrême politesse. D'une laideur monstrueuse encore aggravée par les traces de petite vérole, elle est néanmoins intelligente et cultivée. Ses aventures n'ont (presque) rien à envier à celles de Flora. Carmen, elle aussi, a été victime d'un mariage malheureux, même si c'est dans de tout autres circonstances (parallèle que Flora se garde bien de faire !). Un coureur de dot, beau garçon et débauché, l'a épousée. Pendant des années, il l'a rendue malheureuse, la quittant pour vivre avec ses maîtresses, l'humiliant, dilapidant sa fortune. Sa laideur et son cocuage sont devenus un objet de risée générale. Au bout de dix ans, son mari est rentré au domicile conjugal, ruiné, vieilli prématurément et malade. Carmen, qui l'aimait toujours, l'a soigné nuit et jour jusqu'à sa mort. Veuve et pauvre, elle vit depuis douze ans chez une tante, cachant sa misère sous une apparence splendide, désabusée et amère.

Tantôt Flora entraîne Carmen dans ses promenades, tantôt elles bavardent assises en tailleur à la péruvienne ou

allongées sur leur lit. Grâce à elle, Flora se familiarise avec Arequipa et perfectionne son espagnol. Leurs longues conversations lui montrent que le mariage rend les Péruviennes aussi malheureuses que les Françaises. Mais il semble à Flora qu'en France les femmes savent mieux se soustraire à ce joug. Elle met au compte de la force morale et de la volonté personnelle ce qui relève surtout d'une culture et d'une histoire différentes. Carmen, persuadée que sa cousine est célibataire, lui objecte :

> « Pour avoir une juste idée de l'abîme de douleur dans lequel la femme est condamnée à vivre, il faut être ou avoir été mariée. Ah ! Florita ! Le mariage est le seul enfer que je reconnaisse [41]. »

Mais Florita reste convaincue « que la liberté n'existe réellement que dans la volonté. Ceux qui ont reçu de Dieu cette volonté forte qui fait surmonter tout obstacle sont libres ; tandis que ceux dont le faible vouloir se lasse ou cède devant les contrariétés sont esclaves, et le seraient lors même que la bizarre fortune les placerait sur le trône [42] ».

Dans cette profession de foi, s'affirme l'une des constantes de sa pensée, optimiste et volontaire. Nul doute que sa personnalité y est pour beaucoup. A la base de toute sa vie, se profile un « Tu veux, donc tu peux », qui, joint à sa témérité, la rend capable des plus folles entreprises. La liberté n'est pas un état, pour elle, mais une conquête dont les plus démunis, pourvu qu'ils en aient la volonté, doivent être capables. De là à mépriser ceux qui subissent en gémissant leur oppression, il n'y a qu'un pas, que Flora franchit parfois.

« Cousine, il y a souffrance partout où il y a oppression, et oppression partout où le pouvoir de l'exercer existe », explique-t-elle avec fermeté à Carmen.

Et quand celle-ci se plaint de ne pas pouvoir quitter son pays, Flora la réprimande sévèrement. Un peu de nerf, que diable, gronde la Française.

« Du nerf, elle-même n'en manque pas, il faut le reconnaître. »

Cinq jours après son arrivée, le 18 septembre 1833, elle a vécu un événement inoubliable. Il est 6 heures du matin, quand elle est réveillée en sursaut par une terrible secousse qui dure deux minutes. Encore à demi ensommeillée, elle se croit sur le bateau, bercée par les vagues de la mer. Le sol vibre sous elle, comme le pont du navire dans la tempête. Elle ouvre à peine les yeux, quand les hurlements de son esclave noire la tirent du lit, et elle n'a que le temps d'enfiler un peignoir. C'est un tremblement de terre. Elle se retrouve dans la cour avec tous les autres, les esclaves pleurent et prient le ciel de les épargner. Les secousses sont si fortes qu'ils sont obligés de se jeter à terre pour ne pas tomber. Les murs semblent se rapprocher, le ciel vacille. Puis, d'un seul coup, le mouvement s'arrête et Flora retourne tranquillement se coucher. Carmen vient la retrouver et, assise sur le lit de sa cousine, fumant son cigarillo, elle lui raconte les désastres causés par les séismes dans son pays.

A 7 heures, un nouveau grondement, semblant venir des entrailles de la terre. Carmen sort de la pièce en hurlant, tandis que fascinée, comme clouée sur son lit, Flora garde les yeux fixés sur une crevasse dans le mur, qui s'élargit, s'élargit. Les énormes pierres de la voûte vont se déboîter, et la masse s'écrouler sur elle. Elle s'arrache à son lit et, épouvantée, s'enfuit à son tour en criant... avant de revenir, un moment plus tard, se coucher. Cette secousse, moins importante que la première, les a épargnées. Arequipa, plus solidement construite a moins souffert que d'autres villes. Mais le tremblement de terre a détruit entièrement la ville de Tacna, située sur la côte, et fait des victimes dans toute la région.

Le lendemain, Flora reçut de nombreuses visites de Péruviens avides de connaître ses impressions sur cette curiosité locale... Il faut l'avouer, elle n'est guère tendre pour ses « compatriotes » même si elle se sent alors péruvienne et assure :

« Je suis née en France, mais je suis du pays de mon père. C'est le hasard qui fait que nous naissions dans un

lieu plutôt qu'un autre. Regardez mes traits et dites-moi à quelle nation j'appartiens [43]. »

Elle est à la fois curieuse de leurs mœurs et sévère dans ses jugements. Elle est incapable de démagogie, et le même phénomène se reproduira quand elle s'adressera aux ouvriers dix ans plus tard. Son livre est précédé d'une longue adresse aux Péruviens qui montre qu'elle est consciente de ce paradoxe apparent. Qui aime bien châtie bien, semble-t-elle dire, et c'est parce qu'elle est attachée à eux qu'elle dénonce leurs faiblesses, la corruption de leurs élites, et l'abrutissement du peuple, soigneusement entretenu par le clergé. Avec une certaine pertinence, mais sans la moindre diplomatie – « Il en est des peuples comme des individus ; moins ils sont avancés et plus susceptible est leur amour-propre », souligne-t-elle – elle leur demande de bâtir une société plus juste, où le travail cessant d'être le lot exclusif des esclaves et des basses classes sera mieux réparti. Et elle finit en signant « votre compatriote et amie » !

Elle ignore la relativité des valeurs et juge les Péruviens de son point de vue de Française libérale et progressiste, héritière de l'esprit philosophique et des Droits de l'homme. Son déisme va de pair avec une critique voltairienne du clergé. Les processions, les combats de coqs, les nombreuses fêtes religieuses avec leurs danses, leurs masques, leur exaltation latino-américaine, leur mélange de christianisme primitif et de mythes anciens l'horrifient. Elle n'y voit que superstition et abrutissement du peuple. Elle croit se retrouver au Moyen Age, à l'époque des mystères que Victor Hugo vient de faire revivre dans *Notre-Dame de Paris*. Les années de guerre civile ont dévasté le pays, et les classes dirigeantes utilisent la religion pour maintenir le peuple dans l'ignorance, la soumission et la misère. Bien avant Marx, elle voit dans la religion l'opium du peuple. On peut lui reprocher de ne pas avoir été sensible à la grandeur de ces traditions, d'être passée à côté de l'aspect pittoresque de ces manifestations. Mais Flora Tristan ne voyage pas en touriste, un guide à la main. Elle n'est pas non plus l'ethnologue se

contentant de recueillir les données et de les interpréter. Sa double appartenance la rend d'autant plus sensible aux inégalités sociales du pays de son père et aux faiblesses de ses dirigeants. Elle cherche à comprendre les mécanismes de cette société, et si elle manque d'indulgence pour une république toute neuve qui fait ses premiers pas, on ne peut lui reprocher d'en signaler les dysfonctionnements. On peut au contraire trouver remarquable que cette jeune femme ait perçu les problèmes majeurs d'un pays sous-développé, sortant à peine d'une colonisation de plusieurs siècles.

Plus discutables sont les généralisations hâtives, les jugements à l'emporte-pièce que lui arrache parfois son agacement : « Les Péruviens sont politiques en toute circonstance, flatteurs, bas, vindicatifs et poltrons [44] », affirme-t-elle. Et plus loin :

> « Ce pays, déchiré par vingt ans de guerres civiles, est dans un état déplorable, et l'on cherche vainement, dans la classe qui par sa fortune occupe le premier rang, l'espoir d'un meilleur avenir : on n'y rencontre que la plus orgueilleuse présomption, jointe à la plus profonde ignorance, et un langage de forfanterie dont sourit de pitié le dernier matelot européen [45]. »

On comprend que les Péruviens aient eu du mal à oublier... Les *Pérégrinations* et l'effigie de leur auteur seront brûlées en place publique lors de leur publication. Ce n'est que dans la seconde moitié du vingtième siècle, grâce aux femmes, que Flora Tristan rentrera en grâce dans le pays de son père.

[illegible] Hugo vient de faire [illegible]

[illegible] de guerre civile [illegible] divisé le pays [illegible]

[illegible] la religion [illegible] dans l'ignorance, la soumission et la [illegible] Marx, [illegible] dans la religion l'opium du peuple. On peut lui reprocher de ne pas avoir été sensible à la grandeur de ces traditions, d'être [illegible] à côté de l'aspect pittoresque de ces [illegible]. Mais Flora Tristan ne voyage pas en touriste, [illegible]. Elle n'est pas non plus ethnologue se

4

FACE À FACE

Voilà trois mois que Flora habite chez son oncle et elle ne l'a toujours pas vu. Pourtant, son ombre plane sur la maison où rien ne se fait sans son accord. De Camana, il s'est rendu à Islay. Pour quelle raison ? Selon Flora, pour montrer qu'il ne la craint pas, qu'il est le maître et viendra quand il le jugera bon. Cette interprétation donne d'emblée le ton de leurs relations. Après tout, peut-être a-t-il réellement des affaires importantes à traiter et juge-t-il bon de lui laisser le temps de s'acclimater... Peu importe. Aux yeux de Flora, cette absence est une manœuvre, vécue par elle comme une humiliation. Avant de le rencontrer, elle est déjà sur le qui-vive, prête à en découdre. Ancien gouverneur de la province de Cuzco, nommé vice-roi par les troupes loyalistes, il est passé du côté des Indépendantistes et a été préfet d'Arequipa. Futur gouverneur général de la ville, futur ministre, don Juan Pio Tristan y Moscoso poursuit une brillante carrière au gré des remous politiques, et de ses revirements. Il sera même Président du Sud-Pérou durant quelques mois. Cet homme tout-puissant, redouté, courtisé par tous les partis, chef de guerre et fin politique, elle le fantasme, amplifiant ses talents militaires et sa dette à l'égard de son frère aîné. Qu'est-elle venue faire au Pérou, sinon lui arracher son dû, une reconnaissance symbolique dont l'a privée son propre père ? Elle a besoin des deux, et de l'or péruvien, et du geste définitif qui la légitimera. Il figure à la fois un adversaire et un sauveur. Leur

rencontre sera l'instant suprême de vérité, croit-elle. Elle l'attend.

Or, un beau jour, don Pio lui fait enfin savoir qu'elle peut, si elle le désire, venir à sa rencontre sur le chemin de sa maison de campagne où il compte s'arrêter. Le 3 janvier 1834, Flora monte à cheval en compagnie de son jeune cousin Emmanuel et de deux autres proches, suivie d'une foule de curieux. La troupe se dirige vers la *chacra*[46] de don Pio, située à quelques kilomètres d'Arequipa. Emmanuel part en éclaireur pour annoncer l'arrivée de sa cousine. La suite est digne d'un roman de Fenimore Cooper. Quelques instants plus tard, Flora aperçoit un cavalier galopant vers elle à bride abattue. Elle s'écrie : « Voilà mon oncle ! » et lance son cheval à sa rencontre. Elle s'arrête près de lui, prend sa main et la serre contre son cœur :

> « Oh ! mon oncle, que j'ai besoin de votre affection !
> — Ma fille, vous l'avez tout entière. Je vous aime comme mon enfant : vous êtes ma sœur car votre père m'a servi de père. Ah ! ma chère nièce, que je suis heureux de vous voir, de contempler des traits qui me rappellent si fidèlement ceux de mon pauvre frère. C'est lui, lui, mon frère, dans la personne de Florita[47]. »

Il l'attire à lui, elle penche la tête sur sa poitrine au risque de tomber de cheval et ils s'étreignent longuement. Flora se relève le visage baigné de larmes qu'elle essuie avant de rejoindre le reste de la cavalcade dont ils prennent la tête, côte à côte.

Toute son enfance d'orpheline lui revient, les espoirs qu'elle mettait en cet oncle du Pérou qui un jour l'aimerait comme sa fille, et sa tristesse le jour où sa mère lui avait dit : « Votre oncle Pio vous a abandonnée ». Elle lui en a tant voulu que, pendant des années, elle n'a plus cherché à le joindre. Et puis, la rencontre avec Chabrié à la table d'hôte, sa lettre à don Pio, et plus tard encore sa décision de partir, les mois de traversée, puis d'attente... Cet homme tant désiré depuis qu'elle est toute petite, qu'elle suppliait tout bas quand elle avait faim et froid, chevauche à ses côtés et

lui sourit affectueusement. La brise a séché ses larmes, les sabots des chevaux soulèvent la poussière de la pampa, le voile qui protège sa tête brune flotte dans l'air transparent. Florita est heureuse.

C'est ainsi en tout cas qu'elle choisit de raconter cet épisode, mettant l'accent sur l'émotion de ces retrouvailles, vécues et retracées à la façon d'une scène de rêve ou d'amour : l'élan qui les pousse l'un vers l'autre, l'étreinte, la chevauchée.

Tout l'enchante, chez cet homme de 60 ans : sa conversation, son amabilité, son français parfait, sa gaieté, son esprit, son allure juvénile, sa mémoire, son activité, sa robustesse malgré sa petite taille, son intelligence et jusqu'à sa façon de monter sa fougueuse jument chilienne et de fumer le cigare ! Il réunit les grâces du courtisan, l'éducation du gentilhomme, la ruse et la ténacité de l'habitant de la Cordillère, le courage du militaire. Tout dénote en lui l'être supérieur – et disons-le, l'homme idéal. Elle est sous le charme, conquise : « Personne encore n'a produit sur moi l'effet magique qu'il exerçait sur tout mon être », reconnaît-elle, quatre ans plus tard.

Or, entre ces deux fortes personnalités, une partie serrée va se jouer. Car don Pio n'a qu'un seul défaut, pire, une passion qui rivalise avec son ambition : l'avarice. Il est immensément riche et puissant. Mais pingre. Flora est venue lui réclamer sa part d'héritage, et il le sait. Comment la voit-il, cette jeune femme audacieuse, qui n'a pas hésité à traverser les mers, à franchir les montagnes pour le rejoindre ? Sans doute est-il sensible à son courage (d'homme ?) qui ne dépare pas la famille, à sa beauté digne de ses origines, à sa fougue. Mais le vieux renard de la politique, qui sait ménager ses ennemis et faire de la prudence une stratégie, n'est pas dupe. Cette sirène est aussi une aventurière. Elle a mis à profit les trois mois de son absence pour se gagner des alliés dans la place. Elle ne tardera pas à se dévoiler. Il n'a qu'à laisser venir. Le reste suivra.

Tout commence donc sous les meilleurs auspices. On se fait du charme réciproquement. Flora est séduisante et tou-

chante, l'oncle Pio passe des heures avec elle, lui raconte l'histoire de la famille, lui fait visiter ses terres.

Mais quelques jours seulement après son arrivée, au cours d'une conversation, l'air de rien, il demande à sa nièce ce qu'elle est venue faire au Pérou. Comme s'il ne s'en doutait pas ! Chercher justice et protection auprès de vous, répond avec candeur Flora qui ne doit pas savoir jouer aux échecs. Le ton du charmant Pio change à la seconde même, et il lui répond sèchement :

> « Florita, lorsqu'il s'agit d'affaires, je ne connais que les lois, et mets de côté les considérations particulières. Vous me montrez un extrait de baptême dans lequel vous êtes qualifiée d'enfant légitime, mais vous ne me représentez pas l'acte de mariage de votre mère, et l'extrait de l'état civil établit que vous avez été enregistrée comme enfant naturelle [48]. »

Les arguments de Flora ne pèsent rien en face de la volonté de son oncle et de la légitimité de son point de vue. Il reste intraitable. A bout d'arguments, elle finit par lui demander de lui accorder, à titre personnel, une rente de 5 000 F [49], soit environ un huitième d'un héritage qui se chiffrerait à des millions de piastres. Toute fierté oubliée, elle pleure, serre sa main, supplie. Don Pio la regarde, stupéfait :

> « Mais Florita, comment comprenez-vous donc cette affaire ? Pensez-vous que je puisse vous donner 20 000 piastres ? C'est une somme énorme ! 20 000 piastres ! »

Cette réplique électrise la jeune femme. Elle passe de l'émotion à la colère. Ses yeux noirs lancent des éclairs, ses muscles se raidissent, elle n'entend plus rien. Elle n'a plus peur de rien. Elle marche vers son oncle, s'arrête tout près de lui, lui saisit le bras et le serre de toutes ses forces en le menaçant :

« Je ne veux plus rien de vous. Dès ce soir, je sortirai de votre maison, et demain toute la ville connaîtra votre ingratitude pour la mémoire de ce frère qui provoque vos larmes toutes les fois que vous prononcez son nom [50]. »

Et elle sort en claquant la porte.

Sa colère ne retombe pas les jours suivants, elle est si excitée qu'elle ne peut ni dormir ni manger. Son cerveau est en ébullition. Elle voudrait agir tout de suite, on lui conseille d'attendre. Elle prend conseil auprès d'un avocat, il lui confirme que sa cause est mauvaise, puisqu'elle a elle-même averti son oncle de son illégitimité. Voilà ce qu'il en coûte d'être trop franche, songe Flora, découragée. Et si elle lui faisait un procès ? Au nom de quoi ? lui oppose l'homme de loi. Son oncle a été correct à son égard, il lui a fait verser ce qui revenait à une enfant naturelle, soit le cinquième des biens laissés officiellement par son père. Bien plus, c'est à la seule générosité de don Pio qu'elle doit la pension de 2 500 F qui lui est versée depuis cinq ans.

Quelle chance, se demande-t-elle, aurait-elle dans un procès coûteux contre l'homme le plus puissant de la région ? Et qu'adviendra-t-il de ses enfants, si elle rompt toute relation avec sa famille, comme sa dignité le lui conseille ? Si faibles soient-ils, les revenus que lui assure son oncle lui permettent au moins de subvenir à leur éducation. Et si un jour elle meurt, ce qui ne saurait tarder, elle en est certaine, avec sa santé fragile et son tempérament nerveux, eh bien ! elle peut au moins espérer qu'en la voyant sur son lit d'agonie, il ne les abandonnera pas...

Florita s'entête, se fait servir ses repas dans sa chambre, mais accepte l'entremise de son cousin par alliance, le baron Althaus, qu'elle aime beaucoup. Il connaît don Pio et lui conseille de transiger.

Mais don Pio sait que le temps travaille pour lui et qu'un homme de sa trempe est assez fin diplomate pour persuader une petite Florita sans expérience, si farouche soit-elle. Sa position est inattaquable. Dans ce bras de fer, elle n'a

aucune chance. Au bout de quelques jours, elle accepte de se rendre dans son cabinet. Il a gagné.

Flora lui écrit alors une longue lettre dans laquelle elle explique sa reddition. Elle renonce, dit-elle, pour épargner la mémoire de son père. Un procès n'aurait-il pas forcé don Pio à accabler publiquement son frère pour se défendre ? Certaines phrases de cette lettre nous en disent long sur la complexité des sentiments de Flora Tristan à l'égard de son père – et de la méfiance qu'il en est résulté à l'égard des hommes :

> « La légitimité de ma naissance étant contestée, c'était un motif pour moi de désirer ardemment d'être reconnue comme enfant légitime, afin de jeter un voile sur la faute de mon père, dont la mémoire reste entachée par l'état d'abandon dans lequel il a laissé son enfant ; mais étant entrée dans l'examen des moyens auxquels on devrait avoir recours pour faire repousser ma demande, je vous le répète, mon oncle, j'ai reculé épouvantée. En effet, vous devriez démontrer que votre frère était malhonnête homme et père criminel ; qu'il a eu l'infamie de tromper lâchement une jeune fille sans appui, que son malheur devait faire respecter sur la terre étrangère où elle s'était réfugiée, fuyant la hache révolutionnaire, et qu'abusant de l'amour, de l'inexpérience, il a couvert sa perfidie par la jonglerie d'un mariage clandestin ; vous devriez prouver encore que votre frère a délaissé l'enfant que Dieu lui avait donnée, l'a abandonnée à la misère, aux insultes, aux mépris d'une société barbare [51]. »

Flora, avocat de la défense ou procureur ? Comment ne pas voir l'ambivalence de la fille naturelle de don Mariano Tristan ? Il me semble que ces arguments durent bien souvent occuper son esprit avant de se trouver sous sa plume. A travers son père, se combattent deux images de l'homme : le héros idéalisé de la petite enfance et l'homme faible et trompeur. Faute, abandon, malhonnête, criminel, infamie, lâchement, perfidie, délaissée, abandonnée : tous ces mots résonnent de la souffrance d'une fille qui s'est sentie rejetée par son père. Rappelons-nous : elle avait 15 ans

quand elle a appris la vérité. Cette faute originelle, une part d'elle-même ne l'a jamais pardonnée à son père. Elle lui doit son malheur. Comment ferait-elle encore confiance aux hommes ?

Don Pio eut assez de pénétration et de générosité pour excuser sa violence et son insolence. Peut-être même fut-il ému. Il l'assura de son amour. Il montra la lettre à toute la famille. Et fit savoir à sa nièce qu'on lui constituait une bourse pour lui permettre d'acheter une petite propriété. Ayant gagné, il pouvait se montrer beau joueur. Dans ce face-à-face avec un homme qui avait tout pouvoir sur elle, Flora avait perdu la partie. Cette défaite sauvait ses intérêts : c'était peut-être là l'essentiel. Ils retrouvèrent leur complicité comme si rien ne s'était passé. Mais c'était mal connaître don Pio que se fier aveuglément à sa parole. Il restait le maître du jeu. L'avenir allait le démontrer.

Un affrontement, d'une autre nature, permet de mieux cerner ses relations avec les hommes. Tout à sa passion de la découverte et à l'ennui des réunions mondaines auxquelles elle ne peut toujours échapper, Flora a oublié *Le Mexicain*. Aussi, quelle n'est pas sa surprise, quand un beau jour, on lui annonce la venue de... Chabrié ! Elle a soigneusement évité de penser à lui. Il débarque d'une autre vie. Si seulement il avait pu mourir, comme elle aurait versé de douces larmes sur lui... Mais voilà ! le capitaine est bien vivant et encore plus amoureux, si c'est possible ! Le pauvre homme, pourtant connu pour son mauvais caractère, pleure de joie en la voyant. Son émotion est telle que Flora, alarmée par tant d'effusions, doit l'emmener dans sa chambre. Il serre ses mains dans les siennes, roule sa tête sur les genoux de sa belle, caresse ses cheveux avec adoration et lui répète sans fin :

> « Oh ! ma Flora ! ma chère Flora ! je vous revois donc enfin ! Mon dieu, que j'avais soif de vous voir ! Ma chérie, parlez-moi, je veux entendre votre voix. Dites-moi que

> vous m'aimez, que je ne suis pas la dupe d'un songe. Oh ! dites-le-moi, laissez-moi l'entendre !
>
> « Et moi, ajoute Flora, je ne pouvais respirer. Une chaîne de fer me serrait la poitrine. Je pressais sa tête contre moi, mais ne pouvais trouver une parole à lui dire [52]. »

Et pour cause. Malgré toute son affection pour lui, Flora est à cent mille lieues du capitaine. Et son souci majeur est de savoir quel prétexte elle va lui donner pour motiver son refus, autrement dit pour se débarrasser de lui. La situation est d'autant plus urgente qu'il veut l'épouser *tout de suite* et qu'elle a vite épuisé ses arguments pour différer le mariage. Chabrié est fou d'amour et de jalousie. Il est habitué à commander, c'est un homme d'action : il la veut sur-le-champ. Flora est au pied du mur. Elle comprend qu'il est trop tard pour lui dire la vérité. Il ne l'en presserait que davantage à partir avec lui, bravant les préjugés et les lois. Dans le cas contraire, ce serait encore pire. Sa colère risquerait de faire exploser le scandale, et la famille serait au courant. Il faut trouver autre chose. Et Flora trouve.

Son idée témoigne à la fois de son esprit romanesque et d'une grande cruauté à l'égard de Chabrié, malgré un effort mélodramatique de justification qui ressemble fort à de la mauvaise foi :

> « Ah ! il me fallut l'aide de Dieu dans la poursuite d'un projet dont l'exécution dépassait toute force humaine (...). Eh bien ! j'eus ce courage ! ! ! Dieu seul a compris l'étendue de mon sacrifice [53]. »

Le sacrifice en question consiste à prétendre n'épouser Chabrié qu'en échange d'un faux qui lui permettrait de toucher son héritage. Qu'il demande à quelque missionnaire de Californie de fabriquer un faux acte de mariage de ses parents. Elle connaît sa probité. Elle sait que, malgré sa passion pour elle et l'invraisemblance de la proposition, il refusera et regardera avec horreur une femme qui pose de telles

conditions à son mariage. Sa clairvoyance ne l'a pas trompée. Chabrié, d'abord incrédule, est submergé par la douleur. Il refuse et la quitte sur ces mots définitifs : « Je vous hais autant que je vous ai aimée. » Elle a brisé son rêve.

Le lendemain, avant de s'éloigner d'Arequipa, il lui écrit cette lettre :

> « Mademoiselle,
>
> Au moment de vous quitter, probablement pour toujours, je viens vous dire adieu... Je sens combien vous allez rester seule et malheureuse après l'amour vrai et dévoué que vous venez de perdre... Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce que votre étonnante conduite... a de poignant, d'affreux pour moi. Je vous quitte pour toujours... Ah ! Flora, je ne souhaite pas que vous compreniez ce qu'il y a de douleur dans ce mot toujours !
>
> Comme les faibles services que je pourrais vous rendre n'auront lieu que dans le cas où il vous arriverait un événement funeste, je ne vous les offre pas pour vous ; mais je vous le répète, que votre dernière heure soit douce, votre fille trouvera en moi un ami qui lui fera aimer la mémoire de sa mère.
>
> Adieu ! Adieu pour toujours !
>
> Z. CH.
>
> Ce 29 octobre 1833 [54]. »

Le capitaine, une fois à terre, n'était plus qu'un soupirant pathétique. Devenu inutile, voire encombrant, il est jeté aux oubliettes sans vergogne. Sans doute, cette liaison s'était-elle engagée dès le départ sur un malentendu ; sans doute, Chabrié risquait-il d'être un nouveau Chazal, passionné et tyrannique. Saluons la lucidité d'une jeune femme capable de ne pas se laisser piéger deux fois de suite dans le même type de relations. Ce n'est pas si courant. Mais la Paria montre aussi un peu de sa « vraie » nature dans cette histoire : sachant tirer parti de sa faiblesse pour se placer sous la protection d'un homme fort, quitte à s'en débarrasser brutalement quand il ne lui sert plus. Cynisme ou revanche justifiée ? Les deux peut-être.

Six semaines après son départ d'Arequipa, le capitaine quitta Lima pour la Californie. Flora n'entendit plus parler de lui, jusqu'au jour où ce personnage touchant revint hanter sa mémoire d'une bien étrange manière. Chabrié n'avait pas fini de jouer un rôle dans sa vie...

5

TENTATIONS

Le 23 janvier 1834, les habitants d'Arequipa apprenaient qu'une révolution venait d'éclater à Lima. La situation était terriblement confuse, et trois hommes se prétendaient simultanément « Presidente » : Gamarra, Bermudez, et Orbegoso.

Aux yeux de beaucoup, que serait le Pérou sans révolutions ? un général sans moustaches, un *puchero* sans piment. Flora Tristan se saisit de cette toile de fond que lui offre l'Histoire pour nous présenter sa version des événements, dans laquelle, on s'en doute, elle sait se donner le beau rôle ! Si la cousine Carmen se contente de secouer la cendre de son cigare en apprenant qu'on s'entre-tue à Lima, il n'en va pas de même pour le reste de la famille. Les uns ont peur pour leur argent – qui dit guerre, dit impôt forcé –, les autres se demandent pour qui ils vont prendre parti. Flora, elle, s'informe, écoute et... conseille. Mais oui ! Elle a beau ne rien connaître à la situation, on vient la consulter. Même don Pio fait confiance à la justesse de son esprit et à son objectivité. Florita recommande à son oncle de devancer le prélèvement en apportant de lui-même 4 000 piastres. A son cousin Althaus, mercenaire allemand sans foi ni loi, elle propose aussi de se rallier à Orbegoso, dont les partisans occupent la ville. Althaus renâcle, mais adhère à ce point de vue. L'opportunisme politique de Flora fait merveille.

La Révolution déclenche une succession de scènes burlesques auxquelles Flora et Carmen assistent, en témoins amusés. L'auteur nous les raconte, avec un sens indéniable

du théâtre. Les riches doivent porter eux-mêmes leur or, et les deux jeunes femmes, riant sous leur voile, les hèlent de la fenêtre en affectant de les plaindre. Enfin, Flora a cessé de s'ennuyer. La ville est en proie à une agitation permanente. Les partisans d'Orbegoso s'emploient à mettre sur pied une armée. Son cousin Althaus lui raconte les dessous et les ridicules de l'entreprise : Flora raffole de son esprit original et moqueur. L'argent est dilapidé, on achète plus d'armes qu'il n'y a de soldats, on s'arrache des cargaisons entières de rebuts des armées anglaises et françaises, tout est jeté pêle-mêle dans une chapelle où il pleut, etc. Les contributions forcées et les réquisitions de montures se succèdent. Don Pio est le seul à garder sa jument chilienne : personne d'autre ne peut la monter ! Flora montre comment, faute d'une organisation fédérale entre ces régions très éloignées les unes des autres, les républiques d'Amérique du Sud sombrent depuis vingt ans dans des guerres civiles incessantes. Faisant le parallèle avec la création des Etats-Unis, elle souligne les différences d'histoire, de culture, de religion, de climat, de répartition des richesses. Au Pérou, la lutte pour le pouvoir et l'argent fait rage, quel que soit le prétendant à la présidence. Sans faire la différence entre Orbegoso, républicain convaincu, et le *caudillo* Gamarra, elle va décrire la guerre civile comme une farce, dans laquelle seuls comptent les intérêts personnels.

Mais tous ces événements, si excitants soient-ils, ne comblent pas le vide sentimental qu'elle ressent. Elle traverse bientôt une période de doute profond et d'angoisse. Elle plaît, sa vivacité, son charme de Parisienne, son originalité font des ravages ; plusieurs hommes sont même prêts à l'épouser, nous dit-elle. Seulement voilà, elle n'est pas libre. Une fois de plus, la fausseté de sa situation lui saute aux yeux. Elle est prisonnière de ses mensonges. Elle aimerait se laisser aller à sa « belle nature » amoureuse – sa sensualité ? – et il lui faut paraître insensible et distante, faute de se retrouver dans la même impasse qu'avec Zacharie Chabrié.

« Je ne vivais pas : vivre, c'est aimer, et je n'avais conscience de mon existence que par ce besoin de mon cœur que je ne pouvais satisfaire. »

Pour se donner le change, elle reporte son besoin d'amour sur sa fille, dont elle ne peut parler à personne. Mais le remords la saisit, elle se reproche de l'avoir abandonnée, elle l'imagine malade, morte. La seule vue des enfants la fait souffrir et l'insupporte. Ils s'éloignent d'elle. Etrangère au Pérou, elle sait qu'en France ne l'attend pas un sort plus heureux. Elle sombre peu à peu dans la dépression et songe à mourir. Bien qu'ayant toujours vu dans le suicide une lâcheté, son dégoût de la vie est tel qu'elle est prête à y succomber. Elle se débat huit jours et huit nuits contre cette tentation – et en émerge victorieuse et métamorphosée. Une nouvelle femme.

Fini d'être une victime, dupe de la société et des préjugés, fille abandonnée, enfant illégitime, femme bafouée, épouse en fuite, héritière spoliée. La mesure est comble. A-t-elle lu *Le Père Goriot* ? *Le Rouge et le Noir* ? A son tour d'entrer dans la ronde, « de vivre de la vie des autres, de devenir comme eux cupide, ambitieuse, impitoyable », de rivaliser d'astuce avec les plus forts. Je suis au milieu d'une société en révolution, se dit-elle ; voyons par quel moyen je pourrais y jouer un rôle, quels seront les instruments dont il me serait possible de me servir. Soyons cynique.

Ainsi, germe dans l'esprit de Flora Tristan, l'idée non seulement d'entrer dans le tourbillon politique, mais d'y jouer un rôle de premier plan. Elle a sous les yeux l'exemple de Francisca Zubiaga de Gamarra qui a porté son mari à la présidence. Il ne lui reste plus qu'à trouver un homme qui la secondera en lui servant de bras armé. Encore regrette-t-elle de devoir en passer par là, quand elle se sent capable d'agir elle-même ! Quelques jours plus tôt, elle était au fond du gouffre. La voici bourrée d'énergie comme un canon prêt à tirer, en quête d'un guerrier pour allumer la mèche !

« Lui inspirer de l'amour, développer son ambition et m'en servir pour tout entreprendre », résume-t-elle. Et

d'ajouter sans rire : « Je me mis sérieusement à étudier les officiers qui venaient chez mon oncle et ceux avec qui je causais familièrement tous les soirs chez Althaus. » Son imagination, cependant, lui représente les victimes que sa future carrière de pasionaria risque de causer. Pour se donner bonne conscience, elle essaie de se convaincre que, parvenue au pouvoir, elle pourra s'employer au bonheur public... Ces fantasmes illustrent la relation ambiguë qu'entretiendra toujours Flora Tristan avec le pouvoir. Comment ignorer que la fin morale qu'elle se propose est *aussi* une façon de légitimer son désir de puissance ? Je veux être toute-puissante, nous dit-elle. Seulement voilà, je dois mettre cette puissance au service du bien. Comme si, derrière ces affirmations, se profilait une pulsion destructrice qu'il fallait faire taire, ou détourner. Elle sait en outre qu'elle ne peut se mettre seule à la tête des troupes. La voilà contrainte d'utiliser la séduction pour parvenir à ses fins. Séduction et toute-puissance, deux clefs pour cette femme hors norme.

Elle se met donc en quête d'un héros à conquérir. Elle écume le camp installé à grands frais où elle a ses entrées grâce à Althaus, et épingle sans pitié les ridicules de ces officiers d'opérette latino, chamarrés d'or, empanachés, et passant leur temps à parader sur leur cheval ou à fumer le cigare en jouant aux cartes et en buvant, dans l'attente d'un improbable combat. En contrepoint, elle nous livre un étonnant portrait des *ravanas*, les vivandières indiennes, sauvages et magnifiques de laideur, qui accompagnent les soldats d'Amérique du Sud. A peine vêtues d'une jupe courte et d'une peau de mouton, pieds nus, courant derrière les mules, franchissant sierras et pics enneigés, chargées d'enfants de tous âges, elles constituent l'avant-garde de l'armée péruvienne. Elles la précèdent d'une demi-heure et sont chargées de tout organiser pour son campement. Elles doivent surtout procurer les vivres. Armées, féroces, ce sont elles qui procèdent aux réquisitions, n'hésitant pas à piller et massacrer quand on leur résiste. Chaque soldat en possède autant qu'il veut. Elles ne sont pas mariées, ne reçoivent

aucune paie, appartiennent à qui veut d'elles, ne parlent pas un mot d'espagnol, lavent et raccommodent les vêtements des soldats, les accompagnent partout. Alors que les Indiens répugnent au combat et préfèrent parfois se tuer plutôt que d'être enrôlés, ces femmes indiennes acceptent cette vie et tous ses dangers avec un courage exemplaire. Flora Tristan, pleine d'admiration, commente à l'intention de ses lecteurs français :

> « Je ne crois pas qu'on puisse citer une preuve plus frappante de la supériorité de la femme dans l'enfance des peuples ; n'en serait-il pas de même aussi chez ceux plus avancés en civilisation, si une éducation semblable était donnée aux deux sexes ? Il faut espérer que le temps viendra où l'expérience sera tentée [55]. »

En attendant, qu'en est-il de son projet ? Hélas ! L'examen n'a pas donné de grands résultats. Les candidats potentiels sont trop médiocres. Un seul lui paraît possible. Et bien qu'il soit celui qui lui inspire la plus forte répugnance, elle aurait été prête à se sacrifier sur l'autel de sa mission. Seulement voilà, cet officier est marié. Beau prétexte pour une partisane de la bigamie ! Elle renonce et décide de partir tenter sa chance à Lima. Son oncle parvient cependant à la convaincre d'attendre que la situation se clarifie un peu. De violents combats ont lieu à Lima. A Arequipa, on craint d'un jour à l'autre l'arrivée des troupes de San-Roman, au service de Gamarra.

Dans ces circonstances périlleuses, les femmes et les enfants ont l'autorisation de se réfugier dans les principaux couvents de la ville. Une occasion unique pour Flora qui en a vite pris son parti ! Elle va pouvoir observer de l'intérieur ces « amas de pierre » où les femmes sont « ensevelies vivantes ». Les monastères de femmes occupent dans la réalité et dans l'imaginaire du XIXe siècle une place à part. Il suffit pour s'en convaincre de songer aux nombreux romans qui les prennent pour cadre. Combien de femmes ont choisi la réclusion à la suite d'un chagrin d'amour, combien ont été

enfermées à vie par la volonté de leur famille, combien ont prononcé des vœux éternels qu'elles ont ensuite regrettés ? Ce destin tragique fascine et révolte Flora, dont l'esprit libertaire ne peut imaginer pire issue : réclusion, vie collective et religieuse, et règle impérieuse sous l'autorité d'une Mère Supérieure. La femme de 1838 a lu *La Duchesse de Langeais* de Balzac dont l'héroïne, jetée dans un couvent de carmélites espagnoles par le désespoir amoureux, périra au moment où son amant cherche à l'en faire évader. Laissant libre cours à son inspiration, elle nous raconte à son tour l'histoire scandaleuse de sa belle cousine Domingua, qui pour s'enfuir de Santa-Rosa, n'a pas hésité à se procurer un cadavre de femme qu'elle a couché dans son lit à sa place, avant d'y mettre le feu pour protéger sa fuite. Fascinée par cette nonne rebelle au destin tragique, Flora obtient de ses parentes de se faire inviter à Santa-Rosa pour examiner de ses propres yeux le théâtre d'un épisode aussi romanesque. Ces dames, accompagnées de leurs servantes, s'y rendent donc toutes ensemble.

Le couvent obéit à la règle implacable des Carmélites. L'atmosphère est sinistre, malgré les nombreuses entorses à la règle du silence en vigueur. Les religieuses dorment dans des dortoirs, sur des lits rudimentaires qu'on appelle des tombeaux. La Mère Supérieure est une fanatique en matière de religion comme de politique. Au bout de trois jours, la tante de Flora et ses cousines demandent grâce et elles rentrent chez elle avec leurs *sambas* et leurs esclaves en gambadant et en hurlant de joie dans la rue : « Dieu quel bonheur d'être en liberté ! » Seule, Flora ne s'est pas ennuyée, ravie de recueillir autant d'observations dans un lieu interdit. La transgression, chez elle, est source de plaisir.

Le danger d'une bataille imminente semble écarté, mais, dès le lendemain, une nouvelle alerte les force à se réfugier dans un autre couvent. Cette fois, ce sera Santa-Catalina [56], qui appartient aussi à l'ordre des Carmélites. Ce monastère splendide, joyau de l'architecture coloniale, d'une superficie de plus de 20 000 m^2, n'a rien à voir avec le précédent. Les

dames Tristan sont accueillies avec joie. Flora est immédiatement entourée de religieuses qui poussent des hourras en son honneur : « La Francesita ! La Francesita ! » La Supérieure, folle de la musique de Rossini, lui fait les honneurs de son *retiro*, aussi coquet qu'un boudoir parisien. Les religieuses mènent une vie mondaine à l'intérieur du couvent, se recevant entre elles, faisant de la musique, s'amusant beaucoup. Mais cela ne les empêche pas, remarque Flora, d'être charitables : elles exécutent des ouvrages d'aiguille et éduquent des jeunes filles pauvres. Véritable abbaye de Thélème (mais non mixte...), Santa-Catalina offre une autre facette de la vie monastique, mille fois aimable. Ces dames ne quitteront qu'à regrets le couvent et Florita reviendra plusieurs fois bavarder au parloir avec ses nouvelles amies qui la chargeront à son départ pour la France de leur envoyer de la musique de Rossini...

La bataille cependant finit par être livrée. C'est un massacre, l'armée est en déroute, ses cousins doivent fuir. En remontant la rue Santo Domingo déserte et ensanglantée, Flora prend conscience de la gravité de la guerre qu'elle a traitée à la légère. Jamais, pourtant, elle n'est aussi à son aise qu'en pleine action : sang-froid, intrépidité, présence d'esprit, elle semble faite pour de telles occasions. On sent qu'elle ne s'ennuie plus une minute, ne songe plus à ses propres soucis. Elle n'est plus la *Paria*, mais un être à part entière. Elle participe aux événements, active et efficace. On songe irrésistiblement à Scarlett O'Hara pendant le siège d'Atlanta. A la lire, à l'entrée des soldats de Gamarra, elle reste la seule personne sensée dans Arequipa ! Même l'oncle Pio, ce héros dont on attendrait plus noble conduite est réfugié dans l'église de Santo Domingo et ne veut pas rentrer chez lui par crainte du pillage. Flora est seule dans l'immense demeure en compagnie de sa *samba* qui promet de la protéger si on lui veut du mal. Il est vrai qu'elle ne possède pas grand-chose et est moins impliquée dans les événements. Mais elle fait preuve, comme tout au long de sa vie, d'un réel courage physique et moral. Pas facile de l'intimi-

der ! Quand deux officiers ennemis viennent demander don Pio, c'est elle qui les reçoit avec bravoure. Ils obéissent à un certain colonel Escudero. La situation est sauve ! Escudero est l'obligé de don Pio, et il va même lui proposer le commandement militaire de la place, offre qu'au grand étonnement de sa nièce Pio décline avec prudence. Elle reçoit alors sa première leçon de tactique politique : mieux vaut laisser pourrir la situation, on viendra le chercher en sauveur. Il pourra poser ses conditions. « Pauvres Péruviens ! » soupire la Paria.

Flora ne tarde pas à rencontrer le colonel Escudero lui-même. Espagnol venu chercher fortune au Nouveau Monde, il n'a rien des butors qu'elle s'est plu à ridiculiser jusque-là. Cultivé, débordant d'énergie et de ressource, imaginatif et gai, il est tantôt militaire, tantôt commerçant, tantôt journaliste. Il est surtout le conseiller et l'intime de la señora Gamarra, la femme du président. Il combat sous ses ordres et ne recule jamais « devant les entreprises audacieuses conçues par cette femme à l'ambition napoléonienne ».

La complicité entre Flora et Escudero est immédiate. Il vient la voir tous les jours, ils ont de longues conversations, ils rient ensemble. Elle adore rire. On l'aura compris : elle l'a enfin trouvé, le héros qu'elle appelait de ses vœux. Il semble désabusé et las de l'autorité de Francisca Gamarra. Flora et lui s'entendent bien, ils se comprennent même à demi-mot et il aime comme elle l'aventure. Mieux, il lui plaît physiquement. Beaucoup, même. Agé d'une trentaine d'années, mince, de taille moyenne, le teint mat, les cheveux très noirs, les yeux brillants et langoureux et « les dents comme des perles », son regard tendre et son sourire mélancolique lui donnent un je-ne-sais-quoi de troublant. La sensualité de Flora est en éveil. Homme de plume et d'action, chevalier servant, cet aventurier au grand cœur n'est-il pas le demi-dieu dont rêvent toutes les femmes ? !

Bref, elle est amoureuse.

Elle n'en dort plus, elle est reprise par son agitation fébrile où se mêlent le désir de plaire et l'ambition. Son ima-

gination galope, elle se voit allant au feu avec lui, elle échafaude des plans de conquête, elle sauve le pays du malheur, travaille au bien général, le beau colonel à ses côtés. A eux deux, ils ressuscitent la grande figure du Libertador ! Il est spirituel, audacieux, insouciant et, elle, elle n'a rien à perdre. Qui pourrait leur résister ? Escudero célèbre ses yeux de gazelle, il plaisante avec elle, la caresse de son œil de velours. Elle n'en est que plus séduisante et le colonel San Roman, qui commande les troupes, est sous le charme lui aussi

> « Vous lui avez plu tellement, lui rapporte Escudero, qu'il m'a dit : " Si j'étais libre, je demanderais cette demoiselle en mariage. Je ne conçois pas comment, vous autres garçons, vous la laissez partir. "
> — Ah ! mais il paraît qu'il ne doute de rien, M. Croquemitaine [57]. »

Badinage et révolution ? Ce n'est pas si simple. Cette fois, Flora se voit portée au sommet aux côtés d'Escudero. Et elle redoute les changements que subissent ceux qui accèdent au pouvoir. Et si elle allait devenir dure, cruelle, et profiter de sa position nouvelle pour se venger ? Elle craint surtout de céder au ressentiment qu'elle éprouve à l'égard de son oncle, malgré tout son amour pour lui. Et cette crainte, nous dit-elle, va lui permettre de résister à cette tentation, la plus forte – ce sont ses mots – qu'elle ait éprouvée de sa vie. Plus loin, elle parlera de « sacrifice ». Il s'agit en effet d'un véritable renoncement, et sans les prétextes invoqués habituellement. Sa conclusion, sincère et touchante, nous en apprend plus que tous les discours :

> « Avec cet homme, il me semblait que rien ne m'eût été impossible. J'ai l'intime conviction que, devenue sa femme, j'aurais été fort heureuse. Dans les tourmentes s'élevant de notre position politique, il m'eût chanté une romance ou joué de la guitare avec autant de liberté d'esprit que lorsqu'il était étudiant à Salamanque. Il me fallut encore, cette fois, toute ma force morale pour ne pas succomber à

> cette perspective... J'eus *peur de moi*, et je jugeai prudent de me soustraire à ce nouveau danger par la fuite. Je me résolus donc à partir sur-le-champ pour Lima [58]. »

Ces lignes, écrites trois ans plus tard, sont toutes vibrantes de la nostalgie que lui inspire ce bonheur raté. Elle a volontairement renoncé à l'homme de sa vie, un héros romantique, un homme qui savait rire, se battre et la charmer – un homme surtout qui possédait le bien le plus précieux à ses yeux : la liberté d'esprit. Ces confidences sont si rares chez elle qu'on en est tout attendri. « Dans les tourmentes, il m'eût chanté une romance ou joué de la guitare... » Et si un cœur de jeune fille battait aussi chez la femme de tête ?

Dans la ville péruvienne livrée à la révolution, sont-ils allés plus loin que la décence ne l'autorise à le dire ? J'aime à le penser. A-t-elle pris peur parce qu'à son tour le bel Escudero la demandait en mariage [59] ? Craint-elle que sa position de femme mariée et mère de famille ne soit dévoilée ? Peut-être. Mais je crois surtout que cet homme libre ressemble beaucoup trop à son idéal pour qu'elle ne s'en méfie pas. « J'eus peur de moi », avoue-t-elle dans ce chapitre qu'elle intitule « La tentation ». Au terme d'un raisonnement spécieux, son oncle sert de repoussoir à cette tentation du bonheur ; la peur de céder au désir de vengeance l'empêche, dit-elle, d'accéder au pouvoir. Et si ce fantasme cachait une autre crainte, celle d'être tout simplement une femme heureuse ? Si Flora a eu *peur* – et ce mot est vraiment rare sous sa plume – c'est d'abord parce qu'en s'accomplissant comme femme aux côtés du colonel Escudero, elle prenait le risque de s'en remettre à un *homme*. Donc, dans sa logique de fille mal aimée, d'être refusée ou abandonnée. Repousser la tentation du bonheur, n'est-ce pas surtout craindre de le perdre un jour ? Rappelons-nous ce grand amour raté qu'elle a confié au capitaine sur le navire : un homme n'a pas su l'aimer comme elle le désirait, et à sa passion il n'a opposé que la tiédeur. Ce thème reviendra comme une obsession dans son roman *Méphis*. Elle ne veut plus souffrir. Elle a peur d'elle-même, parce qu'elle sait

que sa nature excessive ignore la mesure. Comment freiner cet ouragan une fois qu'elle lui aura donné libre cours ? Le même courant qui l'entraîne vers la violence peut l'aveugler dans l'amour, avec pour seule issue la certitude de la souffrance. Cette fois, elle n'en prendra même pas le risque. Maîtriser ses pulsions, Flora Tristan ne sait pas, ne saura jamais le faire. Voilà pourquoi son seul salut est dans la fuite.

Que se serait-il passé si elle avait mené une vie d'aventurière avec son hidalgo ? Imagine-t-on une Flora Tristan épanouie, apaisée, aux côtés d'un homme aimé ? Il suffit de l'évoquer pour comprendre que ses démons intérieurs la poussaient ailleurs... Ce jour-là, Flora Tristan a fait un choix. Elle n'a pas franchi le pas, elle ne sera jamais du côté du pouvoir, nous promet-elle. Jamais non plus de celles qui sont heureuses avec un homme. Cette forme d'ambition une fois écartée, elle devient pour la première fois de sa vie, « d'une insouciance complète ». La liberté de ceux qui dénouent les liens, et s'en vont.

[illegible] qui possédait le bien le plus pré[illegible]

[illegible]

ressemble beaucoup trop à son idéal [illegible] même pas. « J'eus peur de moi », avoue-t-elle dans ce chapitre qu'elle intitule « La tentation ». Au terme d'un raisonnement [illegible], [illegible] oncle sert de repoussoir à cette tentation du bonheur : la peur de céder au désir de vengeance l'emporte, dit-elle, d'accéder au pouvoir. Et si la tentation cachait une autre crainte, celle d'être tout [illegible] ment une femme heureuse ? Si Flora a eu peur – et ce mot est vraiment rare sous sa plume – c'est d'abord parce qu'en s'engageant [illegible] toujours aux côtés du colonel Escudero, elle prenait le risque de « se soumettre » à un homme. Dans [illegible] logique de fille mal aimée, d'être refusée ou abandonnée. Repousser la tentation du bonheur, n'est-ce pas [illegible] de le perdre un jour ? Rappelons-nous le grand [illegible] qu'elle a confié au capitaine sur le [illegible] homme [illegible] pas à l'aimer comme elle le désirait, et à sa passion il n'a opposé que la froideur. Ce thème reviendra comme une obsession dans son roman Méphis. Elle ne veut plus souffrir. Elle a peur d'elle-même, parce qu'elle sait

6

LIMA

Flora décide donc de partir. Après avoir fait ses adieux à sa famille et à ses amis d'Arequipa, elle reprend la route d'Islay. Elle sera restée sept mois chez son oncle, qu'elle quitte dans les larmes et avec la promesse solennelle d'une rente à vie. Elle n'a pas de plan, pas de projet, pas de but. Pas de fortune ou de profession, pas d'indépendance, pas même un nom à elle. Elle fuit un homme. Elle va au hasard, « comme un ballon dans l'espace, qui va tomber où le vent le pousse ».

Elle fait route avec M. Smith, un charmant *fashionable* anglais. Son oncle lui a donné un homme de confiance pour l'accompagner jusqu'à l'embarquement, et le colonel Escudero une escorte d'un lieutenant et deux lanciers. Deux mules et deux chevaux permettent aux voyageurs de changer de monture. Les conditions sont bien différentes de l'aller ! Florita profite de la beauté grandiose du paysage et sa nostalgie est vite dissipée. La nuit, quand ils quittent le *tambo* à 3 heures du matin après avoir causé au lieu de dormir, elle se protège du froid glacial emmitouflée sous trois ponchos. A l'aurore, elle couche à la dure, à même le sol et s'endort d'un coup. Une heure plus tard, fraîche et reposée, elle est prête à chevaucher à travers la pampa. M. Smith s'amuse à la défier à la course et elle galope à perdre haleine, le visage au vent, certaine de l'emporter sur ce gentleman qui lui accorde vingt pas d'avance sur lui ! Cette vie aventureuse a de quoi faire rêver ses lectrices dans leur boudoir...

Le 30 avril, elle embarque pour le port de Callao, avant de se rendre à Lima en voiture, un luxe auquel elle n'est plus habituée dans un pays où l'on se déplace à cheval.

Elle s'installe dans un hôtel tenu par une Française et recommandé par Chabrié et David. Une heure après son arrivée, elle commence à recevoir famille et relations. Sa tante Manuela de Tristan, considérée comme la plus belle femme du Pérou va lui faire les honneurs de Lima, que Flora nous fait visiter à son tour. Dans le salon de la sublime Manuela, se rencontre l'élite politique de la ville, que Flora traite dans son livre avec son mépris habituel. En *voyageuse consciencieuse*[60], ne doit-elle pas à ses lecteurs toute la vérité ? Les églises, les couvents, l'hôtel de la monnaie, les prisons de l'Inquisition, le musée, le palais du Président, l'hôtel de ville : elle visite tout. Elle assiste ainsi à plusieurs débats au Congrès dont raffolent les Limaniennes, à des spectacles de théâtre et même à une corrida qu'elle quitte, dégoûtée, avant la fin.

Mais c'est surtout aux femmes de Lima que Flora va consacrer de nombreuses pages. Elle constate, enthousiasmée :

> « Il n'est point de lieu sur la terre, où les femmes soient plus *libres*, exercent plus d'empire qu'à Lima. Elles règnent sans partage ; c'est d'elles, en tout, que part l'impulsion. »

Cette liberté, elles la doivent en grande partie au costume traditionnel que toutes, sans exception, des grandes dames aux prostituées, se plaisent à porter dans la rue. Il met en valeur leurs formes sensuelles et protège leur anonymat de façon à leur assurer une complète liberté. On l'appelle la « saya ». En quoi consiste-t-il ? En une jupe très collante, qui descend jusqu'aux chevilles et serre comme une gaine, faite dans un satin si finement plissé qu'il possède une extraordinaire élasticité[61]. Sur un petit corsage qui leur laisse les bras nus, elles portent le « manto », plissé aussi, couvrant la

tête et le buste et ne laissant voir qu'un œil. Ce détail est essentiel. Il permet aux belles Limaniennes de voir sans être vues. Peu de maris sont capables de reconnaître leur femme dans la rue. On devine le parti qu'elles en tirent. Toujours affairées, elles vont et viennent, se passionnent pour la politique et l'amour, trottinant, ondulant avec grâce, électrisant les étrangers qui ne rêvent que d'une chose : découvrir la femme sous la saya. De la sorte, elles ont le privilège, quel que soit leur rang, de pouvoir sortir toutes seules et pousser aussi loin qu'elles le désirent l'aventure avec les hommes de rencontre. « Sous la saya, la Limanienne est libre », s'enchante Flora Tristan. Et elle ajoute : « La femme de Lima dans toutes les positions de la vie est toujours *elle*. »

Etre soi-même, c'est donc possible ?

Et de fait, si on l'en croit, à Lima la femme est bien moins prisonnière qu'en Europe à la même époque : quand elle se marie, elle garde son propre nom, « lorsque le ménage l'ennuie, elle prend sa saya et sort comme les hommes le font en prenant leur chapeau ! » Les Limaniennes aiment les fêtes, fument le cigare, montent à cheval en pantalon comme les hommes, adorent les bains de mer et nagent très bien. Elles jouent de la guitare et dansent, mais elles n'ont aucune instruction, ne lisent jamais et sont étrangères à tout ce qui se passe dans le monde. Quant à l'amour, elles ont une manière particulière de le mesurer : aux masses d'or qu'on leur offre. Ainsi n'est-il pas rare de voir des femmes porter des bagues et des montres d'homme en public : c'est un gage d'amour.

Le sujet, pour Flora, est moins futile qu'il n'y paraît. Les *Pérégrinations* fourmillent de portraits de femmes : sa cousine Carmen, les Carmélites, les ravanas, les Limaniennes, autant de figures dont elle interroge l'authenticité et la liberté. Peu de théorie, mais un intérêt toujours en éveil pour ces femmes, leurs visages, leur façon de s'habiller, leur histoire personnelle, leurs sentiments, leur comportement. En regardant les autres, en les interrogeant, en les écoutant, Flora nourrit ses propres questionnements et cherche ses

propres réponses. Ainsi, les Limaniennes sont la preuve vivante que les femmes peuvent être libres.

En écho à ces préoccupations, revient la question de l'esclavage. Elle visite une sucrerie, et se trouve à nouveau face à un esclavagiste. Moins odieux que celui du Cap-Vert, il fait néanmoins travailler des nègres qui lui appartiennent. Tout en éprouvant la même répulsion et la même distance à leur égard, elle tente de parler avec deux femmes qui ont fait mourir leurs enfants en les privant de lait. Comment passer de l'indépendance à l'esclavage sans se révolter, se demande-t-elle, profondément remuée devant le désespoir muet de ces mères infanticides. Une longue discussion l'oppose à l'esclavagiste : d'un côté le pragmatisme cynique du propriétaire qui tente de justifier le système et prend pour contre-exemple la révolte des Noirs de Saint-Domingue sous la Convention. Si l'on ne les y force pas, les nègres et les Indiens dans ces pays où l'on peut vivre de presque rien ne travailleront pas. De l'autre, l'idéalisme réformateur de Flora Tristan, qui prône une abolition progressive de l'esclavage, résultat d'une éducation à la liberté, au travail et au civisme. De la même façon, elle s'indigne des méthodes de pêche au filet qu'elle observe le lendemain sur la côte : les pêcheurs, des hommes libres, cette fois, mais misérables, lancent un immense filet dans la mer, attendent que la vague les submerge complètement, pour récupérer quelques poissons quand elle se retire. Elle décrit en contrepoint la vie de farniente des riches Limaniens en villégiature, s'adonnant au jeu et au libertinage.

Mais au bout de quelques semaines, Flora est impatiente de repartir. Son rêve serait de passer par les Etats-Unis et de découvrir le Nouveau Monde, mais elle n'a pas assez d'argent. Pour vivre à Lima, il lui a fallu vendre sa garde-robe, et son oncle ne lui a payé qu'un retour direct. Elle se décide pour un navire anglais qui fait route vers Falmouth. Par un hasard étrange, ce bateau arrive à Callao avec à son bord Escudero et la señora Gamarra. La roue de la fortune a

tourné, ils ont été vaincus. Les anciens vainqueurs ont dû fuir à leur tour Arequipa. Ils quittent le Pérou pour Valparaiso, au Chili. Flora s'empresse de rejoindre Escudero. Il lui explique la situation en quelques mots : la señora Gamarra est prisonnière et condamnée à l'exil ; lui est libre.

Libre... Tout est encore possible... Mais c'est compter sans le dévouement et l'esprit chevaleresque du colonel. Il ne quittera pas la señora Gamarra dans le malheur et doit « la suivre dans sa prison, dans son exil, et lui tenir lieu de tout ». Jamais Escudero n'a paru aussi superbe à Flora. Elle lui serre la main avec tendresse, et murmure : « Pauvre ami, vous étiez digne d'un meilleur sort... »

Elle n'aura pas le temps de continuer. La señora Gamarra fait son entrée, fière, autoritaire malgré sa défaite, le regard pénétrant. Elle a quitté son costume d'homme pour une somptueuse tenue féminine. Les deux femmes vont se mesurer en rivales. L'une a perdu le pouvoir, l'autre y a renoncé. Francisca incarne la femme que Flora aurait pu être, chevauchant à la tête de ses troupes aux côtés du bel Escudero. Fascinée, elle comprend alors tout ce que dissimulent la lutte politique et la puissance : l'échec personnel, la solitude, l'humiliation, la dépendance. Le dialogue, tel que le rapporte Flora est incisif, chacune cherche à dominer l'autre.

> « “ Ainsi, m'écriai-je involontairement, cette âme forte, cette haute intelligence a dû, pour dominer, céder à la force brutale.
>
> — Enfant, me dit l'ex-présidente en me serrant les mains à me meurtrir, et avec une expression que je n'oublierai jamais, enfant, sache bien que c'est pour n'avoir pu soumettre mon indomptable fierté à la force brutale que tu me vois prisonnière ici ; chassée, exilée par ceux mêmes auxquels pendant trois ans, j'ai commandé... ”
>
> En ce moment, je pénétrais sa pensée ; mon âme prit possession de la sienne ; je me sentis plus forte qu'elle, et je la dominais du regard... Elle s'en aperçut, devint pâle, ses lèvres se décolorèrent ; d'un mouvement brusque, elle jeta son cigare à la mer, et ses dents se serrèrent. Son expression eût fait tressaillir le plus hardi ; mais elle était sous

mon charme, et je lisais distinctement tout ce qui se passait en elle [62]. »

L'affrontement tournera court. Après avoir reproché à Flora son orgueil, la señora Gamarra est prise d'une attaque d'épilepsie. Escudero l'emmène, et quand Flora la revoit le lendemain, elle n'a en face d'elle qu'une femme malade et vaincue. Elle mourra quelques semaines plus tard en exil. Quant à Escudero, il rejoindra Gamarra pour l'aider à reprendre le pouvoir [63].

Le 15 juillet 1834, Flora Tristan monte à bord du *William-Rusthon* et s'installe dans la cabine qu'avait occupée, ô ironie, la señora Gamarra. Le lendemain, vers 5 heures, on lève l'ancre.

Le voyage de retour sera atroce. Et cette fois, pas de capitaine Chabrié pour veiller sur elle. En 1844, Flora écrira dans son *Journal* :

> « Il y a dix ans, à cette époque, j'étais seule perdue au milieu de l'Océan ! Malade, exposée à chaque instant à périr d'une mort affreuse, irritée, inquiétée par la présence de ce maudit fou d'Antonio, en butte aux insultes de ces grossiers marins, on me met dans la position la plus affreuse où créature femme puisse se trouver [64] ! »

Nous ne disposons pas du récit de cette traversée – elle annoncera pourtant la suite des *Pérégrinations* en deux tomes – mais point n'est besoin d'une grande imagination pour saisir ce qu'elle a enduré.

Qu'était-elle allée chercher au Pérou ? Initialement, l'héritage de son père. Elle n'a pu voir sa grand-mère, morte à son arrivée, son oncle est resté inflexible. Le voyage au Pérou n'en a pas moins été une expérience fondamentale pour Flora Tristan, presque initiatique. Elle n'a pas seulement découvert le pays lointain de ses ancêtres, elle a pris la mesure de sa propre personnalité. Son goût de l'aventure a été comblé. Elle plaît aux hommes. Elle sait désormais ce

dont elle est capable. Malgré son échec, elle s'est imposée dans le milieu aristocratique et riche de la famille Tristan. Son charme, son ascendant même ont fait leurs preuves. Certes, elle n'a pas été « légitimée », comme elle l'espérait. Sans doute, est-ce une déception profonde, d'autant que seule semble compter pour elle la filiation paternelle. Ses démêlés avec son mari, son oncle et sa mère ont abouti à la rupture. De la famille de sa mère, bourgeois parisiens d'honnête extraction, elle ne parle jamais : elle ne se sent rien de commun avec les Laisnay. Ils appartiennent à sa vie réelle, quotidienne, médiocre. Son voyage au Pérou figure ainsi une réelle quête identitaire. « Je suis née en France, mais je suis du pays de mon père », affirme-t-elle. Il est vrai que cette quête symbolique d'une reconnaissance paternelle se clôt sur une fin de non-recevoir. Mais il faut nuancer ce point de vue. D'une part, la famille de son père l'a reçue avec affection, l'a traitée comme l'une des siennes, et elle-même se sépare de son oncle avec tristesse. Le lien est réel, et il se matérialise – résultat non négligeable – par la rente à vie que doit lui verser don Pio. D'autre part, elle n'a pas été rejetée, rappelons-le, c'est elle qui est repartie du Pérou, d'abord d'Arequipa pour fuir l'amour, puis de Lima pour retrouver la France.

D'une certaine manière, n'a-t-elle pas tiré de son voyage l'essentiel ? La conscience et l'expérience physique, émotionnelle de ses racines et de sa filiation : ce n'est pas rien. Le Pérou a cessé d'être une chimère, il est devenu un pays réel. En foulant la terre de son père, en habitant sa maison, en côtoyant ses proches, elle a pris sa place dans la lignée, fût-elle celle d'une enfant naturelle. Marginale ? Certes. Mais cette place est la sienne, et la femme qui rentre en France n'est pas une victime à la dérive. Au contraire. Dans les années qui viennent, malgré les difficultés, elle va s'affirmer. Paria, soit, mais « paria libre, paria libérée [65] ». Elle sait de quel côté elle se trouve.

Autre expérience fondamentale que lui a offerte le Pérou : l'écriture. Il est probable qu'avant son départ, elle

tenait déjà un journal intime, comme beaucoup de ses contemporains. Mais au cours du voyage, elle prend des notes avec l'intention de se comporter en observatrice. « Premier grand reporter féminin », selon Michèle Perrot, Flora Tristan invente sa méthode, forge ses outils au Pérou et surtout se pense capable de mener à bien ce travail. Cette autodidacte, qui dix ans plus tôt écrivait à peine le français, forme le dessein de publier le récit de son voyage et prend des notes dans ce but. Elle n'est plus la malheureuse qui, avec sa fille, fuyait de ville en ville son mari, elle est une voyageuse, une enquêtrice qui se donne la mission de rapporter ses impressions d'un pays lointain en plein bouleversement politique, peu connu de ses compatriotes. Il y a là un véritable changement de perspective dans le regard qu'elle porte sur le monde et sur elle-même. Ses notes quotidiennes aident aussi cette impulsive à mieux garder ses distances, la protègent de son émotivité, lui permettent de revenir après coup sur un événement et de le repenser. L'écriture l'aide à se comprendre, à mûrir. Bien sûr, sa vision reste passionnée et subjective. Mais elle vaut pour ce qu'elle est : un récit vivant, un tableau souvent criant de vérité.

« Je résolus d'aller au Pérou prendre refuge dans ma famille paternelle, dans l'espoir de trouver là une position qui me fît rentrer dans la société », écrira-t-elle dans les *Pérégrinations d'une paria*. C'est bien une Flora Tristan différente qui va débarquer en France en janvier 1835. Une femme en projet, décidée à se faire une place dans la société. Une femme active et ambitieuse qui ne se laissera dévier de sa route par aucun obstacle.

TROISIÈME PARTIE

La Femme de lettres

« Quelle vie fut jamais plus variée que la mienne... »

1

RETOUR

Avril 1833-janvier 1835 : l'absence de Flora Tristan a duré une vingtaine de mois. La Monarchie bourgeoise s'est consolidée, imposant un régime à peine moins autoritaire que celui de Charles X. Elle est loin la Révolution de 1830 qui avait couvert de barricades tout l'est de Paris et dressé le peuple des faubourgs aux côtés des jeunes bourgeois républicains ! Flora n'avait été qu'une simple spectatrice, comme beaucoup de Parisiens. Après bien des tractations, Louis-Philippe avait été élu Roi des Français, et le drapeau tricolore avait remplacé la fleur de lys. Le fils de Philippe Egalité avait juré d'observer la charte modifiée. Mais l'insurrection républicaine de juin 1832, le massacre des insurgés dans le cloître Saint-Merri ont mis fin aux derniers espoirs révolutionnaires. Dans sa grande majorité, le nouvel ordre répond aux attentes de la bourgeoisie. Les illusions et les rêves qui animaient le Romantisme n'ont plus rien à voir avec sa réalité politique. Le fameux mot d'ordre de Guizot : « Enrichissez-vous » va bientôt faire office d'idéal.

En février 1834, une loi a interdit aux crieurs de journaux d'exercer leur profession sans une autorisation de la municipalité. La Société des Droits de l'homme, d'inspiration jacobine, proche des idées socialistes, a été officiellement dissoute. Mais elle survit clandestinement et s'exprime dans le journal *La Tribune*. Afin de couper court à tout mouvement, le gouvernement de Thiers, qui prépare une loi contre les associations de plus de vingt personnes, suspend *La Tri-*

bune et fait arrêter 150 membres de la Société des Droits de l'homme. Entre-temps, de nouveaux troubles ont éclaté à Lyon. A Paris, des barricades élevées dans le quartier Saint-Merri, rue aux Ours et rue Transnonain font écho à la révolte des Canuts lyonnais. La répression sera sanglante, et surtout mal avisée, puisque la troupe pénétrera en pleine nuit dans une maison paisible, au 12 de la rue Transnonain et massacrera presque tous les hommes qui l'habitaient. Ces deux jours d'émeute sont utilisés de part et d'autre : aux révolutionnaires, ils fournissent une nouvelle preuve du caractère autoritaire de ce régime qui se voulait libéral. Quant au pouvoir, ils lui offrent une occasion de rallier la bourgeoisie, terrifiée par l'éventualité d'un mouvement révolutionnaire.

Les républicains ne s'en trouvent pas moins isolés et divisés. Les élections de juin 1834 stigmatisent leur défaite et voient le triomphe de la politique du juste milieu. Après l'attentat de Fieschi, en juillet 1835, l'étau se resserre. Thiers, profitant de l'émotion créée par l'attentat qui a fait 19 morts et 22 blessés dans la suite de Louis-Philippe miraculeusement sauf, fait adopter par les Chambres ce qu'on appellera les « lois de Septembre ». Les unes réorganisent les cours d'assises et les conditions de jugement des actes de rébellion ; les autres renforcent la répression contre les délits de presse et tous les autres moyens d'expression, en particulier les gravures, qui jouent un rôle de premier plan dans le commentaire politique (qu'on songe à Daumier). Ces lois pèseront lourd sur l'opposition républicaine, qui s'effondrera en tant que parti. Une trentaine de journaux disparaissent immédiatement. Il est désormais illégal de se déclarer républicain. Les affaires peuvent reprendre...

A peine rentrée en France, Flora Tristan a éprouvé le besoin de tirer un premier enseignement de son voyage. Pas question de perdre du temps ! Clandestine à Paris – Chazal ne doit surtout pas retrouver sa trace –, elle se lance dans une nouvelle aventure, celle des idées. Sans doute met-elle

les bouchées doubles pour satisfaire sa curiosité intellectuelle. Quelle connaissance a-t-elle des récents événements politiques et des mouvements intellectuels ? Elle a lu les saint-simoniens dont la pensée a été diffusée, en particulier grâce à leur journal *Le Globe* : leur influence est manifeste dès ses premiers écrits. Formée à l'origine d'un noyau de disciples du philosophe et économiste Saint-Simon, la secte a associé les analyses de la société les plus clairvoyantes, et les pratiques les plus déroutantes. Après l'éclatement du groupe, dû à des excès en tout genre et à des dissensions, notamment sur la liberté sexuelle et le rôle messianique de la femme, Prosper Enfantin est devenu le chef unique de la « Famille », le PÈRE [66], affirmant avec force son autorité et sa mission prophétique.

Cet ancien élève de l'Ecole polytechnique, bel homme à la haute stature, aux yeux bruns, à la barbe soignée, possède un calme et un charisme auquel les femmes sont loin d'être insensibles. En avril 1832, la salle de la rue Taitbout où ont lieu ses prédications devant des centaines de fidèles ayant été fermée par la police, il fait retraite dans une propriété de Ménilmontant en compagnie d'une quarantaine de disciples soigneusement choisis. Cette communauté devra illustrer l'idéal saint-simonien, reposant sur l'entraide et l'organisation. Pas de femmes, pas de domestiques, des chants et des rites, un emploi du temps militaire, et surtout, ce qui frappe le public et les caricaturistes, un habit qui doit symboliser l'association : la tunique bleue s'attache dans le dos, ce qui oblige à faire appel à un camarade. La prise d'habit a lieu solennellement, le jour même des émeutes du cloître de Saint-Merri. Accusés d'outrage à la morale et de délit d'association, les saint-simoniens sont condamnés dès août 1832, et la communauté de Ménilmontant dispersée.

Prosper Enfantin, après quelques mois de prison, se rendra en Egypte à la recherche de la Femme-Messie, celle qui doit incarner à ses côtés l'avenir radieux de l'humanité, proclamant : « De la Femme-Messie je sens que je suis le précurseur ; pour elle je suis ce que saint Jean fut pour Jésus. »

Les disciples restés en France contribueront à faire connaître la doctrine saint-simonienne, soit au sein d'autres groupes socialistes, soit, plus tard, sous le Second Empire, dans les affaires publiques, la banque, la presse ou les chemins de fer, comme Hippolyte Carnot, Michel Chevalier ou Enfantin lui-même. Celui-ci, après un séjour en Algérie, fondera en 1846 la Société pour le Canal de Suez (il avait aussi envisagé le percement de Panama), et sera à l'origine du réseau ferroviaire du P.L.M. Un siècle avant sa création, cet homme étonnant avait eu aussi l'intuition de l'Etat d'Israël et l'organisation des premiers kibboutz lui doit beaucoup [67]...

Si Flora est sensible au rôle prédominant que les saint-simoniens accordent à l'association, à la femme, à leur critique du mariage et leur apologie de la liberté sexuelle, son inspiration doit beaucoup aussi à Charles Fourier. Né à Besançon en 1772, doué pour les mathématiques, ce fils de négociants prospères a été contraint de suivre la voie paternelle. A peine a-t-il recueilli les fruits de son héritage, que le gouvernement révolutionnaire le réquisitionne. C'est la ruine. Toute sa vie, il vivotera, accumulant les petits métiers : caissier, comptable ou employé aux écritures. Mais son expérience amère du négoce et de la société va contribuer à donner naissance à l'une des œuvres les plus originales de son temps. A sa critique de la civilisation, du commerce et de la famille répond l'invention de l'Harmonie, un monde fondé sur l'attraction passionnée, analogue à l'attraction universelle découverte par Newton dans l'univers physique. En laissant se libérer les passions, en les combinant habilement, on peut créer des communautés heureuses où s'exprimeront tous les désirs et s'aboliront les frontières entre travail et plaisir. Au terme de savants calculs, Fourier conçoit donc des coopératives agricoles et artisanales de 1 600 membres environ : les *phalanstères* ou *phalanges* qui composeront la société idéale. Charles Fourier a longtemps œuvré dans l'anonymat le plus complet. Chaque jour, dans le même café, il a attendu le mécène qui lui permettrait de mettre son système en œuvre. Celui-ci ne vint jamais et sa logeuse retrouva

un jour d'octobre 1837 le penseur génial, agenouillé au pied de son lit au milieu de ses pots de fleurs, mort. Quand Flora Tristan entre en contact avec lui, seuls *La Théorie des quatre mouvements*, le *Nouveau Monde industriel et sociétaire* et *Le Traité de l'association domestique et agricole* ont été publiés [68]. Mais depuis 1832, *Le Phalanstère*, le journal dirigé par Victor Considérant à qui Fourier léguera tous ses manuscrits, expose certaines de ses idées. Les conférences de son disciple, son résumé de la doctrine, *Destinée sociale*, ont pu permettre à Flora de se familiariser avec la pensée sociétaire. Dès le mois d'août 1835, soit quelques mois après son retour, elle rend visite à Charles Fourier et échange plusieurs lettres avec lui. Cet homme vénéré par ses disciples, solitaire et renfermé, déjà malade, la juge assez intéressante pour se déplacer deux fois de son petit logement de la rue Saint-Pierre à Montmartre jusqu'à la rue Chabanais afin de la rencontrer. Sans doute a-t-il été touché par l'offre éperdue d'une jeune femme qui lui écrit :

> « (...) je peux vous assurer que vous trouverez en moi une *force* peu commune à mon sexe, un *besoin* de faire le bien, et une reconnaissance profonde pour tous ceux qui me procureront les moyens d'être *utile* [69]. »

« Employez-moi, ah ! employez-moi ! » le supplie-t-elle [70]. Il lui adresse son livre, *La Fausse Industrie*, qu'elle lit attentivement. Critique du commerce, de l'industrie, de la famille, et d'une manière générale d'une société basée sur l'égoïsme et l'hypocrisie, apologie de l'association, langage de la passion, égalité des sexes dans la différence : il y a là de quoi intéresser Flora Tristan, même si dans une lettre à Victor Considérant elle reconnaît avoir des difficultés à comprendre la pensée de Fourier. Elle n'est pas la seule mais cet aveu traduit bien ses exigences : elle demande au disciple de donner une lecture claire des textes du maître et, surtout, nous le verrons, critique avec force l'aspect purement théorique de la doctrine.

Alors que, pour la majorité des femmes de son temps et surtout de son milieu, l'espace se résume à la maison et à son environnement immédiat, Flora Tristan y est allée plusieurs fois en Angleterre, en Suisse, en Italie, et bien sûr, au Pérou. Elle sait les difficultés que rencontre une femme qui voyage seule. Persuadée que « nous ne savons parler que des choses que nous avons éprouvées nous-mêmes », elle va publier, cette même année 1835, une petite brochure intitulée : *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères.* Dans ce texte longtemps méconnu se trouve déjà l'essentiel de ses idées et de sa manière. S'affirme d'abord son féminisme :

> « Une classe entière, formant la moitié du genre humain, est au nombre de ces êtres malheureux que notre civilisation condamne à vivre dans la douleur. »

Pour une femme, être seule et étrangère, c'est être doublement malheureuse. Flora nous décrit l'arrivée d'une femme seule à Paris, assaillie de toutes parts, reçue à l'hôtel avec suspicion :

> « Vous êtes sûr qu'on commencera par lui adresser ces mots : " Madame est seule (en pesant sur le mot seule). " »

On lui donnera la plus mauvaise chambre, qu'elle paiera plus cher. Reçoit-elle un homme, parent, homme d'affaires ou simple ami ? On la regarde de travers.

Flora Tristan dresse une typologie des différentes situations possibles : les femmes qui voyagent pour leur plaisir, celles qui se déplacent pour leurs affaires, et « la plus nombreuse, la plus intéressante », la classe des femmes qu'un malheur personnel a jetées sur le pavé des grandes villes : jeunes filles séduites et abandonnées, femmes mal mariées, étrangères forcées de s'exiler. On devine à laquelle elle s'identifie. La plupart sont dans la misère, fragilisées par leur situation, solitaires, sans ressources. Les femmes sont les premières victimes de la « barbarie des civilisations

modernes[71] ». Toutes les issues leur sont fermées. Isolement, égoïsme, indifférence, telle semble être la loi des grandes villes. Etre étrangère, c'est être perçue comme dangereuse, suspecte, coupable même. La loi n'accorde la nationalité française qu'aux étrangers de sexe masculin. La femme, sans droits civils, « hors la loi » par définition, n'a d'identité que par l'homme, père ou mari. La femme seule est a-normale. L'étrangère, Flora Tristan l'a bien compris, est le paradigme de cet état. Comment ne serait-elle pas sensible à cette situation qu'elle a si souvent subie ?

La deuxième caractéristique de ce texte est son internationalisme. « Désormais, notre patrie doit être l'univers », affirme-t-elle avec force[72]. La question de l'immigration n'apparaîtra qu'aux alentours de 1851, avec l'industrialisation. La condition des étrangers s'est détériorée avec le Code civil, qui n'accorde l'égalité des droits qu'aux citoyens français[73]. Fille d'exilés, ayant toujours fréquenté un milieu cosmopolite, appartenant elle-même à plusieurs cultures, il n'est pas indifférent que la première œuvre de Flora Tristan porte sur cette question du voyage, de l'altérité. Se revendiquant ou perçue tantôt comme « Espagnole » ou « Orientale », tantôt comme Parisienne, elle a vite saisi les avantages de cette double appartenance. Depuis le Pérou, elle l'a intégrée, sachant au besoin en jouer. Stéphane Michaud a parlé à son propos d'« une vie placée sous le signe de l'exil et de la fuite ». Mais Flora Tristan sait aussi tirer avantage de sa marginalité. Elle a toujours choisi le départ face à une situation bloquée. Mieux, le voyage sera pour elle, un jour, un véritable *mode d'action*, comme le montre son dernier périple. Les difficultés auxquelles sont confrontées les femmes étrangères ne doivent donc pas les dissuader de voyager. Au contraire. Le voyage est formateur, enrichissant, vital même.

Voilà pourquoi elle propose des solutions concrètes pour leur permettre de voyager le mieux possible, se démarquant nettement des tendances utopistes de son époque. A ses yeux, l'absence de réalisme marque l'utopie du signe de

l'échec. En dépit d'une certaine sentimentalité, elle fait flèche de tout bois et n'hésite pas à parler aux esprits calculateurs leur propre langage : notre société a tout intérêt à bien traiter les étrangers. Les contacts de nation à nation sont le signe du progrès social. La société marchande ne peut que bénéficier de la multiplication des échanges.

> « Nous voulons des améliorations progressives, et c'est dans ces vues que nous envisageons seulement une partie de l'humanité et de ses malheurs. »

Réformisme social appliqué à une catégorie de la population, la plus malheureuse, et non système global reconstruisant la société : la Flora Tristan de l'*Union ouvrière* ne procédera pas différemment. Ce pragmatisme s'exprime sous la forme d'une Association de secours mutuel : la Société pour les Femmes étrangères. Tout Flora Tristan est déjà dans cette solution associative, dont elle énumère les avantages et fixe les statuts. C'est le troisième aspect de la brochure.

Cette Société, composée également d'hommes et de femmes payant une cotisation, a pour but d'accueillir les étrangères et de les aider à s'intégrer : les écouter, leur faire rencontrer les personnes qui peuvent leur être utiles, leur trouver du travail si elles en cherchent. La Société sera aussi en relation avec des hôteliers qui s'engageront à bien les traiter. Elle disposera de locaux, dans le quartier où se trouvent le plus grand nombre d'étrangers. Ce sera un lieu accueillant, comprenant un bureau, une bibliothèque avec tous les journaux français et étrangers, un salon et une grande salle pour les assemblées et les réceptions. Les comptes seront affichés pour garantir le caractère non lucratif de l'association. Les membres porteront un insigne qui permettra aux étrangères de les reconnaître. Enfin les statuts garantissent à la femme la confidentialité : les femmes doivent pouvoir se confier en toute sécurité.

Flora s'est même donné une devise, en trois mots comme il se doit : Vertu, Prudence, Publicité. La définition qu'elle

propose de ces termes en dit long ! Vertu signifie amour de l'humanité, prudence nous rappelle qu'il faut se méfier des pièges ; quant à la publicité – notion saint-simonienne par excellence –, elle « imposera le devoir impérieux de dénoncer au public le vice, l'intrigue et la méchanceté ». Cette étrange conclusion n'est peut-être pas étrangère aux démons qui hantent au même moment sa vie privée.

2

LA TRAQUE

Femme libre, avons-nous dit ? La réalité va apporter un démenti cinglant à ce qui n'est encore qu'un espoir. Aux yeux de la loi, elle est toujours Mme Chazal. Aux yeux de la loi, mais surtout à ceux du principal intéressé, André Chazal. Depuis son départ pour le Pérou, il a perdu la trace de Flora. Il la croit cachée quelque part, et en 1834, le jour même où elle rencontre don Pio pour la première fois et galope dans la pampa à côté de lui, il s'adresse à Anne Laisnay pour avoir des nouvelles [74].

> « janvier 1834
> Madame,
> ... Enfin, venons au fait. Depuis deux ans, vous le savez, tourmenté de la mystérieuse existence de votre fille, j'ai balancé à mettre cette affaire entre les mains de la justice, espérant franchement inspirer assez d'intérêt pour qu'on fît quelque chose afin d'éviter le scandale... Ainsi le retard que j'ai mis à cette affaire n'est autre que la répugnance des moyens à employer qui blessent ma délicatesse. La vengeance est au-dessous de mon caractère, je ne désire que ce qui est juste, je le désire sans aigreur et sans animosité, et je crois avoir le droit de demander ma fille. Peut-être me dira-t-on : adressez-vous à sa mère dont nous vous cacherons la mystérieuse existence ; nous l'abandonnons et avec elle, sa fille, qui sera élevée sans parents, isolée, sans autre appui que les connaissances souvent immorales d'une mère sans aveu. Telles sont les consolations que m'offre l'intérêt que vous me portez, intérêt cependant que je crois sincère... Je vous tiendrai au courant de ce que

je ferai. Veuillez, envers et contre tous, croire à ma sincère et double amitié.

Chazal jeune

PS. Ernest vous fera parvenir de son dessin et de son écriture par mon oncle, que je me ferai un devoir et un plaisir d'aller voir chez son beau-frère. Embrassez pour moi M. et madame Laisney. »

La réponse de sa belle-mère est affectueuse mais nette :

« Votre lettre, mon cher Chazal, m'afflige et ne m'offense pas malgré l'opinion injuste que vous avez que je suis instruite de ce qui a rapport à votre femme et à votre fille. Je vous répète ce que je vous ai dit : j'ignore absolument tout ce qui peut avoir rapport à elle. Depuis deux ans que j'ai vu votre femme, je n'ai reçu qu'une lettre d'elle par l'entremise de M. Duclos, dans laquelle lettre elle m'offrait deux cents livres par an, que j'ai refusées. Je n'ai entendu parler d'elle, en aucune manière, depuis. Voilà la vérité. Après cela, croyez ce que vous voudrez. J'excuse votre erreur, et ne diminuerai rien à l'amitié sincère que je vous ai vouée pour la vie. »

Votre mère.

Ces deux lettres prouvent que Chazal a gardé de bons rapports avec les Laisnay, même s'ils sont sans doute moins intimes qu'il ne l'affirme. La grand-mère doit être heureuse de recevoir un dessin de son petit-fils ! Au style simple et clair de Mme Laisnay, s'opposent les protestations alambiquées de Chazal : justice, vengeance, droit, ces mots ponctuent un double discours apparemment amical, en réalité lourd de menaces. Il n'a pas renoncé à faire valoir ses droits. Ainsi nomme-t-il désormais la forme haineuse qu'a prise son amour pour sa femme. On mesure la distance entre Flora d'un côté, sa famille et Chazal de l'autre. Anne ne prononce pas son nom, ne dit même pas « ma fille » en parlant d'elle. Celle-ci a-t-elle tenté une réconciliation avec sa mère, en lui offrant cette rente de deux cents livres ? Son geste de générosité a été repoussé, ce qui en dit long sur leur relation, et Flora, si sensible, a dû être blessée par ce refus.

Elle a chargé son avoué, maître Duclos, de cette démarche. C'est lui le « seul ami », celui à qui elle recommande sa fille avant de partir au Pérou. Sans doute, du reste, est-ce sur ses conseils qu'elle a laissé Aline en pension à Angoulême dont sa famille était originaire. Emile Duclos est non seulement son défenseur dans ses conflits juridiques contre Chazal, mais il est son ami, un soutien inestimable durant des années. Il est aussi son conseiller financier, et les baux des appartements que loue Flora sont rédigés dans son étude. De quatre ans son aîné, il joue le rôle d'un protecteur dans sa vie, un peu comme Chabrié durant la traversée de l'Atlantique. Etait-il lui-même marié ? Jamais elle ne le nomme directement dans ses écrits, procédant toujours par périphrase : « mon vieil ami, un très cher ami ». On l'imagine raisonnable et de bon conseil, calmant les emportements de Flora, la rassurant. Il est le seul à savoir où elle se trouve durant son voyage au Pérou, elle lui écrit comme le prouve la lettre d'Anne. Et à son retour, c'est très naturellement vers lui qu'elle se tourne dès son arrivée.

Elle s'est d'abord installée au 12, rue Chabanais, à Paris, dans le IIe arrondissement. L'appartement se trouve, comme par hasard, à quelques numéros de l'étude de maître Duclos, située au 4. Le bail est au nom de l'avoué chez qui elle avait déjà trouvé refuge en avril 1832, après l'une de ses disputes avec son mari. Sa présence va se révéler indispensable durant les événements dramatiques qui vont suivre. Elle est allée voir Aline à Angoulême, mais il est possible qu'elle l'ait laissée finir son année scolaire chez Mme de Bourzac. Ernest est toujours pensionnaire, Alexandre est mort, on s'en souvient. En octobre, époque de la rentrée, elle déménage à nouveau et prend pension chez M. et Mme Tanera, rue du Cherche-Midi. Elle se dit « obligée de venir habiter ce quartier [75] » : elle a en effet repris Aline avec elle et cet arrangement lui permet de suivre les études de sa fille, demi-pensionnaire dans un établissement de la rue d'Assas. De plus, l'une de ses amies donne des leçons particulières à la petite fille qui vient d'avoir 10 ans, ce qui montre qu'elle ne néglige pas les études de sa fille.

Le 11 octobre 1835, Chazal reçoit une lettre anonyme :

> « Un de vos meilleurs amis doit vous avertir d'une chose bien importante pour vous ; si vous savez en profiter, votre position pourra changer entièrement. Votre femme va demeurer le 15 de ce mois dans la maison de madame Ta... ; elle y va pour mettre sa fille en pension chez cette dame. Maintenant elle n'a plus peur de vous parce qu'elle est riche, elle dit partout qu'elle se moque de vous et vous méprise comme à son ordinaire. Saisissez cette occasion pour la forcer devant les juges à vous remettre sa fille. Attendez-vous à ce qu'elle résistera de tout son pouvoir, car la petite est le seul être qu'elle aime ; mais allez trouver un bon avoué, expliquez-lui votre affaire et je ne doute pas que vous ne réussissiez dans votre demande, en faisant valoir vos griefs, sa conduite mystérieuse et sa fortune que personne ne peut expliquer. Si une fois que vous tenez la petite, il vous sera facile d'avoir d'elle 15 à 20 000 fr. pour vous faire consentir à la lui rendre, cela ne serait que chose juste, car je sais positivement que son intention est de frustrer ses fils pour cette petite. Attendez quelques jours après son installation afin qu'on puisse croire que vous avez su son arrivée dans cette maison par l'effet du hasard. Je n'ose pas me faire connaître à vous en signant cette lettre parce que je redoute quelque indiscrétion de votre part et ne veut pas m'exposer à avoir cette femme pour ennemie. »

Qui peut haïr Flora à ce point pour la dénoncer de la sorte ? Encore faut-il être au courant de sa situation financière, de sa future adresse, de celle de son mari, mais pas de certains détails de leur vie privée, comme la mort de leur fils aîné. Il faut connaître Flora et l'avoir entendue parler. L'auteur de la lettre anonyme sait aussi utiliser la susceptibilité maladive de Chazal et son complexe d'infériorité.

Celui-ci commence par vérifier les informations de la lettre. Et le 31 octobre, posté sur le chemin que prend la petite Aline pour aller à l'école, il l'enlève et la jette dans une voiture de louage. On imagine le choc de l'enfant, ses hurlements, les cris de la domestique qui l'accompagne, écartée brutalement. A-t-il été aidé par deux complices qui

se sont fait passer pour des exempts de police, comme l'affirme Flora, ou n'est-il accompagné que par son fils Ernest et les Chavannes, un couple d'amis ? La voiture s'éloigne à toute allure vers Montmartre, emportant Aline en larmes. Cet homme qui prétend être son père, elle le voit pour la première fois.

Mais cet inconnu est dans son droit. Il a pris soin de se renseigner auprès du procureur du Roi. Le commissaire de police l'a même rassuré : « Si le fait occasionne du scandale, que la voiture vienne chez moi au lieu d'aller chez vous [76]. » Sa fille est sa propriété, son bien.

Tout a été minutieusement préparé. Ce jour-là, Flora est allée rendre visite à sa mère à la campagne. Elle n'a aucun recours légal. Elle se précipite d'abord à Montmartre, chez Chazal. Apprend qu'il est parti pour Versailles avec l'enfant, chez Thomas Laisnay. Le temps de sauter dans une voiture et d'aller de Montmartre à Versailles, et Flora débarque, hors d'elle, chez les Laisnay alors qu'on s'apprête à passer à table. Aline se jette dans les bras de sa mère en sanglotant. Celle-ci exige de récupérer sa fille. Cris, hurlements. Laisnay, toujours adroit, veut s'interposer et prouver à sa nièce qu'elle a tort. Il en prend pour son grade de commandant. Elle sort, emportant sa fille avec elle. La nuit est tombée, il pleut à torrents, impossible de trouver une voiture dans les rues de Versailles. Flora court de tous côtés, éperdue. Chazal ne tarde pas à la retrouver et tente d'ameuter les passants en hurlant : « Arrêtez cette femme, arrêtez cette femme, c'est une voleuse ! » Il est revêtu de son uniforme de garde national. Des soldats s'emparent de Flora et la conduisent de force au poste de police. Contre toute évidence, elle prétend ne pas le connaître, ni lui ni l'oncle Laisnay venu en renfort. Chazal obtient qu'on la garde le temps qu'il rapporte son acte de mariage de Paris. Flora est si malade qu'on la conduit à l'hospice : elle y passera la nuit, avec sa fille.

Le lendemain, Chazal est de retour. Le procureur, peut-être ému par Flora, lui conseille de rentrer au plus vite chez

elle. Quant à Chazal, il ne pourra user de ses droits qu'à Paris. S'ensuit une course poursuite éperdue entre les deux époux. Flora parvient à monter dans un fiacre et à convaincre le cocher, en échange d'une pièce de dix francs, d'empêcher Chazal de la suivre. Les autres cochers le maintiennent-ils à terre le temps que sa femme soit hors de portée, comme il l'affirme ? Toujours est-il que Flora et sa fille, cette fois encore, ont réussi à lui échapper. Mais pour combien de temps ?

Chazal avait eu recours à l'autorité légale. Le substitut du Roi engagea Flora à mettre Aline en pension. C'était la moins mauvaise solution. Le 25 novembre, la fillette entra comme pensionnaire chez Mme Durocher, 5, rue d'Assas, l'école qu'elle fréquentait déjà. Ses parents auraient le droit de la voir séparément.

C'est dans ces conditions que Flora Tristan écrit sa brochure *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*. Elle effectue aussi un troisième voyage en Angleterre, et poursuit la réflexion engagée à son retour du Pérou. Durant les années qui suivent, elle se bat sur deux terrains : sa reconnaissance par les milieux littéraires et intellectuels, et sa vie de femme, en butte aux persécutions d'un Chazal de plus en plus exaspéré par cette réussite qu'il ne supporte pas. Ces deux combats ne sont pas antithétiques. L'un nourrit l'autre. Ses progrès dans la société lui donnent confiance en elle, ses démêlés avec Chazal ne rendent que plus nécessaire sa réussite. Mais elle a à faire à un homme humilié et aigri, qui a tout raté : sa vie professionnelle, ses ambitions d'artiste et sa vie de famille. Il est dans la misère. Et il voit la femme qu'il a, estime-t-il, tirée de la pauvreté, s'affirmer, vivre confortablement, sortir, recevoir et publier dans les revues à la mode. Dans son cerveau malade, Flora devient une obsession. Il est persuadé qu'elle le nargue, qu'elle ne s'élève que pour mieux l'abaisser. Les succès de sa femme nourrissent son propre complexe d'infériorité. Si elle était malade et seule, peut-être s'en prendrait-il directement à elle. Mais que peut-il contre elle ? Sa haine se saisira du seul

point faible de Flora : Aline, sa fille. Comme dans beaucoup d'histoires de couples, l'enfant va servir de prétexte, enjeu dérisoire d'un conflit où elle n'est pour rien. Comme toujours, tout se fera au nom du « bien de l'enfant ». Ce « bien » qu'on lui veut, Aline le paiera très cher.

Pendant quelque temps, tout alla à peu près bien. Flora payait la pension – ce qui n'alla pas sans insinuations de la part de Chazal qui la prétendait « entretenue ». Les 2 500 F, joints au legs de 3 000 piastres d'argent de sa grand-mère habilement placés par les soins de Duclos et peut-être à ce qu'elle avait gagné avant son départ, lui assuraient un revenu convenable. D'aucuns disent même confortable [77]. Les parents voyaient l'enfant à tour de rôle, chacun essayant de l'attirer dans son camp, comme il est d'usage.

Mais un jour, Aline refusa de sortir avec son père. Il riposta en interdisant qu'elle aille chez sa mère. Il reçut alors de sa fille la lettre suivante :

> « Monsieur, j'ai appris que vous vouliez me tenir esclave dans ma pension, parce que je n'ait pas voulue sortir dimanche; mais j'avais mes raison. Mais je vous déclare que si vous vous conduisez comme vous le faite dans ce moment-ci, lors ne venez pas me dire que vous m'esmée. Je vous répondrai que sa n'est pas vrais, car si c'était vrai vous me le monteriez en ne pas me rendant heureuse, car vous rendez moment très mal-heureuse, et moi aussi, en nous tourmentant. Je vous offre de sortir un dimenche par mois à condition que vous avertirez, parre que maman ne s'engagera pas à des parties de plaisir, et alors nous seron chacun tranquille. On a pas tout son temps à perdre comme cela. Bien des choses à mon frère. A... Chazal »

En présentant cette lettre dans son *Mémoire*, Chazal précise que le timbre atteste que celle-ci a été mise à la poste du quartier de Flora, et que le style reflète son influence. De fait, cette lettre semble un curieux mélange d'expressions enfantines et d'idées adultes. Quant à l'orthographe, elle en dit assez sur le niveau de la petite fille âgée de 11 ans. Chazal prit très mal cette restriction de son autorité paternelle, ainsi que le mépris qui se lisait dans ces lignes maladroites.

Le 28 juillet 1836, soit environ six semaines plus tard, alors que Flora se trouvait à Châlons, André Chazal, toujours bien informé, se présenta au pensionnat en compagnie d'un huissier et exigea qu'on lui remette sa fille. Ainsi fut fait. Il la conduisit dans une pension à l'autre bout de Paris, plus près de chez lui, rue Paradis-Poissonnière. Ordre fut donné de lui interdire toute sortie, toute récréation et toute visite, y compris celles de sa mère. Il déclara plus tard avoir agi ainsi parce que Flora menaçait de ne plus payer la pension de la rue d'Assas, si sa fille ne lui était pas rendue.

Au bout de sept semaines de captivité, Aline parvint à s'échapper. Elle sauta dans un cabriolet et rentra chez sa mère. L'enfant avait suivi les conseils de Flora qui s'était débrouillée pour la voir quand même.

Une nouvelle fois, Chazal était berné. Mais, toujours soupçonneux, il avait fait signer par les directrices de la pension une reconnaissance attestant qu'elles acceptaient chez elles la fillette. Il les rendit donc responsables de cette fuite et les poursuivit en justice, réclamant 10 000 F de dommages et intérêts. Il déposa aussi une plainte pour détournement de mineure. Mais il fut débouté de sa plainte et condamné aux frais. Le tribunal estima qu'il aurait dû récupérer sa fille lui-même puisqu'il savait où elle se trouvait, et porter plainte contre Flora, et non contre les maîtresses de pension.

Flora garda donc sa fille auprès d'elle. Mais il fallait mal connaître Chazal pour croire qu'il allait renoncer. Au contraire, chaque nouvel échec renforçait sa détermination et le persuadait de son bon droit. Il avait la justice de son côté, c'était assez pour lui donner bonne conscience, quelle que soit la violence de ses procédés.

Le 20 novembre, à la demande du juge d'instruction qu'il avait saisi, l'enfant fut à nouveau enlevée, cette fois par un commissaire de police. La petite fille eut beau hurler, se débattre, supplier, elle fut emmenée de force. Le choc fut tel « qu'elle en était comme folle ». En vain. Elle dut rester avec son père et son frère à Montmartre. Flora était-elle à Paris ? Il semble que non. Durant trois mois, elle ne vit pas sa fille ;

Mais pour prouver sa bonne foi, Chazal publia une lettre d'Aline à sa mère :

> « Le 4 janvier 1837
> Ma chère mère, Je t'envoie de mon ouvrage dans l'espérance de te faire voir que je n'ai pas oublié les sentiments que l'on doit à ses parents.
> Je suis fâchée de ne pouvoir te présenter une bourse mais je n'ai pas eu le temps.
> Bonne mère, je te prie de me renvoyer mes effets pour mes visites du jour de l'an. Je te les demande parce que je n'aurai mes effets que dans deux mois. Je te prie de dire bien des choses à nos amis.
> Je te prie de me renvoyer la réponse de suite, et, si tu dis oui, renvoie-les-moi avec la réponse.
> Adieu, je t'embrasse,
> Aline Chazal
> PS. Je t'écris ceci sous la dictée de papa, qui tient qu'il ne m'a influencée en rien pour cette lettre, ainsi que pour la demande des effets que je désire avoir. »

Lettre écrite sous la dictée mais pas sous influence ? La comparaison entre les deux lettres d'Aline permet d'en douter...

La suite semble confirmer ces doutes.

Chazal ne travaillait plus. Il vivait dans une grande pauvreté, place de l'Abbaye, aujourd'hui place des Abbesses, à Montmartre. Une bohème sordide, sans la moindre poésie, bien loin des charmes que célébrait alors le Romantisme : une pièce unique et nue, sans meubles, sans linge, avec un seul lit pour le père et les enfants.

Le 1er avril 1837, une lettre pleine de détresse parvint à Flora. Sa fille l'appelait au secours et accusait son père d'avoir abusé d'elle [78]. Flora déposa immédiatement une plainte contre son mari et, craignant de mal comprendre, envoya un ami, M. Kirwan, se rendre compte sur place. Il alla à Montmartre et rencontra la fillette dans la rue où elle devait vivre la plupart du temps. Elle avait tellement changé qu'il eut du mal à la reconnaître : sale, les vêtements en guenilles, amaigrie, livide. Il lui proposa de l'emmener sur-le-

champ avec lui. Elle refusa : son père était malade, elle devait rester. Il lui posa quelques questions. Ses paroles confirmaient les craintes de sa mère : Chazal la faisait dormir avec elle, il la touchait, il la forçait à faire des choses... M. Kirwan rentra sans l'enfant. Avait-elle eu peur ? Se sentait-elle coupable d'avoir dénoncé son père ? Pourtant, le soir même, elle fit son apparition chez Flora, en état de choc et méconnaissable. Sa mère lui posait des questions pour tenter de savoir ce qui s'était passé, quand soudain, la sonnette fut tirée avec violence. Chazal, s'apercevant de la disparition de sa fille, l'avait poursuivie. Il avait attendu quelque temps dans la rue, guettant les fenêtres éclairées du quatrième étage, ulcéré par l'élégance de l'immeuble. Puis il était monté, plus furieux de marche en marche. Il réclamait sa fille et ne repartirait qu'avec elle.

C'en était trop pour Flora. Elle se jeta sur lui, hors d'elle, pour le faire sortir de force. Face à la violence de sa femme, Chazal affecta le plus grand calme, ce qui eut bien sûr pour effet de la rendre folle de rage. Il refusait de partir sans sa fille. Emile Duclos et un ami durent le protéger tout en essayant de calmer Flora. Il fallut un commissaire de police, appelé à la rescousse, pour le convaincre de rentrer enfin chez lui.

Le lendemain, Chazal recevait la visite d'un commissionnaire de la rue du Bac, le père François, envoyé par sa femme. Elle le prévenait de son arrestation prochaine et lui conseillait de fuir. Manœuvre, comme le pensa Chazal, pour lui faire signer sa culpabilité ? Ou scrupule humanitaire ? En tout cas, il ne bougea pas de chez lui et il fut arrêté. On l'incarcéra à Sainte-Pélagie, avec les jeunes gens emprisonnés à la demande de leur famille, les débiteurs insolvables et les détenus politiques. Il continua à nier l'inceste, y voyant une conspiration ourdie par sa femme qui aurait dressé sa fille à l'accuser. Pourtant, Ernest corrobora les accusations de sa sœur, leur donnant un poids terrible. André Chazal reconnaissait avoir couché dans le même lit que ses enfants, mais plaidait la pauvreté. Il l'avait fait à la demande de sa

fille qui avait froid, puis parce qu'ils n'avaient plus qu'un seul lit pour trois. La femme de ménage de Chazal attesta cette version. Une autre version précisa qu'il existait bien au départ un deuxième lit dans la pièce, mais sans couvertures. L'enfant ayant froid, elle avait en effet demandé à coucher dans le même lit que son père et son frère.

Le 13 mai 1837, eut lieu le procès en appel contre les directrices de la pension. La Cour confirma la première sentence. La défense de Chazal était assurée par Jules Favre, alors jeune avocat de 26 ans, qui multiplia les attaques contre Flora Tristan. On s'étonna de l'absence du plaignant. L'explication en fut donnée, et avec elle les raisons de son incarcération : l'effroyable accusation d'inceste. Le défenseur de Flora proposa de lire le témoignage porté contre lui par son fils Ernest.

André Chazal avait perdu sur toute la ligne. On imagine sa fureur et sa haine contre Flora. Le premier *Mémoire*, rédigé à ce moment-là, porte la trace de cette violence sans contrôle. L'écriture en est irrégulière, le style souvent incohérent. La manie de la persécution, l'exaltation, le ton accusateur trahissent le déséquilibre d'un homme aux abois, persuadé d'être victime d'une injustice. Il multiplie les invectives et les anathèmes tels que « Honte et mépris sur elle ! », mais s'emploie assez habilement à opposer leurs deux parcours. D'un côté, un pauvre homme, honnête et travailleur, mais poursuivi par la malchance : « Il y a toute une existence de malheur dans ma vie de quarante ans », note-t-il, amer. De l'autre, une intrigante, sans moralité, une mère indigne qui ne s'intéresse pas à son fils :

> « Pourquoi ne s'informe-t-elle jamais de ce que fait celui-ci ? Pourquoi ? Pourquoi ? mais c'est un garçon et elle n'en a que faire ! »

Il dresse le portrait d'une femme qui méprise les hommes et dont les progrès intellectuels sont suspects :

> « Que signifie ce titre de *littérateur* qu'elle usurpe, si ce n'est pour dire au monde, *j'ai un état.* Où et quand a-t-elle acquis l'instruction nécessaire ? »

On comprend bien que ce qu'il ne pardonne pas à sa femme, c'est moins de l'avoir quitté que d'avoir évolué sans lui – autrement dit : contre lui. La jeune fille pauvre, sans instruction de la rue du Fouarre est devenue une femme éclatante. Elle est en train de conquérir en effet un état, c'est-à-dire une situation dans la société, grâce à son intelligence, son énergie et sa curiosité. Il ne l'accepte pas, c'est un poison qui rouvre sans cesse sa propre blessure d'amour-propre. Il l'accuse d'adultère et même d'avoir été la compagne d'un faussaire. En jetant le soupçon sur ses écrits, il ne fait que traduire le sentiment que nous avons d'un itinéraire exceptionnel. Comment aurait-il pu la comprendre, cet homme pathétique, devenu à demi fou, que son obsession de la justice rend d'autant plus dangereux ?

Chazal resta trois mois à Sainte-Pélagie. Une ordonnance de non-lieu lui rendit la liberté en juillet 1837.

Les attaques très violentes de Jules Favre reproduites par la presse avaient poussé Flora Tristan à donner à son tour sa version des faits dans deux publications judiciaires : *Le Droit* et *La Gazette des tribunaux*. Sur les conseils d'Emile Duclos, elle saisit aussi l'occasion du *Mémoire*, distribué par Chazal à sa sortie de prison à 35 exemplaires pour déposer une demande de séparation de corps. Cette requête, à laquelle Chazal répondit point par point dans un nouveau *Mémoire* publié en 1838, est une mise en accusation impitoyable de son mari. La plume de Flora est mue par toute l'amertume et la haine accumulées depuis plus de quinze ans, mais aussi habilement guidée par la main de maître Duclos, fin connaisseur des textes juridiques. La requête se termine par l'énumération de sept points majeurs justifiant la demande : antipathie, abandon, mépris, injures graves, voies de fait, imputations calomnieuses, diffamation.

La séparation était demandée en vue de la mettre à l'abri des agressions de son mari et de lui permettre d'élever ses enfants, dont elle réclamait la garde et l'éducation.

Les avocats de chaque parti plaidèrent avec la mauvaise foi habituelle dans ce genre de procès. Du reste, Chazal était favorable à la séparation de corps mais, cette fois, il réclamait lui aussi la garde de ses enfants. Rappelons que cette exigence était dans le droit-fil du Code civil, qui donnait tout pouvoir au père sur ses enfants. L'enfant, même majeur, « doit être saisi d'un respect sacré à la vue de l'auteur de ses jours ». Le père peut faire arrêter ses enfants, au titre de la « correction paternelle ». L'autorisation paternelle pour le mariage est jusqu'en 1896 obligatoire avant 25 ans. Ernest et Aline servirent donc d'enjeu à l'affrontement entre leurs parents. Habilement, Jules Favre utilisa les *Pérégrinations d'une paria* qui venaient de paraître, en en donnant une lecture tendancieuse. Pour l'avocat, cette « jeune femme (...) dans l'éclat d'une beauté séduisante, douée d'un esprit ingénieux, d'une conscience facile [79] » ne peut qu'être immorale et dangereuse. « Son fol orgueil, son amour immodéré du plaisir, son inconduite [80] » font d'elle un danger pour ses enfants, en particulier pour sa fille, « ardente, impétueuse, belle comme sa mère ». Le tribunal le suivit en partie puisque, si la séparation de corps était bien prononcée contre André Chazal, Ernest était confié à la garde de son père et Aline devait entrer en apprentissage dans une maison de commerce, dont le choix était laissé à ses parents. Elle avait 13 ans. Autrement dit, on la retirait à sa mère.

Mais le jugement ne fut pas appliqué. Les deux enfants furent remis à la garde de leur grand-mère, avec l'accord du Président. Flora s'était donc réconciliée avec Anne qui, une fois encore, prenait en charge les enfants. Quant à André Chazal, il en conçut une immense rancœur : à ses yeux, la société s'était à nouveau rendue coupable à son égard d'un déni de justice. Il ne l'oublierait pas.

La séparation était demandée en vue de la mettre à l'abri des agressions de son mari et de lui permettre d'élever ses enfants, dont elle réclamait la garde et l'éducation.

Les avocats de chaque parti plaidèrent avec la mauvaise foi habituelle dans ce genre de procès. Du reste, Chazal était favorable à la séparation de corps mais cette fois, il réclamait lui aussi la garde de ses enfants. Rappelons que cette exigence était dans le droit fil du Code civil, qui donnait tout pouvoir au père sur ses enfants. L'enfant, même majeur, « doit être saisi d'un respect sacré à la vue de l'auteur de ses jours ». Le père peut faire arrêter ses enfants, au titre de « correction paternelle ». L'autorisation paternelle pour le mariage est jusqu'en 1896 obligatoire avant 25 ans. Ernest et Aline paraissent donc l'enjeu de l'affrontement entre leurs parents. Habilement, [illegible] utilisa les *Pérégrinations d'une paria* qui venaient de paraître en en donnant une lecture tendancieuse. Pour l'avocat, cette « jeune femme (...) dans l'éclat d'une beauté séduisante, douée d'un esprit ingénieux, d'une conscience facile » ne peut qu'être immorale et dangereuse. Sa foi [illegible], son orgueil, son amour immodéré du plaisir, son [illegible] font d'elle un danger pour ses enfants, en particulier pour sa fille, « ardente, impétueuse, belle comme sa mère ». Le tribunal le suivit en partie puisque, si la séparation de corps était bien prononcée contre [illegible], Ernest était confié à la garde de son père. Aline devait entrer en apprentissage dans une maison de commerce, dont le choix était laissé à ses parents. Elle avait 13 ans. Autrement dit, on la retirait à sa mère.

Mais le jugement ne fut pas appliqué. Les deux enfants furent remis à la garde de leur grand-mère, avec l'accord du Président. Flora s'était donc réconciliée avec Anne qui, une fois encore, prenait en charge les enfants. Quant à André Chazal, il en conçut une immense rancœur : à ses yeux, la société s'était à nouveau rendue coupable à son égard d'un déni de justice. Il ne l'oublierait pas.

3

VIE PRIVÉE

> « Heureux sur cette terre ceux qui ont une existence brève et lumineuse »,

écrit Flora Tristan dans *Méphis*, en 1839. Il lui reste cinq ans à vivre.

Sa destinée est riche d'une fulgurance qui lui permet de traverser à la vitesse de l'éclair certaines expériences. Elle en sort transformée et prête pour de nouvelles évolutions, tendue vers son but, sachant exactement où elle veut aller et ce qu'elle veut faire. Ses périodes de doute sont brèves. Six mois d'errance, et c'est le départ pour le Pérou. Quelques semaines de réadaptation à la vie française, et c'est le début d'une carrière dans les lettres. Il en ira toujours ainsi. Ne nous méprenons pas sur le ton pathétique qu'elle adopte à l'instar d'une époque où l'on aime se faire plaindre. Nous la croyons davantage quand elle parle de sa volonté indomptable. Flora est un concentré d'énergie, son magnétisme frappe ceux qui l'approchent. Et pour l'instant, sa volonté farouche est au service de ses propres intérêts.

Se faire portraiturer est alors un geste significatif. Le portrait amène à se définir aux yeux du public : attitude, costume, bijoux, expression, tout concourt à marquer une appartenance sociale au moins autant qu'une personnalité. Dans la revue *Les Belles Femmes de Paris* où elle apparaît en 1839, le portrait de Flora Tristan se distingue. Les autres dames portent une robe décolletée et élégante : elle choisit de se montrer en costume de voyage, enveloppée d'une

sorte de mantelet au large col de velours, sous lequel elle porte une chemise blanche. On distingue un plaid écossais sur ses genoux. Les immenses yeux noirs regardent vers le haut, les cheveux retombent en longues anglaises sur les épaules au lieu d'être relevés comme le veut la mode. Quelques mèches nattées et enroulées à l'arrière de la tête dégagent le front haut. La gravure conjugue les conventions selon lesquelles on représente la femme de lettres [81], mais y ajoute une note imaginative, rêveuse, un peu hors du temps, qui tient peut-être au costume étrange, à la coiffure et à l'expression. Elle est la voyageuse, la paria. Un autre portrait paru dans *Le Charivari* et la *Galerie de la Presse*, jugé très ressemblant par ses contemporains frappe par la concentration du regard. Pourtant, Flora se plaint de ne jamais se reconnaître dans les portraits qu'on fait d'elle et cherche querelle aux directeurs de revue qui les publient sans son accord. La même année, elle demande à Charles Traviès de la peindre. C'est l'occasion pour elle de *poser* à distance :

> « Songez dès à présent au costume que vous me mettrez dans quelles attitudes je serai posée. Songez, mon cher frère, que ce portrait sera celui de la *Paria* – de la femme née Andalouse et condamnée par la Société à passer sa jeunesse dans les larmes et sans amour ! Enfin de cette pauvre femme assassinée et traînée devant les juges non pas comme *victime* mais comme *coupable* [82]. »

Ce besoin de se mettre en scène, de contrôler son image et d'en faire l'incarnation d'un type est profondément révélateur. Le souci de son apparence renvoie moins au narcissisme ou à la simulation qu'à la question de l'identité. Qui est-elle vraiment ? « Un de mes désirs les plus vifs est d'avoir mon portrait très ressemblant », insiste-t-elle [83]. Cette obsession de l'image est inséparable de la relation qu'elle entretient avec les autres et avec elle-même. Dans sa construction de soi, elle joue un rôle primordial. Flora ne cessera de dialoguer avec cette image – qu'il s'agisse de tableaux ou de mots –, de la corriger, de la réinventer, de chercher à lui res-

sembler. Paria ou archiduchesse, victime ou messie, étrangère ou apôtre, les rôles qu'elle incarne sont autant d'avatars dans sa quête d'identité. Parce que la dialectique de l'être et du paraître renvoie à celle de la vérité et du mensonge, tout portrait de Flora Tristan n'en peut saisir qu'un reflet, un assemblage chatoyant mais toujours décevant, comme un kaléidoscope sans cesse recomposé. Etrangeté supplémentaire : la plupart de ces portraits ont disparu. Il ne nous reste plus que des reproductions assez médiocres : deux gravures, dont celle des *Belles Femmes de Paris*, attribuée à Alphonse Louis Constant, et une lithographie inspirée d'un portrait de Jules Laure.

L'impression qui nous est donnée d'une vie intense, d'un apprentissage accéléré et de métamorphoses éclatantes est donc accentuée par les poses et les zones d'ombre, soigneusement entretenues par elle-même. Qu'en est-il au juste, par exemple, de ses relations avec les hommes ?

Elle est belle, elle plaît, elle aime plaire : tous les témoignages le confirment. Mais les confidences de Flora sur sa vie privée sont très rares, et le plus souvent, nous en sommes réduits aux hypothèses ou à l'interprétation. L'état très lacunaire des sources n'en est pas seul responsable. Elle a volontairement entretenu le secret. Cette réserve est d'autant plus frappante que ses contemporains ne sont pas avares de confidences : mémoires, correspondance, journaux, poèmes, romans même exposent dans tous ses replis une vie dont l'intimité sentimentale est décrite avec complaisance. Les seules limites sont celles de la pudeur qu'impose une époque bien-pensante. Vie privée et vie publique s'interpénètrent. La rumeur, le commérage tiennent lieu d'information dans bien des chroniques du temps. Les amours de Musset et de Sand ont eu toute l'Europe pour témoin. La lettre d'amour, quelle que soit la sincérité qui la dicte est un genre littéraire comme un autre. Les lettres circulent de main en main, elles sont souvent écrites pour être lues par des tiers. Or, dans le cas de Flora Tristan, ce qui nous reste de sa correspondance – c'est-à-dire une très

infime partie au regard de ce qu'elle a écrit – concerne la plupart du temps sa vie publique ou ses idées politiques et sociales. Hasard ? J'en doute. Ses allusions sont souvent indirectes et ses confidences sur sa vie personnelle, au final, bien rares. Certes, sa situation l'explique en grande partie : son mari n'hésiterait pas à utiliser contre elle le moindre faux pas. Il n'en reste pas moins qu'elle professe dans ses écrits la plus grande liberté et que le ton de certaines de ses lettres laisse à penser qu'elle en usait ainsi.

Fascination et ambiguïté, telles sont les impressions dominantes des hommes. Les portraits qu'ils nous livrent concordent tous : ils soulignent sa beauté, son mystère et le caractère inquiétant de sa personnalité.

> « Elle était admirablement jolie, écrit le critique Jules Janin, si ces deux mots, admirable et jolie peuvent aller de compagnie. D'une taille élégante et souple, d'un air de tête fier et vif, les yeux remplis des feux de l'Orient, une longue chevelure noire qui lui pouvait servir de manteau, ce beau teint olivâtre aux reflets éclatants, quand la jeunesse et l'esprit se mêlent sur cette joue ardente à tout brûler, les dents blanches, fines, agaçantes, régulières, beaucoup de grâce dans le maintien, de fermeté dans la démarche, d'austérité dans le costume : toute jeune qu'elle était, on comprenait tout de suite qu'elle ne s'inquiétait plus de plaire ou d'être trouvée belle ; c'était pour elle une émotion oubliée ou méprisée. (...) Rien qu'à la voir, l'œil brillant, repliée dans son fauteuil, comme une couleuvre au soleil, vous eussiez deviné qu'elle appartenait aux lointaines origines, qu'elle était la fille des rayons et des ombres, qu'elle était une enfant des pays chauds, enfant perdue dans les pays du Nord [84]. »

Ce portrait très littéraire, rédigé après la mort de Flora, en fait une beauté orientale d'autant plus dangereuse qu'elle ne se soucie plus de plaire. N'est-elle pas comparée à un serpent, emblème de la tentation et du péché ? Ce mélange de charme puissant et d'indifférence est la signature de la femme fatale. Un autre passage de ce portrait confirme cette impression.

« Elle parlait en s'animant par degrés, puis tout d'un coup elle redevenait pensive ; elle était active une heure; puis après elle s'abandonnait à sa nonchalance naturelle. Elle avait des aperçus très vrais sur le monde extérieur, mais bientôt les nuages du rêve tout éveillé, et les fabuleux des châteaux en Espagne venaient briser cet éclair de raison ; violente au fond de l'âme, profondément irritée, malheureuse de ne pas être reine quelque part, sinon reine partout, elle était un sujet d'étude très inquiétant et très curieux ; on avait peur de la rencontrer, et cette peur était mêlée d'une certaine joie. »

Flora échappe au jeu social, elle est tantôt présente, tantôt absente et éveille chez les hommes des sentiments mêlés de plaisir et d'angoisse. A la fois rêveuse et dominatrice, elle les intrigue tout en les mettant vaguement mal à l'aise.

Alphonse Constant, qui deviendra un occultiste célèbre sous le nom d'Eliphas Lévi, va encore plus loin. Né en 1810, le jeune homme a 27 ans quand ils se rencontrent. Diacre, il vient de quitter le séminaire à quelques jours de son ordination, par amour pour une très jeune fille. Flora et lui sont faits pour se comprendre. Il lui conseille d'écrire, elle écoute ses confidences tourmentées. Avec son ami Robert Esquiros, il publie *Les Belles Femmes de Paris* et vit de ses talents de dessinateur. Il mène une vie agitée, cet abbé qui se prétend en plaisantant la réincarnation de Rabelais! En juillet 1839, alors que Flora est en Angleterre, il part pour l'abbaye de Solesmes, décidé à y passer le reste de sa vie. Il n'y reste pas longtemps, et s'oriente à son tour vers les problèmes sociaux. Il publie la *Bible de la liberté*, qui lui vaut huit mois de prison durant lesquels Flora intervient auprès de l'une de ses riches amies, Mme Legrand, pour améliorer son ordinaire. En 1846, il lui rendra hommage dans *L'Emancipation de la femme ou Le Testament de la paria*, présenté abusivement comme un ouvrage posthume de Flora Tristan, rédigé à partir d'une liasse indéchiffrable remise par celle-ci. On ne sait s'ils furent amants. Son bio(hagio)graphe le nie [85], mais... peut-être l'abbé Constant a-t-il été éconduit ? Elle l'appelle son « cher fils », signe pompeusement « votre mère en l'idée

du testament de la paria », mais écrit aussi : « Je vous désire et vous attends impatiemment. » Il est vrai que ces formules ambiguës ne sont pas rares sous sa plume. Ils resteront liés jusqu'à la mort. Le portrait qu'il trace d'elle, en tout cas, est loin d'être anodin.

> « Avez-vous vu la captieuse douceur de ses magnifiques yeux noirs ? Sa main d'ivoire antique faite à désespérer le ciseau de Phidias ? Sa plantureuse et luxuriante chevelure (...) ? Son port de reine, sa parole infaillible, mais complaisante et facile, tomber de lèvres si vermeilles et si pures ? »

Mais ce dithyrambe, tout en clichés, a sa contrepartie. Attention ! Cette femme est dangereuse...

> « Ceux qu'aime Mme Tristan, elle les tue (au moral entendons-nous). C'est la Circé antique, moins la baguette ; c'est une sirène qui ne chante pas, mais qui dévore, c'est un adorable vampire qui vous tue l'âme et qui vous laisse votre sang afin qu'il vous étouffe lorsque vous la quitterez, furieux, sans même avoir la consolation de la faire mettre en colère ; car elle est cruelle avec bonté, elle vous torture en souriant ; elle est simple et douce à vous jeter dans des accès d'hydrophobie, et vous sortez de ses amitiés caressantes avec je ne sais quelle envie de mordre quelqu'un... Ange ou Satan, Dieu ou Diable, telle apparaît la femme à ceux qui ont le bonheur ou le malheur de la connaître... »

Ces lignes insistent sur la cruauté de Flora. Femme castratrice, elle tue, dévore, étouffe et torture les hommes. Cette Lilith à la beauté ensorcelante est d'autant plus malfaisante qu'elle a les apparences de la douceur. Que leur fait-elle ? Que ne leur fait-elle pas ? Elle joue avec eux. Elle s'offre sans jamais se donner. Comme Don Juan, sa toute-puissance réside dans sa liberté. Dans ce portrait qui n'est pas sans évoquer certaines créatures chantées par Charles Baudelaire (qui détestait Constant !) se profile le stéréotype de la femme fatale du Romantisme [86]. Cependant, il nous en dit

moins sur Flora elle-même que sur la manière dont certains hommes perçoivent une telle femme : rebelle et séductrice. Libre.

Tout au long de sa vie, de nombreux hommes gravitent autour d'elle : André Chazal, Zacharie Chabrié, Escudero, Emile Duclos, des artistes comme le peintre Jules Laure ou Traviès, des penseurs mystiques comme Ganneau ou Alphonse Constant, des ouvriers comme Joseph Reynier et bien d'autres. Beaucoup semblent sous le charme, et certains succomberont à la passion. Mais jamais elle n'y cède elle-même. Elle vit seule depuis l'âge de 21 ans, et jalouse de son indépendance, elle ne partagera jamais plus le quotidien d'un homme. Voilà pourquoi, peut-être, tout en *prétendant* rechercher l'amour et rêver de l'âme sœur, elle se dérobe le plus souvent. Tout ce qui pourrait aliéner sa liberté est vécu comme une menace, un piège. Face à Zacharie Chabrié, à Escudero, elle use d'expédients, le mensonge, la fuite. Pourtant, elle est attirée par des hommes forts, actifs, ou même autoritaires. Le capitaine tout-puissant à bord, le beau colonel péruvien, mais aussi le redoutable don Pio ou même Simon Bolivar incarnent des figures de pouvoir. Ses fantasmes la portent à galoper à leur côté – autrement dit à partager ce pouvoir – mais dans la réalité, elle ne supporte pas d'avoir à s'y plier.

La passion qu'elle inspire, si flatteuse soit-elle, ressemble vite à un poids, puisqu'elle n'a pas l'intention d'y répondre. Quand Chabrié la serre contre lui, une chaîne de fer comprime sa poitrine, nous dit-elle. Elle est bien différente en cela d'une George Sand qui ne quitte un amour que pour se jeter dans un autre. Quoi de plus ennuyeux qu'une passion non partagée ? Voilà pourquoi, sans doute, Flora accepte plus volontiers l'amitié amoureuse, moins menaçante pour sa liberté. Le jeu sans les risques.

Ainsi le peintre Jules Laure. Ce Grenoblois, de trois ans plus jeune qu'elle, est un élève d'Ingres. Le premier tableau qu'il expose au Salon de 1834 s'intitule *Lélia, Stella et Magnus* d'après le roman de George Sand. La même année,

il peint le portrait d'*Alexandre Massol, apôtre saint-simonien*, membre très actif du groupe, et quelques années plus tard celui de Robert Owen. Jules Laure sera lui-même fouriériste. *La Femme libre,* le journal de Suzanne Voilquin le compte parmi les « amis des femmes ». Il a peint plusieurs portraits de Flora, et des tableaux inspirés par son œuvre. C'est au Salon de 1837 que figure son premier *Portrait de Mme Flora Tristan*. Il est suivi par *Les couvents d'Arequipa* et un *Portrait de Mme F.T...* en 1838, deux *Portraits de Mme T.* en 1839. Ces tableaux ont disparu, ils nous auraient peut-être permis de savoir quel regard il portait sur elle. Aucune lettre ne subsiste de leur correspondance. Pourquoi ? Mystère... Si l'on en croit le personnage du peintre Albert du roman *Méphis* de Flora Tristan, il a été son plus proche ami. Il le restera, recopiant ses brouillons, prenant soin de ses papiers et de son appartement quand elle sera sur les routes. Il veillera sur sa fille Aline après sa mort. Jules Laure l'initie aussi aux doctrines sociales et Flora le traite souvent comme un frère, avec affection et brusquerie. Cette lettre à son amie Olympe éclaire un peu leurs relations :

> « J'avais projeté d'accepter votre aimable invitation mais l'homme propose et Dieu dis(pose). Mon bon Jules, qui travaille comme un cheval afin de terminer quelques tableaux pour le salon m'a envoyée chercher hier matin en me priant instamment de passer toute la journée avec lui afin de l'encourager – Je n'ai pu lui refuser et je suis restée chez lui jusqu'à 10 heures du soir – C'est mardi la clôture du salon – après on ne recevra plus rien et je crains bien que le pauvre garçon n'ait pas terminé les deux tableaux qu'il voudrait y envoyer – vous voyez chère amie qu'il est difficile d'avoir une affection sans qu'elle vous dérange dans vos projets – ce sera donc pour la semaine prochaine –[87] »

L'expression « avoir une affection » a un sens un peu plus large qu'aujourd'hui. Leurs relations ont-elle évolué de l'amour à l'amitié ? C'est probable. La même question se pose à propos de son avoué Emile Duclos, ou de Louis

Evrat, un médecin socialiste qui l'introduit auprès de Robert Owen et l'accompagnera quand elle présentera l'*Union ouvrière* devant les ouvriers [88]. Ils se reverront une dernière fois à Lyon, en 1844, et dans une très belle lettre, le docteur Evrat évoquera leur intimité, « bonne et belle de part et d'autre [89] ». Fait intéressant : ces hommes se montrent tous dévoués et protecteurs vis-à-vis de « la première femme forte ». Ses lettres de Londres au peintre Charles-Joseph Traviès sont très typiques à cet égard. Elles illustrent une relation faite de confiance, de chaleur, de compréhension – mais aussi de séduction. Flora crée très vite une intimité entre elle et lui, souligne leur complicité. Elle envisage de longues heures de causerie, sent qu'ils deviendront très vite de grands amis, qu'ils se ressemblent.

Son orgueil cacherait-il un doute fondamental ? Elle affirme rêver d'un amour total, immense, mais « avec les hommes de nos jours tout est *déception* ». C'est peu au regard de sa « soif ardente d'être aimée ».

> « Je suis si ambitieuse, si exigeante, si gourmande ou si friande à la fois que tout ce qu'on m'offre ne me satisfait point – Mon cœur est comparable à la bouche des Anglais – c'est un gouffre où tout ce qui y entre se broît, s'écrase et disparaît [90] »,

confie-t-elle à son amie Olympe, filant la métaphore de l'oralité et faisant de son besoin d'amour un appétit qui s'apparente à la dévoration.

Peut-être trouvera-t-elle chez les femmes ce qu'elle cherche vainement auprès des hommes ? Elle se pose la question dans une lettre envoyée d'Angleterre à Olympe Chodzko, durant l'été 1839. Les deux femmes se sont connues deux ans plus tôt. Un peu plus âgée que Flora, Olympe Maleszewska a grandi à Paris, et pris fait et cause pour les Polonais écrasés par la Russie. En 1833 et 1834, elle s'engage dans la lutte au côté du Comité national polonais, et sert d'intermédiaire entre La Fayette et deux membres de ce comité. Elle épouse le second, Léonard Chodzko, biblio-

thécaire à Sainte-Geneviève, patriote, futur auteur de *La Pologne historique, littéraire et monumentale*, ouvrage auquel elle collaborera. Cette femme ravissante tient un salon réputé, fréquenté par des réfugiés politiques et des hommes de lettres, elle est l'amie de la comédienne Marie Dorval et de George Sand [91]. Les lettres de Flora témoignent de leur intimité grandissante, de leurs dissensions, puis de la distance qui s'installera entre elles. Flora n'est pas une amie facile. On ne la paye pas de mots. Toute critique doit se justifier. Quant à Olympe, bien souvent, elle ne comprend pas les engagements de Flora. Si la cause polonaise lui tient à cœur, elle paraît en revanche plus conservatrice, mondaine et futile que son amie. Les malentendus ne sont pas rares entre elles et Flora ne mâche pas ses mots. Mais ces emportements vont de pair avec une amitié passionnée, au point qu'elle a pu sembler fortement empreinte d'homosexualité à certains biographes.

L'époque se prête à ces ambiguïtés : de *La Fille aux yeux d'or* de Balzac à la liaison entre George Sand et la comédienne Marie Dorval, la bisexualité féminine est à la mode comme le rappelle Arsène Houssaye dans ses *Confessions,* à propos de ces deux dernières.

> « Cela n'étonna point Paris de voir ces deux comètes s'embraser du même feu sous le ciel littéraire des romantiques. On aurait pu marquer alors plus d'un degré au thermomètre des amours parisiens. »

Que Jules Sandeau, qui avait aimé la première, se console avec la seconde ajoutait au sel de l'affaire. Marie Dorval, fille de comédiens ambulants, mariée à 15 ans, veuve, puis remariée avec Jean-Toussaint Merle, auteur mineur mais mari complaisant, avait été le grand amour de Vigny. « La plus douce et la plus emportée des femmes, la plus fondante et la plus indomptée » avait peu d'atouts au départ : une figure triste, des yeux glauques, des lèvres mal dessinées et « un corps de servante [92] ». Mais sa voix profonde, son charme et surtout son talent de comédienne en avaient fait

la meilleure interprète du théâtre romantique. Sa liaison passionnée avec George Sand, qui la quitta pour Musset mais resta son amie, défraya la chronique.

Olympe introduit Flora dans ce monde parisien aux mœurs très libres : elle rencontre Marie Dorval (qui occupera après elle son appartement rue du Bac), va la voir dans *Cosima* de George Sand (la pièce est un échec), ou fréquente la scandaleuse marquise de la Carte, la maîtresse de Jules Janin. Arsène Houssaye, qui habite alors au 90, rue du Bac, tout près de chez Flora, est un témoin privilégié de ce microcosme. Il écrit pour Buloz, est l'ami de Sainte-Beuve, Jules Sandeau, Jules Janin. Il livre un portrait très vivant de la belle marquise de la Carte, dont le goût du libertinage est célèbre dans le Tout-Paris. Elle vit alors avec Jules Janin dans un luxueux appartement de la rue de Tournon, et n'hésite pas à prendre son bain avec grâce sous les yeux du jeune Arsène Houssaye, qui, s'est ce jour-là, coup de chance !, trompé de porte en allant voir son ami Jules. Telles sont alors les fréquentations de Flora Tristan, et on doute que sa beauté exotique n'ait pas éveillé quelques convoitises. Le ton très libre de ses lettres à Olympe s'explique d'autant mieux. Politique, amours et mondanités s'y mêlent. Flora, isolée et malheureuse en Angleterre, s'y montre sous son jour le plus passionné et dans le plus pur goût romantique, elle y joue, une fois encore, le rôle de la femme fatale :

> « Vous dites que vous m'aimez – que je vous magnétise, que je vous mets en extase.
>
> Vous vous jouez de moi, peut-être ? Mais prenez garde à vous – depuis longtemps j'ai le désir de me faire aimer passionnément d'une femme – oh ! que je voudrais être homme afin d'être *aimée par une femme*[93]. »

« Je vous mange de caresses en pensées, – je raffole de vos cheveux *noirs* », « Savez-vous bien que votre lettre me fait courir des frissons de plaisir... », « je vous embrasse avec des lèvres très capables *d'apprécier un baiser...* » : toutes ces

phrases semblent entretenir un jeu sensuel et séducteur entre les deux femmes, qu'il se traduise dans les faits ou non. Cette tonalité amoureuse assimile l'amitié entre femmes à la passion : Flora se dit jalouse en amitié, et plus particulièrement de « la Dorval », et l'on sent que l'intimité ainsi créée n'est pas à l'abri des orages. Elle aborde directement la question de la sexualité : que faire de l'attraction des sens ? N'est-il pas un obstacle entre femmes ? se demande-t-elle dans l'une de ses lettres. Il lui semble cependant qu'elle a dépassé ce stade et qu'elle aspire à un amour plus total.

> « Oui, Olympe, depuis longtemps je respire par votre poitrine et par les pulsations de votre cœur – Il faut qu'un jour, qui va vous épouvanter, je vous dise tout ce que vous regrettez, tout ce que vous désirez – et de quel mal vous souffrez. – Le pouvoir de seconde vue est la chose la plus naturelle – C'est tout. »

Comme nombre de ses contemporains, elle est passionnée par les théories du Suédois Swedenborg sur le monde suprasensible [94] et par celles de Messmer sur le magnétisme. Cette croyance dans la fusion des âmes et le don de seconde vue, ce pouvoir accordé au regard qui transperce et possède se lisaient déjà dans sa rencontre avec Francisca Gamarra. Jusqu'à la fin de sa vie, elle en sera pénétrée, d'où peut-être la force de ce regard étrange qui frappe tant ceux qui la rencontrent. Elle voit dans la possession des âmes la forme ultime de « l'amour véritable ». En ce cas, « deux femmes peuvent s'aimer d'amour – deux hommes idem ». Ainsi pourra-t-elle peut-être connaître « cet amour chant exalté passionné » dont elle rêve [95].

Mais cette femme est du vif-argent ; à peine croit-on la saisir qu'elle a changé. A son retour d'Angleterre, la question sociale prendra le pas sur la vie littéraire, et les deux amies se verront moins à partir de 1840. Olympe ne figurera sur la liste de l'*Union ouvrière* que comme « une dame polonaise ». Une autre femme, Eléonore Blanc, une petite blan-

chisseuse lyonnaise, apportera à Flora Tristan la lumière qu'elle cherche.

Cependant, il y a loin de la quête de l'âme sœur aux idées préconisées dans son roman *Méphis*. « Il n'y a de liberté qu'autant qu'on maîtrise ses sens », affirme-t-elle. Est-ce à dire que la passion doit être platonique ? Certainement pas. Le Christ lui-même prône la réconciliation de l'âme et de la chair. C'est sous son autorité, en quelque sorte, que Flora plaide pour l'amour charnel, pourvu qu'il soit sincère et voulu. Voilà pourquoi la femme doit *elle-même* choisir son amant et se donner à lui, au lieu de se laisser conquérir comme cédant à la force. Elle doit se libérer des préjugés et prendre ses responsabilités en assumant son choix. A elle désormais de faire le premier pas. Cette position fait d'elle une adulte et non une éternelle mineure :

> « Je choisis cet homme pour mon amant, parce que mon amour sera un mobile puissant sur son intelligence et que notre bonheur commun se reflétera sur les autres. »

A cette conception des rapports amoureux fait écho la lettre que, non sans humour, elle adresse en juillet 1843 à l'un de ses admirateurs, l'étudiant parisien Charles Fillieu :

> « (...) Monsieur Fillieu, si vous aviez lu mon *Méphis* certainemt vous ne m'écririez pas une semblable déclaration – Car vous auriez su qu'en amour j'ai un système à moi, et vous saurez pour votre instruction que les systèmes que j'émets dans mes ouvrages, je les réalise dans *ma vie*. Prêchant *l'indépendance* de *femme*, voulant qu'elle soit parfaitement *libre en tout*, je veux qu'en amour ce soit elle qui prenne l'initiative. – Qu'elle dise à celui qu'elle aime – « je vous aime ; voulez-vous *être à moi* ? »
>
> Or, mon cher Monsieur, moi qui vous parle, je me sens *assez forte* pour exécuter dans le présent ce que l'humanité *pratiquera dans l'avenir*. De ma vie je n'ai appartenu à aucun homme – car toujours *c'est moi qui ai pris l'initiative*.
>
> Lorsque j'ai rencontré un individu qui me *plaisait*, ou un homme que j'aimais, j'ai dit au premier – voulez-vous vous *donner à moi* ? et à l'autre – voulez-vous *m'appartenir* ?

> Quant aux déclarations d'amour, on m'en a fait des centaines et jamais je n'ai accepté aucun des hommes qui me les avaient adressées.
>
> Maintenant, Monsieur, si vous êtes réellement *grand*, réellement *intelligent* et *bon*, vous viendrez me voir comme *frère* comme *ami* mais il faut bien que vous vous persuadiez que *jamais* je ne serai *une femme* pour vous. – Mais si vous n'avez pas assez de grandeur dans l'esprit pour comprendre tout ce qu'il y a d'élevé et de religieux dans ma manière d'agir, ne revenez pas et tout sera fini. (...) »

Voilà une leçon que le jeune Fillieu n'oubliera sans doute pas ! Si l'on fait la part de l'exagération, il n'en reste pas moins que la « femme supérieure » et « libre » qu'elle est devenue entend être respectée en renversant radicalement les rapports conventionnels entre homme et femme. Cette profession de foi audacieuse nous met sur la voie de l'idéal qu'elle s'est forgé peu à peu : une égalité qui passe par l'inversion des rôles, seule capable à ses yeux de délivrer la femme de la domination masculine. Ne pas lui « appartenir », donc ne pas être un objet (serait-ce celui du désir) est pour elle la condition préalable à toute relation avec un homme. Tout homme est a priori suspect de vouloir imposer sa loi, y compris (ou surtout ?) le plus amoureux : de là son rejet de tout individu qui s'aventure à lui faire une déclaration d'amour. Elle ne se refuse ni par pruderie ni par coquetterie. Elle entend pouvoir exprimer son choix. Cette position rigide exclut l'abandon et instrumentalise l'homme en refusant tout partage de l'initiative amoureuse. On comprend alors les portraits ambigus qu'ont livrés d'elle ses contemporains. Cette femme refuse de jouer *au moins* le jeu. Elle met en cause leur pouvoir. De là à imaginer que, face à cette volonté féminine si virilement brandie, se profile la menace d'un fiasco... Divisée entre son attirance pour les hommes forts et son refus de l'assujettissement, partagée entre envie et dégoût, Flora Tristan figure assez bien la femme de l'avenir qu'elle prétend être : posant sa liberté comme la seule façon d'envisager les rapports entre femmes et hommes, quitte à faire d'eux des guerriers, des eunuques ou des pan-

tins – et à le regretter. Si l'on ne peut être libre « qu'en maîtrisant ses sens », c'est bien parce que la servitude naît de l'abandon à l'autre, premier pas vers la dépendance. J'y vois une méfiance fondamentale à l'égard du désir amoureux – André Chazal n'y est sans doute pas étranger – et non un rejet de l'amour ou de la sexualité. Ainsi, pendant son Tour de France, renvoie-t-elle à plus tard les plaisirs de l'amour, conçus comme de simples vacances :

> « Après je prends l'engagement aussi de me reposer pendant trois mois. – Je chercherai de me lier avec un individu qui me plaise et j'irai avec lui chercher ma fille pour la mener en Italie ou en Espagne. »

Mais je crois aussi que cette position extrême a pour corollaire la solitude, de plus en plus nécessaire à Flora. En refusant la sentimentalité, elle sauvegarde l'essentiel : son indépendance. A plus long terme, elle se rend aussi disponible à la mission qui sera la sienne : « Etre seule afin de vivre la vie de tous », telle sera un jour son ambition.

[illegible] l'aurait peu [illegible] qu'elle [illegible]
[illegible] bien parce que la [illegible] de
l'a[illegible] à l'autr[illegible] ance.

[illegible] est aussi de [illegible]

[illegible] indépendance. [illegible] elle se rend [illegible]
[illegible] être seule afin de
[illegible] toute relation avec un
[illegible] de vouloir imposer
[illegible] de là son
[illegible] lui faire une déclara-
[illegible] pruderie ni par coquet-
[illegible] son choix. Cette position
[illegible] l'homme en refu-
[illegible] On comprend
[illegible] d'elle ses contempo-
[illegible] le jeu. Elle met
[illegible] face à cette
[illegible] se profile la menace
[illegible] pour les hommes
[illegible] partagée entre envie
[illegible] bien la femme de l'ave-
[illegible] liberté comme la seule
[illegible] entre femmes et hommes,
[illegible] des [illegible] ou des pan-

4

VIE PUBLIQUE

1837 : Honoré de Balzac publie *César Birotteau* et le début des *Illusions perdues*, Victor Hugo *Les Voix intérieures*, Prosper Mérimée *La Vénus d'Ille*, Jules Michelet la suite de son *Histoire de France*, Alfred de Musset *Un caprice* – l'année précédente ce fut l'inoubliable *Confession d'un enfant du siècle* – George Sand son roman *Mauprat*, Eugène Sue *Latréaumont*. Hector Berlioz donne son *Requiem*. Un peu plus tard, ce sera *La Chartreuse de Parme* de Stendhal... Le Romantisme bat son plein. La concurrence est rude, mais Flora Tristan est prête à entrer dans la lumière. Comment André Chazal pourrait-il ne pas être amer en lisant les entrefilets que la presse consacre à sa femme ?

> « Mme Chazal connue dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Flora Tristan, vivait depuis dix ans séparée de son mari. Elle habite au numéro 100 bis de la rue du Bac une fort belle maison, où ses travaux littéraires lui avaient assuré depuis longtemps une existence facile et élégante. »

C'est en ces termes que *Le Moniteur parisien* présentera Flora Tristan en septembre 1838, lors du drame qui a éclaté entre les époux. Elle est rentrée trois ans plus tôt du Pérou, seule et ignorée de tous. Elle a connu les déboires que l'on sait. Mais elle s'est aussi, avec une incroyable énergie, employée à débuter dans la carrière des lettres. Cet itiné-

raire d'une jeune femme naguère illettrée dans une société où la seule suprématie accordée aux femmes est celle des salons ou du foyer, n'est pas sans étonner. D'où tient-elle ses connaissances littéraires et philosophiques ? Comment a-t-elle appris à écrire ? Comment s'est-elle fait des relations dans le milieu des lettres ? D'où tire-t-elle ses ressources ?

Elle est aidée, sans aucun doute. L'écart entre sa correspondance et son œuvre publiée est trop manifeste pour qu'il en aille autrement. Mais par qui ? Dans une lettre à François Buloz, le tout-puissant patron de *La Revue des Deux Mondes* et de *La Revue de Paris*, l'éditeur de Musset, de Sand et de tant d'autres, elle écrit :

« Monsieur Buloz – mon vieil ami m a rapporté la conversation que vous aviez eue avec lui ; il paraît que vous trouvez que le fragment de mon voyage contient beaucoup de fautes. Cela m étonne ; mon manuscrit a été lu en entier par deux hommes qui se sont faits un nom dans la littérature, et que je croyais assez de mes amis pour me dire la vérité à cet égard, ils ont porté une grande attention dans leur examen et c'est encouragée par leur suffrage que je crois pouvoir livrer mon voyage a l impression. Si ces Mrs avaient, par inadvertence, laissé échapper quelques fautes je vous aurais une bien sincère obligation de me les signaler, et m'empresserais de les corriger. Mais si ces fautes sont du même genre que celles que vous avez cru voir dans les deux dernières lettres sur Londres, nous ne serons jamais d'accord – Car je vous déclare que ces sortes de fautes sont ce que j'appelle mes perles. Je considère les suppressions que vous avez faites comme autant de crimes de lèse-poétique. »

Et sans la moindre gêne, elle ajoute :

« Monsieur Buloz nos deux natures sont, a ce qu'il paraît, trop diverses pour que nous puissions juger les choses du même point de vue et les peindre des mêmes couleurs. (...) Ensuite je ne vois pas pourquoi vous vous occupez de style sous un autre rapport que celui des règles grammaticales Je signe mes articles, dès lors j en assume la responsabilité. (...) Tout mon ouvrage est parsemé de ce

> que vous nommez des hardiesses et ce sont justement ces hardiesses qui me font sortir de la monotonie du goût académicien, ce sont elles qui feront de moi ce que Dieu a voulu que je fus, un être a part. »

Et de conclure en exigeant que son article paraisse sous sa forme originale, ou pas du tout.

Cette lettre, écrite en mars 1837, alors que Flora Tristan débute à peine, est révélatrice. Quel aplomb ! J'en ai volontairement laissé l'orthographe et la ponctuation d'origine. Grande lectrice, Flora a su tirer parti, toute seule, des textes qu'elle avait sous les yeux. Seule constante, qu'on retrouve dans sa correspondance jusqu'à la fin, l'économie des accents, des apostrophes, des points et l'orthographe fantaisiste. Pas le temps. Elle écrit d'un trait, d'un souffle, la graphie est nerveuse, les abréviations nombreuses, la main ne va pas assez vite pour la pensée, surtout quand elle réfléchit ou qu'elle est en colère comme ici. Ses « fautes », elle les nomme des « perles », des « hardiesses », et les revendique haut et fort comme son style, la signature d'« un être a part ». Quant à François Buloz, craint, réputé, qui publie les plus grands écrivains de son temps, elle le réduit au rang de correcteur d'orthographe ! Orgueil, arrogance, affirmation de soi : on comprend qu'elle puisse en irriter certains ! Mais comme elle est touchante aussi, cette jeune femme certainement blessée par la remarque du directeur de revue, comme tout autodidacte confronté aux instruits. Comment ne se rebellerait-elle pas contre cette injustice ? Cette simple lettre « professionnelle » nous en apprend beaucoup sur sa personnalité.

Ainsi, elle s'en est remise à « deux hommes qui se sont fait un nom dans la littérature ». Seule, une terminaison verbale trahit ses doutes : « que je croyais assez de mes amis » : et si elle s'était trompée ? Peut-être n'ont-ils pas osé lui dire ce qu'ils pensaient ? L'un de ces illustres parrains est Sainte-Beuve, qui l'a présentée à Buloz. L'autre ? Le critique Jules Janin qu'elle fréquente, peut-être ? Nous n'en savons rien. Quant au vieil ami, faut-il comprendre qu'il s'agit de Sainte-

Beuve ou d'Emile Duclos ? Peu importe. Flora possède des appuis, des protecteurs dans ce milieu, et les *Pérégrinations d'une paria* ont bénéficié de leur relecture.

Doute caché, certitude affichée : la jeune femme qui entre en littérature ne manque pas de panache. Elle ne craint pas de prendre des risques : *La Revue de Paris* a déjà publié plusieurs de ses articles : *Les Femmes de Lima, Les Couvents d'Arequipa*, et ses *Lettres à un architecte anglais*. Elle fait ses premiers pas dans la carrière et pourrait calculer qu'être publiée dans cette revue prestigieuse vaut bien quelques compromis. Mais Tristan n'est pas et ne sera jamais une femme de compromis. François Buloz lui renverra donc son texte, accompagné d'une lettre aussi courtoise que sèche, mettant définitivement fin à leur collaboration.

Pourtant, elle est loin d'être indifférente à la réussite sociale et s'emploie, entre les scènes avec Chazal et les audiences au Tribunal, à préparer la sortie des *Pérégrinations d'une paria*, en novembre 1837. Les deux premiers articles cités plus haut sont en réalité des extraits de son livre, à quelques détails près. Il est révélateur qu'elle ait choisi deux épisodes mettant en scène les femmes : d'un côté des femmes libres, de l'autre des recluses. Ces deux volets, tout comme sa brochure *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*, montrent que ce sujet lui tient à cœur, même si les deux textes sont aussi choisis pour leurs qualités littéraires. C'est par la question féminine qu'elle entre en littérature, et c'est bien ainsi qu'elle sera lue.

Le féminisme de Flora Tristan n'est pas un féminisme de tête, le résultat d'une démarche intellectuelle. Bien sûr, sa position réfléchie est aussi l'écho de ses lectures et de son époque : les saint-simoniennes ont tracé la voie, elles sont en train de découvrir que le féminisme affiché par certains hommes n'est que le déguisement habile de leur volonté de domination. La leçon est amère et en conduira certaines, telles Claire Demar, grande prêtresse de l'amour libre, ou Marie-Reine Guindorf, au suicide. Oui, Flora Tristan est dogmatique, parfois. Mais sa pensée s'est nourrie des fruits

amers de l'expérience. Elle a payé pour apprendre. Elle paiera encore. Ses revendications viennent du plus profond d'elle-même. Si elle est de celles qui porteront haut l'étendard des femmes, c'est que, comme d'autres, elle a cent fois buté elle-même contre les limites qu'on met à leur liberté. La cause des femmes a d'abord été pour Flora Tristan la condition de sa propre survie. Elle est le point de départ, le fondement de la liberté. Car comment une femme pourrait-elle réfléchir ou écrire sans poser comme préalable l'égalité des sexes ? Mais le féminisme ne sera jamais pour elle un but en soi, une finalité. Dès les *Pérégrinations*, son propos est plus large :

> « La servitude est abolie, dit-on, dans l'Europe civilisée. On n'y tient plus, il est vrai, marchés d'esclaves en place publique ; mais dans les pays les plus avancés, il n'en est pas un où des classes nombreuses d'individus n'aient à souffrir d'une oppression légale. Les paysans en Russie, les juifs à Rome, les matelots en Angleterre, les femmes partout... »

L'introduction de son livre stigmatise donc l'esclavage dans lequel est tenue la femme, et la nécessité du divorce. Flora plaide pour l'égalité des deux sexes, seule condition à la libre expression des sentiments : car, dit-elle, « publier les amours des femmes, c'est les exposer à l'oppression ». On comprend alors sa propre (relative) discrétion, indispensable dans sa situation.

Paraphrasant Charles Fourier, elle ajoute :

> « On a observé que le degré de civilisation auquel les diverses sociétés sont parvenues a toujours été proportionné au degré d'indépendance dont y ont joui les femmes [96]. »

Il lui paraît donc essentiel qu'elles puissent dire sans fard ce qu'elles pensent et ressentent, et témoignent de leur expérience et de leur souffrance. « Mais surtout, qu'elles nomment », insiste Flora Tristan. Autrement dit qu'elles

dénoncent ceux qui les ont fait souffrir. Une seule femme à ses yeux s'est montrée à la hauteur de ces ambitions : George Sand. Mais, réserve importante, elle a eu le tort de signer d'un nom d'homme et de se cacher sous le voile de la fiction. Elle a manqué d'audace. Elle-même ne la nomme pas. Point n'est besoin de le faire : depuis *Indiana*, en 1832, la célébrité de George est immense. Elle est la grande Autre, celle que rêve d'égaler Flora, le modèle et la championne en titre de l'émancipation féminine. Elle ne peut qu'admirer sa liberté d'allure et d'esprit, son génie, ses conquêtes amoureuses. Petite et brune comme elle, le teint mat, le regard profond, tour à tour enjôleur et terrible, elle a choisi pour sauvegarder sa liberté un pseudonyme masculin, comme le fera son amie Marie d'Agoult sous le nom de Daniel Stern. En soulignant les limites du sandisme – masculinité et transposition romanesque –, Flora se pose d'emblée comme une rivale : elle, au moins, écrit sous son nom et raconte sa propre vie. Ce désir d'authenticité constitue un véritable défi.

Les *Pérégrinations* se présentent donc comme un « témoignage » exemplaire, le récit vécu d'une expérience de femme. Le caractère autobiographique ne peut échapper à ses contemporains. Rousseau, Chateaubriand, Benjamin Constant, Musset ont mis le genre à la mode. L'avant-propos informe le public de sa situation personnelle, et, fidèle à ses principes, elle n'hésite pas à citer dans une note le nom de son mari : « M. André Chazal jeune, graveur en taille-douce et frère de M.A. Chazal, professeur au Jardin des Plantes. » Voilà qui a dû lui faire plaisir. Elle prévient du reste son public :

> « Des haines pourront se soulever contre moi : mais être de foi avant tout, aucune considération ne pourra m'empêcher de dire la vérité sur les personnes et les choses. Je vais raconter deux années de ma vie. Je nommerai les individus appartenant à diverses classes de la société, avec lesquels les circonstances m'ont mise en rapport : tous existent encore ; je les ferai connaître par leurs actions et leurs paroles. »

Pacte rousseauiste s'il en est. Mais teinté de mise en garde. Un accusateur public sommeille en Flora Tristan. Une page entière est consacrée à l'apologie de la vérité et de « l'immense amélioration dans les mœurs qui résulterait de la publicité donnée aux actions privées ». Certains durent trembler...

Elle va aussi accompagner la publication de son livre d'une série de démarches visant à obtenir des articles dans les revues. Point d'attaché de presse en ce temps-là, et c'est à l'auteur de faire jouer ses relations ou de s'en créer. Critiques, journalistes et écrivains ont partie liée. La presse, en pleine ébullition, est un passage obligé pour la plupart des auteurs. En 1836, Emile de Girardin a révolutionné le monde du journalisme en vendant pour la première fois un quotidien à bon marché. Son journal, *La Presse*, est publié grâce aux souscriptions des lecteurs et à la publicité qui entre en masse dans les journaux. Il accorde une grande place aux faits divers. C'est un tel scandale que l'un des adversaires de cette conception commerciale de la presse, Armand Carrel, dont il menace de révéler la vie privée, se battra en duel contre lui le 22 juillet 1836. Carrel sera tué, et avec lui, une certaine idée du journalisme. Du jour au lendemain, la plupart des quotidiens sont tenus de s'aligner sur les nouveaux tarifs d'abonnement. Entre 1815 et 1847, les tirages des grands quotidiens passent de 5 000 environ à 180 000 exemplaires par jour. De nombreux écrivains font paraître leurs romans en feuilleton, contribuant à augmenter le tirage des quotidiens et à fidéliser la clientèle. *Le Capitaine Paul* d'Alexandre Dumas fait gagner 5 000 abonnés au *Siècle* en juillet 1838.

C'est dans ce climat que paraissent les *Pérégrinations d'une paria*. La correspondance de Flora Tristan montre que la Paria n'hésite pas à faire le siège des journalistes et des directeurs de revue. *Le Siècle, La Quotidienne, Le Courrier français, Le Bon Sens* sont ainsi sollicités. *Le Journal des Débats, L'Artiste, La Gazette des femmes, La Phalange* publient aussi des comptes rendus. Les avis varient selon les

orientations de ces journaux, mais la plupart d'entre eux soulignent l'intérêt de l'enquête et la vigueur du style. Ils sont plus partagés sur l'attitude de Flora et les idées qu'elle défend. A féministe, féministe et demie : Herbinot de Mauchamps, le rédacteur en chef de *La Gazette des femmes* lui reproche de ne pas avoir osé dire toute la vérité à Chabrié et de ne pas être allée filer le parfait amour avec lui au Mexique et en Californie ! Mais le thème du Paria est à la mode, et Delphine de Girardin n'hésite pas à distinguer deux écoles : les élus, sous la conduite de Lamartine, et les parias, sous celle de Victor Hugo. Sans doute n'a-t-on pas lu Victor Hugo à Lima, car l'effigie de la Paria est brûlée en place publique au Pérou et son livre interdit – excellente publicité dont l'auteur saura tirer parti en informant tout de suite le directeur du *Siècle*. Résultat plus préjudiciable : son oncle Pio, furieux, supprime la pension qu'il lui versait depuis 1830. Il ne lui pardonnera jamais. Elle ne peut plus compter que sur ses propres ressources.

Raison de plus pour faire feu de tout bois, comme le montrent deux articles de sa main, parus l'un le 14 juillet 1838 dans le très sérieux *Journal des Débats* des frères Bertin, l'autre, le 31, dans *Le Voleur*, une revue qui reprenait des articles déjà parus (d'où son nom). Il s'agit en réalité d'une double version d'un même article, à peu de chose près. Il est, à nos yeux, l'une des pièces les plus importantes dans ce puzzle que constitue la personnalité de Flora Tristan.

Dans cet article, Flora se présente comme une dame espagnole ayant en sa possession trois précieuses lettres de Simon Bolivar, proche de ses parents durant son séjour en Europe. Elle peut de la sorte fournir certains détails sur cette période alors mal connue de la jeunesse du Libertador. Il faut dire que la gloire de Bolivar n'a cessé de grandir dans l'Europe romantique. Sa geste, qui s'est achevée par sa mort précoce le 17 décembre 1830 à l'âge de 47 ans, est éblouissante même si elle se clôt sur l'échec politique et l'amer-

tume. En quinze ans, il aura, par son génie et son courage, permis à l'Amérique du Sud de s'affranchir de la tutelle espagnole en assurant la libération du Venezuela, de la Colombie, de l'Equateur, du Pérou et de la Bolivie qui porte son nom. Il est un symbole pour toute l'Europe libérale qui s'enthousiasme pour les combats contre l'oppression, de la Grèce à la Pologne. Flora lui voue une immense admiration, accentuée encore par l'éclat de ses souvenirs d'enfance. Comment ne serait-elle pas tentée à la fois de lui rendre hommage et de souligner, avec un bel opportunisme, les liens qui les unissent ?

Son père don Mariano, nous dit-elle, résidait à Paris depuis huit mois [97] quand une annonce dans un journal lui apprit qu'on le cherchait. Dans un hôtel borgne, au troisième étage, il découvrit le jeune Simon Bolivar âgé de 18 ans, effondré, sanglotant, désespéré. Il venait de perdre sa femme, Teresa, épousée quelques mois plus tôt. Don Mariano et Anne l'accueillirent et s'occupèrent de lui. Il resta six semaines à Paris, « ne voyant que ma famille, écrit Flora, et ne causant qu'avec ma mère ». Elle ajoute : « Il rencontra dans la société et dans le cœur compatissant de ma mère le secours dont sa douleur avait besoin. » Puis il reprit sa route vers l'Allemagne.

Il ne revint que deux ans plus tard à Paris. A nouveau, une annonce insérée dans un journal prévenait don Mariano qu'on désirait le voir. Cette fois, à la lecture de l'adresse, Hôtel des Etrangers, rue Vivienne, il n'eut pas de doute. Mais quelle ne fut pas sa surprise en découvrant un dandy, grandi, forci, mûri par les voyages et les rencontres. Un appartement de six mille francs, une superbe livrée, une voiture, des chevaux magnifiques, une loge à l'Opéra : il menait grand train et entretenait même publiquement une danseuse... Simon Bolivar explique cette métamorphose dans une lettre-fleuve en espagnol, adressée à Anne qu'il appelle pour l'occasion Teresa. Flora en traduit quelques fragments aux accents mélodramatiques :

« Chère dame et amie,
Vous donneriez beaucoup, dites-vous, pour savoir ce qui a pu faire du pauvre petit Bolivar de Bilbao, si modeste, si studieux, si économe, le Bolivar de la rue Vivienne, si frondeur, si paresseux, si prodigue ? Ah ! Teresa ! femme imprudente, à laquelle néanmoins je ne puis rien refuser, puisqu'elle a pleuré avec moi dans les jours de deuil, pourquoi voulez-vous pénétrer ce secret ? »

Flora souligne la violence des opinions antireligieuses du futur Libertador et sa position très critique à l'égard de la politique du Premier Consul. L'ancien admirateur de Bonaparte juge sévèrement le nouveau despote. Au cours d'un dîner brillant qui réunit chez lui la fine fleur de la société bonapartiste, il s'échauffe et attaque violemment le gouvernement consulaire. C'est un scandale, les invités s'éclipsent les uns après les autres, et à compter de ce jour, rapporte Flore, on le fuit en voyant en lui un « jacobin ». Le lendemain de ce dîner, Bolivar écrit une deuxième lettre, adressée cette fois à don Mariano :

« Colonel,
Il y a six ans que je vous connais ; il y a six ans [98] que je vous aime de l'amitié la plus vraie et que je professe pour la noblesse de votre caractère et la sincérité de vos opinions le plus profond respect. »

Après avoir réaffirmé ses convictions, il conclut avec emphase :

« Hélas ! Je ne suis qu'un riche, une superfluité de la société, la dorure d'un livre, le brillant de l'épée de Bolivar, la toge de l'orateur... »

Délaissé de tous, Simon se rend souvent chez ses amis à Vaugirard. Des discussions passionnées l'opposent à don Mariano, serviteur loyal de la monarchie espagnole, légaliste en matière de gouvernement, mais tolérant et plus inspiré par les progrès de ses cultures que par les remous de la poli-

tique napoléonienne. Les deux amis déambulent dans le jardin en parlant, et Simon s'emporte au-delà de toute raison.

> « Lorsque Bolivar s'y promenait, raconte Flora, il ne pouvait s'empêcher de mettre en pièces tout ce qu'il trouvait sous sa main, branches d'arbres, bourgeons de vigne, fleurs, fruits etc... (...) Entrait-il dans le fruitier, il mordait toutes les poires qui lui tombaient sous la main et en gaspillait ainsi une vingtaine. Dans les appartements, on n'était pas à l'abri de sa folie destructive ; il arrachait les franges des rideaux, déchirait avec ses dents le coin des livres qui se trouvaient sur les tables, démolissait la cheminée avec les pincettes. »

Bref, il se conduit en vandale, quand ce n'est pas en fou furieux. Et l'on ne peut qu'admirer la patience de don Mariano à l'égard d'un jeune homme aussi incontrôlable !

La troisième lettre citée par Flora Tristan dans son article est adressée à sa mère, datée de 1807 et envoyée de Cadix. Cette fois, le futur Libertador a décidé de rentrer au Venezuela. Toujours aussi désenchanté, il soupire :

> « Qu'y ferai-je ? Je ne sais pas... Vous savez que tout, chez moi, est spontané, que je ne forme jamais de projets. (...) Le grand Empereur vient d'envahir l'Espagne, et je désire être témoin de l'accueil que cet événement recevra en Amérique. »

La lettre se conclut sur ces phrases :

> « Dites à Mariano que je l'aimerai toujours, que je ferai le long voyage de Caracas au Pérou, quand ce ne serait que pour donner des nouvelles à sa famille ; que j'embrasserai son frère don Pio avec autant d'affection qu'il pourrait le faire lui-même. D'après tout ce qu'il nous en a dit, ce Pio doit être un homme fort aimable [99] (...) »

Ainsi se dessine la silhouette d'un Simon Bolivar violemment romantique, dont la destinée grandiose et contrastée n'a rien à envier aux héros de Lord Byron ou de Victor Hugo. Apparaît aussi en contrepoint le rôle que jouèrent à

ses côtés don Mariano, noble et secourable, et Anne dite Teresa, la consolatrice dévouée.

Le problème, on l'aura deviné, est que les lettres citées par Flora Tristan ainsi que ses commentaires sont truffés d'invraisemblances tant chronologiques que psychologiques [100]. Il suffit de relever les plus criantes : en 1807, date de la lettre au colonel, Bonaparte n'est évidemment plus consul. Comment Bolivar pourrait-il l'ignorer ? Dans la seconde lettre adressée à « Teresa », Bolivar fait allusion à l'invasion de l'Espagne qui n'aura lieu que l'année suivante, en 1808. Il se prétend à Cadix, sur le point d'embarquer pour l'Amérique, or il est établi que Bolivar ne remit jamais les pieds en Espagne après 1804. Enfin, en 1807, il se trouvait aux Etats-Unis, après s'être embarqué à Hambourg... Quant au portrait d'un Bolivar – qui certes avait un tempérament explosif – déchirant les livres avec ses dents ou détruisant les cheminées, il laisse sceptique. On s'étonne que les biographes de Flora Tristan aient tous repris à leur compte ces assertions qui nous renseignent d'abord sur la belle imagination de leur auteur.

Que s'est-il passé ?

En 1838, Flora vient donc de publier le récit de son voyage au Pérou. En juillet, elle s'inscrit (ou se réinscrit) à la Bibliothèque nationale pour faire des recherches. La liste des livres qu'elle emprunte nous donnerait sans doute de précieuses indications. A cette époque, on l'a vu, elle accompagne la sortie de son livre en auteur soucieux de le faire paraître dans les meilleures conditions possible. Quelle meilleure publicité pour elle que les liens personnels de sa famille avec le libérateur de l'Amérique du Sud ? Il est le héros de son enfance. Elle a cent fois entendu sa mère raconter les retrouvailles avec le grand Bolivar, ses visites, son équipage de dandy et son tempérament exubérant.

Ne suffisait-il pas d'évoquer les souvenirs familiaux, corroborés par certaines images de sa toute petite enfance ? Pourquoi ces affabulations, ce luxe de détails, de dialogues théâtraux, de dates, de rebondissements mélodramatiques ?

Un certain nombre d'erreurs s'expliquent aisément. Tout cela s'est passé depuis fort longtemps, et Flora n'a pour source que les récits de sa mère, forcément imparfaits. Mais les fautes les plus grossières se trouvent dans les pseudo-lettres de Bolivar, et non dans le commentaire qui les accompagne... Voilà qui est plus troublant.

Pour comprendre, il nous faut revenir à Bilbao, en 1801. Simon Bolivar, fils de grands propriétaires vénézuéliens, orphelin de bonne heure s'était rendu à 15 ans à Madrid, auprès de son oncle, fort bien en cour. Ardent, impulsif et courageux, il manifestait autant de dispositions pour le plaisir que pour les combats. A 17 ans, il était tombé éperdument amoureux de Maria Teresa, la fille d'un noble créole de Caracas vivant à Madrid... Il décida de l'épouser sur-le-champ et de l'emmener avec lui à Caracas. Inquiet, le père décida de mettre sa fille à l'abri en partant pour Bilbao, sur la côte atlantique. Désespoir de l'amoureux, qui se replonge dans ses études mais se laisse bientôt distraire par les remous politiques. Le favori de la reine d'Espagne, Manuel Godoy, est rentré en grâce. Une vague de persécutions s'ensuit et menace Simon. Par mesure de prudence, on lui conseille de quitter Madrid. L'occasion est trop belle : il se rendra à son tour à Bilbao... Hélas, don Bernardo et sa perle de fille s'apprêtent justement à rentrer à Madrid. Qu'à cela ne tienne ! Simon parvient à arracher au père son consentement au mariage. En attendant, il restera à Bilbao.

A Bilbao... où il fait la connaissance de don Mariano Tristan et d'Anne Laisnay. Nous sommes à la fin de l'année 1801. Flora n'est pas encore née, ses parents viennent de se rencontrer. Mlle Laisnay n'est pas encore l'épouse devant Dieu de don Mariano. Elle n'est qu'une jeune Française, déjà éprise sans doute, mais encore libre. Elle est généreuse, romanesque, et attentive. Le petit Bolivar, avec l'ardeur de ses 18 ans, tout plein de son amour pour sa Teresa, lui a-t-il confié ses états d'âme ? C'est fort probable. De confidence en confidence, sont-ils allés un peu plus loin que l'amitié entre une jeune femme et un adolescent au tempérament

ardent ? Tout au long de la vie de Simon Bolivar, rares seront les jeunes filles à résister au charme du Libertador qui enlèvera autant de cœurs que de places fortes.

Faut-il penser qu'une liaison se noua entre Anne Laisnay et Simon Bolivar [101] ? Quoi qu'il en soit, quelques mois plus tard, il épousa sa Teresa. Mais elle mourut peu de temps après leur retour au Venezuela. Le cœur brisé, Simon rentra en Europe.

La première de ces lettres était connue depuis fort longtemps, on avait cru identifier la destinataire comme Fanny de Villars, l'une des conquêtes parisiennes de Bolivar. Bien sûr, le « Teresa » étonnait un peu, mais on y avait vu une sorte de transfert, la maîtresse se voyant dotée du prénom de l'épouse disparue [102]... Il semblerait, en fait, que Flora ayant découvert la correspondance entre Simon Bolivar et Anne Laisnay et les liens qui les unissaient, ait à la fois désiré mettre en avant les relations du Libertador avec sa famille, et éprouvé le besoin d'en cacher la véritable nature. D'où la fabrication de ces lettres, dont *certains* passages peuvent être authentiques, et d'autres dus à sa plume alerte et romantique. La deuxième missive, adressée à don Mariano, elle, est très certainement un faux grossier.

S'expliquerait alors un voyage mystérieux de Bolivar en France en 1802 [103], s'expliquerait également le départ d'Anne pour la France sans don Mariano, qui ne l'aurait suivie que quelque temps plus tard. Quant au prénom de Teresa, il peut avoir été adopté par Anne elle-même, exilée et peut-être forcée de changer d'identité. Elle n'eut pas à chercher bien loin, sa sœur aînée s'appelait Thérèse [104]. A moins que... autre hypothèse, ces lettres aient été tout simplement adressées à sa tante Thérèse ?

De quelle nature étaient les relations entre Simon Bolivar et la famille de Flora Tristan ? Sans doute plus complexe qu'elle ne veut bien le dire. Nous ne saurons probablement jamais la vérité sur ce roman familial. Peut-être Flora a-t-elle simplement trafiqué ces documents parce qu'ils étaient incomplets, ou qu'ils ne convenaient pas à sa démonstration.

Ce qui nous intéresse, c'est de savoir ce qui pousse Flora Tristan, en juillet 1838, à monter une telle supercherie. Un noyau authentique : Bolivar a été un ami de ses parents ; des « pièces » inventées : ces lettres sont en grande partie des faux.

Certes, la notion d'authenticité a évolué de son époque à la nôtre. Alexandre Dumas, Viollet-le-Duc prennent aussi des libertés avec l'histoire. Mais cet épisode nous montre d'abord que Flora Tristan n'a aucun scrupule à travestir la vérité, à fabriquer même au besoin des preuves et que chez elle la fin justifie souvent les moyens. Il y a autre chose : elle s'est livrée à cette opération de réécriture avec impétuosité et enthousiasme. Elle donne même l'impression, au fil du texte, de finir par croire à ses inventions. Elles deviennent la vérité, sa vérité : le Simon Bolivar qu'elle nous présente est bien le sien, tel qu'elle le rêve, tel qu'elle se l'est réapproprié. Ni René, le héros de Chateaubriand, ni Bernardin de Saint-Pierre ne sont bien loin. Bolivar, revu et corrigé par Flora Tristan, ne rêve-t-il pas de rentrer au Venezuela pour y construire une hutte au milieu de la forêt, soupirant :

> « La vie du sauvage aurait pour moi bien des charmes. Ah ! Teresa, heureux ceux qui croient en un monde meilleur, car celui-ci est bien aride ! »

Il a ses sautes d'humeur, ses colères, ses accès de mélancolie suivis d'une énergie féroce. Il lui ressemble. Elle s'identifie peu à peu à ce héros qu'elle compare non sans raison à Napoléon et à Washington. Il cristallise tous ses fantasmes de domination, de solitude et de destin providentiel. Flora Tristan est à un tournant de sa carrière et de sa vie. Dans sa correspondance, dans l'avant-propos des *Pérégrinations*, se profilent déjà, en filigrane, ses idées, encore informes. Bolivar en est la projection, comme Francisca Gamarra en avait été le brouillon. Elle se rêve libératrice, cette femme qui n'est pas encore libre, elle se sent investie d'une mission – mais elle ignore encore laquelle. La filiation avec Simon est éclatante. Dans les *Lettres de Bolivar* – je devrais dire les

Lettres de Tristan – où se conjuguent souvenirs lointains liés à la seule époque heureuse de sa vie, récits maternels, imagination et réminiscences littéraires se lisent comme en transparence ses ambitions futures et sa fascination pour les héros de la liberté. Ce n'est pas un hasard si elle s'attache à la jeunesse de Bolivar, à ce moment où il n'est pas encore le Libertador. Cette période encore ouverte, les balbutiements de la destinée la fascinent. « Avant de briller sur le théâtre de sa gloire, écrit-elle de Simon Bolivar, il n'avait même pas songé à son rôle. » Il n'est pas certain qu'il en aille de même pour elle. Les *Lettres de Bolivar* sont les premières traces tangibles de l'invention de sa propre légende [105].

En tout cas, Flora Tristan a réussi : elle est désormais connue. Le cercle de ses relations s'élargit, elle sort dans le monde et au bal. Un jeune Parisien digne de ce nom doit avoir dansé avec elle dans un raout de Jules Janin, dit-on [106]. On danse partout dans le Paris romantique : contredanses à l'ancienne, galops échevelés ou valses langoureuses, populaires chez Musard ou aristocratiques dans le Faubourg Saint-Germain, les bals sont la passion du temps. Voici Flora à son tour dans des salons richement décorés où le parfum des fleurs se mêle à celui des femmes, et les accents de la valse au bruit des conversations futiles. Robes de chez Mme Camille, coiffures d'Edouard, « toutes ces femmes à la poitrine rentrée, au dos légèrement voûté, aux petits bras minces, à la toux sèche » papillonnent pour oublier qu'elles s'ennuient : ainsi décrit-elle non sans humour les femmes à la mode [107]. Quant à elle-même, comment ne pas l'imaginer comme la belle Marequita, l'héroïne du roman qu'elle est en train d'écrire ?

> « Sa physionomie, la teinte de sa peau et surtout sa magnifique chevelure dénotaient qu'elle était de la patrie de Cervantès : grande et svelte, elle paraissait, quoiqu'un peu maigre, jouir d'une santé robuste. Ses traits étaient irréguliers mais le feu magnétique que laissaient échapper comme par jets ses longues paupières produisaient un tel

effet, que les spectateurs ne pouvaient guère songer à la régularité plus ou moins parfaite de sa figure, fascinés qu'ils étaient par l'influence de son regard. Elle portait la tête légèrement penchée en arrière, ce qui donnait à sa belle physionomie de la fierté et un air tellement imposant que l'orgueil d'un roi se fût incliné devant elle.

Sa toilette était d'une grande simplicité : elle avait une robe de mousseline blanche, une écharpe lui ceignait la taille ; une petite chaîne en cheveux se perdait dans le corsage de sa robe, et pour tout ornement, des fleurs naturelles se mêlaient au brillant de sa chevelure [108]. »

« Etre à part », sa simplicité, la force de son regard, sa fierté, sa franchise et son intelligence tranchent avec la futilité des autres femmes. Ainsi Flora Tristan se rêve-t-elle et se donne-t-elle à voir sous les traits de son héroïne. Elle est une pure enfant du siècle. De sa naissance illégitime à son personnage de Paria, de sa beauté espagnole à sa mort précoce, de sa passion à son engagement social, de ses lectures à ses goûts artistiques, de son style à son allure, de son goût de la mise en scène à sa générosité profonde, de sa révolte à son mysticisme, on n'en finirait pas de nommer tout ce qui fait d'elle une Romantique. Ou plutôt une héroïne romantique, comme si elle avait à l'infini interprété le personnage que lui proposait son temps.

Jusqu'au Carême se succèdent les bals masqués. Tout Paris est pris de folie. Le bal de l'Opéra, où s'écrasent plusieurs milliers d'invités dans une cohue indescriptible de masques et de travestis, est le plus célèbre. Il autorise tous les débordements, toutes les méprises, comme celle qui mettra dans le lit de Méphis (le héros du futur roman de Flora) la jeune Anglaise inaccessible dont il rêvait. C'est la porte ouverte à toutes les aventures d'un jour. Un soir, au bal, Flora noue une intrigue galante en empruntant l'identité de sa femme de chambre, Alexandrine. C'est sous ce prénom qu'un inconnu lui écrira peut-être en poste restante... Il y a aussi les bals du théâtre de la Renaissance : le dimanche 27 janvier 1839 on y donnera la pièce de Victor Hugo, *Ruy Blas*, avec Frédérick Lemaître, suivie d'un bal masqué qui

durera toute la nuit. Six mille invités danseront sur « Le galop des tambours » joué par l'orchestre de la cour dirigé par Tolbecque. Loin d'être indifférente à ces réjouissances, on voit Flora regretter de ne pouvoir assister avec son amie Olympe Chodzko à l'un des bals donnés en février 1840 :

> « L'envie d'être dans votre aimable compagnie certes me déciderait à passer une nuit dans cette horrible cohue – mais il me manque une infinité de choses – je n'ai pas de capuchon. Si vous pouviez en emprunter un à une dame de vos amies – je le mettrais avec ma robe de soie noire et tant bien que mal cela pourrait passer – car je vous avoue que je ne suis pas disposée à faire des dépenses pour cette seule fois.
>
> J'ai peur aussi d'être rudement attaquée et pour moi qui n'aime pas à parler je ne sais comment je me tirerai de là ! Je compte un peu sur vous – mais avec qui irons-nous ? Gardez-vous bien d'en parler à Janin ou autre car alors il n'y aurait plus de plaisir – »

En cette année 1840, anniversaire du règne de Louis-Philippe, les fêtes sont d'un luxe exceptionnel. Février commence par trois grands bals. On se presse aussi au bal de M. Thorn, un riche Américain dont l'originalité défraye la chronique. Quant à celui de l'ambassade d'Autriche, il a la particularité de se tenir en matinée, et de poser aux femmes des problèmes insolubles : quelle tenue adopter pour danser quand il fait grand jour ? Cette année-là, Mme de Girardin remarque une ravissante robe de taffetas bleu de ciel, garnie de trois volants bordés de petites franges blanches et portée avec un chapeau de paille de riz orné de roses ; une tenue de taffetas rayé blanc et rose avec capote en paille de riz ornée de boutons de rose ; ou bien cette élégante robe de gros de Naples citron, avec écharpe de dentelle blanche doublée de taffetas bleu, capote pareille à l'écharpe. On comprend que, face à ces élégances, Flora soit un peu gênée de sa simple robe de soie noire !

Fini le temps où elle contemplait avec envie les belles dames qui fréquentaient le Procope. Il lui arrive d'aller man-

ger une glace au Café Anglais ou de souper à minuit dans les vapeurs de tabac de Tortoni, mais elle fréquente aussi les petits troquets du Quartier latin où elle aime retrouver ses amis. On marche beaucoup alors dans Paris, même si depuis peu les omnibus ont fait leur apparition. Leurs noms pimpants, leurs coussins moelleux sont bien faits pour allécher le public : *La Gazelle, la Diligente, Les Parisiennes, les Dames blanches, les Favorites.* La taille souple dans sa robe à plis amples, un chapeau en velours à larges brides nouées sous le menton, à la main son réticule dans lequel elle parvient toujours à fourrer un livre, Flora court, dans les effluves de patchouli, de rendez-vous en réunions. Les rues sont très encombrées, et les trottoirs, quand ils existent, surpeuplés. Le bas de sa jupe est souvent taché de boue, mais elle ne se lasse pas de cette animation. L'un vend ses parapluies, l'autre expose ses tonneaux de vin; une portière a mis sa chaise sur le trottoir, histoire de profiter du spectacle, une autre lance un seau d'eau sale qui n'atteint pas le ruisseau mais inonde vos bottines; le vitrier se promène avec sa marchandise sur le dos, le charbonnier marche courbé sous son sac, le marchand de nouveautés a disposé ses calicots devant sa boutique. Une petite bonne secoue le tapis par la fenêtre, une autre jette les restes du déjeuner par la même voie. Cette agitation, ce bruit, ce désordre, cette mauvaise humeur bon enfant, cette vie enfin : voilà le Paris qu'elle aime, avec ses ruelles tortueuses, ses pavés graisseux, ses cul-de-sac, ses jardins verdoyants derrière les façades impénétrables, ses pans coupés et ses encorbellements, son désordre de maisons fastueuses et de masures sordides.

Elle a peu changé, la capitale, depuis le XVIIIe siècle. Il faudra attendre Haussmann pour assister à l'élargissement des rues, à l'édification et à l'alignement des immeubles. La nuit, il y fait encore bien sombre. Le gaz est une invention récente : sur les douze mille becs, seul un millier fonctionne au gaz. Le 6 janvier 1839, une explosion violente brise les vitres des maisons de la rue du Faubourg Saint-Honoré : un terrassier a signalé une fuite. Pour s'en assurer, des ouvriers

approchent un morceau de papier du tampon de l'égout. La réponse ne tarde pas... Mais sur les boulevards, quel enchantement ! On se promène dans les jardins de Tivoli où s'exhibent saltimbanques et danseurs de corde, au carré Marigny ou passage des Panoramas. Les Variétés, le Gymnase, les Folies Dramatiques, le théâtre Saint-Martin font salle comble. Boulevard du Crime, on se presse au mélodrame. Place de la Concorde, l'obélisque de Louqsor a été érigé avec solennité en présence de deux cent mille personnes, dit-on, en octobre 1836. Il efface le triste souvenir de la guillotine. La même année, l'Arc de triomphe est enfin inauguré. Sa construction avait commencé trente ans plus tôt ! Quant à la colonne de Juillet, destinée à perpétuer le souvenir des Journées de 1830, « monument manqué d'une révolution avortée » (Hugo) elle se dresse place de la Bastille. Elle remplace le fameux éléphant dans lequel Gavroche avait établi ses quartiers, une gigantesque maquette en plâtre d'un édifice qui ne fut jamais construit.

Flora Tristan s'imprègne aussi des idées les plus avancées de son temps. Curieuse époque qui cautionne les positions les plus rétrogrades et voit naître la femme de l'avenir... D'un côté, une femme privée des droits civiques et politiques élémentaires, réduite à l'espace domestique, vouée aux rôles d'épouse ou de mère ; de l'autre, les premières revendications d'une émancipation qui se poursuit aujourd'hui.

> « La femme n'est pas l'égale de l'homme de par la nature ; elle est dans un état d'infériorité intellectuelle, morale et civile »,

tranche le Grand Larousse universel.

La femme est non seulement l'égale de l'homme, mais elle lui est même supérieure, affirme Prosper Enfantin, le beau prophète. Autour de lui, conquises, parfois troublées, toujours enthousiastes, une poignée de saint-simoniennes met en pratique ses enseignements. La dissolution du groupe va favoriser les prises de conscience individuelles. Enfantin

perd aux yeux de certaines disciples son aura mais ses idées ont fait leur chemin. Rétablissement du divorce, amour libre, égalité, droit de vote, droit à l'instruction : les féministes veulent tout ! Quelques-unes n'hésitent pas à vivre en conformité avec leurs principes, payant parfois très cher leur audace de défricheuses, comme Claire Demar qui fustige le mariage, prône l'amour libre et finira par se suicider avec son amant. Nombreuses sont les publications qui durant une dizaine d'années vont faire entendre la voix de ces femmes. La première a été fondée par deux jeunes ouvrières saint-simoniennes, Marie-Reine Guindorf et Désirée Véret, en août 1832. Après plusieurs titres successifs, *La Femme libre* deviendra *La Tribune des femmes* et sera animée par Suzanne Voilquin, une ouvrière brodeuse, qui apprendra le métier de sage-femme en Egypte et voyagera en Russie. Ce journal disparaît en 1834, Flora est alors au Pérou. Mais le futur auteur de l'*Union ouvrière* a probablement lu ces pages qui proclamaient : « Nous qui sortons du rang des prolétaires... nous nous dévouerons pour les femmes du peuple. Nous prenons l'engagement de consacrer notre existence à l'amélioration de leur sort. »

Les bourgeoises et les femmes du monde ont emboîté le pas aux prolétaires. Flora Tristan est à la frontière de ces deux mondes. Issue de l'un, elle cherche à pénétrer dans l'autre. Son combat personnel rencontre un courant dans lequel elle se reconnaît. Elle côtoie Eugénie Niboyet, femme de lettres, saint-simonienne et épouse d'un grand avocat lyonnais, et lui donne rendez-vous à *La Gazette des femmes* dont elle fréquente les soirées du jeudi. Elles envisagent même de créer un journal ensemble mais le projet n'aboutira pas. Les femmes multiplient alors les pétitions, individuelles ou collectives : en l'absence de tout droit, elles sont la seule façon de faire entendre leur voix. Le 20 décembre 1837, Flora adresse à son tour à la Chambre des députés une pétition pour le rétablissement du divorce. Dans les bureaux de *La Gazette des femmes*, rue Laffitte, elle retrouve aussi Hortense Allart. Ce journal, le plus radical de la presse fémi-

niste de l'époque, a été créé en juillet 1836 [109]. Hortense, un ruban rouge au cou dont elle veut faire un signe de ralliement, y défend un projet d' « Association pour l'amélioration du sort de la femme ». Cette ancienne maîtresse de Chateaubriand, séparée de son mari un an après son mariage, plaide pour l'amour libre et l'égalité des droits. En 1836, elle a fait paraître son ouvrage *La Femme et la Démocratie de nos temps*. Elle incarne alors dans les salons le type même de la femme émancipée. Elle apprécie « l'esprit actif » et « la conversation amusante [110] » de Flora. Mais Flora se sentira plus proche de Pauline Roland. Celle-ci tente de vivre la doctrine saint-simonienne avec une intégrité totale, qui lui vaudra bien des déboires. Institutrice, journaliste, vivant de travaux alimentaires, cette jeune femme pauvre participera à *L'Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux, à la *Revue indépendante* qu'il fondera avec l'aide de George Sand, puis à sa communauté de Boussac. Difficile de ne pas être sensible à sa générosité et à la pureté de son engagement. Pour Flora, une telle amitié est précieuse, et elles se verront davantage de 1842 à 1844. Les deux femmes vont évoluer dans la même direction, l'association (Pauline fondera l'*Association des Instituteurs, Institutrices et des professeurs socialistes*). Elles resteront liées, et après la mort de Flora, Pauline, mère de trois enfants, s'occupera d'Aline. Emprisonnée, déportée puis graciée, elle mourra à son retour d'Algérie en 1852.

Flora fait son miel de tout. L'atmosphère enfumée des réunions de *La Gazette*, les éclats de voix, les proclamations parfois grandiloquentes et les discussions acharnées sont un aliment de plus pour sa curiosité. Elle écoute, emmagasine les idées, réfléchit, lit, écrit. Son activité est débordante. Elle n'a pas un moment à elle. Et, en même temps, il lui semble receler d'inépuisables réserves d'énergie, que l'époque ne lui permet pas d'employer comme elle le souhaiterait. Même dans les milieux les plus avancés, peu de place est laissée aux femmes. Ainsi, les disciples de Fourier ont-ils refusé aux femmes le droit de participer au banquet du premier anni-

versaire de la mort du maître, lui qui avait fait de l'égalité des sexes la base de son système social ! Au docteur Louis Evrat dont elle vient de faire la connaissance, elle écrit :

> « Savez-vous, Monsieur, que depuis hier j'ai pensé plus d'une fois à notre étrange conversation – et nous voir réduits des êtres d'action como nous, à nous chauffer au coin du feu dans l'hiver, et nous promener bêtement au bois de Boulogne dans l'été – oh ! c'est à nous faire tordre les mains de désespoir ! Il y a des moments, quand je pense à tout ce que je pourrais faire, quand je sens combien j'ai de force et de vie et que tout cela ne sert à rien, si ce n'est à me tourmenter... oh ! quand je pense à cela c'est à me briser la tête contre les murs [111]. »

Cette vitalité, cette force inemployée, ce besoin d'action, ce tourment n'abandonneront jamais Flora Tristan. A la lire, on comprend combien cette période est à la fois stimulante et frustrante pour elle. Quel écart entre ses aspirations et ses rêves, et la réalité de sa situation ! Or, une fois de plus, c'est son mari, André Chazal, qui va se charger de la rappeler à l'ordre. Violemment.

5

UN FAIT DIVERS

Bien loin de la rue du Bac et des milieux intellectuels, André Chazal, lui, vivotait dans le village de Montmartre. Il sentait la haine monter en lui. Incapable d'oublier sa femme, il en faisait une obsession, et sa souffrance devenait insupportable à force d'être ravivée. Nuit et jour, il pensait à elle. Aucune nostalgie, aucune tendresse, aucun amour dans cette hantise, mais un ressentiment de plus en plus amer. Et, bientôt, l'idée fixe : il devait la tuer. Sa propre vie était à ce prix. Il la rendait responsable de ses échecs, du grand désastre de son existence : sa faillite, sa pauvreté, la perte de ses enfants. Il ne voyait pas ses insuffisances à lui, sa lâcheté, son impuissance, sa rigidité psychique. Le jugement n'avait pas été appliqué, ses enfants étaient toujours chez sa belle-mère qui refusait de lui rendre son fils sans un papier officiel. Puisque la justice des hommes n'avait pas été capable de lui restituer ses droits, il se ferait justice lui-même. La lecture des *Pérégrinations* ne fit qu'amplifier son exaspération et le renforcer dans ses certitudes. La Paria était un danger moral pour ses enfants. Il fallait la supprimer.

« Au 20 mai la décision de tuer ma femme a été en quelque sorte arrêtée », dira-t-il lui-même, sans l'ombre d'un remords [112].

Ce jour-là, il dessine avec soin une pierre sépulcrale destinée au tombeau de Flora. En haut, il a écrit ces mots : « La

Paria », en bas : « Il est une justice que tu fuis, qui ne t'échappera pas. Dors en paix pour servir d'exemple à ceux qui s'égarent assez pour suivre tes préceptes immoraux. Doit-on craindre la mort pour punir un méchant ? ne sauve-t-on pas ses victimes ! »

Cette représentation morbide concrétise son fantasme : c'est devenu un projet. Le rite conjuratoire a la force des épingles qu'on enfonce dans l'effigie de son ennemi. Chazal y ajoute son verbiage de justicier. Il a levé un interdit. Il peut se préparer à agir.

Le 11 juin, il achète deux pistolets, une cinquantaine de balles, deux moules pour en fondre d'autres, de la poudre, des capsules. Comme tous les obsessionnels, il prépare minutieusement son geste et ne laisse rien au hasard. Enfermé dans ses pensées, il devient encore plus sombre que d'ordinaire. Pourtant, au début du mois de juillet, il éprouve le besoin de se confier : il révèle son dessein à son ami Robert, graveur comme lui. Robert, les larmes aux yeux, a beau le supplier de n'en rien faire, Chazal promet qu'il aura tué sa femme avant huit jours. Eperdu, Robert prévient un autre collègue, Bailly, qui lui-même alerte Antoine, le frère de Chazal. Celui-ci se rend chez lui, essaie de le raisonner : peine perdue. Au contraire, il semble que chaque intervention le renforce un peu plus dans sa décision. Antoine, avec toute l'autorité d'un frère aîné installé dans la vie, a beau exiger qu'il lui remette ses pistolets, Chazal refuse. Alerté, le maire de Montmartre promet qu'il tentera à son tour de le désarmer. Sans doute, a-t-il d'autres soucis en tête, ou ne croit-il pas à cette résolution, car on n'entend plus parler de lui. Les proches de Chazal, eux, s'inquiètent. Ils ont remarqué l'exaltation qui saisit Chazal chaque fois qu'il parle de sa femme. A l'atelier, de plus en plus souvent, il cesse son travail et s'absorbe dans ses pensées. Bailly décide d'écrire à Anne pour lui demander de renvoyer Ernest, afin de donner un commencement d'exécution au jugement de séparation qui confiait le fils à son père. Ernest retourne chez son père. Mais André Chazal ne change pas

d'avis. Il est déjà trop loin pour être accessible. Le déni de justice n'est qu'un prétexte, un détonateur. A ses yeux, tout ce qu'il endure depuis des années est une injustice.

Le 31 juillet, exaspéré, il demande un rendez-vous à Flora, officiellement pour discuter. Elle ne répond pas. Chazal l'attend en vain, persuadé que sa « femme étant d'une haute famille, elle n'a(vait) pas voulu condescendre » à lui donner des explications. Ce mépris, réel ou supposé, sans doute en a-t-il déjà trop souffert. L'article du *Voleur,* paru le jour même, contribue-t-il à cette impression ? C'est bien possible : une femme dont la famille avait fréquenté le grand Simon Bolivar... Toujours est-il que ce silence accroît sa paranoïa et conforte sa résolution.

A partir de cette date, Ernest voit souvent son père manipuler ses pistolets chargés. Presque tous les dimanches, il s'entraîne à tirer. Deux fois, il rentre vers 6 heures du soir et les pose sans un mot sur son bureau, enveloppés dans un mouchoir. Il est de plus en plus renfermé et ne quitte plus son air menaçant.

Le 30 août, Flora le rencontre pour la deuxième fois en rentrant chez elle, au coin de la rue de la Planche. Il la fixe d'un regard dément. Il a les deux mains dans ses poches, la forme des pistolets se dessine nettement. Le cocher, s'apercevant de l'air épouvanté de la jeune femme, la fait remonter dans son cabriolet. Le danger se rapproche, mais Flora ne sait pas encore qu'elle est la cible de Chazal et croit qu'il manigance à nouveau d'enlever sa fille. Toutefois, quand elle s'aperçoit qu'à deux reprises il a rencontré Aline et n'a rien dit ni tenté, elle comprend enfin que, cette fois, c'est elle qui est visée.

Vers la même époque, Chazal est pris d'une intense activité épistolaire. L'écriture est symptomatique chez lui. Il écrit une longue lettre très confuse au Procureur général, rappelant ses multiples appels à la justice, leur fin de non-recevoir et la mise à mal du contrat social qui en résulte. Il se réclame du « droit de nature » qui fait de l'homme le protecteur de ses enfants, demande comme une faveur qu'Aline soit confiée à un tuteur (son frère) et surtout, prévient :

« Quand vous recevrez cette lettre, justice sera faite et je serai à votre discrétion... »

Parallèlement, il rédige deux autres lettres, l'une adressée à sa belle-mère, et l'autre à sa femme de ménage :

> « Ma chère madame Mori,
> Fatigué de mes longs chagrins domestiques, fatigué d'étendre mes peines sur tout ce qui m'entoure et sur mes enfants, je prends le parti de les émanciper en les mettant sous la direction d'un tuteur. Si les préjugés n'étouffaient pas en vous l'intérêt que vous m'avez toujours témoigné, je mettrais votre obligeance à contribution. Je vous prierais de ne pas déserter la maison. Je vous recommande bien Ernest. Tenez-moi au courant de tout ce qui se fera. Je me recommande à mon frère. Si le préjugé qui domine tout lui inspire des répugnances, adressez-vous à M. Houblou, imprimeur lithographe, pour faire dessiner la pierre à Ernest, il paraît y prendre goût. S'il faut un consentement et qu'on exige une signature, prévenez-moi. Celui qui voudra bien tenir ma place auprès de mes enfants aura des droits éternels à ma reconnaissance. J'espère que ma confiance tant de fois trahie, n'échouera pas cette fois au port. Quand tout sera fini, oubliez-moi ; c'est là le vœu que je forme [113]. »

Tout est déjà consommé dans l'esprit de Chazal. Ce n'est plus qu'une question de circonstances. Il met ses affaires en ordre, prenant la précaution de donner un tuteur à Ernest afin que Flora n'en ait pas la garde. Il s'attend à être emprisonné, voire peut-être condamné à mort. Cet adieu à sa femme de ménage, qui dira travailler gratuitement pour lui depuis quinze mois, éclaire sa solitude, fût-elle imaginaire. Il y a aussi quelque chose de touchant dans cette volonté de transmettre son métier à son fils – qui à notre connaissance ne choisira pas de suivre les traces de son père. Mais Chazal aura un petit-fils qui l'exaucera au-delà de toute espérance...

Ernest se rend bien compte que son père est de plus en plus étrange. Comment peut réagir un adolescent de 14 ans dont le père médite le meurtre de sa mère ? En lui demandant de retourner vivre avec lui, c'est un peu comme si on

lui en avait confié la responsabilité. Ce père, il sait de quoi il est capable. N'a-t-il pas déposé contre lui quand il a été accusé d'inceste ? Il l'a vu, il l'a entendu, il a couché dans le même lit que sa sœur et lui, il a écouté la petite Aline se plaindre de douleurs dans le bas-ventre. La peur, la culpabilité et le dégoût se mêlent en lui. Il finira par se rendre chez sa mère et lui confier ses craintes. Qu'elle se méfie, cet homme est dangereux.

Sept fois en trois semaines, vers 11 heures, le marchand de vin situé en face du 100 bis, rue du Bac, verra entrer un petit homme à lunettes, un livre à la main. Il s'installe toujours à la même table, près de la fenêtre qui donne sur la rue très étroite à cet endroit-là. Il jette des coups d'œil furtifs en faisant semblant de lire un manuel de géométrie et paraît guetter quelqu'un. Il ne boit pas de vin, ou très peu, mange frugalement. Au bout de deux heures, il appelle le traiteur, règle et repart en fixant la porte de l'autre côté de la rue. Chazal épie sa proie.

Le 4 septembre, la menace se précise. Il fait écrire par un écrivain public une lettre à Flora Tristan, dans laquelle un certain Pommier, employé de la Société des Lettres, lui demande de passer à son cabinet entre 10 h et 11 heures le lendemain. Mais Flora, sur ses gardes, s'y rend à 9 heures du matin, et comprend qu'il s'agit d'un piège. Cette fois, elle sait qu'il veut la tuer. Quelque part, n'importe où, n'importe quand, un fou est là qui rôde et cherche à l'abattre. Elle ne sort presque plus de chez elle. Il n'est rien de pire que ce sentiment diffus de persécution venant d'un être qu'on connaît intimement, dont on sait la haine et la démesure. Elle se sent prise au piège. Malgré sa détermination, une immense lassitude s'empare d'elle, comme un renoncement, ou l'envie d'en finir. Voilà treize ans qu'ils sont séparés, treize ans qu'elle cherche à lui échapper, à se libérer de lui. Treize ans qu'il la poursuit, de plus en plus acharné à sa perte. Le chasseur compte aussi sur l'usure de la proie. Chazal est la malédiction de sa vie, jamais il ne la lâchera.

Un soir, Ernest, inquiet, demande timidement à son père pourquoi les pistolets sont toujours chargés : veut-il faire un

mauvais coup ? « C'est possible si on me pousse à bout », lui est-il répondu. On imagine l'angoisse du garçon.

Le lendemain, le lundi 10 septembre 1838, André Chazal part de chez lui, à Montmartre, entre 9 heures et 10 heures, comme à son habitude. A 11 heures, il entre chez son marchand de vin, et s'installe à sa place accoutumée. Il reste à son poste plus longtemps que d'ordinaire, comme si quelque chose lui disait qu'il faut être patient, ou qu'il a décidé cette fois d'aller jusqu'au bout. A 15 h 30, cependant, il se décide à lever le camp. Il reprend la rue du Bac comme à regret, les mains dans ses poches où se dessine la forme des pistolets, quand, soudain, il se trouve face à face avec Flora qui rentre chez elle. Flora sait alors que l'instant est venu. Il s'avance vers elle. Ils sont à quatre pas l'un de l'autre. Elle pourrait lui échapper en se précipitant dans une boutique. Mais elle subit ses persécutions depuis trop longtemps, et elle se contente de regarder Chazal s'avancer vers elle, résignée à l'inévitable [114].

Tout se déroula comme au ralenti. Chazal quitta le trottoir, fit le tour par la chaussée et revenant derrière elle, il tira un coup à bout portant. Puis il posa sur le trottoir le pistolet dont il venait de se servir et sortit le second pistolet armé.

Flora sentit à peine le coup, mais ses jambes fléchirent sous elle et elle tomba sur les genoux. Elle se traîna jusque chez le marchand de vin, où l'on se précipita pour l'aider. On défit son châle. Le trou était imperceptible, juste sous l'omoplate gauche, mais la balle avait pénétré profondément. La blessure était grave. Elle fut transportée inanimée chez elle.

Après le coup de feu, il y eut un instant de sidération. Un cordonnier, attiré par la détonation sortit de son échoppe et ordonna à Chazal de remettre son arme. André Chazal n'offrit aucune résistance, rendit ses pistolets et se laissa conduire chez le commissaire de police en indiquant lui-même l'adresse. En chemin, il dit à ceux qui l'accompagnaient que « le second pistolet n'était pas pour lui, qu'il

n'était pas assez lâche pour se tuer, et que tout ce qu'il regrettait était d'avoir manqué son coup et de ne pas avoir fait deux orphelins. S'il n'avait pas tiré une deuxième fois, c'était par crainte de blesser une autre personne que sa femme [115] ». Il fut conduit à la prison de la Conciergerie.

Des médecins furent appelés auprès de Flora Tristan. La balle avait pénétré au-dessous de l'épaule gauche et était venue se loger au-dessous du sein. On ne pouvait pas l'extraire. Son état fut jugé alarmant. Une litière épaisse fut répandue devant son domicile, les voitures roulèrent au pas. Toute la journée, les gens défilèrent pour prendre de ses nouvelles [116]. Le soir même, les journaux annonçaient la nouvelle. Le bruit se répandit par erreur que Mme George Sand avait été blessée par son mari. Tout Paris en parla.

> « La grande nouvelle est l'assassinat de Mme Flora Tristan par son mari : la voilà plus célèbre en une heure qu'après dix années de vie littéraire. George Sand a eu cette semaine deux échecs en célébrité féminine : Mme Flora Tristan assassinée, et Mlle Dangeville qui lui fait la nargue du haut du Mont-Blanc »,

commenta avec humour Sainte-Beuve, faisant d'une pierre deux coups [117].

L'état de Flora ne tarda pas à s'améliorer. Elle resta pourtant souffrante six semaines, et les journaux donnèrent régulièrement de ses nouvelles : le 20 septembre, on constatait déjà une amélioration, le 30, elle pouvait descendre dans le jardin et était même sortie en voiture. Le 10 octobre, elle semblait à peu près rétablie et publiait dans *L'Artiste* un article intitulé « De l'art depuis la Renaissance », travail jugé « fort remarquable sous le rapport de l'érudition ». On le voit : elle n'avait pas perdu son temps et sut profiter et de son repos forcé et de cette notoriété imprévue.

Elle avait même fait mieux. Elle avait écrit un roman : *Méphis, le Prolétaire*.

Toutefois, quelques mots envoyés à Olympe Chodzko nous la montrent sous un autre jour :

« Enfin je suis libre. – Mais malade triste et désolée de l'acte de courage que je viens de faire – Comment allez-vous ? Si vous avez un moment venez me voir ma blessure me fait horriblement souffrir
adieux
Flora »

Deux mois après la tentative de meurtre de son mari, Flora Tristan adressait aux députés une pétition de 8 pages imprimées sous la forme d'une petite brochure : elle y réclamait l'abolition de la peine de mort.

En ce 31 janvier 1839 [118], on se presse dès le matin au Tribunal pour assister à l'affaire Chazal dont la presse a largement rendu compte. Les femmes, surtout, sont si nombreuses qu'elles envahissent les bancs destinés d'ordinaire au barreau. « Le retentissement du crime, la gravité de l'accusation, la singularité des détails qui s'y rattachent et l'espèce de célébrité littéraire qu'a voulu conquérir Mme Chazal » expliquent cette affluence selon le rédacteur du *Droit*. Bref, c'est à une pièce de théâtre palpitante qu'est venu assister le public : solennité de la Cour, célébrité de la victime, horreur du crime auquel elle a échappé de justesse. Le parfum d'immoralité attaché à ses écrits, sa beauté et les rebondissements de sa vie conjugale font de Flora la véritable vedette de ce procès, même si c'est Chazal, excellent au demeurant dans son rôle de mari assassin, qui occupera le devant de la scène d'un bout à l'autre des débats.

L'accusé est introduit le premier. De petite taille, portant des lunettes et vêtu d'une redingote à la propriétaire blanc cassé, il est l'objet de la curiosité du public. Mais rien ne le distingue, il est d'une banalité et d'une placidité à toute épreuve. Son visage ne trahit ni trouble ni émotion, et il paraît même remarquer avec une certaine satisfaction l'attention dont il est l'objet. Ce sang-froid ne le quittera pas durant les deux jours du procès, malgré les interrogatoires serrés auquel il sera soumis. Il le dira : depuis son geste, il est soulagé d'un poids, en paix avec lui-même. Seuls signes du

délire qui s'est emparé de lui : les papiers nombreux qu'il compulse et les discours minutieux de justification, « interminables divagations » selon le Président, excédé par les digressions d'un accusé qui, à chaque question, remonte à la source des faits et en déroule sans fin l'enchaînement. Le public et les jurés s'attendaient à un fou furieux ou un coupable bourrelé de remords. A la place, ils découvrent un petit bonhomme raisonneur, calme et obstiné, à la conscience sereine. Il prend des notes. Même l'accusation d'inceste sur laquelle l'avocat général revient plusieurs fois ne l'ébranle pas. Chazal nie tranquillement, n'y voyant qu'« une trame odieuse ourdie contre [lui] ».

On ne peut ni le haïr ni le plaindre. Cet homme est isolé dans sa logique, hors d'atteinte. Le Président cherche-t-il à savoir pourquoi il a acheté des pistolets ?

> « Pour me défendre, répond-il, en cas d'agression suscitée par ma femme.
> — Mais ne deviez-vous pas, au contraire, vous en servir pour assassiner votre femme ?
> — Oui, c'est vrai je voulais m'en servir contre ma femme, ou plutôt contre une autre personne. (...) Je ne voulais pas frapper ma femme parce que c'est ma femme, et quelles que soient les douleurs qu'elle m'a fait éprouver, je voulais l'épargner et frapper l'avoué Duclos, son complice, l'artisan de toutes les machinations infernales qui m'ont réduit au désespoir ; je voulais aussi faire périr un autre individu... »

Lui demande-t-on s'il a des reproches précis d'immoralité contre sa femme, des preuves ? Il reste dans le flou et se targue de ne pas être l'un de ces maris qui « vont attendre derrière la porte pour prendre leur femme en flagrant délit ». Mais il ne se prive pas d'accuser à nouveau maître Duclos. Quant au deuxième individu, il s'arrête toujours au moment de le nommer. Allusions, insinuations ne permettent pas d'identifier cet homme, le même sans doute qu'il a trouvé chez sa femme quand il est venu récupérer Aline. Selon Chazal, Duclos a servi d'éminence grise à

Flora. C'est grâce à ses conseils et à ses propres relations mondaines, à ses amis, qu'elle a gagné son procès. Derrière le conflit de personnes, se devine aussi un conflit de classes et, ironie de l'histoire, Flora Tristan est du côté des nantis, et son mari, de celui des pauvres. Maître Duclos, présent dans la salle et appelé à la barre à titre de témoin, expliquera en détail les différentes procédures intentées sur ses conseils, et en particulier, la saisie du mobilier de Chazal à l'issue du jugement en séparation gagné par Flora. Il s'agissait de l'amener à transiger, dit-il, ou à faire la preuve de son dénuement afin d'obtenir la garde d'Ernest. Remarquons que dans la lutte sans merci qui l'a opposée à son mari, Flora ne s'est guère embarrassée de scrupules...

Dans la bouche de Chazal, reviennent, comme un leitmotiv, le souci de ses enfants et celui de sa dignité d'homme. Il a constamment réclamé ses enfants à la justice, rappelle-t-il. Il avait le devoir de les protéger.

« La seule étincelle de justice qui me fut accordée par le jugement, c'est mon fils », répète-t-il, faisant allusion au jugement qui a suivi la séparation de corps en 1838.

Amour paternel ? Mais cet homme n'a rien fait pour ses enfants de 1825 à 1832, n'a jamais donné un sou pour les nourrir, les habiller, les élever. C'est Flora qui a travaillé. Il est soupçonné d'inceste, et pas plus que le Président du Tribunal, on n'est convaincu par ses arguments qui ne visent qu'à accuser Flora de complot...

L'avocat général demande à Chazal de s'expliquer sur son acte :

> « Il rapporte qu'il était très malheureux, que la vie lui était devenue insupportable, qu'il était dénué de ressources et qu'il ne voyait qu'un avenir de misère pour lui et ses enfants. Mais le grief sur lequel il paraît insister principalement, c'est de n'avoir pu arracher à sa femme ses enfants, qui ne portaient même pas son nom, et qui, suivant lui, étaient sans famille et sans état social. »

Il y a là pour un homme comme Chazal, dans la société qui est la sienne, une situation et une vérité intolérables :

la démonstration de son indignité, de sa non-existence d'homme et d'être social. Cet individu faible, déjà jugé dans sa jeunesse inférieur à son frère, se sent sans doute profondément coupable d'avoir tout manqué, y compris ce que le dernier des hommes doit pouvoir assurer : son rôle de chef de famille. Il n'a même pas été capable de laisser son nom à ses enfants. A ses propres yeux, il est un raté. Et la preuve vivante de son infériorité, c'est sa femme – à qui tout réussit. La tuer est la seule chose qui puisse le rendre à son état d'homme. Peu importe qu'il ait échoué, même s'il le regrette et déclare qu'il serait prêt à recommencer : il a agi. Il a recouvré sa dignité. Que la justice suive son cours. Ce n'est pas ce fanatique de légalité qui l'en empêchera. Tout plutôt que l'humiliation.

> « Je dis que j'aime mieux finir mes jours dans les prisons que de reparaître dans la société pour y être sali, avili, et jouer le rôle d'un être ignoble et dégradé. Je réclame donc d'être condamné à la prison. »

Après l'interrogatoire de Chazal et le défilé des témoins à décharge, le Président demande d'introduire le principal témoin : Mme Chazal. Mais Flora, comme toutes les stars, aime se faire attendre : elle ne s'est pas encore présentée, déclare l'huissier. L'audience est suspendue durant une demi-heure, de quoi laisser le temps à Flora d'arriver et aux langues de se délier. On imagine que sur les bancs les commentaires vont bon train. A la reprise de l'audience, une fois le silence rétabli, on introduit Mme Chazal.

L'entrée en scène de Flora Tristan est un chef-d'œuvre du genre. Petite, elle est vêtue avec élégance, « son chapeau de velours vert, orné d'un voile noir, encadre gracieusement une figure remarquable par la délicatesse des traits et leur régularité. Un joli nez grec, de beaux cheveux noirs, des yeux expressifs, un teint d'Espagnole » : la salle entière est sous le charme et la suit des yeux avec une attention passionnée.

Flora s'avance lentement vers la barre. Plein d'égards pour cette ravissante victime, le Président lui fait avancer un siège. Elle parle d'une voix si faible que ses réponses aux premières questions sont à peine audibles. Cette confusion joue à son avantage : on comprend trente-deux ans à la place de trente-cinq. Le Président lui demande de parler un peu plus fort :

> « Je ne peux, Monsieur.
> — Prenez un instant de repos, madame.
> Mme Chazal, chancelant sur son siège, – De l'eau !
> On s'approche de Mme Chazal, on lui prodigue des soins ; elle paraît se remettre et boit une partie du verre d'eau que le garçon de salle vient d'apporter. »

Quelques instants de silence encore... Le Président s'adresse avec ménagement au témoin. Comment la salle ne serait-elle pas suspendue à ses lèvres ?

Flora va répondre avec une délicatesse et une bonne volonté confondantes. Elle interprète avec talent son rôle de victime innocente. Elle se garde bien d'accuser son mari, il lui suffit de rappeler les faits, ils sont assez parlants. Pas une seule fois, elle ne regarde vers le banc des accusés. Aucun dialogue entre les époux, même quand le Président les y engage. Mise en garde de leurs avocats respectifs ou réel désir de laisser faire la justice ? Ils s'en tiennent strictement au cadre juridique. Une incommensurable distance les sépare, défiant l'espace étroit du Tribunal. Difficile d'imaginer qu'ils ont vécu ensemble, qu'une vie commune, trois enfants et une longue histoire de haine, de disputes et de procès les lient. Dès le début, Flora précisera qu'il n'y a jamais eu entre eux ni accord, ni mésentente. Des étrangers. Une erreur de distribution. Elle ne l'a jamais aimé, il le savait, et a tenu malgré tout à l'épouser. Interrogée sur ses ressources, elle rappelle la pension de 2 500 F que lui verse son oncle, les 3 000 F hérités de sa grand-mère en 1830. De 1825 à 1830, elle s'est placée comme dame de compagnie chez des dames anglaises, mais ne peut en fournir la preuve.

Tout cela est dit calmement, avec retenue et presque timidité, mais sur le ton de l'évidence.

Au regard de cette dignité, les reproches de Chazal paraissent bien légers : il a pour seuls griefs « ses voyages, les apparences, le mystère dont elle s'est environnée ».

On appelle à la barre Ernest, leur fils. Loin de s'opposer à ce témoignage comme il en a le droit, Chazal déclare au contraire le souhaiter. Le jeune garçon, paralysé, revient en partie sur sa déposition lors de l'instruction du procès pour inceste. On en fait lecture. Elle accable le père.

Si André a tout perdu, Flora n'est en rien responsable de son échec. Il est allé tout seul au-devant de son destin, en voulant précisément la femme qu'il ne lui fallait pas. Un enfant par an, une vie étriquée aux côtés d'un homme qui ne la valait pas et qu'elle n'aimait pas : quel autre choix avait-elle que la rupture ? Il n'est pire autorité que celle d'un homme sans caractère. Chazal avait cherché à se prévaloir du pouvoir que lui donnaient les lois. Avec une femme comme Flora, il eût mieux valu miser sur le respect mutuel. Flora avait aspiré à la liberté de toutes ses forces. Elle avait brisé le carcan qui la maintenait prisonnière. Elle avait mené une vie de fugitive. Il l'avait persécutée durant des années. Peu à peu, elle était parvenue à lui retirer tout droit sur elle et sur ses enfants. Elle avait réussi par ses propres moyens. Et, comment s'en étonner ? Elle avait fini par pousser Chazal à la faute. Elle n'était pas près de laisser échapper cette occasion. Cette tentative d'assassinat, pour pénible qu'elle ait été, est la chance de sa vie.

Il faudra toute l'habileté de Jules Favre, l'avocat de Chazal, pour faire sortir Flora de son rôle de composition. Pourquoi ce républicain, défenseur des mutuellistes puis des Canuts lors des émeutes lyonnaises de 1834, et plus récemment, de la jeune saint-simonienne Laure Grouvelle défend-il Chazal contre Flora, dont les idées rejoignent les siennes sur bien des points ? Est-il particulièrement sensible à la question de l'amour et du droit paternel, comme le pense son biographe [119] ? L'avocat attitré des républicains,

célèbre pour son engagement personnel dans les causes qu'il défend, estime-t-il que la victime sociale dans cette affaire est Chazal ? Il aime faire parler de lui. Il mettra tout son talent, et son sexisme, au service de son client [120].

Un témoin à décharge a évoqué la violence de Flora Tristan envers une ouvrière. Elle-même a reconnu que Chazal la mettait hors d'elle. Jules Favre va s'employer à faire craquer son personnage de femme douce et lui faire perdre son calme. Il utilise les *Pérégrinations* pour donner la preuve de son immoralité. Quelques passages astucieusement choisis, l'amour de Chabrié, la tentation de la bigamie, le portrait d'Escudero sont lus en public. A plusieurs reprises, elle réagit avec sa fougue habituelle, ne s'attirant qu'une gentille remontrance du Président, qui, décidément conquis, répond aux protestations de maître Favre par un « Il faut passer quelque chose à la vivacité d'une femme » plein d'indulgence.

La plaidoirie brillante de Jules Favre s'ouvre sur un conte de fées :

> « Dans l'atelier de Chazal, venait une jeune fille pauvre, très pauvre, qui n'avait même pas de bois pour se chauffer... mais aussi belle, très belle, douée d'une imagination ardente... d'un cœur brûlant. Ils se rapprochèrent, ils s'aimèrent ! »

Malgré les protestations furieuses de Flora, Jules Favre continue :

> « Chazal, éperdument amoureux, triompha de tous les obstacles, il épousa Flora Tristan. »

Plus loin, il utilise les écrits de Flora Tristan – y compris le dernier, son roman *Méphis*, pour administrer la preuve de son immoralité, et renverse les rôles en faisant d'elle la persécutrice de Chazal. Il réclame enfin l'acquittement de son client. L'avocat général, lui, conclut à la culpabilité de l'accusé, assortie des circonstances atténuantes. Il sera suivi par les jurés qui délibèrent durant une heure.

La Cour condamnera André Chazal à vingt ans de travaux forcés et à une peine d'exposition. Le bagne.

Les jurés demanderont à l'unanimité une commutation de peine. Chazal sera condamné à vingt ans de prison qu'il purgera à Gaillon, dans l'Eure. Quand il sortira, sa femme sera morte depuis longtemps.

Mais pour l'instant, en ce 2 février 1839, elle est libre – pour la première fois de sa vie.

6

ROMANCIÈRE

Du drame vécu au mélodrame rêvé, il n'y a qu'un pas. Premier et dernier roman de Flora Tristan, *Méphis* était paru dix semaines plus tôt, le 17 novembre 1838. Son éditeur, Ladvocat, avait publié Casimir Delavigne, Hugo, Vigny, Sainte-Beuve sous la Restauration. Flora venait de signer un contrat avec lui pour plusieurs ouvrages. Il devait rééditer les *Pérégrinations d'une paria* et faire paraître *Méphis* dans les meilleures conditions. Elle exerça sur lui les pressions habituelles, n'hésitant pas à marchander pour défendre au mieux ses intérêts. Elle s'engagea à livrer les exemplaires restants des *Pérégrinations*, ainsi qu'une suite, les tomes III et IV. Elle promettait en outre pour la même date, novembre 1838, *Méphis* et un autre roman, *La Fille de Lima*. Mais Flora reprocha à son éditeur de ne pas honorer les billets à ordre qu'il avait signés et le poursuivit en justice en août 1839. Son âpreté est celle d'une femme seule qui se bat bec et ongles aussi bien pour défendre ses intérêts financiers, son livre face à la presse, que le respect de son texte. Ainsi la voit-on revendiquer l'emploi du verbe « harmoniser », qui n'est pas reconnu par le *Dictionnaire de l'Académie*, mais figure dans le *Dictionnaire classique de la langue française* qu'elle a consulté. Après avoir fait état avec précision de ses sources, elle conclut :

> « J'ai adopté s'harmoniser de préférence à s'harmonier parce que j'en trouve les consonances plus douces à

> l'oreille. L'imparfait – je m'harmoniais, le participe présent, s'harmoniant sont à faire grincer des dents.
>
> Je vous prie Monsieur de vouloir bien donner place à ma juste réclamation dans votre plus prochain numéro [121]. »

Ce détail révèle à la fois un trait de caractère et une méthode de travail. Une fois de plus elle revendique une position personnelle, dans un domaine où elle pourrait douter d'elle-même. Mais l'avenir donnera raison à son sens du mot juste : « s'harmonier » a disparu de notre langue...

Elle accable le pauvre Ladvocat de conseils et de directives, faisant preuve d'une sécheresse de cœur qui n'a pour excuse, peut-être, que l'état fébrile qu'engendrent la parution d'un livre et la proximité d'un procès important pour elle. Qu'on en juge :

> « J'ai su mon cher Monsieur le malheur qui vous avait frappé – il n'y a point de consolations à offrir pour de semblables douleurs – j'ai passé par là – Ayons foi seulement en celui qui dirige toute chose Dieu nous envoie nos enfants il nous les reprend que sa sainte volonté soit faite – Je ne sais pas si Mad. Camille a foi en la providence et dans cette incertitude je n'irai point la voir parce que je n'aurai rien à lui dire [122]. »

La suite de la lettre est consacrée, sans transition, à ses soucis éditoriaux. Flora Tristan, si capable de mensonge, peut aussi afficher une franchise frisant l'inconscience ou l'égoïsme. Toute vérité est-elle bonne à dire ? Elle répugne à masquer ses sentiments pour de simples raisons de convenance ou de politesse. Mais elle n'éprouve aucun scrupule à le faire s'il y va de ses intérêts ou de ceux de la cause qu'elle défend. Quant au procès dont la date est annoncée au 10 janvier, « ce serait bien le moment de faire quelques annonces dans les grands journaux », conseille-t-elle à son éditeur, confirmant son sens inné de la publicité.

Méphis n'eut pas le succès des *Pérégrinations*, mais ce roman nous livre certains traits de la personnalité et des idées de Flora, à un moment clef de sa vie. Roman auto-

biographique ? Pas vraiment, même si son auteur nous prévient elle-même qu'il faut savoir lire un roman : sous le masque de l'invention, se devinent certaines vérités. Tentons d'abord d'en résumer l'intrigue.

Maréquita, fille d'une cantatrice italienne et d'un grand seigneur espagnol qui l'a abandonnée, est élevée par son grand-père à Séville. Elle aime avec passion don Olivera, issu d'une des plus anciennes familles d'Espagne. Craignant qu'à son tour Maréquita ne soit victime d'un grand d'Espagne qui ne consentirait pas à une mésalliance, son grand-père encourage le chevalier d'Hazcal, courtisan hypocrite. Le chevalier compromet don Olivera dans un complot et le fait arrêter. Pour le sauver, Maréquita n'a d'autre solution que de se vendre au ministre de la Justice, un vieux duc, et d'épouser le traître Hazcal. Après bien des désillusions, elle s'installe à Paris sous le nom de Mme d'Alvarez. Elle y rencontre le beau Méphis, alias John Lysberry, de son vrai nom Jean Labarre. Son charme magnétique opère sur Maréquita, qui tombe passionnément amoureuse de lui. Qui est Méphis ? Laissons-le nous révéler lui-même sa véritable identité :

> « (...) Madame, je suis... et il hésitait sur l'expression – je suis un homme du peuple... ce qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de prolétaire.
> — Un prolétaire ! mais on en compte, je crois, vingt-cinq millions en France [123]. »

Ce dialogue percutant est suivi d'un long développement sur les prolétaires en France ! Quant à Méphis, fils de pauvres pêcheurs de Dieppe, il a jadis sauvé de la noyade l'enfant d'une riche milady anglaise. Elle lui a donné une éducation soignée. A la suite d'une trahison, il a dû fuir l'Angleterre et gagner sa vie. Tour à tour élève du peintre Girodet, docker à Paris, étudiant en médecine, contrebandier, Méphis a connu les affres de la misère, la tentation du mal et fréquenté les milieux les plus variés – occasion pour Flora Tristan de les décrire tour à tour. Méphis vit pour son

idéal : consacrer sa fortune au peuple et se dévouer à l'humanité. Son amour pour Maréquita est une suite de péripéties orchestrées par deux traîtres, un prêtre machiavélique et un dandy amoureux de Maréquita. Le dénouement, tragique comme il se doit, laisse cependant une lueur d'espoir au lecteur épuisé par tant d'émotions : Marie, leur fille, qui commence tout juste à marcher, reprendra un jour la lutte : elle sera la femme de l'avenir !

On l'aura deviné : Méphis se situe dans la lignée du roman populaire en plein essor, même si le maître du genre, Eugène Sue n'a pas encore donné ses chefs-d'œuvre. Personnages de convention, rebondissements, invraisemblances, manichéisme, héros aux prises avec les forces ennemies et clichés stylistiques en font un modèle du genre, à quelques nuances près : la construction par encadrement de ce double roman d'apprentissage, assez savante, et les scènes de romantisme noir [124] s'apparentant plutôt au XVIIIe siècle. Sans doute Flora Tristan subit-elle aussi l'influence de ses lectures de jeunesse comme le montre la référence explicite à *Robinson Crusoé*, lu avec passion à quinze ans comme une « histoire vraie [125] ».

D'autres influences plus modernes se font sentir, en particulier celle d'Honoré de Balzac, dont une phrase de *Séraphita* sert d'épigraphe. Le prénom Maréquita, devenue Mme d'Alvarez, rappelle la Mariquita, marquise de San-Réal, de *La Fille aux yeux d'or*, paru en 1834 et 1835. Comme le grand romancier qui a fait ses classes dans la littérature populaire, elle utilise le *topos* de l'Espagne qui, de Lord Byron à Mérimée, de Musset à Gautier, de Hugo à Barbey d'Aurevilly fait florès à l'époque. Combien d'Andalouses à la peau dorée, au charme incandescent, au destin romanesque ! Le beau Méphis possède lui aussi le physique à la mode, grand, brun, athlétique, les yeux bleus, tout comme Henri de Marsay [126], le héros de *La Fille aux yeux d'or*, également reconnu par un vieux gentilhomme, heureux d'assurer sa descendance comme les deux vieux ducs de Méphis.

Toutefois, dans le cas de Flora Tristan, roman et réalité se rejoignent, puisqu'elle *est* elle-même en partie ce personnage. C'est bien aux sources romanesques de sa propre histoire qu'elle va puiser, non sans narcissisme. Le portrait physique de Maréquita est directement inspiré du sien. Et dans l'histoire de la mère de l'héroïne, se perçoivent les échos de celle de Flora. Même si don Mariano n'a pas abandonné Anne, l'allusion aux grands seigneurs espagnols trop orgueilleux pour épouser de simples roturières ne saurait être gratuite. Source d'amertume mais aussi de revendication, cette prise de conscience de l'injustice sociale marque tout le récit. Quant à l'infâme chevalier d'Hazcal, il était difficile pour les lecteurs de Flora informés de ses déboires conjugaux de ne pas y voir l'anagramme de Chazal ! Emerveillé de sa beauté et de son talent, « il pensa que ce ne serait pas pour lui une mauvaise spéculation de l'épouser. La fierté, la vertu qu'il rencontra l'étonnèrent et lui firent pressentir les obstacles qu'elles opposeraient à ses projets. (...) Plus il entrevit de difficultés, plus il travailla à étouffer la sensibilité de la jeune fille et à abaisser l'élévation de son caractère ». Comme Chazal, il cherchera à prostituer sa femme. Don Olivera, lui, rappelle le grand amour de Flora, il « s'effrayait de son amour, la grondait et finissait toujours par la prier de l'aimer moins [127] »...

Mais au-delà des indices biographiques – la rue de Vaugirard ou l'expérience de la presse et de l'édition, l'instruction d'un procès – le roman reflète aussi le monde intérieur de Flora. Ainsi, la description du *retiro* de Maréquita se lit-elle comme l'évocation d'une intimité fantasmatique : l'immense salon à la fois serre chaude et cabinet de travail est d'abord un lieu peuplé d'écrits – une bibliothèque d'un millier de volumes, des livres épars sur tous les sièges, des monceaux d'ouvrages, de journaux, de lettres sur la table. Les murs ornés de tableaux, un piano moderne et un clavecin, des partitions signalent son intérêt pour l'art ; des tapis épais, un divan recouvert de châles et de fourrures le goût du confort. Les autres pièces ne seront pas décrites, seul le jardin, sau-

vage à souhait, complète ce cadre romantique et révélateur du penchant de Flora pour la solitude et la culture. Ce n'est pas au luxe qu'elle aspire, mais à l'aisance qui permet d'avoir à sa disposition tous les livres dont on rêve et les tableaux qu'on aime. La femme toujours pressée qui ne trace pas la fin des mots préfère à l'œuvre achevée les pochades, simples esquisses qui retracent l'élan de l'inspiration, « le reflet de l'âme de l'artiste ». Le désordre vivant de ce décor convient moins à Maréquita, héroïne conventionnelle, qu'à Flora, intellectuelle et artiste. La passion des livres, leur rôle essentiel se retrouvent dans le roman, à travers le personnage de Méphis.

Le fils de prolétaire, recueilli par sa bienfaitrice, découvre l'instruction :

> « En deux mois je sus lire et je lus toute espèce de livres avec passion. (...) Mon intelligence, restée si longtemps oisive, prenait alors un essor extraordinaire ; j'avais soif de savoir. Doué d'une mémoire prodigieuse, je pouvais m'appliquer quatorze et quinze heures par jour sans lasser mon attention [128].

Plus loin il parle de son « extrême facilité à apprendre tout ce qu'[il] voulait », source d'« une confiance sans bornes » en lui-même [129].

Cet appétit de connaissance, cette mémoire, cette aptitude à étudier sont, selon moi, l'une des clefs de la personnalité de Flora Tristan, et un grand nombre de thèmes du roman se rapportent à celui de l'éducation, véritable pilier de sa pensée.

Le talent de Flora Tristan romancière est discutable, on l'aura compris. La dimension littéraire du genre ne l'intéresse pas. Elle n'est pas une styliste. Elle puise ses modèles dans ses lectures. Le roman n'est pour elle que le véhicule de ses idées, une forme d'art utile préconisée par les saint-simoniens, qu'elle utilise par opportunisme. Ce genre en faveur auprès du public, féminin en particulier, devrait lui permettre de diffuser plus largement sa pensée. Le person-

nage de Méphis, le prolétaire, ouvre en effet les portes du roman moral et social. Le terme même de « prolétaire », dans son sens moderne, est issu du *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau. La littérature révolutionnaire ne s'est pas privée de l'employer : le prolétaire désigne le miséreux, l'indigent (et pas forcément l'ouvrier, sens qu'il acquerra plus tard), en passe de devenir un type de la littérature sociale. Le choix de ce terme, plutôt que travailleur, homme du peuple, pauvre, misérable, etc. est significatif des préoccupations et des lectures de l'auteur. Méphis se fait donc le porte-parole de la morale de Flora Tristan. A la critique de la société et des relations entre individus, correspond un projet social que Méphis expose à Maréquita dans l'espoir de la convertir. L'audace de Méphis a pour pendant l'attitude plus frileuse de l'héroïne qui, comme la plupart des femmes de son temps, accorde plus d'importance aux sentiments qu'à la lutte sociale. Cette lucidité fait honneur à Flora Tristan et montre que son féminisme n'est pas aveugle et prend en compte, sans pour autant s'y résigner, l'état réel de la société. Le véritable héros est donc Méphis, comme le titre l'indique.

La trahison est l'un des leitmotiv de *Méphis*, comme pour tous les romans populaires. Mais ici elle ne joue pas seulement un rôle dans l'intrigue, elle est au cœur des relations qu'entretiennent les personnages. Sa mise au jour correspond à un intense moment de révélation et s'intègre dans le mouvement de balancier qui anime mensonge et vérité. Ces deux notions n'ont rien de figé chez Flora Tristan, et si la future apôtre plaide pour la Vérité et la Sincérité, elle reconnaît que le mensonge peut parfois être nécessaire. A deux reprises, Méphis affirme que « la fin justifie les moyens ». De même, « les richesses ne sont pas un mal en soi, si elles sont nécessaires au service de ses semblables ». La ruse, la dissimulation, la tactique, le mensonge sont donc des moyens parfois indispensables et que justifie le but final. Mais cela n'empêche pas qu'en disciple de Rousseau elle pense que le vrai est une valeur fondamentale dans toute

éducation, en particulier celle des femmes, trop souvent maintenues dans l'ignorance au profit d'une prétendue innocence. Dans un texte émouvant, Maréquita livre ses dernières volontés au tuteur de sa fille :

> « Ne craignez point de détruire ses illusions. Le vrai en tout doit être le guide de l'éducation. La vie réelle est belle pour qui sait la comprendre... Habituez-la à réfléchir sur tout, à voir les choses telles qu'elles sont, et avant l'heure où naîtront les passions, qu'elle ait analysé la vie... »

Car le grand danger qui guette les femmes, c'est l'amour, bien sûr. Quelle vision de l'amour une femme qui vient d'être grièvement blessée par un mari détesté peut-elle proposer ? Maréquita et Méphis ont chacun vécu des expériences très amères. Leur amour se conquiert sur cette peur commune d'être trahi et de souffrir. Ils s'en méfient et s'en protègent. S'il est un révélateur de l'âme humaine, l'amour peut être également un écueil pour notre liberté. Et c'est bien elle, et elle seule, qui est au cœur de la morale amoureuse de Flora Tristan.

Tant que la femme fera de l'amour le centre de ses préoccupations, la passion la dominera et lui fera perdre raison et liberté. Flora s'oppose donc à la conception romantique, qui veut qu'elle vive par et pour l'amour, de Mme de Rênal à Mme de Mortsauf, de Kitty Bell à Dona Sol. On voit ce que sa position a de révolutionnaire pour son temps. Elle prône, on l'a vu, une femme maîtresse de ses désirs, amoureuse en toute liberté, mais capable de vivre pour autre chose que le seul sentiment et, surtout, de rompre si elle n'aime plus. Une fois encore, elle plaide contre la toute-puissance maritale, véritable plaie sociale.

Tout ce qui étouffe la femme ou la pousse au sacrifice de soi est condamnable. Les critiques de Flora, toujours par la bouche de Méphis, vont du corset – cet artifice qui fait de la femme une « petite poupée » – au dévouement, thème religieux et romanesque s'il en est. Du reste, Flora met en pratique ses théories, puisque elle-même ne porte pas de

corset [130], devançant largement la mode : il faudra attendre 1912 et les couturiers Madeleine Vionnet et Paul Poiret pour que cet instrument de torture qui empêche les femmes de respirer disparaisse pour la première fois d'un défilé de mode ! Quant au dévouement...

Encore faut-il, pour se libérer de ces préjugés, qu'elle reçoive une éducation qui l'en rende capable. Seules l'éducation et l'instruction, affirme Flora, peuvent, en développant son intelligence, rendre la femme digne de son véritable rôle : celui de guide de l'humanité. Voilà pourquoi il est urgent de changer le système d'éducation des femmes. Pourtant, les femmes n'accéderont à l'enseignement secondaire qu'en 1880, et au baccalauréat qu'en 1919. Quant à l'égalité des programmes d'études, elle date de 1924... Elle rend aussi hommage aux femmes prolétaires, dont le courage et la force mériteraient un meilleur sort. Sa doctrine s'illustre de façon allégorique dans le tableau que peint Méphis : « L'AVENIR, la puissance intellectuelle succède à la force brutale. » Cet avenir radieux est incarné par la femme. C'est à elle, figure inspirée de la Muse, qu'est dévolue cette mission.

> « Qu'enfin ma fille soit la femme de l'avenir que son père a conçue, qu'elle soit le génie inspirateur de l'homme, qu'elle lui éclaire la vie et le dote du fil d'Ariane pour en parcourir l'inextricable labyrinthe »,

tels sont les derniers mots de Maréquita à l'adresse de sa fille Marie. Comment ne pas voir dans ce message l'annonce de la mission que Flora Tristan se fixera à elle-même : la Femme-Messie ?

C'est à l'avènement de ces temps nouveaux que travaille Méphis. Sa conception de la société et le projet qu'il porte nous permettent de prendre la mesure des préoccupations de Flora Tristan en 1838. Nous reviendrons sur ses rapports avec les théories sociales de son temps, il suffit d'indiquer que ses réflexions sont assez avancées dans ce domaine, et qu'elle se montre déjà capable de reprendre à son compte

certaines analyses – tout en marquant ses distances. Ainsi propose-t-elle la création de petits phalanstères pour les étudiants, sortes de cités universitaires avant l'heure. A tous les étages de la société, c'est l'association qu'elle préconise. En allant à la rencontre des ouvriers, en travaillant avec eux, en allant chez eux, en parlant avec eux, Méphis prend conscience de leur misère, mais aussi de leurs capacités et de leurs aspirations. Les notes qu'il prend lui serviront à une étude de « La situation morale et physique du peuple », travail d'enquête de l'intérieur, en quelque sorte, comparable au célèbre *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers...* de Villermé, qui ne sera publié qu'en 1840, mais aussi au titre de son propre ouvrage, *Le Tour de France, état actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral-intellectuel-matériel* entrepris en 1843. Dans cette volonté de proximité et d'observation, se découvre déjà l'essentiel de la méthode de Flora Tristan. Mieux encore, le grand projet de Méphis est de créer un journal, tiré à 20 000 exemplaires. Il envisage d'en distribuer la moitié gratuitement aux ouvriers des grandes villes, puis d'ouvrir des cours publics à leur intention, où l'on enseignera... les Saintes Ecritures et « la véritable morale ». Quand Flora Tristan, athée lors de son voyage au Pérou, a-t-elle changé de point de vue ? Sa conception de la morale repose sur une relecture des Evangiles dont la volonté de justice sociale est mise en avant. Sa haine du catholicisme – incarné dans le roman par le traître Xavier, véritable Satan – s'appuie sur une interprétation parfois surprenante des Evangiles et de la parole du Christ. Il y a là un trait de la pensée romantique de son temps ainsi que l'amorce de son prophétisme, mais aussi, souvent, un recours à l'argument d'autorité pour justifier ses propres vues.

L'essentiel dans la mission que se donne Méphis – et dans laquelle il échouera – est l'éducation du peuple.

> « Le pouvoir ainsi que la liberté n'ont d'autres fondements que l'éducation publique »,

affirme Flora Tristan avec fermeté, devançant en cela les grandes réformes de la loi Guizot, et bien sûr celles de Jules Ferry. Mais sa conception de l'éducation populaire emprunte surtout à Jean-Jacques Rousseau, puisque selon elle, « la seule instruction qu'il faut donner au peuple, la seule dont il peut faire usage, c'est l'apprentissage des métiers [131] ».

Une fois encore, le choix se fait au nom du pragmatisme, et non d'une quelconque doctrine. Elle va plus loin et, étendant d'Emile à Sophie, la philosophie de Rousseau, Maréquita conseille la même carrière à sa fille. La femme doit travailler pour assurer son indépendance et être utile au corps social. Pesanteur familiale ou choix délibéré ? Elle fera, nous le verrons, de ses deux enfants, des travailleurs manuels.

On le voit, *Méphis*, à défaut d'être un grand roman, est un texte très riche. Il nous permet surtout de mesurer le parcours étonnant de Flora Tristan qui, en trois ans environ, et malgré les tourments de sa vie personnelle, a su synthétiser une partie de la pensée de son temps et former les prémices de sa propre réflexion. *Méphis*, souvent négligé, marque à mon sens un tournant décisif : écrit durant l'un des moments les plus dramatiques de son existence, publié à quelques semaines du procès qui va changer sa vie, il lui permet de régler symboliquement les comptes avec son passé. Maréquita meurt ; mais elle lègue à Marie la mission de son père : guider l'humanité vers un avenir meilleur. Qui mieux que Flora incarnera cette femme de l'avenir ?

[illegible]

Jésus, véritable [illegible] s'appuie sur une interprétation [illegible] des Évangiles et de la parole du Christ. Il y a là un trait de la pensée [illegible] ainsi que l'amorce de son [illegible], mais aussi, surtout, un recours à l'[illegible] pour justifier ses [illegible]

L'essentiel dans [illegible] et dans laquelle il [illegible] l'éducation du peuple.

[illegible] liberté n'est d'autres [illegible]

7

LES MYSTÈRES DE LONDRES

Quelques mois après le procès de Chazal, en mai 1839, Flora Tristan part pour Londres. C'est son quatrième voyage en Angleterre, comme elle le rappelle elle-même. 1826, 1831, 1835, 1839 : en treize ans elle a traversé régulièrement la Manche et peut se vanter de bien connaître le pays. Sans doute les conditions dans lesquelles elle a voyagé ont-elles évolué, lui permettant d'observer des milieux différents : le premier voyage, elle l'a fait comme femme de chambre de ces « dames anglaises » dont nous ignorons jusqu'à l'existence ; en 1831, elle vient de toucher les trois mille piastres de sa grand-mère, elle est donc plus fortunée ; en 1835, elle rentre du Pérou. Et en 1839, c'est en femme libre, et en auteur reconnu qu'elle s'embarque pour Londres. Elle parle un peu l'anglais et s'est fait sur place des relations qui vont lui faciliter l'exécution de son projet : une enquête sur la société anglaise, à partir de l'observation de la capitale britannique.

Comme nombre de ses contemporains, elle est passionnée par l'Angleterre de la révolution industrielle. L'ancienne ennemie, la perfide Albion, attire les Français, soit qu'ils cherchent à profiter de ses richesses, soit que, comme Flora, ils s'intéressent à la société nouvelle offerte à leurs yeux. Elle s'embarque donc dans ce pays en pleine évolution en observatrice, en enquêtrice mais aussi en analyste sociale. Si le voyage au Pérou avait pour mobile des raisons personnelles, celui-ci a pour objectif un travail sociologique,

dont elle ne manquera pas de tirer les conséquences idéologiques. L'aspect autobiographique est beaucoup plus discret. Les *Promenades dans Londres* [132] sont moins un récit qu'un tableau. Mais disons-le tout de suite : il est sans doute le livre le plus réussi de Flora Tristan, vivant, précis, bien documenté et bien écrit. Nous marchons à ses côtés du West End aux bouges de Waterloo Road, des bancs du Parlement à la sinistre prison de Newgate. Nous voici dans le Londres de Dickens et de Thackeray, cette ville monstre où la gentry roule carrosse et assiste aux courses d'Ascot, où les enfants travaillent, mendient, volent et se prostituent.

Elle ne se montre pas plus indulgente à l'égard des Anglais qu'elle ne le fut, autrefois, avec les Péruviens. Ses critiques visent essentiellement leur matérialisme et leur hypocrisie. Dans un pays où les débuts du capitalisme creusent les écarts sociaux, où le culte de l'argent et de l'apparence a pour pendant le mépris des pauvres et l'abrutissement des ouvriers, son regard critique et ses comparaisons favorables à la France peuvent passer pour du chauvinisme. Cette internationaliste qui affirme avoir rejeté « l'esprit de nationalité » peut paraître anglophobe. Elle vise avant tout la prétention de ce « peuple de forgerons » dont l'ambition est d'« être le premier peuple du monde ». C'est donc le nationalisme anglais qu'elle déclare pourfendre, sa volonté de suprématie mondiale, dont les travailleurs britanniques sont les premières victimes [133]. C'est, au demeurant, une constante chez elle : sa lucidité est rarement exempte de sévérité. Elle est consciente de sa dureté qui dans la vie privée n'épargne ni ses proches, ni ceux qu'elle admire. « Il faut hacher l'individu », assure-t-elle, y voyant une sorte d'ascèse personnelle, d'endurcissement qui évite de succomber à « la faiblesse du groupe » et à l'apitoiement facile. Cette cruauté, cette intransigeance sont moins un trait de caractère, selon elle, qu'une démarche volontaire, une façon de mesurer sa propre force et celle de l'autre [134]. L'indulgence s'apparente pour elle à la lâcheté. Mais, dans le cas de l'Angleterre, la critique est aussi le résultat de sa sensibilité exacerbée et de

sa révolte raisonnée contre l'injustice d'une société où se côtoient le plus grand luxe et la plus atroce misère.

Au cours de ses voyages successifs, elle a pu constater la transformation de ce pays, en pleine révolution industrielle. Le développement très rapide du machinisme en Grande-Bretagne a entraîné un essor considérable de la production et un bouleversement social. Les machines remplacent une partie de la main-d'œuvre, la productivité augmente, les salaires baissent. Les artisans et les travailleurs à domicile du *domestic system* cèdent la place à la masse des manœuvres sous-qualifiés des usines concentrées dans les grands centres industriels. La rapidité de la transformation économique entraîne un accroissement de la population, qui double entre 1760 et 1831. L'une des raisons principales semble en être le travail des enfants [135]. Jusqu'en 1832, grâce aux *poor laws* d'inspiration charitable, une progéniture nombreuse représente l'assurance pour une famille de vivre convenablement, grâce à ce travail que rien ne réglemente. Apparaît alors une classe ouvrière, consciente de vivre dans des conditions atroces mais encore incapable d'y échapper. Des flambées de révolte la soulèvent périodiquement. A un sous-prolétariat misérable et alcoolisé correspond une minorité qualifiée, qui commence à s'organiser. Mais pour des milliers de pauvres sans travail, d'Irlandais décimés par la famine (un million de morts en 1846), c'est la déchéance sur le pavé des grandes villes, ou l'émigration aux Etats-Unis ou en Australie. L'aristocratie a toujours ses privilèges. Quant à la *middle class* qui est à l'origine de cet essor industriel, elle aspire aux droits politiques sans pour autant désirer une révolution qui risquerait de faire exploser une situation instable et de mettre en cause ses acquis.

Entre les derniers voyages de Flora, des mesures politiques importantes ont été prises. En 1832, Earl Grey, le Premier ministre whig (libéral) fait voter par le Parlement une nouvelle loi qui élargit la base de l'électorat [136]. Deux ans plus tard, les *poor laws* sont revues à la baisse et l'on ouvre pour les indigents des asiles où les conditions de vie

sont déplorables. L'équilibre très précaire qu'elles créaient disparaît, et un grand nombre d'ouvriers sont précipités dans la misère. Priorité est donnée au profit [137].

C'est dans cette Angleterre des *hard times* si bien décrite dans *Oliver Twist* publié l'année précédente, que débarque Flora Tristan en 1839. Depuis deux ans, la reine Victoria est au pouvoir, entamant un long règne qui s'achèvera en 1901. L'Angleterre victorienne est en train de naître, prônant le libéralisme économique (« Laissez faire, laissez passer »), la loi de l'effort individuel et la sacro-sainte respectabilité.

Flora restera presque quatre mois à Londres, du 10 mai à la fin du mois d'août. « J'ai toujours habité de préférence les quartiers populeux [138] », nous dit-elle. Toutefois, la seule adresse dont nous disposons, au bas d'une lettre écrite le 24 mai à son amie Olympe Chodzko, indique Bedford Square, qui est alors un quartier aristocratique. Situé non loin du British Museum, ce beau parc tracé en 1775, est entouré de maisons en briques dont les portes sont décorées en pierre de Coade, une sorte de pierre cuite vernissée. Il est vrai qu'elle n'habite pas très loin du quartier irlandais de Saint-Gilles in the Fields, l'un des plus miséreux de la ville. Le soir, il lui arrive d'errer dans des ruelles à l'odeur nauséabonde, où les enfants sortent des taudis « comme les fourmis des fourmilières ». Son cœur se serre de pitié à la vue de ces petits êtres rachitiques et livides, sans regard, à peine vêtus de quelques haillons répugnants. Encore peuvent-ils l'été échapper à la cave ou au grenier étouffant où s'entassent les familles de neuf ou dix personnes. L'hiver, ils n'ont nulle part où aller. L'indignation la saisit quand elle les compare aux aristocrates dans leurs beaux quartiers où les parcs sont fermés par des grilles.

A vrai dire, rien ne lui plaît dans le mode de vie anglais : ni le climat, ni les habitants, ni même le thé qu'elle exècre, elle, la buveuse de café. Elle loge chez une brave femme, qui lui apprend la langue et se console de ses déboires conjugaux en buvant force gin, whisky et porto. A la lumière de la lampe qu'en plein été il faut allumer dès 7 heures, Flora

s'interrompt dans son travail pour descendre au salon prendre le thé avec son hôtesse. Pour lui faire plaisir, elle a même essayé un jour de tremper le bout de sa langue dans un verre de gin, mais elle a cru mourir empoisonnée et en a – écrit-elle – gardé pendant cinq jours une ampoule qui l'a empêchée de manger. Cette année-là, il a plu toute la dernière semaine de juillet, sans interruption :

> « Cependant soyons juste il y a variété – tonnerre, vent, grêle, neige, froid plus ou moins pénétrant plus ou moins vif – Ce qu'on nomme le ciel, et qui se compose partout de soleil, d'étoiles, de nappes bleues ou de groupes de nuages de diverses couleurs est ici un énorme lit de plumes gris noir s'abaissant, et fondant en eaux sur la gigantesque et sombre cité – Décidément ce pays n'a de charme que pour les canards [139] »,

peste Flora, confinée dans sa chambre, et « venant de faire le dîner le plus pitoyable que prolétaire ou Paria puisse faire ». Sa blessure lui fait mal. Les Anglais ignorent le vrai confort, tout étant fait pour l'apparence. Les chaises sont dures, les lits sont mous, les escaliers épuisants, les bains inexistants. Quant à la nourriture, n'en parlons pas : il faut commander vingt-quatre heures à l'avance un dîner passable et on ne trouve dans tout Londres, ni pommes de terre frites, ni marrons rôtis [140] ! ! ! Elle avait bien pour ce jour-là une invitation en ville, mais les distances sont énormes et sortir à Londres coûte cher : les voitures, la toilette, les pourboires pour les domestiques, rien n'est gratuit. Bref, c'est un tel tracas et un tel ennui qu'elle en accepte désormais le moins possible. Du reste, la compagnie des Anglais lui déplaît souverainement. C'est bien simple : ces « perches d'hommes bien blonds, bien roides, bien gauches » ont beau lui faire mille compliments (stupides) sur ses yeux et ses cheveux, ils lui répugnent et la glacent, au point qu'elle craint, en débarquant à Dieppe de sauter sur le premier individu un peu présentable pour lui dire :

« Mr permettez-moi de vous embrasser les cheveux et de lire dans vos yeux que vous seriez susceptible d'amour, et non de chiennerie comme ces maudits Anglais [141]. »

Même les femmes n'en sont pas vraiment et « ne sentent pas la femme » ! Bref, se plaint-elle à Olympe non sans humour, « Songez que j'habite un désert où se grouillent 2 millions d'êtres qui font des petits [142]. »

Il faut bien sûr faire la part de l'exagération dans ces lettres destinées à une amie, qui saura lire les sous-entendus et les multiples variations d'une humeur aussi changeante que le ciel britannique. L'essentiel de ses remarques, Flora les réserve au livre pour lequel elle emmagasine les notes prises sur le vif, les observations, les rencontres et de nombreuses lectures. En effet, bien loin de rester enfermée dans sa chambre ou dans le salon de sa logeuse, elle n'a de cesse d'arpenter durant ces semaines le pavé londonien, avide de tout voir et de tout comprendre. Le titre est significatif : il ne s'agit plus des « *Pérégrinations* » d'une exilée, mais de l'exploration d'une ville en toute liberté. Point de plan rigide, mais un enchaînement de chapitres de longueurs inégales, rayonnant autour de l'expérience personnelle de l'auteur. Au fil des pages, on découvre ainsi Londres et les Londoniens, les institutions politiques, la vie des plus misérables – ouvriers, Juifs, Irlandais, filles publiques –, les asiles, les prisons, les hôpitaux, mais aussi la vie artistique, les courses d'Ascot, les clubs ou la condition féminine.

Ce qui frappe d'abord, c'est la curiosité de Flora Tristan. Ses grands yeux noirs suivent le passant dans la rue, remarquent la particularité du costume anglais dont les poches sont à l'intérieur à cause des pickpockets, s'emplissent de larmes dans les salles d'asile, interrogent pleins de sympathie un jeune prisonnier à Newgate. Le pourcentage des pages accordées aux différents thèmes montre qu'un cinquième du livre est consacré aux prisons, puis à la prostitution, suivie par les salles d'asile, le puissant mouvement ouvrier des chartistes, puis les femmes et les manufactures [143]. Malgré la dédicace fervente « Aux classes

ouvrières », peu de pages sont consacrées aux ouvriers des manufactures. Elle se rend pourtant dans des usines et visite Birmingham. Elle constate les terribles conditions de travail et de vie des ouvriers anglais qu'elle oppose à une vision idyllique et naïve des pimpantes manufactures françaises (visiblement elle n'a pas encore mis les pieds dans une usine en France !). Si elle est impressionnée par le gigantisme des machines et par l'humiliation de l'homme appelé à fonctionner lui-même comme une mécanique, elle fonde malgré tout de grands espoirs sur le progrès technique qui permettra de libérer l'homme des tâches matérielles et de dégager du temps pour les loisirs et la culture. Certes, le sous-titre de son livre est « l'aristocratie et le prolétariat anglais ». Mais à l'évidence, elle est surtout captivée par le spectacle de la marginalité. Elle est elle-même à la marge.

La marginalité est le lieu de tous les interdits, surtout dans des sociétés bien-pensantes comme l'ère victorienne ou la Monarchie bourgeoise. Une femme comme il faut ne fréquente ni les délinquants, ni les alcooliques, ni les pauvres, ni les fous, ni les prostituées, ni les ouvriers, ni les truands, ni les révolutionnaires. Elle n'est même pas censée savoir qu'ils existent. Certes, les Sociétés de charité comptent dans leurs rangs des femmes de la bonne société, mais c'est dans une tout autre perspective, et à l'intérieur d'une structure institutionnelle qui les protège. Flora Tristan dénonce du reste vigoureusement les ligues morales telles que la « Société pour prévenir le vice » qui, selon elle, ne sont qu'un moyen facile de soulager sa conscience. Pousser une porte fermée et aller voir, de ses propres yeux, voilà ce qu'elle veut, elle. Il est là l'intérêt de ce témoignage : dans ce que le regard d'une femme, en cette première moitié du XIXe siècle, peut saisir de ces lieux qui lui sont interdits, et dans ce que sa plume nous raconte. Donc loin d'être un écran neutre, la présence de Flora Tristan, son émotion, son indignation, son incompréhension font la force de son récit. C'est en pénétrant sur ces territoires tabous, en s'entretenant avec ces êtres qui eux-mêmes ont parfois franchi des interdits qu'elle fait œuvre de pionnière.

Mais il y a plus, ou autre chose. Dans cette volonté farouche de pénétrer là où elle n'a pas le droit de pénétrer, se lit aussi son attirance pour le secret, son besoin profond de percer les mystères et de s'avancer le plus loin possible dans les zones sombres de la société. Sans négliger la dimension sociale de son enquête, il vient à l'esprit qu'une fois dite son admiration pour la ville-lumière – « Londres aux magiques clartés de millions de lampes qu'alimente le gaz est resplendissant ! » –, pour la métropole splendide aux nombreux parcs, à l'architecture imposante, ses pas la conduisent dans les lieux les plus obscurs, les plus cachés, les plus fermés de la capitale. J'ai tendance à voir dans sa démarche l'image de la quête personnelle de la femme-mystère qu'est Flora Tristan. N'y a-t-il pas dans son propre passé des zones inconnues, des énigmes ? Voir, de ses propres yeux, voir. Découvrir ce qu'on lui a caché. Savoir. Vérifier. Le regard est pour Flora Tristan porteur d'une vérité. Regarder en face est le privilège de l'être libre et elle souligne qu'un regard fuyant est souvent le corollaire de la servitude, qu'il s'agisse des esclaves de l'Amérique ou des ouvriers qui n'osent pas croiser le sien :

> « C'est un des traits caractéristiques de vingt millions de prolétaires. Il y a néanmoins des exceptions, et c'est presque toujours chez les femmes qu'elles se rencontrent [144]. »

Sur la piste de quelle scène primitive nous entraîne-t-elle à sa suite ? L'interdiction d'assister aux séances du Parlement provoque en elle l'envie d'y pénétrer. Rencontre-t-elle des difficultés ? Elle nous prévient :

> « Ma résolution ne fut en rien ébranlée ; les obstacles ne se montrent à moi que comme un défi, et toujours ils augmentent ma persévérance [145]. »

Elle se bat pour obtenir l'autorisation de visiter trois des plus grandes prisons de Londres, ou pour parcourir le quartier des Irlandais qu'aucun Anglais ne prétend connaître. Il

lui faut donc des passeurs. Ainsi s'est-elle munie de recommandations et a-t-elle des contacts dans différents milieux londoniens : elle fréquente aussi bien un député tory (conservateur) qu'un sympathisant chartiste. Un Espagnol à Paris lui a donné des conseils. Elle profite des relations de son amie Olympe Chodzko, qui la recommande à Mr Jeffs, un homme serviable et parlant bien le français, et à un ami polonais, un peu trop anglomane au goût de Flora. Un Anglais la fait entrer dans un club, un Français l'accompagne dans les quartiers irlandais et juif et traîne avec elle dans la rue où les receleurs revendent les foulards volés. Elle visite Bethleem Hospital (Bedlam) en compagnie du Dr Holm, l'un des plus célèbres phrénologues de son temps, et d'Anna Wheeler [146], pionnière du féminisme et du socialisme, amie de Fourier et d'Owen.

On comprend alors que ces « Promenades » ne doivent rien au hasard, mais qu'elles procèdent d'une attitude concertée et de sa volonté de « tout connaître », notamment ce qui se dérobe à sa vue. Forcer les lieux publics à livrer leur intimité, dénoncer publiquement l'hypocrisie d'une société que protège sa *privacy* : l'enquêteuse est aux aguets, elle rêve de surprendre la vigilance de ces défenses comme on saisit un secret, comme on arrache une vérité. Elle goûte elle-même la nourriture des prisonniers, elle écoute à la porte des ateliers de la prison avant d'entrer [147]. Rien de touristique dans cette évocation de Londres : ce qu'elle nous montre, c'est l'envers du décor victorien, les coulisses terrifiantes de la toute-puissance économique, les abysses du moralisme d'une société tout entière vouée à l'apparence. Passage dérobé donnant sur Fleet Street, petite ruelle à l'entrée de Tottenham Court Road, à deux pas des fastes d'Oxford Street, obstruée par une énorme charrette chargée de tourbe « qui laisse à peine assez de place pour qu'une personne puisse passer en se collant au mur », porte gigantesque de la terrible prison de Newgate, façades muettes des gin-palaces dont l'entrée discrète s'ouvre aux seuls initiés, espace exigu des usines où l'on doit se glisser de côté entre

les machines, salles d'asile qu'on découvre à grand-peine dans le faubourg de Westminster, ruelles étouffantes où grouille une population misérable, boutiques obscures des chiffonniers juifs, caves-chenils aux escaliers-échelles où se terrent leurs familles, rues dépavées et fangeuses de Petticoat Lane : rien n'arrête Flora Tristan dans sa quête, et surtout pas la crainte du danger. Elle visite entre 7 et 8 heures du soir le nouveau quartier de Waterloo Road, Southwark, en compagnie de deux amis armés de cannes – on leur propose même une chambre – et hausse les épaules quand un *policeman* lui déconseille de s'engouffrer dans les ruelles de Whitechapel. Son pas rapide résonne sur le pavé, son regard inquisiteur enregistre tout, et les filles nues jusqu'à la ceinture dans la touffeur du soir, et les souteneurs « en général de très beaux hommes, jeunes, grands et forts » mais à l'« air commun et grossier ».

Tous les témoignages font état de l'ampleur de la prostitution à Londres au XIX[e] siècle. Mais les filles publiques exercent une véritable fascination sur Flora. Elle n'est pas seulement émue et horrifiée, elle est profondément concernée. Dans le quartier Maubert où elle-même a grandi, combien de jeunes filles ont connu le même destin ? Combien en a-t-elle vu, peut-être connu ? N'a-t-elle pas accusé son mari d'avoir voulu la prostituer ? Ce n'est pas pour des raisons morales qu'elle condamne aussi vigoureusement la prostitution, mais parce que, comme elle le montre, elle est la conséquence logique d'un système social qui repose sur l'inégalité :

> « La prostitution est la plus hideuse des plaies que produit l'inégale répartition des biens de ce monde. »

Plus l'écart entre les richesses est grand, plus la prostitution est importante. C'est toujours le résultat de la misère. Elle le montre au fil d'une analyse remarquable. Les interdits sexuels, l'absence d'éducation, de formation professionnelle, de droits civils, d'accession aux mêmes métiers que les hommes, font des femmes les proies privilégiées de

la détresse sociale. Quel choix autre que la servitude ou la prostitution reste-t-il à une femme pauvre et sans travail ? De quel droit la juger ?

> « La vertu ou le vice suppose la liberté de bien ou mal faire ; mais quelle peut être la morale de la femme qui ne s'appartient pas, qui n'a rien en propre et qui, toute sa vie a été habituée à se soustraire à l'arbitraire par la ruse, à la contrainte par la séduction ? (...)
>
> Ainsi donc, que cette monstruosité soit imputée à votre état social et que la femme en soit absoute [148] ! »

L'indignation et la compassion donnent à sa plume des accents lyriques : anaphores, répétitions (« il ne saurait exister de loi morale pour elle »), exclamations sont la marque de son émotion. Citant les rapports de la Société pour prévenir la prostitution de l'enfance et les travaux du Dr Ryan [149], elle dénonce aussi l'atroce trafic d'enfants, filles et garçons, qui sévit à Londres à cette époque. Vols d'enfants en pleine rue, détournements d'adolescents prétendument engagés comme domestiques, bouges de Fleet Ditch, *lodging-houses* où l'on prostitue des fillettes de dix ans, cavernes où on entraîne les enfants au vol, ravages des maladies vénériennes chez les mineurs : son enquête dépasse les plus terribles pages d'*Oliver Twist* ou de *David Copperfield*, les dépouillant de tout romanesque.

En journaliste intègre, Flora Tristan tient à vérifier elle-même les informations qu'on lui donne.

> « On m'avait raconté, au sujet des finishes, des scènes de débauche que je me refusais à croire. Je me trouvais à Londres pour la quatrième fois, et j'étais venue avec la ferme intention de tout connaître. Je me décidai donc à surmonter ma répugnance et à aller moi-même dans un de ces finishes, afin de juger du degré de confiance que je devais accorder aux diverses peintures qui m'en avaient été faites [150]. »

Que sont ces *finishes* ? Des tavernes où l'on va finir la nuit, en compagnies des filles. Flora s'y rend avec les deux

amis qui l'ont déjà accompagnée à Waterloo Road. Ils pénètrent dans l'une de ces luxueuses tavernes que rien ne signale à l'œil du passant. A peine est-on entré que mille becs de gaz éblouissent. Au premier étage, un immense salon, divisé en deux parties : d'un côté, des boxes avec des tables et des bancs capitonnés, de l'autre une estrade sur laquelle paradent des filles qui aguichent et interpellent les hommes. Vers minuit, les habitués commencent à arriver, en majorité des hommes de la haute société, jeunes lords, respectables membres du Parlement. Le champagne et les alcools aidant, ils quittent leur redingote, ôtent leur gilet et leurs bretelles et consomment en public victuailles et filles. Flora assiste à ces scènes, muette, révulsée. On ne peut pas la suspecter de voyeurisme : « Oh ! alors, il faut avoir du courage pour rester là, muet spectateur de tout ce qui se passe ! » s'exclame-t-elle, en proie au vertige de l'impuissance. Dans les vapeurs d'alcool et de tabac, les jeux les plus pervers et les plus ignobles se succèdent tout au long de la nuit :

> « Un des plus goûtés est de soûler une fille jusqu'à ce qu'elle tombe morte ivre ; alors on lui fait avaler du vinaigre dans lequel de la moutarde et du poivre ont été délayés ; ce breuvage lui donne presque toujours d'horribles convulsions, et les soubresauts et les contorsions de cette malheureuse provoquent les rires et amusent infiniment l'honorable société. Un divertissement fort apprécié aussi dans ces fashionables réunions, c'est de jeter sur les filles qui gisent mortes ivres sur le plancher un verre de n'importe quoi. J'ai vu des robes de satin qui n'avaient plus aucune couleur ; c'était un mélange confus de souillures ; le vin, l'eau-de-vie, la bière, le thé, le café, la crème, etc., y dessinaient mille formes fantasques – écriture diaprée de l'orgie [151]. »

La beauté de certaines femmes bouleverse Flora. Elle n'oubliera pas cette merveilleuse Irlandaise, apparue vers 2 heures du matin, vêtue de satin blanc et chaussée de petits souliers roses. L'entrée de la jeune femme fait sensation, et les yeux de Flora se remplissent de larmes à la vue d'une

telle splendeur. Trois heures plus tard, elle gît sur le sol, dans les vomissures et les taches de vin. Les garçons la foulent aux pieds comme un paquet d'ordures. Comment une telle dégradation de l'être humain est-elle possible ? s'interroge Flora Tristan. Quelle femme ne serait pas sensible, comme elle, à cet avilissement ?

Ces scènes n'en choqueront pas moins le public parisien, comme le montre la réaction de Jules Janin, encore outré six ans plus tard par le contraste entre l'enquêteuse et son sujet :

> « De quel droit une jeune femme que rien n'y force, qui peut vivre, qui doit vivre dans son petit univers bourgeois (...), une femme aux frais vêtements, aux mains nettes et bien lavées, à la tournure élégante s'en va-t-elle plonger dans ces fanges au-dessous de toutes les licences, au-delà de tous les sens [152] ? »

Les *finishes* symbolisent les ravages d'un système fondé sur l'argent et le refoulement sexuel. Ces filles n'ont d'autre choix que de recommencer nuit après nuit cette vie abjecte. Et sans l'alcool, elles ne pourraient pas plus la supporter que les respectables gentlemen, prudes et froids à jeun, ne pourraient se défouler. Elles finissent toutes alcooliques au bout de quelques années et meurent syphilitiques ou tuberculeuses, abandonnées de tous.

> « Le chien rencontre en mourant le regard de son maître, tandis que la prostituée finit au coin d'une borne, sans que personne jette sur elle un regard de pitié [153] ! »

La prostitution est ainsi la démonstration exemplaire de l'inhumanité de la société industrielle, celle d'un système qui repose tout entier sur la nécessité de gagner de l'argent. Qu'il s'agisse du mariage, conclut Flora Tristan, où l'on épouse une dot, ou de la débauche, les premières victimes sont les femmes puisque dans un cas comme dans l'autre, elles sont à vendre.

> « Rien ne manifeste autant le matérialisme de cette société anglaise que l'état de nullité où les hommes réduisent leurs compagnes [154] ! »

affirme Flora que le sort des femmes anglaises de la *middle class* consterne presque autant que celui des filles. Le *home, sweet home* fondé sur la séparation des rôles masculins et féminins est en passe de devenir le modèle du bonheur victorien. On sait combien cet idéal est loin de ses propres aspirations. Les Anglais honorent moins la femme que le cheval ! ironise-t-elle. Prisonnières de leur intérieur, épousées pour leurs seules qualités de reproductrices, condamnées à une existence insignifiante, coupées du reste du monde et solitaires, les plus intelligentes d'entre elles ont pour seule ressource l'écriture. Cela explique, d'après Flora Tristan, le grand nombre de femmes auteurs, et leur qualité. Toutefois, déplore-t-elle, à l'exception de l'une d'entre elles, la plus remarquable, aucune ne s'est battue pour s'affranchir de cette condition déplorable. Cette femme, c'est Mary Wollstonecraft, que Flora Tristan a lue en Angleterre grâce à un ami. Elle la cite abondamment, et souligne que, la première, Mary [155] a réclamé la liberté de la femme comme un droit, et l'égalité entre les sexes comme le fondement préalable à toute morale.

Mais qu'on se rassure ! Les femmes ne sont pas les seules à lui inspirer sympathie et pitié : les ouvriers, les Irlandais, les Juifs, les détenus dont le regard fuit le sien – et combien d'enfants parmi ces prisonniers ! Quand elle visite Coldbath, la maison de correction, il y a 300 enfants de 9 à 17 ans sur 1 120 prisonniers. La délinquance juvénile est considérable dans la capitale londonienne, et Flora a le cœur serré à la vue de « tous ces petits êtres à figure blonde, pâles, maigres, et destinés vraisemblablement à la déportation ou au gibet ! ». Elle est scandalisée par la dureté des peines, en particulier la *tread-wheel* qu'elle évoque avec horreur : ce supplice consiste à pousser avec les pieds, en montant, une très lourde roue, des heures durant. L'une des règles de la prison est le silence absolu qui, ajouté à l'oisiveté dans

laquelle sont maintenus la majorité des détenus, les plonge dans une apathie débilitante. Le taux important de récidive prouve aux yeux de Flora Tristan l'inefficacité d'un tel système.

A chaque pas, elle découvre une nouvelle source d'indignation qui la convainc davantage des dangers d'une société basée sur le profit. Le travail d'enquête chez Flora Tristan est étroitement lié à sa réflexion. Loin d'être un champ d'étude étranger, il modifie et enrichit son analyse et accélère sa propre évolution. Chaque nouvelle expérience est comparée à la précédente. Ainsi, à la visite des trois grandes prisons londoniennes succède celle du quartier irlandais, l'un des passages les plus forts du livre. Ces Irlandais, qui meurent littéralement de faim, n'ont pas de quoi se vêtir et vivent dans un véritable cloaque, sont pour elle le comble de l'abjection. L'odeur et la saleté sont telles qu'elle se demande si elle aura la force de continuer. Ce n'est qu'en faisant appel à son sentiment de fraternité qu'elle parvient à surmonter sa répugnance. Répulsion quasi physique, pitié et révolte : ces mouvements caractérisent sa relation avec les malheureux. Elle ne cherche pas à la masquer, au contraire : les enfants gisant dans la boue comme des pourceaux, sans parfois un haillon pour les couvrir, les pieds nus des femmes, les vieillards blottis dans le fumier, les croûtes, les maladies de peau, la saleté, la vermine : « tout cela est horrible à voir ! ! ! » Le pire est peut-être l'état d'abrutissement dans lequel les plonge la misère, ou la bassesse qu'elle engendre. La prostitution et le vol font des ravages dans cette population, et Flora souligne que la délinquance est « la conséquence logique de la misère arrivée à sa dernière extrémité ». Elle conclut, et on la croit : « Je sortis de là épouvantée ! » Sa visite du quartier irlandais la conduit à s'interroger une fois encore sur une société qui sacrifie sciemment les plus pauvres au nom de l'intérêt général – en réalité, celui de quelques-uns.

Si le terrain social est son domaine de prédilection, elle n'est pas pour autant indifférente à la politique. Deux expériences différentes sont racontées dans le livre, chacune

reflétant son insatiable curiosité. La première concerne les Chartistes, le plus important mouvement ouvrier européen avant 1848. C'est au cours du printemps 1839, juste avant son arrivée, qu'a lieu la première grande vague chartiste. Les revendications de cette organisation sont plus politiques que sociales : suffrage universel (c'est-à-dire masculin), scrutin secret, renouvellement annuel du Parlement, indemnité parlementaire, suppression du cens d'éligibilité, égalisation des circonscriptions électorales. Mais ce programme repose sur leur analyse de la société moderne, fondée sur la lutte des classes. Après avoir repris à son compte cette théorie, elle explique pour quelle raison elle a eu envie d'assister à l'une de leurs réunions : pour se rendre compte par elle-même du bien-fondé des réactions passionnées qu'ils suscitent chez leurs adversaires et leurs partisans. Un ami lié aux deux principaux meneurs O'Brien et O'Connor lui permet de se mêler à une réunion clandestine du comité directeur. Entrée secrète à l'arrière d'une taverne, *door-keeper*, mot de passe : tout y est. Flora est frappée par l'allure décidée et la forte personnalité des orateurs. Leur enthousiasme n'empêche pas le bon déroulement des discussions.

Le contre-exemple des Chartistes est donné dans le chapitre suivant, et de façon amusante. A cœur vaillant rien d'impossible ! Flora décide d'entrer au Parlement, strictement interdit aux femmes. Première leçon aux admirateurs de l'Angleterre : la moitié de l'humanité est exclue de ce haut lieu de la démocratie. Reste à en trouver le moyen. Elle commence par s'adresser, très logiquement, à un membre du Parlement de ses relations, certes conservateur, mais esprit ouvert qui se pique d'être sans préjugés. Elle lui demande de lui prêter des habits d'homme et de l'emmener avec lui à la séance.

> « Ma proposition fit sur lui l'effet que faisait, au bon temps, l'eau bénite sur le démon ! Prêter des habits d'homme à une femme pour l'introduire dans le sanctuaire de la puissance mâle ! Oh ! Quel abominable scandale ! Quel dévergondage ! quel horrible blasphème ! ! ! Mon ami

le tory devint pâle d'effroi, rouge d'indignation, prit sa canne et son chapeau, se leva sans me regarder et me déclara qu'il ne pouvait plus continuer à me voir [156]. »

Qu'à cela ne tienne, Flora s'adresse alors à plusieurs attachés d'ambassade, français, espagnols et allemands. Cela prouve, au passage, qu'elle ne manque pas de relations dans le beau monde. Peine perdue... Aucun d'entre eux ne veut prendre le risque d'être en délicatesse avec les Anglais. Le seul qui acceptera sera un haut personnage... turc, en mission à Londres ! Et voici Flora déguisée en Mamamouchi, un peu empêtrée dans son luxueux costume, trop grand pour elle, mais bien décidée à aller jusqu'au bout. Un ami français les accompagne. Première épreuve : la Chambre des communes. La nuit est déjà tombée, mais Londres est si bien éclairé qu'on y voit mieux la nuit que le jour. La voiture s'arrête devant la Chambre. Pleins feux sur cet étrange Turc qui en descend et que tous suivent en chuchotant :

— *The young Turk appears to be a woman...*

L'huissier pointilleux tourne et retourne la carte d'admission, la prend pour aller la montrer à quelqu'un et les fait attendre plus de dix minutes. La foule des badauds des deux sexes (on est dans l'antichambre) s'épaissit et murmure. Flora, au centre des regards, se sent rougir à vue d'œil et craint qu'on ne l'empêche d'entrer. Son cœur bat la chamade. Mais en bonne comédienne, elle emprunte à son costume un peu de la gravité propre aux Musulmans, nous dit-elle, et ne se trahit pas. Enfin, l'huissier revient et les laisse entrer. Flora et ses deux acolytes se précipitent sur le dernier banc pour n'avoir personne derrière eux. Hélas ! Ils sont toujours l'objet de l'attention générale, et les gentlemen qui les entourent ne se gênent pas pour les regarder sous le nez et faire à haute voix les commentaires les plus déplaisants. Des membres du Parlement quittent même leur banc pour venir la dévisager. Quel manque de respect pour ma qualité de femme et d'étrangère ! se plaint sans aucune logique Flora. Quant au spectacle du Parlement, il la scandalise : des députés allongés sur leur banc en train de faire leur

sieste, ou lisant leur journal, tout crottés, cravache à la main et en habit de chasse, le chapeau sur la tête. Les discours sont interminables; du reste, personne n'écoute. Seule l'intervention de Daniel O'Connell, le député irlandais, secouera l'apathie et éveillera l'admiration enthousiaste de la jeune femme...

Deuxième épreuve : la Chambre des lords. Même transparence. Mais, cette fois, Flora est aguerrie, et plus à l'aise. Si l'aristocrate en elle applaudit l'impeccable politesse de ces véritables gentlemen qui restent discrets à son égard, la désinvolture british scandalise cette républicaine formée au respect de la chose publique. A peine a-t-il fini de parler que Lord Wellington retourne s'étendre sur son banc, la tête en bas et les pieds sur le banc supérieur.

On le voit, cette intrusion féminine dans l'univers masculin des parlementaires anglais se solde par un bilan critique. Au fond, le contenu politique des discours qu'elle avoue mal comprendre intéresse peu Flora Tristan. Elle pointe l'attitude de ces hommes, leur manque de respect pour le mandat dont ils sont dépositaires, et le contraste entre le comportement guindé qu'ils affichent à l'extérieur et leur laisser-aller quand ils sont entre eux. Elle a donc la double satisfaction d'avoir franchi en paparazzi le barrage sexiste et de mettre au jour la médiocrité du piteux secret qu'il protégeait.

Mais l'expérience la plus forte, peut-être, est liée à sa visite de Bedlam, l'hôpital pour les fous. Au début, rien d'extraordinaire : elle accomplit sa tâche d'enquêtrice consciencieuse, décrivant les lieux, notant le nombre de malades, la qualité de la nourriture, etc. Le petit groupe de visiteurs, messieurs en costumes sombres, dames vêtues sobrement, se rend dans les salles des hommes, quand son cicérone mentionne la présence d'un Français parmi les pensionnaires :

> « " Nous avons ici un de vos compatriotes; sa folie est rare, il se croit Dieu. "

Pas si rare, pense Flora qui sait de quoi elle parle, “ eh ! quel hôpital serait assez grand pour contenir tous ceux qui comme lui se croient infaillibles ? ”

Son interlocuteur reprend :

“ C’est un ancien marin, il a beaucoup voyagé, parle toutes les langues, et paraît avoir été un homme de mérite.

— Comment se nomme-t-il ?

— Chabrié [157]. ” »

Flora est bouleversée. Comment aurait-elle pu oublier Chabrié ? Dieu l’aurait-il envoyée à Londres pour le sauver ? Elle pénètre en tremblant dans la grande cour et cherche des yeux le malheureux. Son guide désigne un homme tout seul sur un banc. Ce n’est pas Chabrié.

En réalité, le nom de cet homme s’écrit : Chabrier.

L’histoire pourrait s’arrêter là. Mais Flora fixe le malade dont la physionomie vivante tranche sur celle des autres malades. Il la regarde à son tour, vient à elle, la salue avec courtoisie et engage la conversation. Rien en lui ne trahit la folie. Elle le quitte pour poursuivre la visite, mais promet de venir le voir au retour. Et de fait, il la guette. Elle le retrouve très agité :

« Ecoutez ! vous savez, ma sœur, que je suis le représentant de votre Dieu, le Messie annoncé par Jésus-Christ. Je viens achever l’œuvre qu’il a indiquée ; je viens faire cesser toutes les servitudes, affranchir la femme de l’esclavage de l’homme, le pauvre de celui du riche et l’âme de la servitude du péché [158]. »

Ce langage, remarque Flora, ne dénotait en rien la folie. Après tout, Jésus, Saint-Simon et Fourier avaient dit la même chose. Chabrier déboutonne sa redingote et brandit une grande croix faite avec la paille de son lit et la laine de sa couverture. Elle doute encore de son état quand, avisant soudain Anna Wheeler, il l’apostrophe en hurlant : « Je t’arrête ! Je t’arrête au nom de la loi nouvelle ! »

Anna Wheeler s’enfuit, terrifiée. Flora, bien que peu rassurée, reste. Il sort alors une douzaine de petites croix en

paille entourées d'un crêpe noir et d'une bandelette rouge, en prend une et la lui tend en disant :

> « Prends cette croix, mets-la sur ta poitrine et va par le monde annoncer la loi nouvelle [159]. »

Puis il pose le genou à terre, lui prend la main et la serre à la briser. Les gardiens, inquiets, veulent détacher sa main de force. Mais Flora s'y oppose. Cet homme ne lui fera pas de mal, elle en est sûre. Elle le prie calmement de lâcher sa main. Il obéit et se prosterne à ses pieds en baisant le bas de sa robe avec des sanglots.

Elle s'échappe, en larmes. En s'éloignant, elle voit qu'il est resté dans cette position, beau comme un nouveau saint Jean.

Qu'est-ce que la folie ? se demande Flora Tristan. Cet homme est-il bien fou ? Les saint-simoniens n'ont-ils pas, eux aussi, été considérés comme des fous ? N'en va-t-il pas ainsi de tous ceux qui apportent une vérité trop neuve pour être comprise ?

L'épisode l'a profondément troublée. La coïncidence phonétique avec l'homme qui l'a aimée, la mission dont le pensionnaire de Bedlam l'a investie semblent donner un sens mystérieux à cette rencontre. Comment s'étonner qu'André Breton ait tant aimé Flora Tristan, lui qui dans *Nadja* affirmait « l'absence bien connue de frontière entre la *non-folie* et la folie », et la toute-puissance des coïncidences [160] ? Et si, comme Nadja, Chabrier était l'un de ces signaux que la vie envoie parfois, et dont le sens n'émerge que plus tard...

Sa dédicace « Aux classes ouvrières » confirmera le sens qu'elle entend donner à ses *Promenades dans Londres* : une mise en garde aux travailleurs. Tout homme est citoyen du monde, insiste-t-elle, et ce qui se passe en Angleterre n'est que le premier acte du drame social qui pourrait bien se jouer ailleurs. Les dernières phrases annoncent le ton des textes à venir :

« Travailleurs, et vous, travailleuses, qui jusqu'ici n'avez encore compté pour rien dans les sociétés humaines, je vous serre cordialement la main. Je m'unis à vous pour la tâche commune ; je vis en vous par l'amour,

Et suis votre sœur en l'humanité [161]. »

Flora Tristan.

[illegible] et la [illegible]
[illegible] Dubner était l'un de ces [illegible]
[illegible] dans le [illegible] que [illegible]

[illegible]

que le [illegible] pouvait bien se jouer ailleurs. Les dernières phrases [illegible] le ton des textes à venir : [illegible]

QUATRIÈME PARTIE

L'Apôtre

« Mon amant, c'est l'humanité. »

1

« NOUS AUTRES PROPHÈTES »

Toute relecture biographique n'est-elle pas hasardeuse ? Où nous instaurons une unité, une cohérence, une continuité, il y eut des doutes, des hésitations et le désordre propre à toute existence humaine. Ce que nous voyons comme une histoire et présentons comme un récit, s'est écrit avec des ratures, des blancs, des points d'interrogation. A quel moment une vie prend-elle la forme d'un destin ?

Flora Tristan n'a pas changé brutalement et sa transformation s'est effectuée progressivement. Sa « conversion », pour soudaine qu'elle paraît, a été préparée par des années de réflexion. Dieu merci, elle n'est pas non plus devenue une sainte – à moins que les saintes ne soient, comme nous, pleines de défauts et de contradictions. Flora est restée frivole et austère, généreuse et mesquine, autoritaire, indépendante, arrogante, irritable, ardente et terriblement obstinée. Ainsi, alors qu'elle écrit Les *Promenades dans Londres* et commence à réfléchir à la question sociale, elle sort, fréquente la sulfureuse Marquise de la Carte, se préoccupe plus que jamais de son image, sollicite une pension du ministre de l'Instruction publique et pense même être l'inspiratrice d'un vaudeville à la mode intitulé *La Lionne* ! Elle n'abandonne pas non plus l'idée de republier ses romans dans une nouvelle version, à défaut d'en écrire d'autres. Sa vie est un véritable tourbillon...

Ses enfants ont grandi. Elle a souhaité faire d'Ernest un ouvrier, n'ayant pas les moyens de lui donner une profession

libérale. Il a vécu loin d'elle, ballotté entre sa grand-mère, son père, puis la pension. Il ne la connaît pas. Comment ne serait-il pas révolté, ce garçon qui a vu son père condamné aux travaux forcés ? Il ne veut pas travailler. Après quelques semaines chez un imprimeur, il refuse ce métier, ou tout autre de ce genre. Il ne veut pas être ouvrier. Il lui tient tête, elle n'a aucune autorité sur lui. En désespoir de cause, craignant qu'il ne tourne mal, Flora fait appel à son beau-frère, Antoine Chazal, pour qu'il l'aide à entrer dans l'administration. Aline, elle, à sa sortie de pension, va apprendre la couture et entrer en apprentissage dans un magasin de modes. Flora a souffert de ne rien savoir faire quand elle a dû gagner sa vie. Elle croit dans ce viatique, si modeste soit-il. Elle ne se trompe pas : un jour, sa fille en aura besoin.

Mais peu à peu, sa mission va mobiliser toute son énergie, toutes ses forces. Sa vie privée semble dévorée par le feu qui l'anime. Fidèle à son époque, elle est profondément mystique. Le Romantisme se démarque du scepticisme des Lumières. Qu'il s'agisse du christianisme dont Chateaubriand avait inventé le « génie » et Lamennais rappelé la dimension sociale, ou du saint-simonisme dont le rituel, la hiérarchie et les articles de foi fondaient une véritable religion nouvelle, le temps est aux prophètes [162]. Flora Tristan n'échappe pas à la règle : elle est liée, on l'a vu, à l'abbé Constant, le futur Eliphas Lévi, et rencontre Simon Ganneau, le fondateur d'une curieuse religion, l'évadisme. Ancien officier de santé, dandy et féru de phrénologie, il s'est ruiné au jeu. Il change de vie, adopte la blouse d'ouvrier et reçoit ses disciples – Félix Pyat, Alexandre Dumas ou l'éditeur Hetzel – dans son atelier galetas de l'île Saint-Louis. Il prêche l'androgynie d'un Dieu à la fois mère et père, baptisé Mapah, et répand sa doctrine grâce à d'étranges figurines de plâtre. Si Flora ne croit pas à sa nature divine de Mapah et prend ses distances avec ses théories, elle est impressionnée par l'intelligence et le charisme de Ganneau. Elle s'intéresse de très près à lui : et si, à la place de cette horrible blouse et de cette sale petite toque

indignes de « sa belle barbe et sa belle figure... », les artistes se cotisaient pour lui offrir une tenue en mérinos bordé de velours ? Elle commande au peintre Traviès son portrait encadré d'une large bande de velours noir, et se désole de l'avoir blessé à seule fin de tester ses propres forces de résistance. On ne saurait négliger l'influence de ce prophète, qui l'a fascinée :

> « Je vous ai déjà dit que j'aimais l'âme de cet homme d'une façon toute particulière. Jamais mon âme ne s'est reposée dans une autre âme aussi mollement que dans la sienne. Depuis le jour où j'ai vu Ganneau je ne l'ai pas quitté une seconde : il marche à mes côtés comme une étoile brillante où ma vue se repose avec amour [163] »,

écrit-elle à Traviès qu'elle connaît à peine à cette époque.

A-t-elle rêvé un instant d'être à ses côtés la face féminine du Mapah ? En tout cas, elle baigne dans ce climat romantique qui mêle le mysticisme à l'humanitaire. Elle est une envoyée de Dieu, elle en est certaine. Dans une lettre à son amie Olympe qui met en doute la sincérité des « hommes de foi et de progrès », elle répond vertement :

> « Que les disciples du Christ, de Saint-Simon, de Fourier, de Flora Tristan (quand elle en aura – ce qui sera *avant dix ans*) que les disciples posent, c'est un fait, je ne le nie pas et qui est même *providentiel.*
>
> Les prophètes sont des médecins habiles qui découvrent la cause du mal et indiquent le remède mais ce n'est pas tout – Vous savez bien que le peuple est stupide puisque c'est un *enfant au maillot*; sans intelligence bavant et dégoûtant. –
>
> Eh bien pour parler à ce peuple, pr lui faire comprendre que le remède est bon, qu'il faut en user, que là seulement est son salut – pour cela il faut des *charlatans*, des *bavards* qui aillent par les carrefours criant bien haut. Il faut que ces hommes fassent de la *vérité* un *métier* – parler à ce peuple comme une nourrice parle à un enfant lorsqu'elle veut lui faire prendre une médecine propre à le guérir – Olympe vous ne connaissez pas le monde – et c'est pr

cela que vous blasphémez – on ne peut connaître les hommes et les choses que lorsqu'on a *la foi*, autrement tout est errement, tout est nuit –

Je vous dis toutes ces choses parce que je voudrais vous éclairer car vous pensez bien que nous autres prophètes nous ne tenons pas à l'opinion de tous ces *marmots* qui grouillent sur la terre –

Quand on se dévoue avec *réflexion* et après y avoir songé pendant des années, à la persécution, à la misère, à la calomnie, à l'assassinat; vous pensez bien qu'on est peu sensible à la réclame des journaux ou des éloges des coteries de salon – La foule peut calomnier la vie du prophète – mais le prophète est tellet [164] au-dessus de la foule que les criailleries n'arrivent même pas jusqu'à lui. »

Et elle conclut, rageuse :

« Il y a des choses qu'il ne faut dire qu'à son bonnet de nuit – ou à *sa petite chienne.* »

Cette longue lettre haletante et semée d'abréviations, dont nous ne citons qu'un extrait, est écrite en septembre 1839, juste après son retour d'Angleterre. Elle montre à quel point ce séjour a changé sa façon de voir et l'a radicalisée. On y trouve en germe l'essentiel de son attitude pour les années à venir : certitude d'être une élue du ciel ; d'avoir une vérité à transmettre et un rôle à jouer auprès du peuple; d'encourir ainsi l'opprobre, l'incompréhension de la foule. Elle ne se trompe pas. « Me voilà sans l'avoir prémédité la Femme-Guide, telle que moi aussi dans mon bon sens je l'avais rêvée », peut-elle écrire à Lyon en mai 1844. Avec superbe, elle se range aux côtés des plus grands à ses yeux : Jésus, Saint-Simon, Fourier – elle appartient à leur famille. Flora est désormais cette femme qui peut écrire sans rire : « nous autres prophètes ». Si nous voulons la suivre sur son chemin, il faudra l'accepter ainsi. Les lettres de cette période sont souvent truffées d'un vocabulaire religieux et emphatique à l'image de la rhétorique de son siècle. Son messianisme est élitiste : comme le Prince des nuées de Baudelaire, elle hante la tempête et se rit de l'archer... On la souhaiterait

un peu plus modeste. Poseuse et vaniteuse, comme le pensait George Sand ? Peut-être. Mais, sans l'ombre d'un doute, sincère et prophétique : les faits ne trompent pas.

Plusieurs facteurs contribuent à cette conviction. Le premier est la façon miraculeuse dont elle a échappé à la tentative d'assassinat de Chazal. Dieu l'a sauvée, pense-t-elle. Et s'il l'a fait, c'est la preuve qu'elle est donc « quelque chose aux yeux de Dieu ! » Mieux : sa présence sur terre peut être utile aux autres hommes, il lui a donc confié une mission [165].

Le séjour en Angleterre a joué aussi un rôle capital dans son évolution. Nul ne sait à quel point le fou de Bedlam, Chabrier, a contribué à sa certitude d'être l'envoyée de Dieu – qu'elle écrit Dieux, parce qu'il est triple, père, mère et embryon. Cet inconnu l'a désignée, faisant d'elle la Femme-Messie qu'attendaient les saint-simoniens. Certains, comme Prosper Enfantin, sont même allés la chercher en Orient. Avatar d'un féminisme exalté ? Narcissisme arrogant ? La croyance de Flora en sa propre élection, inséparable de son engagement et de la mission qu'elle s'est donnée, repose avant tout sur son profond sentiment d'amour pour l'humanité. Elle s'en explique dans une longue lettre un peu brouillonne adressée à une certaine Mme Laure (peut-être Laure Bernard, rédactrice du *Journal des Femmes* de Fanny Richomme [166]) :

> « Plus jeune, j'avais mis tout mon cœur dans une pensée d'amour mais, vous le savez, les cœurs aimants rencontrent difficilement un cœur pour sympathiser avec le leur, pour ces êtres-là, la vie est rude, de cruelles déceptions leur sont réservées. Pour eux, la seule passion vraie est durable, c'est Dieu ! C'est la mienne maintenant : pour moi Dieu et l'univers ne font qu'un, en aimant, en servant mes frères, je rends hommage à mon créateur [167]. »

A l'idéal du grand amour, introuvable, toujours décevant, s'est substituée, écrit-elle, sa passion pour les défavorisés. Cet amour-là ne peut pas la tromper, puisqu'elle est prête à tout donner. Peu à peu, va se former en elle l'image d'un amour sans limites, sans concessions, sans contre-don, sur-

tout. Sous sa plume, se rencontrent des accents dignes de sainte Thérèse et des grands mystiques. Si notre époque a tendance à sourire à la lecture de telles professions de foi, et n'accorde, même aux religieux – mère Teresa ou l'abbé Pierre – que le privilège de l'âge et d'une certaine retenue dans l'expression de leur foi – il en va tout autrement à l'époque de Flora Tristan. Le dix-neuvième siècle porte au pinacle la femme qu'il a plus que toute autre rabaissée. Sa privation de droits réels a pour contrepartie une idéalisation souvent déclamatoire : muse, inspiratrice, élue, de Lamartine à Vigny, d'Auguste Comte à Prosper Enfantin on n'en finirait pas de mesurer les glorifications de la femme. A défaut d'en faire une citoyenne, on en fait un ange. Flora Tristan, elle, est l'artisan de sa propre transfiguration. Sa sincérité est aussi patente que son exaltation, qui étonne (et parfois agace) même ses contemporains, c'est dire ! Elle a enfin trouvé un rôle à sa mesure, d'où peut-être son assurance.

> « Moi, je suis une personne à part »,

affirmera-t-elle aux ouvriers réunis chez le forgeron Gosset. Et elle ajoutera :

> « Je ne tiens pas à ce que vous m'aimiez, à ce que vous reconnaissiez ce que je fais pour vous, à ce que vous me rendiez justice. J'aime l'humanité, je la sers, cela me suffit, Dieux, mon amour et ma conscience, et je peux me passer du reste [168]. »

Oui, elle est une personne à part (qu'elle écrit « appart », comme si ce mot désignait chez elle une qualité intrinsèque). Et c'est cette singularité même qui fascine. Un détail en dit long sur l'idée qu'elle se fait d'elle-même. Le 2 septembre 1840, elle rédige ses dernières volontés. Elle autorise le chirurgien en chef de l'hôpital de la Pitié à Paris à disséquer son cadavre en présence de ses élèves, et le prie de faire remettre sa tête au président de la société phrénologique. La

phrénologie, en vogue alors, prétend étudier le caractère humain d'après la forme du crâne. Ce qui reste de son cadavre sera jeté à la fosse commune, Flora refusant d'avoir un tombeau. A la fois sujet digne d'étude et petite sœur des pauvres : telle se veut Flora Tristan.

On ne peut comprendre sa trajectoire qu'en intégrant ce caractère exceptionnel. Elle-même en est consciente, et fière !

> « Venez me voir, écrit-elle à Eugène Sue, en ce moment je présente un *phénomène curieux* – Je suis *heureuse*, bien heureuse ! ! *plus* heureuse que jamais *Ste Thérèse* ne l'a été !... J'ai la *conscience* que je viens de faire une *bonne action*, une grande œuvre – Je viens de faire une œuvre *utile* à *mes frères*. – Un amour intense, un amour saint, pur, calme, réparateur m'embrase, m'inonde, me donne une vie *plus* qu'humaine !
>
> Oh on a blasphémé Dieux lorsqu'on a dit qu'ici-bas *jamais on ne verrait une créature heureuse* – Depuis quatre mois que je travaille à ce petit livre, l'amour qui m'enveloppe de toute part est si grand ! me procure une jouissance extatique si forte... que mon pauvre corps plie sous l'étreinte – par instants, j'ai *peur* de mourir... quel ciel puis-je envier [169] ! »

Comme toujours son excitation se mesure à la graphie. Son écriture heurtée, à grands jambages dont quelques lignes suffisent à recouvrir la page, donne idée de son énergie fiévreuse. La coloration amoureuse et même fortement sexuelle des termes se mêle au registre religieux comme chez certains mystiques. Cet amour qui l'inonde, cette jouissance extatique, ce corps qui se tord, cette impression de mourir, ce ciel qui s'entrouvre : comment douter encore de son extase et du caractère « réparateur » de cette passion ? Ne confie-t-elle pas à son ami Charles-Joseph Traviès durant la rédaction de l'*Union ouvrière* :

> « Oh ! Si je pouvais aimer un être humain autant que j'aime mon livre ! Si je pouvais vivre avec lui comme je vis avec ma pensée » ?

Son ami Alphonse Constant confirme :

> « La personnalité de Flora s'était tellement exaltée dans la lutte qu'à ses yeux même, elle était passée à l'état de mythe, elle se croyait " la femme-Messie " ; après avoir lutté comme un démon, elle rêvait la transfiguration du martyre pour s'envoler au ciel sur les ailes d'un ange [170]... »

Alors, comment nous, lecteurs modernes, pouvons-nous considérer cet aspect de la pensée de Flora Tristan ? A chacun d'y répondre. Rappelons-nous seulement que cet « état de mythe » est peut-être alors le seul à pouvoir donner force au message d'une telle femme. Sa position est réellement singulière : marginale, libre dans ses amours et ses amitiés, en dehors de tout groupe constitué, de toute coterie, sans véritable appui social. En cela elle se distingue aussi bien des saint-simoniennes que d'une Marie d'Agoult, petite-fille d'un riche banquier allemand et épouse d'un comte, ou d'une George Sand qui ont toujours regardé de haut cette pécore qui venait leur donner des leçons d'humanité. Certes, cette croyance dans le rôle messianique de la femme n'est pas neuve. Mais le contenu et la forme de ce message, sa conviction et le rôle qu'elle assume, le sont. En la lisant, on se dit qu'au fond elle n'a pas si tort de se juger exceptionnelle : elle l'EST.

Le grand choc de l'Angleterre était venu avant tout de sa rencontre avec la misère. Son indignation est la marque de cette expérience sensible. Flora a touché du doigt l'exploitation dans toute son horreur, même si elle n'en a été que spectatrice. Bien sûr, elle a connu personnellement la gêne, et même la pauvreté. Mais cela n'a rien de commun avec l'avilissement qu'elle a découvert dans le quartier irlandais ou dans les *finishes*. De la conjonction entre cette expérience et sa culture socialiste naîtra sa réflexion. Elle lit, elle lit beaucoup : l'expérience anglaise ne s'est donc pas effectuée sur un terrain vierge, mais chez une femme qui depuis plusieurs années réfléchit à la question sociale, à la situation des

exclus d'un système qui ne leur accorde aucun droit, qu'il s'agisse des femmes ou des ouvriers.

Dans une lettre de 1843, elle dit se consacrer depuis sept ans aux ouvriers [171] : c'est donc de 1836, soit l'année qui a suivi son retour du Pérou, que date son engagement. C'est vers cette date qu'elle a fait la connaissance de Jules Laure, qui lui-même fréquente alors les saint-simoniens. Dès 1835, on le sait, elle a rencontré Charles Fourier à qui elle a envoyé sa première brochure *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères.* Grâce à lui, elle est entrée aussi en contact avec Victor Considérant, le directeur du journal fouriériste *La Phalange.* Elle entretient des rapports cordiaux avec ce polytechnicien brillant, à la belle prestance et aux moustaches rouges. Sa voix sonore, ses talents de dialecticien, son énergie et son ambition en font l'un des acteurs marquants de la vie politique de son temps. Marié à Julie, la fille de Clarisse Vigoureux, l'une des premières adeptes de Fourier, il est l'un de ces « bourgeois voyants » qu'estime Flora. Elle fera souvent appel à lui pour l'*Union ouvrière*, tout en prenant ses distances avec une stratégie de pouvoir qu'elle désapprouve.

Grâce à Anna Wheeler et à son ami l'aliéniste Louis Evrat, elle a aussi rencontré Robert Owen, alors âgé d'une soixantaine d'années, et elle lui rend un hommage vibrant dans les *Promenades dans Londres.* Il se passionne depuis 1800 pour les questions sociales. Ancien ouvrier devenu patron, Owen a transformé en coopérative ouvrière son usine de filature de coton à New Lanark en Ecosse, et jeté les bases de l'urbanisme moderne. Persuadé de l'influence du milieu sur l'homme, le premier, il édifie une cité communautaire modèle, véritable paradis en comparaison des taudis des grandes villes. Des parcs, des habitations spacieuses, le chauffage central, des bibliothèques, des salles de réunion, la limitation du temps de travail et, surtout, une place essentielle accordée à l'éducation des enfants dès l'âge de 2 ans doivent permettre d'offrir dignité et bonheur aux ouvriers. Flora n'hésite pas à lui manifester son appui au cours d'une

réunion publique, en 1837. A l'objection d'un saint-simonien qui reproche à Owen de ne pas avoir de femme à ses côtés, elle se lève en s'écriant : « Moi, j'y suis ! » Sous les applaudissements, Robert Owen s'incline alors courtoisement devant elle [172].

Elle appartient pleinement à la génération de 1830, à mi-chemin entre les idéaux de la Révolution et les combats de 1848. C'est, nous l'avons dit, le temps des prophètes. On imagine mal le succès qu'eut, en particulier, le saint-simonisme à son apogée, attirant aux conférences de la rue Monsigny, où vivaient en communauté une trentaine de disciples hommes et femmes, l'élite intellectuelle et artistique. Aux soirées du jeudi et du dimanche se presse une foule brillante, parmi laquelle des musiciens comme Franz Liszt, le ténor Nourrit, Hector Berlioz, Félicien David ou des écrivains comme Sainte-Beuve [173]. Des prédicateurs parcourent la province, et même l'étranger. On crée des ateliers et des « maisons communes » destinées aux ouvriers. Dans la fermentation des idées de cette période se lit un formidable optimisme. Le souffle de l'imagination n'enfle pas seulement les vers des poètes ou les visions des romanciers, il fait aussi vibrer la pensée sociale et gonfler les voiles de l'utopie. Libérés du carcan de l'Ancien Régime, revenus des excès sanglants de la Terreur et de l'autocratie napoléonienne, à la fois rationalistes et idéalistes, doctrinaires et inventifs, généreux et sectaires, incroyablement audacieux et imaginatifs, quelques hommes (et à leur suite quelques femmes) vont repenser l'organisation sociale, les relations entre les êtres et, peut-être, tout simplement, le droit au bonheur. Marx et Engels, sans nier leur dette à l'égard de leurs prédécesseurs, ont éprouvé le besoin de marquer leurs distances, en particulier avec la dimension mystique des premiers socialistes. Mais l'utopie est toujours un signe; elle est à la société ce que l'amour fou est au couple : une bouffée d'air, le germe d'un renouveau, le désordre chaud de la vie. Le seul tort des utopistes, à toutes les époques, est peut-être de croire leurs rêves réalisables. Mais, sans cette illusion, ils ne seraient que

poètes. Leurs utopies ne sont pas pour autant inutiles : elles servent à féconder la pensée de ceux qui construisent la réalité et à leur donner des ailes.

Dès le début du siècle, Saint-Simon avait tracé la voie en montrant que les sociétés sont soumises à des lois, comme l'univers, et que tout nouveau système doit tenir compte des changements sociaux en cours. Apôtre d'une religion du Progrès, favorable à la propriété dans la mesure où elle est productive, il n'en plaidait pas moins l'abolition de l'héritage et la nécessité d'aider les classes défavorisées par l'assistance et l'éducation. Pour les saint-simoniens, emplois et richesses doivent être répartis « à chacun selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres ». Productivité, modernisation ne peuvent aller sans justice sociale, même si la société à laquelle ils aspirent reste très hiérarchisée, comme le fut la secte elle-même, et que les ouvriers demeurent les bénéficiaires passifs de la générosité des chefs d'entreprise. A cette hiérarchie fondée sur les divers degrés d'intelligence et les capacités de chacun, répond la réflexion sur l'organisation sociale du fouriérisme qui s'appuie, on le sait, sur l'attraction passionnée [174]. Certes, en Harmonie, il existe encore des pauvres et des riches, mais ils se complètent en quelque sorte, les seconds devant garantir aux premiers le droit fondamental au travail. Quant à Owen, ni philosophe ni doctrinaire, il s'est servi de sa longue expérience d'homme de terrain pour concevoir une méthode reposant sur la coopération et la communauté. Son pragmatisme, ses qualités humaines, la place qu'il accorde à l'association (allant jusqu'à concevoir la propriété collective des biens et des machines), à l'éducation et au respect de la personnalité, suscitent l'admiration de Flora Tristan, malgré l'échec de New Harmony, la communauté qu'il avait fondée dans l'Indiana [175].

Le résumé qu'elle donne dans les *Promenades* de ces trois doctrines, celles de Saint-Simon, de Fourier et d'Owen, en montre sa parfaite assimilation et son sens de la synthèse.

Mais tout en reconnaissant les mérites et les limites des trois principales utopies de son temps, elle ne manque jamais de signaler ce qui l'en distingue, sans doute parce que sa pensée s'est construite à partir de ces différences, et qu'elle tient à son originalité et à son indépendance. Elle ne se sent pas concernée par les débats d'idées qui agitent ces milieux, les ergotages théoriques, les enjeux purement intellectuels. Les querelles d'école ne l'intéressent pas. Elle répugne au sectarisme qui dresse ces groupes les uns contre les autres. Elle n'a aucune disposition pour la discipline de groupe, le travail de l'ombre et la soumission du militant. Si elle ne ménage pas son admiration pour certains socialistes, elle n'a rien d'une disciple, bien au contraire. Elle a commencé par se signaler à l'attention de Victor Considérant, le successeur de Fourier, par une critique des fouriéristes, leur reprochant leur manque de pragmatisme. Et disons-le : elle a trop elle-même la fibre d'un chef, le goût du pouvoir, pour se contenter de suivre les autres. Sa fierté, son indépendance, sa créativité, son charisme, son autorité, son sens de l'action et de l'organisation la conduiront à inventer peu à peu sa propre doctrine, et à en devenir l'apôtre.

« Je ne suis ni saint-simonienne, ni fouriériste, ni owénienne [176] », nous prévient-elle. Il n'en reste pas moins qu'elle est contemporaine de ces courants de pensée, qu'elle s'est nourrie et formée à leur source. De ces trois doctrines complexes, elle va retirer deux idées forces : *l'association* et *le droit au travail*, et les faire siennes. Il lui faudra néanmoins plusieurs années pour leur donner une forme et un contenu vraiment personnels.

Son évolution dans les années 1840-1843 est dans le droit-fil de son livre sur l'Angleterre. La réception des *Promenades dans Londres* reflète bien la société de l'époque. Si l'ouvrage fut apprécié en général des cercles libéraux et socialistes, il scandalisa une partie de l'opinion, parce qu'il était écrit par une femme. L'audace de l'enquêtrice et l'impudeur de l'écrivain choquèrent.

> « Madame Tristan m'a envoyé ses *Promenades dans Londres*, nouvelle édition corrigée. C'est un cri de pitié, d'indignation en faveur du peuple anglais »,

écrivait Hortense Allart à Sainte-Beuve, non sans ajouter :

> « Comme cela manque de goût et de distinction, vous ne sauriez le lire. Dites-moi si elle a envoyé quelques exemplaires à Marie (d'Agoult), car elle s'adresse aux femmes pour les placer [177]... »

Les *Promenades* faisaient de Flora, pour la première fois, un auteur sérieux et un témoin digne de foi. Le journal fouriériste *Le Nouveau Monde* en fit un compte rendu élogieux et en publia des extraits. Ce livre et l'expérience qu'il soustendait ne pouvaient que conduire Flora à resserrer ses liens avec les milieux sociétaires. Les disciples de Fourier ouvrent alors à Paris, en particulier à Ménilmontant et en province, des sortes de coopératives, les « boulangeries véridiques ». Flora Tristan, sans doute par l'intermédiaire de Jules Laure qui figure sur la liste des membres, assiste à une réunion, et est chargée « de grouper des consommateurs [178] ». Et pour la première fois, surtout, elle va entrer directement en contact avec des ouvriers.

[illegible]

[illegible] nous paraissait-elle. Il n'en [illegible] qu'elle est contemporaine de ces courants de pensée, qu'elle s'est nourrie et formée à leur source. De ces trois doctrines complexes, elle va retenir deux idées fortes : l'[illegible] *le droit au travail*, et les [illegible]. Il lui faudra plusieurs années pour leur donner une forme [illegible] vraiment personnelle.

Son évolution dans les années 18[illegible]-1843 est dans le droit-fil de son livre sur l'Angleterre. [illegible] exception des *Promenades dans Londres* reflète bien la société de l'époque. Si l'ouvrage fut apprécié en général des cercles libéraux et socialistes, il scandalisa une partie de l'opinion, parce qu'il était écrit par une femme. L'audace de l'[illegible] et l'impudeur de l'écrivain choquèrent.

2

LA CLASSE LA PLUS NOMBREUSE

« La classe la plus nombreuse et la plus utile » : c'est ainsi que Flora désigne les ouvriers, paraphrasant la formule des saint-simoniens, « la plus nombreuse et la plus pauvre ». Nombreuse, pauvre et utile : ces trois adjectifs résument la situation de la classe ouvrière sous la Monarchie de Juillet. Ils nous préviennent aussi que, pour Flora Tristan, la classe ouvrière ne se limite pas aux ouvriers d'usine mais à tous ceux qui ont leurs bras pour seule richesse, qu'ils soient artisans, ouvriers, paysans ou travailleurs des fabriques. Pourtant, dans l'*Union ouvrière*, elle s'adresse aux ouvriers proprement dits, qu'ils travaillent dans les usines ou dans les métiers traditionnels. Elle ajoute même « aux ouvriers et aux ouvrières intelligents », introduisant l'idée, qui allait faire son chemin, d'une avant-garde prolétarienne plus consciente et plus évoluée. Cette restriction s'explique par le contexte de l'époque.

La France est encore à l'aube de la révolution industrielle déjà entamée en Angleterre. Les premières machines à vapeur, les métiers mécaniques y sont installés beaucoup plus tard. Il faut attendre l'Empire pour que les métiers à filer inventés par Jacquard fassent leur apparition à Lyon. Le monde ouvrier, avant la révolution de 1848, et surtout avant le Second Empire est encore majoritairement celui des professions traditionnelles. La France de 1840 est plus proche de *L'Assommoir* que de *Germinal*[179]. La grande majorité des ouvriers travaille dans les secteurs des arts et

des métiers, ainsi que dans l'industrie textile. L'industrie va s'implanter dans les centres urbains dont la croissance est explosive : Paris passe de 714 000 habitants en 1817 à 1 million en 1846. Pour se développer, l'industrie pratique une politique de bas salaires et fait des ouvriers des prolétaires interchangeables, une main-d'œuvre anonyme et exploitable à merci. Logements de misère, journées de travail inhumaines dépassant souvent les seize heures, salaires de famine : l'absence totale de protection ou même de réglementation sociale (la loi de Guizot de 1841 n'est pas appliquée) fait de ce nouveau prolétariat peu qualifié, illettré et misérable une masse aveugle qui lutte pour sa survie.

> « Il faut, écrit Villermé, parlant des ouvriers qui vivent dans la périphérie de Mulhouse, les voir arriver chaque matin en ville et en partir chaque soir. Il y a parmi eux, une multitude de femmes pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue, et qui faute d'un parapluie, portent, renversé sur la tête, lorsqu'il pleut, leur tablier ou leur jupon de dessus, pour se préserver la figure et le cou, et un nombre encore plus considérable de jeunes enfants, non moins sales, non moins hâves, couverts de haillons tout gras de l'huile des métiers tombée sur eux pendant qu'ils travaillent [180]. »

L'alcoolisme, la sous-alimentation et les maladies font des ravages. C'est ce prolétariat que vont privilégier les enquêtes sur le paupérisme social, contribuant à renforcer l'idée que les « classes laborieuses » sont les « classes dangereuses ».

C'est dans les rangs des ouvriers traditionnels – artisans, compagnons, Canuts – que s'est d'abord éveillée la conscience de classe, parce qu'ils constituent en quelque sorte l'élite ouvrière, une élite qui découvre progressivement son identité sociale. Celle-ci s'est façonnée lentement, se superposant à l'identification à un corps de métier ou à une région. On est charpentier ou serrurier, limousin ou creusois. C'est sans doute la politique d'exclusion de la bourgeoisie triomphante de la Monarchie louis-philipparde qui va le

mieux contribuer à créer ce sentiment d'identité. D'un côté le bourgeois, de l'autre l'ouvrier. Tout, les revenus, le langage, l'habitat, le costume, la nourriture, contribue à les distinguer. Le « bourgeois » ne désigne-t-il pas par excellence le patron chez les compagnons ? La surveillance policière, la criminalisation des sociétés de résistance, les lois sur les associations renforcent la contestation et le sentiment de solidarité.

L'influence des journaux et celle des premiers socialistes vont entretenir ces foyers potentiels d'agitation majoritairement situés dans les grandes villes. A partir de 1830, se multiplient les journaux ouvriers, tels que *L'Artisan* « Journal de la classe ouvrière », *L'Atelier*, où écrit Agricol Perdiguier, *La Phalange* des fouriéristes, la *Ruche ouvrière* de Jules Vinçard, le *Journal du peuple* de Michel Dupoty ou *L'Echo de la fabrique* à Lyon. Ces journaux sont écrits et lus par des ouvriers, et ils jouissent d'un réel crédit auprès d'eux. Ils constituent un véritable réseau de communication à travers la France. Flora Tristan s'adresse à eux quand elle publie un livre et les lit avec attention. Elle correspond par exemple avec le journaliste Michel Dupoty, condamné à cinq ans de prison pour complicité morale à la suite d'un attentat et emprisonné au fort de Doullens. Elle lui manifeste sa sollicitude et engage avec lui un débat serré sur les droits fondamentaux des individus. Dupoty souscrit à l'édition populaire des *Promenades* et la remercie pour la donation entre vifs qu'elle lui fait de ses œuvres [181]. Les journaux contribuent aussi à faire circuler les idées des saint-simoniens [182], des disciples de Fourier et des autres réformateurs. Ils sont un témoin de la pénétration des idées nouvelles dans le peuple et un moyen d'expression, même si ces idées ne sont la plupart du temps que le reflet d'une frange minoritaire de la population ouvrière, souvent plus aisée et plus cultivée. La majorité des grèves ont lieu dans les centres traditionnels des métiers et non dans ceux de l'industrie moderne, comme le montre l'exemple célèbre des Canuts lyonnais, qui à deux reprises, en 1831 et en 1834 se sont insurgés contre les

patrons soyeux à propos des tarifs et ont fait trembler l'ordre public. Entre 1830 et 1847, les grèves les plus fréquentes sont le fait des tailleurs d'habits, des charpentiers et des maçons, corporations qui ne doivent rien à la révolution industrielle et ne sont pas menacées par elle.

1840 marque un tournant. L'Académie des Sciences morales et politiques met au concours la question suivante : « En quoi consiste la misère ? Par quels moyens se manifeste-t-elle dans différents pays ? Quelles sont ses causes [183] ? » La brochure de Louis Blanc *L'Organisation du travail*, celle de Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ?,* le célèbre *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers...* de Louis-René Villermé, première enquête sur la situation dramatique des ouvriers dans les manufactures textiles, le *Voyage en Icarie*, l'utopie communiste de Cabet, sont publiés la même année. Petit à petit, s'impose une nouvelle vision sociale : et si ces classes laborieuses ne regroupaient pas des sous-hommes, dignes dans le meilleur des cas de pitié, mais des êtres dégradés par la misère, asservis par l'industrie moderne, à qui l'on peut redonner une dignité humaine ? En posant la question de l'organisation du travail et de l'association, les utopistes introduisent pour la première fois la possibilité d'une transformation et de solutions à la question sociale. Vouloir assurer à chacun le droit au travail, à l'assistance et à l'éducation avec les saint-simoniens, affirmer comme Fourier que « l'homme est fait pour le bonheur », décréter avec Cabet la suppression de la propriété et la toute-puissance de l'Etat, telles sont quelques-unes des idées mises en avant par les penseurs utopistes.

A cette réflexion s'ajoute celle des intellectuels romantiques, Lamennais, Michelet, Lamartine, Hugo, Sand, qui non sans idéalisation, déclarent vouloir se mettre au service du peuple. Le grand ténor Nourrit abandonne l'Opéra et envisage de se consacrer à « la diffusion de la musique parmi le peuple », écrit Marie d'Agoult, admirative [184]. Mère de deux enfants, elle a quitté son mari et s'est installée à Genève avec son amant Franz Liszt, l'un des principaux

représentants de ce Romantisme humanitaire, dont elle a une fille Cosima [185]. Elle ajoute : « A notre retour en France, Franz entreprendra probablement quelque chose de semblable. » C'est à qui célébrera le peuple et se consacrera à lui. Eugène Sue publie *Les Mystères de Paris* de juin 1842 à octobre 1843 dans *Le Journal des Débats*. Il rencontre un succès sans précédent [186]. Sa conversion au socialisme, a eu lieu, dit-on, à la suite d'un pari avec Félix Pyat qui l'emmène déjeuner chez un graveur, Henri Fugère. Cet homme cultivé, membre du comité de rédaction de *La Ruche*, le stupéfie par sa passion et son bon sens. « Je suis socialiste ! » se serait exclamé le dandy Eugène Sue à la fin de la conversation, plus amateur jusqu'alors de dîners fins que de bouillons populaires. George Sand, devenue, elle, républicaine au contact de l'avocat Michel de Bourges, rencontre l'ouvrier imprimeur Pierre Leroux, qui le premier utilisera le mot de « socialisme ». Elle s'enthousiasme pour cet ancien saint-simonien, auteur avec son ami Jean Reynaud d'une *Encyclopédie universelle*. Il est pauvre, chargé de famille. Elle le soutient financièrement, écrit sous son influence, crée avec lui en novembre 1841 un journal, *La Revue indépendante*, puis finance son projet d'imprimerie et de communauté à Boussac. Elle fait la connaissance grâce à lui du menuisier Agricol Perdiguier, qui lui inspire *Le Compagnon du Tour de France*.

> « Il faut que Lazare quitte son fumier, afin que le pauvre ne se réjouisse plus de la mort du riche. Il faut que tous soient heureux afin que le bonheur de quelques-uns ne soit pas criminel et maudit de Dieu »,

proclame-t-elle dans un style qui n'a rien à envier à l'évangélisme de Flora Tristan, sa rivale en terre ouvrière [187].

A quoi répondront les ouvriers qu'il leur appartient à eux-mêmes de se faire comprendre de leurs compagnons. Ainsi fleuriront poètes et écrivains-ouvriers, qui publient souvent sous le haut patronage de telle ou telle célébrité du monde des lettres.

En 1841, paraît la première anthologie de poésie du peuple, intitulée *Poésies sociales des ouvriers.* De Mme Récamier à Augustin Thierry, de Sue à Sand, on s'arrache les poètes-ouvriers qui mettent un peu d'exotisme dans les salons. Savinien Lapointe, cordonnier, le chansonnier-forgeron Jules Vinçard, le maçon Charles Poncy seront les plus connus – si l'on met à part Béranger, phénomène littéraire de la génération précédente – parmi une bonne quarantaine de postulants. Leurs revendications s'expriment souvent avec force et émotion. Quant à la question de savoir s'il s'agit de « vraie » littérature, elle fait l'objet d'une polémique dans le monde littéraire.

D'un côté, l'optimisme généreux et l'idéalisme d'une élite bourgeoise en pleine ascension, contrastant avec le mépris et le rejet des autres bourgeois. De l'autre, la méfiance et le besoin de reconnaissance d'une classe ouvrière en pleine mutation. Ainsi s'éveille, avant la révolution de 1848, la conscience de classe.

Voilà, tracé à grands traits, le paysage intellectuel et social dans lequel Flora Tristan va, à son tour, mener son entreprise humanitaire – à sa manière unique, « appart ».

3

L'UNION OUVRIÈRE

Tout commence avec Agricol Perdiguier. C'est, nous dit Flora Tristan, en lisant son ouvrage *Le Livre du compagnonnage*, ainsi que deux autres livres écrits par des compagnons, Pierre Moreau [188] et Jacques Gosset [189], qu'elle a eu l'idée de son grand projet.

Le compagnonnage, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, était la seule organisation réunissant les ouvriers, regroupés par métiers. Ces associations se donnaient pour but le perfectionnement professionnel, moral et spirituel de leurs membres, et leur fonctionnement s'apparentait à la fois à des sociétés secrètes (jusqu'à la fin du XIXe les archives des sociétés ou cayennes étaient brûlées à la fin de chaque année et leurs cendres mêlées au vin du banquet qui suivait la cérémonie), et à des sociétés de secours mutuel. Le compagnon était consacré membre à part entière à l'issue de son Tour de France, au cours duquel il apprenait son métier auprès des maîtres-compagnons avant de réaliser à son tour son chef-d'œuvre. Durant ce Tour qui pouvait durer plusieurs années et obéissait à des règles très strictes, il séjournait chez la Mère, une hôtesse qui prenait soin de lui, assurait les repas et le soignait si nécessaire.

Toutefois, loin de constituer un ensemble harmonieux, le compagnonnage était de plus en plus déchiré par les rivalités entre les deux grandes sociétés qui le constituaient : les Dévorants ou devoirants (à l'origine, les menuisiers du devoir) et les Gavots. Ces luttes pouvaient atteindre une vio-

lence extrême et chaque rencontre entraîner des rixes qui laissaient sur le terrain des blessés, ou même des morts. Le menuisier Agricol Perdiguier, dit Avignonnais la Vertu, avait le premier exhorté les compagnons à l'union, montrant combien ce comportement belliqueux nuisait au compagnonnage en général, et aux ouvriers en particulier. Quant à Pierre Moreau, fils de paysans, puis ouvrier serrurier, il avait pris conscience très tôt des dysfonctionnements à l'intérieur même des sociétés où des maîtres exploitaient parfois les jeunes apprentis ou les rançonnaient. Il n'avait pas cherché à se faire recevoir compagnon et avait adhéré à l'Union, une nouvelle organisation qui tentait de regrouper les ouvriers, « transition historique entre les anciens Devoirs et les modernes syndicats [190] ». Après son Tour de France, il s'était installé à Auxerre et y avait créé un bureau. Moreau et Perdiguier étaient devenus rivaux.

Flora Tristan va partir de leur point d'aboutissement : les ouvriers doivent s'unir. Cette union, affirme-t-elle, ne doit pas se limiter aux Compagnons, mais transcender les différentes corporations, les différents métiers, et même les différents pays. Ils doivent s'unir pour constituer la classe ouvrière, et cela dans un seul but : mettre fin à leur misère. Unis, ils seront forts et pourront réclamer le DROIT AU TRAVAIL et l'ORGANISATION DU TRAVAIL [191], seules garanties pour eux du droit le plus fondamental de tout être humain : celui de vivre.

Pour nos esprits blasés du XXIe siècle, souvent revenus de toutes les idéologies et de tous les idéaux, il est peut-être difficile de mesurer l'audace, la nouveauté et la clairvoyance de cette affirmation. Cinq ans avant Marx et Engels, une jeune femme jette les bases de ce qui allait être l'essentiel de la pensée sociale du siècle à venir [192]. Elle rassemble ses idées dans un petit livre intitulé *Union ouvrière*, rédigé dans une langue ferme, limpide et vivante, à la portée de tous. Car l'autre idée de Flora concerne le public auquel elle s'adresse : elle ne se contentera pas de parler *des* ouvriers, mais *aux* ouvriers, en les exhortant à agir par eux-mêmes, sans l'aide, et elle ne ces-

sera d'y insister, des bourgeois [193]. La grande originalité du texte de l'*Union ouvrière*, la voilà. Parce que les ouvriers doivent s'organiser *eux-mêmes*, le contenu du livre, son édition et sa diffusion doivent emprunter des voies nouvelles. Les fouriéristes recrutent leurs adhérents dans les rangs de la bourgeoisie libérale : avocats, journalistes, médecins, artistes. Flora Tristan, elle, va s'adresser directement aux ouvriers.

Elle commence par écrire aux compagnons Agricol Perdiguier, Pierre Moreau et Jacques Gosset. Elle rencontre Moreau, dit le Tourangeau, à Paris, à la fin de 1843. Elle a bien des points communs avec ce petit homme d'apparence frêle, mais excessif, orgueilleux et autoritaire. Le réseau des Sociétaires de l'Union sera, du reste, son meilleur soutien.

Quant à sa lettre au menuisier Agricol Perdiguier, admiré par George Sand, on s'en souvient, elle mérite d'être citée, car elle donne d'emblée le ton.

> « Mon cher Monsieur
>
> Faites-moi le plaisir de venir me voir samedi soir, ou dimanche matin – J'ai le plus vif désir de vous connaître, et j'ai beaucoup à causer avec vous de votre livre du compagnonnage – c'est pourquoi je ne vous en dis rien dans cette lettre –
>
> Je vous serre la main et suis votre sœur en l'humanité
>
> Flora Tristan
>
> 89 rue du bac
>
> PS. Si vous avez la brochure de Mr Moreau d'Auxerre, et d'autres qui traitent du même sujet, faites-moi l'amitié de me les apporter, je voudrais connaître tout ce qui a été dit sur ces sortes d'associations –
>
> Savez-vous d'une manière exacte le nombre d'ouvriers qu'il y a en France, et combien d'ouvriers sont affiliés aux sociétés des diverses associations du compagnonnage ? – Si vous avez ces chiffres, ou si vous savez où vous les procurer, je vous serai obligée de me les donner. – Moi aussi, mon cher Monsieur, je m'occupe beaucoup du sort des ouvriers. C'est pour cette raison que votre livre m'a puissamment intéressée ; je suis bien fâchée de ne pas l'avoir connu plus tôt.
>
> Ta [194] »

Une invitation qui ressemble à une convocation, un éloge sincère mais rapide, une demande d'information justifiée par un intérêt pour le sort des ouvriers qui sent un peu sa grande dame, et pour la première fois la formule qui clôturera toutes ses lettres : « votre sœur en l'humanité », à mi-chemin entre le religieux et le laïque. Quand elle entre en contact avec lui, Perdiguier vient d'ouvrir, cour de la Bonne-Graine, au faubourg Saint-Antoine, un garni dans lequel il héberge de jeunes ouvriers et leur apprend le trait, tout en continuant à exercer son métier. Les relations ne tarderont pas à se détériorer entre cet homme de santé fragile, timide, digne et conciliant, et Flora, qui le traitera avec raideur et supériorité. Pendant son Tour de France, elle n'en fera pas moins un détour par Morières, sa ville natale, pour rendre visite aux parents du menuisier, qui prendront cette femme élégante... pour George Sand [195] !

Au jeune poète-maçon Charles Poncy, un autre protégé de George Sand, elle demande de lire les *Promenades* et de lui répondre sans faire de brouillon afin qu'elle juge de sa réaction ; à Perdiguier, elle assure détenir les moyens du salut de la classe ouvrière. Au prestigieux Prosper Enfantin, le Père des saint-simoniens, elle propose un échange de livres : qu'il lui envoie son dernier ouvrage *La Colonisation de l'Algérie*, elle lui adressera le sien quand il sera paru. Il refuse avec hauteur, elle insiste sans vergogne sous prétexte qu'elle l'a mis en cause sur son passé et doit vérifier ses propres affirmations. Chaque fois elle va droit au but, avec une sorte de hâte, et bien peu de ménagements pour ses correspondants. En retour, elle attend d'eux une entière franchise. Dites-moi ce que vous trouvez bien, et mal. « Si vous avez des observations à me faire, faites-les », écrit-elle à Pierre Moreau. Est-elle prête à les accepter ? On peut se poser la question en lisant les remarques dont elle annote leurs réponses.

Une lettre polie du forgeron Gosset, par exemple, s'attire les commentaires suivants :

> « 1. Cette phrase annonce de la modestie. L'est-il réellet [196] ?

2. Il y a là de la flatterie. Je n'aime pas cela.
3. Ici, je trouve de la vanité. C'est mauvais. »

Pourtant, J. Gosset, dit le Père des Forgerons, est un homme de qualité qui ne lui ménagera pas son appui. Membre du Devoir, il reçoit les compagnons à son domicile, rue Beaubourg, en qualité de logeur. Son adhésion à l'Union provoque l'hostilité du Devoir qui lui interdit de continuer. Il défend lui aussi l'idée d'une association générale de tous les Compagnons. Plus tard, il deviendra propriétaire et électeur censitaire et tiendra un cabinet de lecture. En 1848, il sera arrêté et libéré grâce à Perdiguier, devenu député. Quant à la réponse du Toulonnais Charles Poncy, déférente et prudente, le jeune homme refusant de s'engager avant de connaître les idées de Flora, elle suscite ces remarques douces-amères :

> « Je n'espère rien de ce garçon-là – je le regrette – sa forme est bonne. Cette lettre sous le rapport de la forme, pure, élégante, poétique, est vraiment remarquable – J'en ai ni de Mme Sand, de Victor Hugo, de Lamartine et de tous les poètes en renom, et, certes elles ne sont que des brouillons d'écoliers comparées à celle-ci – Mais après la séduction de la forme, parlons du fond. – Le jeune homme a beaucoup à faire – Il ne croit pas à la femme – Il est étonné de mon Waterloo – C'est une chose superbe, or ça ne peut pas être l'œuvre d'une femme – puis il doute ; puis il n'ose pas s'engager dans le combat. Il veut être sûr que la cause soit bonne – manque d'ardeur, puis il doute de lui, de ce qu'il pourrait faire – manque de foi. »

Jusqu'au bout, nous le verrons, les relations entre Flora Tristan et les ouvriers seront marquées d'une ambivalence très forte. Elles sont l'illustration vivante de la distance qui subsiste entre la bourgeoise qu'est Flora et le peuple. Trop bourgeoise pour le peuple, trop peuple pour les bourgeois, les contradictions et les ambiguïtés de Flora Tristan résultent en grande partie de sa position marginale. Jamais elle ne peut s'identifier pleinement à un groupe, fût-il celui qu'elle veut défendre. Elle-même se place parmi les « bourgeois-voyants », et si elle se vante auprès d'Enfantin d'avoir fait de

ses enfants des ouvriers, elle n'a jamais prétendu appartenir au peuple. Plus elle va le côtoyer, plus ce fossé va se creuser, et plus elle va s'employer à le combler par un don total d'elle-même. La « Paria-archiduchesse », comme la nomme Ganneau est trop lucide et trop franche pour se laisser aller à la flatterie. Mais son franc-parler a de quoi faire se dresser les cheveux sur la tête de tous ceux qui pratiquent l'ouvriérisme ou la langue de bois. Dès le premier chapitre de l'*Union ouvrière*, elle annonce la couleur :

> « Ouvriers, je dois vous en prévenir, je ne vous flatterai point – je hais la flatterie – mon langage sera franc, sévère ; parfois vous le trouverez un peu rude. Je crois qu'il est utile, urgent, indispensable qu'on vous dise franchement et nettement, sans craindre de froisser votre amour-propre, quels sont vos défauts. Quand on veut guérir une plaie, on la met à nu pour bien la sonder ; puis on coupe dans le vif et elle se guérit [197]. »

Certaines pages sont très dures. Elles vont provoquer de fortes résistances de la part des intéressés. Mais c'est bien pire quand on lit son *Journal*, semé de notations exaspérées, comme si elle désespérait de pouvoir un jour les atteindre et se faire comprendre d'eux. Les bourgeois et les ouvriers vivent dans deux mondes différents. Ils ne se rencontrent pas, ne se parlent pas, ne se connaissent pas. Achille François, un jeune ouvrier corroyeur gagné aux idées de Flora, la met en garde : « Il n'y a que les ouvriers qui puissent faire comprendre les ouvriers. » Il lui conseille de s'en remettre d'abord à des hommes comme lui pour sensibiliser les ouvriers à son projet, avant de les approcher elle-même. Il ajoute :

> « L'ouvrier est inabordable. La crainte d'être le jouet de quelque machination politique l'empêche souvent de comprendre ses intérêts. Mais quand ils lui sont expliqués par des hommes comme lui, il écoute mieux [198]. »

Flora cumule les handicaps : elle n'est pas issue du peuple ; elle ne représente qu'elle-même ; elle est une femme. Les sociétés de compagnonnage sont secrètes et strictement interdites aux femmes, tout comme les loges maçonniques dont elles sont souvent proches. On pourrait ajouter que Flora Tristan n'est pas naturellement encline à l'indulgence. Elle qui parle des ouvriers, sait-elle seulement qui ils sont ? Comme Victor Considérant ou les saint-simoniens, elle n'en a une connaissance que livresque – si l'on excepte sa jeunesse dans les quartiers populaires. Le forgeron Gosset, avec une grande dignité, se charge de lui rappeler quelques vérités quand elle se plaint de sa tâche écrasante :

> « Vous êtes absorbée par votre correspondance et Achille [199], lui, président de société, se couche souvent à deux heures du matin, rapport à la sienne. Il travaille ensuite depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir, et vous le trouverez toujours à son atelier afin que ses camarades ne puissent le traiter d'indifférence pour les travaux manuels. Voilà un homme qui se dévoue. (...) Vous dites bien souvent que vous ne nous flatterez pas, que vous nous direz toutes nos vérités. Je désirerais bien que vous ne jugiez pas sans avoir entendu. Les défauts que nous avons, vous les signalerez. Mais croyez-vous, en jugeant sans entendre, être infaillible ? Il y a trente-sept ans bientôt que je vis comme ouvrier ou avec eux. Hé bien, où l'on voit un défaut, il peut exister la vertu du dévouement. J'ai vu des ouvriers manquer d'aller à leur ouvrage, être traités de paresseux quand ils le faisaient pour empêcher que le patron ne renvoyât de l'atelier un ouvrier inférieur et conserver à ce dernier le pain qu'il se serait difficilement procuré ailleurs, soit à cause de son âge ou de son peu de capacité. (...) Aussi je vous le répète, prenez bien garde : en disant des choses dures, vous pourriez croire dire la vérité, vous tromper et blesser justement des cœurs généreux. La blessure sera d'autant plus poignante pour eux qu'ils n'ont qu'un cœur pour aimer et aucun moyen d'exprimer le mécontentement qu'ils éprouveraient ainsi. (...) Il faut donc ménager les ouvriers. Loin de moi l'idée de les flatter ; mais au moins rendons-leur justice : ils ont fait beaucoup. »

Il faut avoir à l'esprit ces tensions et ces incompréhensions mutuelles, cette dureté parfois des relations entre Flora Tristan et les ouvriers pour en percevoir toute la vérité ardente, la rugosité, l'authenticité. Beaucoup de ces hommes sont cultivés, ils se sont forgé leur savoir tout seuls, comme elle. « Pensiez-vous trouver parmi nous des claqueurs pour applaudir à votre ouvrage ? » l'interroge avec force Belnot, membre de l'Union. « Ils verront à quelle tête de femme ils ont affaire ! » bougonne-t-elle en réponse. Impatiente, intransigeante, passionnée, Flora Tristan n'a rien d'une militante docile, ou d'une dame patronnesse à l'onctuosité bienveillante. Mais sa colère, son intolérance sont aussi la marque de sa sincérité. Il y a moins de mépris dans son exaspération que dans le paternalisme de certains. Son emportement est à la mesure de son exigence, et si parfois, il lui échappe des paroles blessantes dans son *Journal*, elles donnent la mesure de sa lutte et de son désespoir. Parce qu'il est difficile de se comprendre, parce que son « *idée-sauveur*[200] » n'est pas toujours accueillie comme elle le voudrait, elle prend conscience du chemin qui reste à parcourir et son utopisme prend la forme d'un combat. Mais quand, au détour d'une réunion, le courant passe, c'est un instant de pur amour, et cela vaut tout le reste.

Il me semblait important de préciser ces points avant de poursuivre, car ils donnent le ton de la quête de Flora Tristan durant ces deux années, les dernières de sa vie. Loin de tout angélisme, arc-boutée à ses certitudes, parfois injuste, parfois lumineuse, exténuée et exténuante, nous pouvons maintenant la suivre sur son chemin.

Une fois contactés les trois représentants du compagnonnage, Flora Tristan écrit en six semaines sa brochure. Les trois premiers chapitres constituent la base théorique de son projet. Le quatrième concerne l'organisation pratique de l'Union. Précédé d'un sommaire, découpé en articles, suivi d'un résumé, le « Plan de l'Union universelle des Ouvriers et Ouvrières » frappe par sa pédagogie. Flora Tristan s'en explique :

« J'ai senti que pour bien traiter de pareilles questions il fallait se borner à être *claire*, *laconique* et ne pas reculer devant certains détails prêtant peu à faire du style ; l'élégance des formes littéraires aurait nui à mon sujet. Désirant *convaincre*, je devais employer la *logique* ; or la logique est l'ennemie jurée des formes *dites poétiques.* »

Ce choix stylistique nous montre qu'elle a quitté le champ de la littérature, qui était encore celui des *Promenades dans Londres*. L'écart entre le ton mystique de ses lettres et le caractère rationnel de son argumentation est tout aussi vertigineux. Dans le même souci de clarté, elle récapitulera les grandes lignes de son projet [201]. Quant à savoir si la logique convainc mieux les masses que la rhétorique, la suite allait le dire...

Son but essentiel est de faire participer les ouvriers à la vie politique française par l'intermédiaire d'un représentant payé par eux, donc responsable devant eux. En s'unissant, en versant chacun une cotisation minime de 2 F par an, ils se donneront enfin les moyens d'être écoutés, et de faire adopter des mesures qui mettront fin à leur misère. Ne se contenter ni des sociétés de secours, ni de la charité publique, refuser aussi bien la division que l'embrigadement préconisé par Prosper Enfantin dans son dernier livre : être enfin considérés comme des hommes à part entière et conquérir tout simplement le droit de vivre, voilà ce qu'ils doivent viser.

La constitution d'une classe ouvrière, un représentant devant la nation, un comité central qui prend les décisions et envoie des émissaires dans tout le pays, un organe de presse, des cotisations, des négociations avec les autres classes sociales : les contemporains ne s'y tromperont pas : « Créer cette Union ce serait créer le parti des prolétaires », commente Victor Considérant, qui allait lui-même défendre l'idée d'un parti démocratique appuyé sur la bourgeoisie libérale. Flora Tristan a beau démentir, et parler d'union, d'organisation, d'association : l'idée est là, pour la toute première fois, celle d'un parti ouvrier, capable de défendre ses droits devant la nation par ses propres moyens. On voit l'influence

que ces idées ont pu exercer sur le jeune Marx, justement de passage à Paris en octobre 1843 [202]. L'idée du représentant salarié par les ouvriers eux-mêmes lui vient de l'exemple irlandais : Daniel O'Connell, qu'elle a entendu à Londres, n'est-il pas devant le Parlement anglais le défenseur d'un peuple opprimé ? N'est-ce pas l'union qui a permis aux Irlandais de « se mettre en position de pouvoir parler avec assez d'autorité pour se faire écouter » ? Les journaux regorgent de portraits d'O'Connell, salué par tous comme un héros. Pour celui qui jouera ce rôle auprès de la classe ouvrière, Flora Tristan propose une liste qui va de Louis Blanc à Victor Considérant, de Gustave de Beaumont, député libéral, ami de Tocqueville, auteur du livre *Marie ou l'esclavage*, à Lamartine qui incarne à cette époque le défenseur du peuple – rôle que Victor Hugo ne remplira qu'avec l'exil. Quant à briguer ce mandat pour elle-même, elle s'en défend, rappelant qu'en tant que femme, elle ne peut remplir aucun rôle officiel, « pas même être nommée garde champêtre [203] ».

Le Plan développe les moyens de parvenir à cette union ouvrière. Des comités de 7 membres (5 hommes et 2 femmes, Flora insistant sur l'aspect transitoire de l'inégalité, lié au manque d'instruction des femmes) ouvriront des registres sur lesquels s'inscriront tous les ouvriers désireux de participer. Un comité central de 50 membres se réunira à Paris ou à Lyon et sera chargé de prendre les décisions et de collecter les fonds. La participation financière des ouvriers à leur propre parti est essentielle. Elle permet à la fois de régler tous les frais de fonctionnement, de payer le défenseur et de construire les Palais ouvriers. Vastes mais simples, propres, bien aérés, agréables à vivre, ils doivent accueillir les enfants orphelins ou issus de familles nombreuses, et les vieillards solitaires ou démunis ainsi que les accidentés du travail. En bref, à la fois fermes et usines, ils sont des lieux d'éducation, de secours et de retraite. On y travaillera, mais sans excès (pas plus de six heures par jour). Comme tous les réformateurs, Flora Tristan accorde une place importante à l'éducation [204]. Réhabiliter le travail manuel et parvenir à l'égalité

grâce à l'éducation, tels sont les objectifs de ce système dans lequel on retrouve les influences de Rousseau, de Fourier et d'Owen. Mais l'instruction est loin d'être négligée. Dans un texte intitulé « Conseils aux ouvriers », elle propose l'organisation de bibliothèques de quartier. « Achetez de bons livres », recommande-t-elle, avant de proposer une liste d'ouvrages sur la condition ouvrière. N'est-ce pas grâce aux livres qu'elle-même a pu s'élever ? Du reste, elle accorde une place toute particulière à la nécessité de l'instruction pour les femmes.

C'est sur cette question des femmes que j'aimerais insister, parce qu'elle nous permet de revenir aux sources mal connues du féminisme. On présente souvent Flora Tristan comme l'une des premières féministes françaises, la toute première étant Olympe de Gouges, qui rédigea en 1791 une « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne » et mourut sur l'échafaud. Elles furent précédées par bien d'autres penseurs, femmes et hommes, de Christine de Pisan à Condorcet, en passant par Marie de Gournay, la fille adoptive de Montaigne. Mais si l'histoire a fait des femmes de 1830-1840 les pionnières du féminisme, c'est peut-être parce qu'elles sont les premières à avoir donné à la question des femmes la priorité politique, au sens large du terme. Le terme de « féminisme » attribué à un homme, Charles Fourier, date de 1837. On ne le trouve pas, à ma connaissance, sous la plume de Flora Tristan, son emploi ne s'étant popularisé que plus tard. Mais, à la suite de Fourier qui affirmait que « l'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous progrès sociaux [205] », Flora Tristan fait de la question féminine la base de toute avancée, une sorte de révélateur social et politique. Nous avons vu que son féminisme n'a rien de théorique mais est intimement lié à son histoire personnelle. Il s'est constitué progressivement, s'est appuyé sur son expérience, ses observations, ses lectures et ses rencontres, et s'est exprimé dès ses premiers textes. *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères* posait déjà la question de la femme seule dans la société. Elle a participé,

on s'en souvient, aux réunions de la *Gazette des femmes*, a rencontré Anna Wheeler et lu Mary Wollstonecraft. Le simple fait de consacrer un chapitre entier de l'*Union ouvrière* à « la moitié du genre humain » montre à quel point cette question est centrale pour elle.

Au fil d'une analyse à la fois historique et sociale, s'adressant tantôt aux hommes, tantôt aux femmes, elle montre comment le bonheur commun passe par l'égalité absolue des droits. La grande nouveauté est qu'elle s'intéresse aux prolétaires des prolétaires, « les dernières esclaves qui restent encore dans la société française » : les ouvrières. Qu'on songe à la situation des femmes dans bien des pays du monde contemporain, on s'apercevra que son texte n'a pas pris une ride. Elle montre comment le manque d'instruction des femmes fait le malheur des ouvriers, parce que la femme est le pivot de la famille. Privée d'éducation, exploitée dès l'enfance dans son propre foyer, elle est traitée de façon injuste et méprisante. Comment ne deviendrait-elle pas acariâtre, agressive et injuste à son tour avec ses propres enfants ?

Fidèle à son principe de franchise, Flora le déclare sans ambages, « les femmes du peuple en général sont brutales, méchantes, parfois dures ». Ce sont souvent elles qui empêchent leur mari de travailler à leur émancipation, leur reprochant de perdre leur temps à s'occuper de politique. « Ces mêmes femmes, ajoute-t-elle, m'ont en exécration, *disent des horreurs de moi* et, sans la crainte de la *prison*, peut-être pousseraient-elles le *zèle* jusqu'à venir *m'injurier* chez moi et me *battre* [206]... » En effet, Flora a eu maille à partir avec la femme du forgeron Gosset, furieuse (et peut-être jalouse ?) de voir son mari lui consacrer autant de temps. La lettre d'Eugénie Vidal, l'épouse du serrurier Jules Vitou, lui en administrera une autre preuve cinglante.

> « Madame, je viens à l'instant de recevoir une lettre de votre part adressée à M. Jules Vitou. Je vous prie de vouloir vous mêler de faire votre société d'union seule si vous le voulez, et (de) laisser les personnes qui ont des familles et qui sont établies tranquilles, sans les mettre dans le cas de

les compromettre par votre espèce de propagande que vous faites, qui n'appartient qu'à une aventurière. Ainsi, j'ai l'honneur de vous aviser que, si vous insistez d'écrire à M. Jules Vitou et en lui traçant les plans de votre espèce de société, j'ai l'idée bien arrêtée d'en donner connaissance à qui de droit pour vous faire cesser votre manière d'agir [207]. »

Flora griffonnera ce commentaire au bas de la lettre :

« En voilà une lettre curieuse ! Quelle chose ignoble ! Cette femme du peuple souffrant de la misère venant dire : il y aura toujours des pauvres ! »

Mais à qui la faute ? Aux conditions de vie inhumaines des ouvriers, répond Flora Tristan – « misère et ignorance, ignorance et misère » – et à la situation des femmes elles-mêmes dans ce contexte : l'homme qui les traite avec dédain parce qu'il « est le chef de par la loi et de par l'argent qu'il apporte dans le ménage », les grossesses non désirées, la misère, la maladie, les enfants turbulents dans un logement exigu, l'alcoolisme du mari, la violence, tels sont les maux dont souffrent les femmes au quotidien. Or, ce sont elles qui élèvent les enfants. Voilà pourquoi il est urgent d'instruire celles qui forment les adultes de demain. Aucune société ne progressera sans elles.

« Je réclame des droits pour la femme, parce que je suis convaincue que tous les malheurs au monde proviennent de cet oubli et mépris qu'on a fait jusqu'ici des droits naturels et imprescriptibles de l'être femme. – Je réclame des droits pour la femme parce que c'est l'unique moyen qu'on s'occupe de son éducation et que de l'éducation de la femme dépend celle de l'homme en général, et particulièrement celle de l'homme du peuple. – Je réclame des droits pour la femme parce que c'est le seul moyen d'obtenir sa réhabilitation devant l'Eglise, devant la loi et devant la société et qu'il faut cette réhabilitation préalable pour que les ouvriers soient eux-mêmes réhabilités. »

Ainsi, Flora Tristan, loin de faire de la femme et de l'homme des ennemis, de les dresser l'un contre l'autre,

montre combien ils sont solidaires, et combien le bonheur de l'un dépend de celui de l'autre. Elle interpelle l'ouvrier : lui, l'homme, le maître, ayant tout pouvoir sur sa femme, est-il seulement heureux avec elle ?

La femme ne doit plus être considérée comme la servante du mari, mais comme « l'associée, l'amie, la compagne de l'homme », et le mariage être une libre association reposant sur une égalité absolue.

Elle conclut par une profession de foi, pleine de véhémence :

> « Ce n'est donc pas au nom de la supériorité de la femme (comme on ne manquera pas de m'en accuser) que je vous dis de réclamer des droits pour la femme ; non vraiment. (...) C'est au nom de votre propre intérêt à vous, hommes ; de votre amélioration à vous, hommes ; enfin, c'est au nom du bien-être universel de tous et de toutes que je vous engage à réclamer des droits pour la femme et, en attendant, de les lui reconnaître au moins en principe. »

La mise en place définitive du texte de l'*Union ouvrière* se fera parallèlement à ses rencontres avec les ouvriers [208].

Elle donnera d'abord à lire l'adresse « Aux ouvriers » à Agricol Perdiguier, puis à Jules Vinçard. L'histoire de cet homme, figure majeure du mouvement ouvrier, est exemplaire. Sa mère, qui sait à peine l'alphabet, lui apprend à lire, et son père, fabricant de mesures linéaires, beaucoup plus tard, à écrire. A 15 ans, il commence son apprentissage de menuisier, mais finit par travailler dans l'atelier paternel qu'il reprendra. Devenu chansonnier et saint-simonien – on l'appelle « le chanteur du peuple » – c'est lui qui est chargé d'accueillir le Père Enfantin à son retour d'Egypte. Il dirige *La Ruche populaire*, communauté d'entraide qui regroupe des ouvriers d'horizons divers après la dispersion des disciples. Fidèle soutien de la cause des femmes, il va, trois ans durant, aider Flora en l'introduisant dans les milieux ouvriers parisiens qu'elle ne connaît pas. Jules Vinçard fait lecture de son texte devant le comité de rédaction de la *Ruche*, fin janvier ou début février 1843. Les membres acceptent de le

publier dans leur revue, en votant par 14 boules blanches contre une noire. Reste à les convaincre pour la suite.

Le 13 février au soir, Flora se rend avec son ami le docteur Evrat et le typographe Rosenfeld à la réunion extraordinaire du comité convoqué à cet effet. Au quatrième étage d'une vieille masure de la rue Jean-Aubert, au bout d'une allée sombre, tout en haut d'un escalier étroit, ils entrent dans une pièce où une vingtaine de personnes, douze hommes et une dizaine de femmes sont déjà arrivées. Pas un mot. Rien. Des regards s'échangent : les figures des ouvriers sont impénétrables. Personne, pas même Vinçard, ne lui adresse la parole. La lecture se fait dans le plus profond silence. C'est Louis Evrat qui lit, moins bien que d'habitude, constate Flora avec regret.

Après quelques compliments d'usage, Jules Vinçard formule sa principale critique :

« Vous n'indiquez pas comment on pourra s'unir.

— Il faut d'abord poser la loi, rétorque Flora, la réalisation viendra après. »

Le chapitre sur les femmes rencontre des résistances encore plus fortes. La femme doit rester au foyer, protesteront certains de ses correspondants, arguant qu'elle n'est pas encore prête à évoluer [209] ! Pour d'autres, au contraire, comme Jules Vinçard, elle s'est contentée de traiter « du point de vue du pot-au-feu » un sujet qui demanderait un traitement plus large. Le tableau sévère du ménage ouvrier, le recours au cabaret qu'elle dénonce, sont pris comme des insultes, une image dégradante que les ouvriers lui reprochent de vouloir donner d'eux [210].

Cette première expérience est mal vécue par Flora. Elle ne s'attendait pas à des réactions aussi tranchées. Elle sort de là à 11 h 30 du soir, épuisée, assoiffée, morte de froid, ayant le sentiment qu'elle se prépare à bien des déceptions. Son jugement sur les ouvriers est très dur :

> « Les individus sont inintelligents, vaniteux, stupides, ignorants, outrecuidants, enfin ils ont tous les défauts et vices de l'ignorance, mais qu'importe la répugnance que

provoquent les individus, il faut les considérer comme du fumier avec lequel on pourra fumer la jeune génération ouvrière. »

Elle n'est qu'au début de ses peines.

Fatigue ou tension, durant ces semaines, nul ne trouve grâce à ses yeux : les ouvriers qu'elle rencontre sont stupides, Jules Laure, l'ami fidèle qui recopie son texte n'y comprend rien, le typographe Rosenfeld est incompétent, Louis Evrat ne se consacre pas assez à elle, et ainsi de suite... Les premières pages de son *Journal* nous offrent le spectacle désolant d'une femme insatisfaite, odieuse, critiquant tous et toutes, pestant à longueur de page. L'écart entre son exaltation pendant la rédaction de son texte et sa réception est trop grand. On la sent terriblement déçue, les nerfs à vif. La moindre critique la blesse. La moindre réserve est une condamnation de son travail, voire de sa personne. Son amertume rejaillit en jugements expéditifs sur les uns ou les autres, elle mitraille tous ceux qui l'approchent et même ceux qui la soutiennent sont jugés sévèrement. Ainsi, sa fille Aline âgée de 18 ans , qui travaille désormais dans un magasin de modes, a certes le mérite de bien la comprendre, elle est même celle qui l'a le mieux comprise, reconnaît Flora. Elle pourrait être heureuse de ce rapprochement.

« Cependant, elle est loin de me satisfaire. – Ce qui lui manque c'est la foi, l'amour, l'enthousiasme, le dévouement, l'activité. – Elle comprend la grandeur du plan, la beauté de la pensée, mais elle ne sacrifiera ni elle ni ses intérêts pour la faire réussir. – Le manque de foi, d'amour met entre ma pauvre fille et moi un mur de fer. – Plus elle grandit, plus ce mur devient épais. – Je crois qu'elle le sent, qu'elle en souffre, mais qu'elle ne peut se changer. – Comptez donc sur les enfants pour vous faire des amis, des disciples, des successeurs, quelle folie ! – Dans l'épicerie et la boulangerie oui, mais dans l'ordre intellectuel – absurde [211] ! »

Cette enfant qui grandit loin d'elle ne lui inspire que de l'impatience. Elle ne comprend pas la différence de leurs

caractères, ne l'accepte pas. Aline est une jeune fille réservée, douce, passive. Elle lui reproche de ne pas être une disciple, se montrant particulièrement injuste à son égard. Mais sans doute souffre-t-elle aussi de ce « mur de fer » entre elles, alors qu'elles ont été si proches...

Il est vrai que les difficultés s'accumulent. *La Ruche populaire* a fini par tirer quelques épreuves de ses premiers chapitres. Flora Tristan les fait lire autour d'elle, et doit essuyer d'autres déceptions. *La Ruche*, elle-même en difficulté, ne la publiera pas. Certains journaux ouvriers, tels que *L'Atelier*, misogyne, ou *Le Populaire* de Cabet, communiste, sont très durs. Quant aux éditeurs, trois ont déjà refusé, dont Pagnerre pourtant spécialisé dans l'édition populaire. Seule satisfaction : Victor Considérant, qui a su voir la nouveauté et l'intérêt de son projet, en donne de larges extraits dans son journal *La Phalange*. Il émet de fortes réserves quant à la faisabilité de l'Union, mais reconnaît l'importance de son travail. Par contre, rien à attendre du côté de la *Revue indépendante* de George Sand et Pierre Leroux.

Raidie dans sa volonté, Flora « reste ferme ».

Histoire de se distraire, elle rend visite à son amie Pauline Roland, accablée par ses propres soucis domestiques. Abandonnée par le père de ses enfants, Jean-François Aicard, empêtrée dans ses problèmes sentimentaux, celle-ci se débat seule pour élever ses trois petits. Loin d'être touchée, Flora sort de chez son amie ravigotée. La « femme-guide », au moins, souffre pour quelque chose ! On est à la fois désarçonné et amusé par cette mauvaise foi qui n'épargne rien ni personne, cette humeur massacrante et cette volonté que rien n'abat, ni les difficultés, ni la fatigue, ni le manque de nourriture – car bien souvent, l'apôtre ne prend pas le temps de manger. Elle engage sans le savoir un combat sans merci contre son propre corps, dont cette lettre à Olympe donne une idée :

> « Je ne puis vous dire à quel point je suis inquiète, désolée et réellement malheureuse. – La grippe va mieux, je tousse j'ai encore la fièvre mais *pour moi* qui ai la *longue habitude*

de cet état de souffrance, je peux dire que je *vais* bien. – Mais ce n'est pas tout – Hier je veux sortir un peu – arrivée aux Invalides je sens que cette douleur dans l'aine droite (dont je souffre depuis ce dérange[t] de matrice) est plus vive j'attribue cela à la faiblesse. Le soir elle augmente – Ce matin je veux forcer et je sors – Mais impossible d'aller plus loin que la rue du Dragon – et le soir je ne peux plus *toucher ma jambe* ! – C'est à se tuer de désespoir ! Se sentir dévorée par une activité comme jamais créature n'a été douée ; et se sentir arrêtée à chaque instant par mon misérable corps qui *refuse d'aller* ! Vous peindre ce que je souffre de ces entraves continuelles est réellement impossible. – C'est une torture (à) mourir ! – S'il m'était permis de *choisir*, je consentirais à être *brûlée vive* pendant 3 jours, à la condition que je serais délivrée de ces *entraves journalières* qui *m'arrêtent* dans ma course. – Moi qui me *sens le besoin* de courir de courir (sic) sans jamais me fatiguer. – Je suis là à me creuser la tête pour tâcher de *deviner* pourquoi Dieu m'envoie cette douleur dans l'aine qui *m'arrête* tout court – juste au moment où j'ai besoin de toute mon activité. – Mais voilà, ses desseins sont impénétrables et à moins d'obéir (forcé !) comme une sentinelle que le général place à poste [212]. »

Comment mieux exprimer le conflit entre son « besoin de courir » et la révolte de son corps ? Son immobilité forcée n'est que le reflet de son impuissance : elle attend la réponse de l'imprimeur de *La Ruche* et ne peut rien entreprendre. Toute son action est suspendue à une décision qui ne lui appartient pas. Sa volonté de tout contrôler est mise à mal. Comme à chaque fois qu'elle bute contre une limite extérieure, Flora est dévorée par une impatience proche du désespoir. Pendant dix jours, elle en a la fièvre toutes les nuits. Ses efforts pour se calmer sont vains. Elle essaie de se distraire en pensant à autre chose : impossible. Lucide, elle écrit :

« Telle est ma nature quand je suis sous le coup d'une idée, elle s'empare de moi avec une telle violence qu'elle revêt le caractère de l'idée fixe, rien ne peut m'en détourner. »

Mais elle reconnaît aussi qu'une idée fixe peut en chasser une autre. Que n'évolue-t-elle dans un autre milieu, déplore-

t-elle, où son besoin d'activité pourrait trouver à s'employer et sa nature passionnée s'exprimer pleinement !

Une dizaine de jours plus tard, le 2 avril 1843, elle a enfin trouvé le moyen de sortir de ce piège où l'enferment les refus des éditeurs et les tergiversations de *La Ruche* : elle va lancer toute seule une souscription. L'idée lui en est venue un matin, en contemplant de ses fenêtres les tours de l'église Saint-Sulpice construite grâce aux dons que récolta patiemment son curé, Jean-Baptiste Languet de Gergy. Sa foi en l'humanité serait-elle moins puissante que celle d'un prêtre ? Elle aussi recueillera sou après sou l'argent nécessaire à son projet. Cette version [213], peut-être un peu arrangée, présente son idée comme une illumination et lui donne le relief d'un épisode fondateur en accord avec sa vocation d'apôtre.

En tout cas, la voilà prête à « poursuivre hardiment ».

Trois jours plus tard, elle a établi sa liste de souscripteurs, et commencé son porte-à-porte. Elle se rend à pied chez ceux qu'elle sollicite, faute d'argent pour une voiture, affronte la pluie et la boue, les portes closes, l'attente dans les antichambres. Entre-temps, un Comité de soutien s'est formé, sous la houlette du forgeron Gosset, et récolte les dons des ouvriers. Flora, elle, s'est réservé les personnalités et accumule les démarches. Le résultat sera probant : la première liste, en plus de ses proches, comporte des noms aussi divers que Gustave de Beaumont, Lamartine, Considérant, George Sand, Eugène Sue, Pauline Roland, l'acteur Frédérick Lemaître, Louis Blanc, Marceline Desbordes-Valmore, Louise Colet, Marie Dorval, les frères Firmin Didot ou Victor Schœlcher : en somme, le Tout-Paris de gauche. Mais on y trouve aussi des gens du peuple, ouvriers, blanchisseuses, domestiques – et même le porteur d'eau de sa rue. Les souscriptions vont de 200 F (un négociant) à 50 centimes. Elle-même s'est inscrite pour 100 F. En un mois et demi, elle a récolté un peu plus de mille cinq cents francs, de quoi faire tirer une première édition de l'*Union ouvrière* à 4 000 exemplaires. Le livre sort le 1er juin. Elle fait tirer à 12 000 exem-

plaires un prospectus dont 3 000 sont diffusés dans les ateliers parisiens par les ouvriers qui la soutiennent. Des lettres lui parviennent de toute la France. Dès l'hiver suivant, elle envisage une deuxième souscription afin de lancer une nouvelle édition augmentée de l'*Union ouvrière.* Ce sera chose faite en mars 1844. La brochure compte désormais 180 pages, et elle est tirée à 10 000 exemplaires !

Elle peut être satisfaite.

Des ouvriers viennent la voir, parfois très tôt le matin, avant de partir au travail. Elle organise chez elle, au 89 de la rue du Bac, au coin de la rue de Varenne, des réunions qui rassemblent une quinzaine de participants. Ces réunions, qui constituent une infraction aux lois de Septembre [214], attirent à la fois des ouvriers et des intellectuels. C'est ainsi que Moses Hess, philosophe et journaliste allemand, German Maurer, poète et dirigeant d'un groupe révolutionnaire et Arnold Ruge, qui six mois plus tard va fonder avec Karl Marx les *Annales franco-allemandes*, se retrouvent un soir d'août 1843 chez elle, avec quatre de leurs amis et une dizaine d'autres participants. Fortement impressionné par cette « femme bien curieuse » (il la voit grande, elle est petite et mince !), vêtue de noir, Ruge souligne son intelligence et son aisance dans la conversation. La discussion est animée, et Flora prend parti avec fougue contre les fouriéristes :

« Quelle femme ! s'exclame German Maurer, enthousiaste. Elle prendra le drapeau et ira de l'avant ! Maintenant seulement je comprends les Français [215] ! »

Peu à peu, le salon se remplit. Des artisans, des écrivains, des étudiants, des ouvriers élégants et cultivés, comme le chapelier André Saive, s'installent les uns après les autres sur les chaises usées. Faut-il aménager les associations existantes ? L'union générale telle que la préconise Flora est-elle possible ? Le débat est animé, et l'affrontement des points de vue reflète leur diversité. Flora paraît à la fois passionnée et désireuse de laisser s'exprimer toutes les opinions. Ainsi le chapelier, haute stature et boucles sombres, lira-t-il solennellement son propre projet au milieu du cercle attentif.

Le docteur Fée, professeur de médecine à Strasbourg, qui fait la connaissance de Flora quelques années plus tôt, confirme :

> « Elle avait 36 ans [216]. Ses yeux étaient restés fort beaux ainsi que son front. De longues boucles de cheveux noirs un peu mêlés descendaient jusque sur les épaules et lui donnaient un air étrange auquel on s'accoutumait assez vite. Sa physionomie mobile, toujours animée par la bienveillance, plaisait à la première vue. Elle avait la voix douce et la parole facile ; elle racontait bien et d'une manière piquante, faisant preuve d'instruction et de finesse. Sensible à l'excès, elle avait souvent des larmes dans la voix quand elle parlait du dévouement, de la charité, de l'amitié et surtout des souffrances qu'elle ne pouvait soulager. Nature bonne et aimante, elle était restée primitive ; l'agitation de sa vie, ses malheurs, ses voyages, son ambition de femme de lettres, les déceptions de la vanité, la fuite de sa jeunesse n'avaient pu agir sur cet excellent naturel. Le cœur l'avait égarée, mais on sentait que le cœur la sauverait [217]... »

Reste une question, qui ne contribue pas à éclaircir la personnalité de Flora Tristan. On a longtemps pensé que la souscription était le seul moyen à sa portée pour publier son ouvrage. Comment cette femme pauvre aurait-elle pu prendre en charge les frais d'impression et de diffusion ? Elle affirme par exemple à Prosper Enfantin :

> « Non seulement je ne suis pas riche comme vous paraissez le croire, mais je pourrais même dire que je suis *pauvre* si avec ma frugalité native et systématique je pouvais jamais ressentir la pauvreté [218]. »

Or, des recherches [219] ont montré qu'elle est très loin d'être dans le besoin comme elle le prétend. Ainsi, en février 1844, elle prête 17 000 F à un propriétaire du Loiret, moyennant un intérêt de 5 % payable de six mois en six mois. L'inventaire après décès prouve que cette opération financière n'est pas la première. Conseillée par ses avoués, la Paria avait dès 1830 placé son argent en gestionnaire avisée. Elle possède 7 actions

au porteur des Chemins de fer de Paris à Orléans de 500 F chacune et 13 obligations 1832 de la Ville de Paris. Ce n'est pas considérable, mais ces avoirs jettent une lumière nouvelle sur l'ennemie du capitalisme. En juillet 1844 elle ordonne même de Lyon, entre deux réunions avec les ouvriers, la vente de ces titres. Se ravisant, elle les fait racheter quelques jours plus tard pour 18 915 francs, avec une perte minime – prouvant ainsi qu'elle suit avec attention les fluctuations du marché. Plus troublantes encore sont certaines précisions : en octobre 1835, soit quelques mois après son retour du Pérou, elle a prêté 1 100 F à un certain M. Horner. Juste avant son départ pour son Tour de France, elle dépose 2 000 F en échange d'une lettre de crédit, dont elle ne fera pas usage (précaution de voyageuse, mais qui témoigne de ses disponibilités d'argent). Enfin une somme de 2 252 francs a été déposée sur un compte à la Caisse d'épargne au nom de Mlle Tristan Moscoso Flora Célestine. Ce livret est-il antérieur à son mariage ? Si tel est le cas, il y a bien longtemps qu'elle est moins pauvre qu'elle ne le prétend. Elle laissera à ses enfants un héritage consistant de 47 344 F [220].

Qu'en penser ? Certes, sa fortune, au regard de celles de son temps, reste médiocre. Elle lui permet surtout d'assurer son avenir, de maintenir un train de vie convenable (une bonne, une nourriture saine, un logement dans un quartier agréable). Du luxueux appartement du 100 bis, rue du Bac, où lui succédera l'actrice Marie Dorval, elle est passée à son retour d'Angleterre, après un bref séjour à l'hôtel, au 4, rue de la Barouillère, en haut de la rue de Sèvres, puis au 64, rue de Grenelle, où elle reste un peu plus de deux ans, un record pour cette nomade ! En janvier 1843, elle s'installe au 89, rue du Bac, qu'elle quitte juste avant son départ, en avril 1844, pour 5 pièces au 59 de la même rue. L'inventaire décrit un vaste appartement [221], mais elle y vit très simplement, puisque meubles, livres, linges et vêtements ne sont estimés qu'à 368 francs. Elle est frugale : 4 sous de beurre par-ci, 3 sous de salade par-là, quelques œufs, du pain, du lait. Mais durant son Tour de France, elle semble avoir à peine de quoi se chausser

ou manger avec décence, elle se plaint du prix des hôtels, se scandalise de la richesse des bourgeois, fustige la propriété privée.

Ce qui gêne, ce n'est pas sa fortune, ni même l'écart avec ses convictions : elle est une bourgeoise et n'a jamais tenté de se faire passer pour autre chose. Mais on s'étonne de la voir protester de son dénuement et emprunter de l'argent à plus pauvre qu'elle. Un tel déni ne peut manquer d'intriguer.

Ce comportement est assez fréquent chez des êtres qui ont souffert jeunes de la pauvreté et que l'aisance ne parvient pas à rassurer. L'économie, voire l'avarice, devient une règle de vie, la dissimulation une protection. Tout, sauf prendre le risque de se retrouver à nouveau sans ressources. Flora a toujours gagné sa vie toute seule. Elle ne peut compter que sur ses propres forces pour garantir son avenir. Mais cela va plus loin : elle voudrait ressembler à son idéal d'apôtre, elle sculpte sa statue sans pouvoir aller jusqu'au bout de cette logique : mettre sa fortune au service de son action. Sa condamnation de l'aumône peut *aussi* se lire ainsi. Sa peur de manquer est trop forte. Elle accumule du capital, mais n'en profite pas. Elle préfère se priver. Plutôt donner sa vie que son argent, tel est peut-être l'un des termes du conflit inconscient qui l'a habitée. La souscription est bien un moyen conforme au but qu'elle poursuit : faire participer les ouvriers à leur « salut », les rendre acteurs de leur propre histoire et y associer tous les bourgeois de bonne volonté. Mais on sait combien l'argent est lié à l'affectivité. N'est-elle pas aussi la preuve matérielle de la confiance qu'on lui témoigne, d'autant plus que la plupart des signataires n'ont pas encore lu son texte ? Il est certain, cependant, que cette contradiction et peut-être une mauvaise conscience diffuse durent exaspérer son besoin d'aller jusqu'à la limite de ses forces. « Si j'avais voulu, note-t-elle dans son *Journal*, aujourd'hui je serais riche – j'aurais des maisons, des terres, des rentes, mais je n'aurais point de bonheur, pas de vie, mon existence serait monotone. – Dieux soit loué ! Je suis pauvre, mais j'ai du bonheur de la vie, une existence remplie, en un mot une position

que je ne changerais pas pour aucune autre [222]. » Cette affirmation cache-t-elle un doute ou un regret ? En tout cas, elle confirme son choix : la pauvreté a pour corollaires la liberté, l'activité, le bonheur. Position ascétique, en accord avec ses idées, mais aussi sentiment orgueilleux de sa différence. A défaut d'*être* pauvre, elle vit *comme si* elle était pauvre. Une fois de plus, la fabrication fait partie de sa vérité. La sincérité de son engagement n'est pas en cause, mais elle a pour contrepartie la flexibilité de sa morale. Faisons-nous à l'idée que cette femme qui a toujours affiché sa franchise avait une conception personnelle de la vérité et du mensonge. On le voit, rien en elle ne fut neutre ni banal ni simple [223].

Tout cela explique peut-être les réserves à son égard de certains de ses contemporains, en particulier celles de George Sand. « Et Mad. Sand qui ne croit pas à mon martyre. Je voudrais la voir sur le gril où je suis, voir quelle mine elle ferait ! » se plaint-elle à Olympe. Un an plus tard, elle récidive auprès de l'intéressée elle-même :

> « Et vous, Madame, une *femme*, vous me dites que vous ne croyez pas à mon *martyre* [224] ! »

Elle a un tel besoin de convaincre.

4

LE TOUR DE FRANCE

> « Faire un livre pour le peuple, c'est jeter une goutte d'eau dans la mer. (...) J'ai compris que, mon livre publié, j'avais une autre œuvre à accomplir, c'est d'aller moi-même, mon projet d'union à la main, de ville en ville d'un bout de la France à l'autre parler aux ouvriers *qui ne savent pas lire* et *à ceux qui n'ont pas le temps de lire*[225]. »

Son petit livre, comme elle l'appelle, elle va le placer elle-même dans *les mains noires* et le fourrer de gré ou de force *dans leur casquette*[226].

Elle va donc partir, seule, à travers la France, à la rencontre des ouvriers.

Seule, parce qu'elle l'a voulu. Encore un paradoxe : elle prêche l'union et refuse pour elle-même toute association. Elle pourrait s'appuyer sur des groupes tels que *La Ruche* ou *L'Union* dont certains membres, comme Pierre Moreau, lui proposent leur aide. Elle a vite dissous le comité qui à l'instigation du forgeron Gosset s'était formé en avril 1843 pour l'assister dans sa tâche. Elle tient à garder son indépendance. Provoque la rupture, quitte à se croire ensuite abandonnée. Elle veut conserver la maîtrise de ses relations avec les autres, au risque de frôler l'abus de pouvoir. Et préfère agir seule plutôt que perdre la direction d'un mouvement dont elle est l'initiatrice. Sa toute-puissance à elle, c'est la liberté. Mais n'oublions pas le caractère exceptionnel de son action. A-t-on jamais vu alors une femme à la tête d'un parti ? Ce réflexe de sauvegarde fait d'elle un individu isolé,

même si elle va utiliser les structures des groupes déjà installés ou la bonne volonté de certains de leurs membres. Cette solitude – relative mais réelle – est donc choisie. Elle est la garantie de sa liberté et la limite de son efficacité. Une preuve aussi de courage, le besoin de se confronter à une entreprise unique et risquée. En agissant ainsi, elle défie non seulement les lois, mais aussi les règles qui régissent la place des femmes dans la société de son temps.

Elle ne part pas à l'aveuglette. Elle met en place un réseau de correspondants, cherchant des appuis, s'informant sur les groupes qui existent dans les villes où elle va se rendre. Les Sociétés de l'Union de Pierre Moreau ainsi que certaines loges maçonniques joueront à cet égard un rôle important. Elle a sollicité de ses relations dans les milieux socialistes des lettres de recommandation. Si Victor Considérant lui remet une liste des abonnés de *La Démocratie pacifique* et des lettres de l'un de ses rédacteurs, précieux laissez-passer auprès des cercles fouriéristes, il en va tout autrement de George Sand, qui ne s'exécute que du bout des lèvres – c'est le moins qu'on puisse dire à la lecture de sa lettre à Jules Boucoiran, l'ancien précepteur de ses enfants :

> « Mon cher enfant, Mme Flora Tristan dont vous avez sans doute entendu parler, part pour faire un Tour de France en qualité d'apôtre. Je n'ai pu lui refuser une lettre d'introduction auprès de vous. Elle doit passer par Nismes. C'est une femme active, courageuse, sincère, je crois, mais pleine d'orgueil, de confiance dans l'infaillibilité de ses découvertes socialistes qui ne sont qu'enfantillages. Jugez-en vous-même d'après ses discours. Si vous trouvez qu'elle a quelque chose de bon et d'utile à faire dans votre ville, pour les classes prolétaires dont elle s'attribue un peu le monopole, en fait de salut économique, aidez-la. Sinon, faites-lui quelque politesse et récusez-vous. Elle vous remettra un billet de moi très concis. Je ne crois pas assez qu'elle ait la solution du problème social, pour lui donner les 40 ou 50 lettres qu'elle me demandait[227]. »

Au jeune poète Charles Poncy, elle écrira : « Votre Flora Tristan est une comédienne. » Difficile de ne pas entrevoir

entre ces deux femmes remarquables, par ailleurs si proches dans leurs convictions, une formidable rivalité. Quel dommage ! La célébrité et le talent littéraire de George sont sans commune mesure avec ceux de Flora. Sa générosité à l'égard de Pierre Leroux, de Perdiguier et de bien d'autres, sa sincérité ne font pas de doute. Mais elle n'aime pas être concurrencée par une autre femme. Croit-elle posséder une sorte de droit historique sur le terrain social ? Cette Flora Tristan, qui tout en lui demandant son aide se présente comme la grande apôtre, la martyre de l'humanité, l'agace au plus haut point ! George ne voit pas la portée réelle des idées de Flora, elle les juge prématurées : comment les ouvriers pourraient-ils s'unir avant de penser par eux-mêmes ? De plus, elle n'éprouve aucun sentiment de solidarité avec les féministes, comme le montrera son attitude en 1848 [228]. Reste qu'elle pourrait refuser son aide avec franchise. Au lieu de cela, elle va agir petitement, en sapant par-derrière les appuis qu'elle affecte de donner par-devant. Après la mort de Flora, son antipathie éclatera au grand jour, nous le verrons.

Flora Tristan a choisi de suivre les étapes des compagnons et son premier itinéraire devrait la mener d'Auxerre à Orléans en passant par Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Nantes, en tout vingt-quatre villes. Un second devrait suivre, par le nord [229]. Tout au long de son périple, elle tiendra son journal, confiant au papier ses expériences, ses espoirs, ses fatigues. L'ensemble de ces notes devait servir de base à un ouvrage intitulé *Le Tour de France*, et dont le sous-titre nous indique l'objectif : « Etat actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral-intellectuel-matériel. » Ce livre ne verra jamais le jour. Seules nous restent les notes manuscrites de son *Journal*, son texte le plus intime et le plus brut [230]. Mais son but est avant tout de rencontrer les ouvriers, de les convaincre de s'unir sur la base de son « petit livre », et de faire circuler des listes de souscription à l'*Union ouvrière*.

Avant d'entreprendre son Tour de France, elle commence en septembre 1843 par une ville qu'elle connaît bien, Bor-

deaux. Bordeaux est un test, et bien qu'elle s'y ennuie mortellement au bout de quelques jours, elle en tire des enseignements précieux. Il pleut à verse toute la semaine. Ses chaussures sont trempées. Première leçon : avoir un triple change de chaussures et de vêtements pour ne pas prendre froid. Tant pis pour la dépense. Deuxième leçon : la police. Le commissaire est venu s'informer à l'hôtel. Qui reçoit-elle ? Tient-elle des réunions d'ouvriers ? Elle a donc été dénoncée. Mais pas question de se cacher. Elle commencera par se présenter aux autorités locales – civiles, religieuses et même militaires. Elle vient prêcher l'ordre, et non le désordre, elle n'a rien de commun avec les révolutionnaires et autres « marchands de palabres et de harangues ». Mais à Bordeaux, elle rencontre aussi l'un de ses avoués, maître Durand. C'est sans doute au cours de ce séjour qu'elle lui signe une procuration. A quelles fins ? Nous l'ignorons. Elle peste contre les hommes d'affaires qui font traîner les choses en longueur et l'obligent à rester à Bordeaux. Pistée par la police, d'un côté, traitant avec son notaire de l'autre...

Le 24 janvier 1844, Anne Laisnay, sa mère, meurt à Paris. Se voyaient-elles encore ? De brouilles en réconciliations, la mère et la fille avaient entretenu des relations complexes, pleines de heurts, aussi différentes l'une de l'autre que l'étaient Flora et Aline. Une part du destin de Flora Tristan s'explique peut-être par sa volonté de ne pas ressembler à la femme victime qu'avait été sa mère. Mais il est possible aussi que la générosité de Minette ait eu quelque écho en elle...

Son Tour de France va durer plus de cinq mois, du 12 avril 1844 au 26 septembre 1844. Ce jour-là, elle s'alitera pour ne plus se relever. Elle mourra quelques semaines plus tard, à Bordeaux. Comment raconter ce périple, revivre ses enthousiasmes et ses colères, ses fatigues, ses espoirs sans avoir en tête son issue tragique ? Cette course folle fait du dernier voyage de Flora Tristan sa plus belle aventure.

Elle s'embarque un vendredi, au petit matin. Elle laisse derrière elle Paris, la ville qu'elle aime, les gens qu'elle aime. Elle a donné sa clef à Jules Laure, il veillera sur ses papiers et ses livres. Elle monte à bord du bateau à vapeur qui doit la mener à Auxerre. Elle est heureuse. Rien de cette angoisse qui l'étreint d'habitude à l'heure du départ, elle, la voyageuse. Un détachement tranquille, la certitude, un état de grâce qui ressemble à une délivrance. Les douze heures de voyage passent comme un trait. Elle s'intéresse aux mariniers, elle ne perd pas une minute : elle les observe, écoute leurs conversations, les interroge, note leurs pauvres salaires, leur nourriture frugale – une botte de radis, deux œufs durs, un morceau de fromage – leur costume, leur mode de vie, et s'émerveille de l'égalité entre maître et mariniers qui partagent le même pain. Même si elle considère que sa mission ne se borne plus à « enregistrer les faits mais à en chercher les causes [231] », elle accumulera partout les données, comparant les salaires que lui indiquent les ouvriers à ceux des économistes, doublant sa mission de prosélyte d'un remarquable travail d'enquête sociale. Elle ne néglige pas pour autant la première : à peine sur le bateau, la voici qui tente de faire des adeptes. En vain. Mais elle rencontre un ouvrier qui connaît Gosset, et il lui remet – ô providence ! – la seule chose qu'elle avait oubliée : le petit livre des francs-maçons [232]. Le paysage défile. Flora ne le voit pas. Elle arrive à Auxerre à 7 heures du soir. A 11 heures, après avoir rencontré des ouvriers toute la journée, elle constate, épuisée : « Vraiment, c'est un rude métier d'être au service de l'humanité. » Et d'ajouter, modeste ! :

> « Je ne sais comment je fais lorsque je parle à tous ces hommes ignorants, grossiers, insolents, inabordables pour tous, je suis admirable ! »

Trois jours plus tard, après avoir reçu l'adhésion des sociétaires de l'Union dont Pierre Moreau est le Secrétaire, elle lance ce cri du cœur : « Que c'est beau d'être bon ! »

On ne saurait mieux dire.

Le jour suivant la voit à nouveau sur les routes, coincée à Avallon, faute de moyens de transport. Qu'à cela ne tienne ! Elle se mettra en quête d'ouvriers. Où les trouver ? Ceux qu'elle croisent sont méfiants. Que leur veut cette bourgeoise ? Elle ne se décourage pas pour autant et va les chercher où ils sont : dans les cabarets. Le soir venu, la « Paria-archiduchesse » fait la tournée des bouges pour parler aux *mains noires*. Surtout, ne pas paraître gentille et douce, ils risqueraient de lui faire un mauvais parti. Elle s'adresse à eux avec dureté. C'est la meilleure façon de leur montrer qu'elle ne cherche pas à les exploiter. De là à les convaincre... « Voici mon épitaphe, conclut-elle, amère : elle a parlé à des sourds. »

Mais qu'espérer d'autre de ces villes de province qu'elle déteste ? Cités mortes, petites villes accroupies, comme dira Rimbaud. Plutôt périr au fond d'un cachot que végéter dans la tranquillité d'une ville où il ne se passe rien, décide cette Parisienne invétérée. Seule, Lyon échappera à sa condamnation, et peut-être Marseille. Et encore... Ces départements essentiellement ruraux, que le chemin de fer n'a pas encore pénétrés sont si différents de la capitale, ville de plaisirs et d'émeutes. Disons-le : Flora est tout sauf une touriste. Si, çà ou là, elle est sensible à une nuit étoilée ou à la fraîcheur de l'aube, elle ne témoigne pas le moindre signe d'intérêt aux beautés architecturales ou culturelles. « Je donnerais la plus belle église de la chrétienté pour un ouvrier intelligent », affirme-t-elle et, démonstration à l'appui, elle traverse les musées au pas de course, fait la moue devant la Maison carrée à Nîmes, ne s'intéresse qu'au sort des soldats qui dorment sur la paille dans le Palais des Papes transformé en caserne. Assiste-t-elle à une soirée au Grand Théâtre de Lyon ? Il ne lui vient même pas à l'idée de regarder ou d'écouter une minute le spectacle. On y donne *La Juive*, « représentation extraordinaire, bonne musique et bien exécutée ». Flora, elle, examine le parterre, la distribution des loges, les escaliers. Elle grimpe tout en haut, au paradis. Il y fait une chaleur suffocante et, pourtant, les ouvriers sont là,

attentifs, tout au plaisir de la musique. « Qu'est-ce que l'art à côté de l'humanité ! » soupire-t-elle, émue. Quant aux campagnards, ils incarnent à ses yeux l'humanité la plus primitive. Leur bonne santé est une insulte à la misère des ouvriers. Ils sont bêtes, incultes, grossiers. Ils mènent « une vie de chien ». Et pour comble, ils parlent à peine le français. Le patois est pour cette jacobine la pire aberration, un frein au progrès de l'instruction et de la civilisation. Frédéric Mistral n'a pas encore remis à l'honneur le provençal. Bien avant Jules Ferry et l'école républicaine, Flora Tristan fustige les différences linguistiques et plaide pour une même langue pour tous, facteur d'égalité et d'unité. Différences de langues, de costumes, de coutumes : la France méridionale que parcourt Flora, de la Provence à la Gascogne, en passant par le Languedoc et la Garonne est encore un tissu de provinces bien disparates pour l'apôtre de l'union.

Auxerre, Avallon, Sémur, Dijon, Mâcon, Lyon, Roanne, Saint-Etienne, Avignon, Marseille, Toulon, Nîmes, Montpellier, Béziers, Carcassonne, Toulouse, Agen et Bordeaux : telles seront ses étapes durant ces cinq mois. Elle reste en moyenne de deux jours à une semaine sur place. Elle ne prolongera ses séjours qu'à Marseille et surtout à Lyon, la ville des Canuts, où elle restera deux mois en tout. Elle animera plus d'une centaine de réunions, attirant des dizaines et des dizaines d'ouvriers. Tantôt elle se déplace en diligence, profitant de l'intimité du coupé pour engager la conversation avec un négociant ou un prêtre, tantôt en bateau, comme la moderne Hirondelle à vapeur entre Mâcon et Lyon, tantôt même en chemin de fer, comme le tortillard entre Roanne et Saint-Etienne. Le train est remorqué jusqu'au sommet de la côte par un treuil tiré par des bœufs ou des chevaux. Dans les descentes, on détache les chevaux, et le train file à toute allure, au risque de se fracasser au bas de la pente... ce qui s'est produit quelques jours avant son passage.

A l'arrivée, il faut se loger. On ne réserve pas à l'avance à cette époque. Les hôtels sont une source intarissable de grogne pour la voyageuse. Cinq mois d'hôtels de deuxième

catégorie, en 1844 : on imagine l'épreuve. Chambres étroites et sales, odeurs de cuisine, promiscuité, tables d'hôte à prix fixe, vacarme nocturne comme à Agen où le poète ouvrier Jasmin donne un banquet en l'honneur de son ami Franz Liszt... Flora n'en finit pas de noter ses désagréments. Elle consigne soigneusement les prix des chambres – en moyenne autour de 2 F, 2 F 50 –, des repas. Elle mange à peine, une côtelette, un peu de soupe, mais on la force à payer le menu entier. La nourriture grasse des auberges ne lui convient pas. Elle est d'une propreté méticuleuse et souffre de la saleté et des odeurs. Pas de bonne, exceptionnellement une servante. La voyageuse envisage même un appendice à son livre, une sorte de Guide, avec les noms des hôtels, les prix et ses appréciations. Il y a de quoi faire ! A Lyon, elle loge à l'hôtel de Milan, place des Terreaux. Un établissement de premier ordre. Et pourtant :

> « Tout est sale – logement, cuisine, domestiques, c'est affreux – et pourtant il y a 60 chambres, ce qui représente plus de cent voyageurs. Deux dîners l'un à 3 heures l'autre à 5. – Il y a près de 100 voyageurs à table par fois. – Pourquoi ne pas faire un grand hôtel comme en Amérique de 2 000 têtes. De même un à Genève. – On pourrait mettre là de l'unité – établir trois prix selon les trois fortunes. – Je développerai cette idée... »

Surprenante Flora, qui invente l'hôtellerie de masse... A Montpellier, l'hôtel du « Cheval blanc » n'a-t-il pas le front de refuser les femmes seules ? Il est 4 heures du matin. Un commis-voyageur offre galamment à la dame de la prendre sous sa protection. Il s'attire un refus fort sec : comme si Flora Tristan avait pour habitude de se « mettre sous la protection de personne » ! Sic. Elle échouera à l'hôtel du Midi, toute seule dans un bâtiment en construction. Dès 5 heures du matin, elle est réveillée par les coups que frappent les ouvriers. Pour rentrer chez elle, il lui faut enjamber des poutrelles de fer, des planches, du plâtras. Qu'importe ! Elle est enfin tranquille et se lève avec joie, en sachant que ses frères

ouvriers sont déjà au travail... Mais si dure que soit cette vie, elle l'aime :

> « Comme l'homme a besoin d'une vie variée. – Oh ! qu'il est malheureux celui qui naît, vit et meurt dans la même situation et position. Sous ce rapport je suis très privilégiée. – Quelle vie fut jamais plus variée que la mienne ! Aussi dans ces 40 années, que de siècles j'ai vécus ! »

On comprend à la lumière de cette confidence ses errances, son besoin de changement, ses départs, sa quête d'aventure. Tout sauf la monotonie. Comme si son incessante recherche de la diversité avait pour contrepartie l'exigence d'unité, son besoin de solitude l'apologie de l'association, son égoïsme la générosité de l'apôtre. Où est l'avers, chez elle ? Où est l'envers ?

La plupart du temps, sa première impression de la ville est négative. Elle arrive en pleine nuit. Elle est en territoire inconnu, tout est à faire. Les visages lui sont étrangers, voire hostiles. Elle n'y lit que l'indifférence, la bêtise satisfaite des bourgeois, la grossièreté des ouvriers. Les journaux ont souvent annoncé son arrivée [233], parfois sans bienveillance comme à Dijon où la presse locale rivalise de sarcasmes. Ah ! Ces journalistes... Elle les pourfend à son tour, fait la tournée des salles de rédaction, se hérisse à la moindre remarque. Le trait est incisif, comme pour ce malheureux rédacteur en chef d'une feuille dijonnaise de droite, le *Spectateur*, qui lui inspire un virulent :

> « Ah quelle sale et dégoûtante chenille ! La laideur immonde de cet homme, sa chemise sale, dégoûtante, sa vieille redingote sale et déguenillée et l'aspect misérable de son bureau, tout cela me représente le journalisme dans ce qu'il a de plus dégoûtant. »

A Mâcon, faute d'ouvriers, elle rencontre les amis de Lamartine, les démocrates du *Bien public.* Guigue de Chapvans, son directeur, l'accueille amicalement. Mais elle note :

> « Ces messieurs font de la politique démocratique comme leurs pères faisaient de la chasse afin d'occuper leur temps. »

A Lyon, elle poursuit de sa vindicte le journal républicain *Le Censeur*, va demander des comptes à son rédacteur en chef, qui la fait passer pour un agent du gouvernement. Et on la comprend : il est si facile de se moquer d'elle, d'ironiser, de l'attaquer. Les républicains lyonnais estiment qu'une femme ne devrait pas se mêler de politique. Ils lui font « la mine ». A Carcassonne, les rumeurs circulent en ville : cette femme a quitté son mari, vous savez bien, il l'a assassinée, il paraît qu'elle a des amants, pas étonnant, elle est saint-simonienne... Mi-furieuse, mi-amusée, elle les note dans son *Journal*. Son hostilité aux journalistes va de pair avec celle qu'elle réserve aux bourgeois « sourds et aveugles ». Si elle estime les bourgeois « voyants » dont les ouvriers ont besoin, les autres déclenchent chez elle une inimitié teintée de mépris. Au fil des mois et de ses contacts avec les ouvriers, ils lui deviennent de plus en plus insupportables, déclenchant même des spasmes et des haut-le-cœur. « Rien que de voir ces gens-là, j'ai mal aux nerfs », remarque-t-elle. Pour un voyant, comme ce saint-simonien avec qui elle passe une après-midi entière à visiter Dijon, ou David Millaud, ce négociant juif de Tarascon, combien d'individus bornés, enfermés dans leurs préjugés et leur égoïsme, vivant sur la misère des ouvriers ? A Marseille, c'est à qui gagnera le plus d'argent. Les marchands grecs et génois emploient une main-d'œuvre à bas prix, les portefaix eux-mêmes sous-traitent en faisant exécuter les tâches les plus dures par ceux que Flora Tristan appelle les esclaves blancs. Elle n'est pas près d'oublier cette femme enceinte, presque à terme, pliée en deux sous le poids d'une grosse malle – et cela pour 25 centimes... Quand la malheureuse proteste et réclame un peu plus, elle se fait repousser avec brutalité. Le regard de Flora est impitoyable pour cette bourgeoisie qui, suivant le mot de Guizot, s'enrichit et fait des affaires, se souciant comme d'une guigne de ceux qu'elle exploite.

Même ceux les philanthropes ont du mal à trouver grâce à ses yeux. Le richissime socialiste Gabet, à Mâcon, qui fut l'ami de Fourier pourrait peut-être lui prêter de l'argent pour fonder un journal. Mais elle le trouve « nul ». A Dijon, elle fait la morale aux dames de charité, en leur reprochant de pratiquer l'aumône. L'aumône est à ses yeux la pire des humiliations : elle fait du pauvre un assisté et le prive de toute dignité. A Agen, elle observe de sa fenêtre une scène qui la révolte. Devant la porte principale de l'hôtel, à la vue de tous, une trentaine de mendiants sont rangés sur deux rangs, comme des soldats attendant leur ration. On les fait patienter une dizaine de minutes. Puis l'hôtelier paraît et leur donne à chacun un liard. Les femmes remercient en faisant la révérence, les hommes soulèvent leur bonnet. Flora est ulcérée. Voilà la loi de l'Evangile ! s'exclame-t-elle. Une loi « antisociale – antireligieuse, antihumaine ». C'est pourquoi elle ajoutera au droit au travail et à l'instruction, le droit au pain quotidien, autrement dit à l'indépendance : la charité doit être une justice et non un avilissement. A Roanne, sous-préfecture de 12 000 habitants, elle séjourne chez le docteur Goin, un homme de bien qu'elle estime. Propriétaire des eaux de Saint-Alban, matérialiste, sans illusion sur la nature humaine, il est bon et généreux. Républicain convaincu, il a été emprisonné en 1822 pour avoir tenté de faire évader les quatre sergents de La Rochelle. Il rêve de fonder une médecine thermale populaire. Flora et lui sont aux antipodes et pourtant éprouvent une sympathie mutuelle. En le voyant vivre en famille, elle s'interroge même sur sa propre vie :

> « (...) je pensais au bonheur dont j'aurais pu jouir si j'avais voulu me lier avec un homme comme j'en ai trouvé plusieurs dans ma vie. Eh bien ! aujourd'hui même je pourrais encore le faire, que pour rien au monde je n'y consentirais. – Oh ! que je préfère cette grande et magnifique existence humanitaire dont je jouis avec tant de bonheur ! Etre seule afin de vivre de la vie de tous qu'y a-t-il de plus grand, de plus beau, de plus heureux au monde ! Mon

amant à moi, c'est Dieux – c'est l'humanité, c'est l'amour de mes frères – c'est là un amour seul digne de moi ! »

Bientôt, elle ne voit plus que l'étroitesse de ce bonheur bourgeois. Devant Mme Goin qui gâte ses enfants, sa condamnation est sans appel. Elle récapitule :

> « Ce séjour m'a donc été bien utile : – 1° pour me donner plus encore une horreur pour les bons pères de famille, – 2° pour me faire comprendre que le repos me fatiguerait à me rendre folle, – 3° pour me faire prendre l'engagement envers moi que je ne prendrai pas un jour de repos que mon Tour de France soit fini et le petit livre écrit. »

Mais par-dessus tout elle déteste ceux qui se donnent bonne conscience, tous les phraseurs qui se contentent de parler au lieu d'agir, saint-simoniens et surtout phalanstériens qui refont le monde sans jeter les yeux sur ce qui les entoure. Flora Tristan retourne contre ses disciples la critique de Fourier contre la phraséologie. Du reste, le fouriérisme ne prend pas en compte la différence des classes sociales : en Harmonie, chacun aura sa place et pourra se livrer à ses passions. Le pauvre, pourvu qu'on lui assure le droit au travail, ne demande pas à être l'égal des riches, « il se contenterait bien de vivre à la table de leurs valets [234] ». En attendant, les phalanstériens, bourgeois libéraux pour la plupart, se contentent de pérorer. Certains sont sympathiques, et l'accueillent avec générosité, comme à Dijon ou à Chalon-sur-Saône, où un groupe de jeunes gens de 25 à 30 ans l'attend à son arrivée au bureau de la diligence. On lui organise une belle réunion dans la loge de « La Parfaite égalité » prêtée par les francs-maçons. A 20 heures, on vient la chercher à son hôtel. Deux cents personnes l'attendent, aux deux tiers des patrons, petits-bourgeois recrutés par les phalanstériens. Est-ce pour s'adresser à eux que Flora Tristan a engagé son Tour de France ? Comment pourrait-elle parler à la fois aux patrons et aux ouvriers ? C'est décidé, elle n'ouvrira pas la bouche. Elle fait la timide et refuse de s'asseoir à la place d'honneur. Devant un auditoire déçu qui

s'attendait sans doute à une « phrasière », elle ne prononcera que quelques mots sur les Palais ouvriers, histoire de montrer qu'elle sait parler et « parler énergiquement ». Les patrons présents ne lui en voudront pas : ils adhéreront en masse à l'Union ouvrière. On peut s'étonner de voir Flora Tristan aussi critique à l'égard des phalanstériens, elle qui admire tant Fourier et entretient des rapports amicaux avec Victor Considérant. Mais elle leur reproche de ne s'adresser qu'à la bourgeoisie et de viser désormais des carrières politiques. *La Démocratie pacifique* est devenu un quotidien et, en novembre 1843, Considérant a été élu au conseil général de la Seine [235].

Autres phrasiers qu'elle découvre dans le Midi : les républicains qu'elle appelle « les chevaliers d'industrie », ces beaux parleurs, stratèges du café du Commerce. Chaque ville a les siens et ils jouent un rôle non négligeable dans l'équilibre des forces politiques en province. Peu importe à Flora que les uns soient avocats, les autres professeurs. Ces républicains ne sont bons qu'à parler : « La phrase, la grande et pompeuse phrase, en avant ! » Elle fustige leur faconde, leur inaction, leur paresse. Au mieux, ce sont des parasites, au pire des agitateurs qui veulent provoquer une guerre civile pour se procurer des postes de maires ou de députés. Certains d'entre eux – pas tous, loin de là – lui donneront raison en 1848 et sous la IIIe République. Elle en est certaine, les ouvriers n'en seront pas plus heureux pour autant. Au suffrage universel, elle oppose la lutte des classes. C'est aux ouvriers de se prendre en main s'ils veulent améliorer leur sort. A Nîmes, elle rencontre Victor Schœlcher, l'un des souscripteurs de l'Union ouvrière. Le philanthrope est plus préoccupé des Noirs que des esclaves blancs, constate-t-elle. Jules Boucoiran, à qui Sand l'a « recommandée », s'attire ce commentaire : « nul, nul, nul ». Elle est opposée aussi aux méthodes des sociétés secrètes, carbonari de la génération précédente, ou émeutiers professionnels comme Blanqui. Elle voudrait visiter en prison le révolutionnaire Barbès qu'elle admire pour le convertir à ses idées. Elle devra se contenter d'échanger des lettres chaleureuses avec lui.

Quant à ceux qui se prétendent « poètes-ouvriers », ils la déçoivent profondément. A Mâcon, elle rend visite à Antoinette Quarré, une couturière célébrée par Lamartine ; à Nîmes, au poète-boulanger Reboul ; à Agen, à l'ancien perruquier Jasmin. Tous lui semblent bouffis de vanité, pourris par la célébrité et les relations avec les milieux intellectuels et mondains, comme Jasmin devenu l'ami de Franz Liszt et pensionné par le Roi. Tous se désolidarisent de la classe dont ils sont issus. Artistes médiocres, hommes et femmes sans générosité, ils sont bien éloignés du grand Béranger auquel elle a rendu visite en 1843 pour lui demander de lui écrire un chant de l'Union [236] ! Il avait décliné l'offre, mais sa modestie et sa bonté l'avaient émue aux larmes...

Il est facile d'ironiser sur cette attitude critique, d'y voir un simple trait de caractère (jamais contente, orgueilleuse, arrogante, impatiente, etc.). Mais il est souvent plus difficile de s'opposer à son propre camp qu'à ses adversaires naturels. Il faut du courage et une prodigieuse liberté d'opinion à cette femme seule pour se dresser contre ces hommes qui incarnent la pensée radicale de son temps et les forces de progrès. Mais ce faisant, elle s'épuise parfois dans des polémiques vaines et se prive d'une aide précieuse. Son esprit caustique amuse, mais on l'aimerait parfois plus positive.

Toutefois, sa vindicte est dirigée avant tout contre les Eglises. Dans toutes les grandes villes, fidèle à son programme, elle rend visite à l'autorité religieuse locale : l'évêque de Dijon, l'archevêque de Lyon, Mgr de Bonald, l'évêque de Nîmes, tous, de guerre lasse, la reçoivent. Seuls lui échappent ceux qui sont sur leurs terres ou en voyage. La religion joue un rôle essentiel dans la France de la Monarchie de Juillet. La mission charitable de l'Eglise est l'une des seules formes d'assistance et le clergé exerce une influence considérable sur le peuple. La conclusion s'impose à Flora : rien à attendre d'une Eglise qui prêche la charité mais refuse la justice. Elle est outrée du luxe dont s'entourent les prélats. Mais elle n'a pas plus d'indulgence envers les curés ou les séminaristes « qui sentent mauvais », ni même les ecclé-

siastiques libéraux. Elle se rend dans les églises pour comprendre ce que le peuple y cherche, observant la différence entre les ouvriers des grandes villes, indifférents, et la population rurale, très dévote. L'apôtre n'hésite pas à se livrer à des gamineries d'assez mauvais goût pour prouver l'inanité de la religion révélée. A Lyon, elle fait le tour de toutes les églises, et dérange les fidèles en leur posant des questions saugrenues auxquelles ils répondent de bonne grâce. C'est la preuve, selon elle, qu'ils ne se recueillent pas vraiment, font semblant de prier et n'attendent qu'une occasion pour se distraire. Elle provoque un scandale dans l'église Saint-Pierre d'Avignon en mangeant avec ostentation un morceau de pain. A chaque fois, elle dénonce l'hypocrisie d'une religion qui prêche l'amour du prochain et laisse mourir de faim les plus pauvres. Tant que les prêtres auront quelque pouvoir sur le peuple, « impossible de songer à l'affranchissement des prolétaires », estime-t-elle.

On l'aura compris : son amour, tout son amour va à ceux pour qui elle est venue, les ouvriers.

> « On a parlé souvent des ouvriers ; mais personne encore n'a essayé de parler aux ouvriers. (...) Oui, j'irai les trouver dans leurs ateliers, dans leurs mansardes et jusque dans leurs cabarets s'il le faut et là, en face de leur misère, je les attendrirai sur leur propre sort et les forcerai, malgré eux, à sortir de cette effroyable misère qui les dégrade et les tue [237]. »

Ce projet annoncé au début de l'*Union ouvrière*, Flora Tristan va le mettre en œuvre, à la lettre. Marcher sur ses pas dans les ruelles de la Croix-Rousse ou dans les ateliers de Saint-Etienne, passer devant les lavoirs de Nîmes ou sur les quais de Toulon, c'est découvrir un univers, celui du prolétariat avant 1848, plus proche à nos yeux du Quart Monde que de la société industrielle. Flora tient à tout voir, surgit à l'improviste, interroge les ouvriers, note les réponses. Ses journées sont consacrées à ces visites, les soirées aux « séances », des réunions au cours desquelles elle expose son projet d'Union ouvrière, et vend son livre à un prix symbo-

lique, 25 centimes. Dans les petites villes, elle prend contact avec les ouvriers à l'Auberge des compagnons. C'est là qu'elle rencontrera l'élite de la classe ouvrière, des hommes déjà sensibilisés à l'idée d'association. Dans certaines villes, comme Mâcon, peu de compagnons : ces ouvriers qualifiés sont trop chers, on leur préfère les « carmagnols », engagés à bas prix. Les compagnons sont obligés de se rendre dans les grandes villes pour échapper, malgré leurs années de formation, à la misère, comme ce forgeron venu de Sens à pied, en guenilles, sans souliers, et recueilli par charité.

C'est Lyon qui lui donnera les plus grandes joies. La ville la déçoit au premier abord : les « petites rues étroites, humides, boueuses, sombres », les maisons-casernes, grises et hautes, l'absence de verdure lui paraissent bien tristes. Il faut lever la tête pour apercevoir un coin de ciel bleu. Sur la rive droite de la Saône, la colline « pieuse » de Fourvière, avec les quartiers Saint-Jean et Saint-Paul, leurs cours sinistres, leurs entrées longues et basses; sur le Rhône, la colline « travailleuse » de la Croix-Rousse, le fief des Canuts, avec son dédale de traboules. Le quartier des Terreaux s'étend entre la Saône et le Rhône. C'est alors un labyrinthe de ruelles, d'échoppes, d'ateliers. La préfecture, l'hôtel de ville sont de véritables forteresses. La cité paraît encore vivre sous la menace des émeutes qui l'ont déchirée dix ans plus tôt.

Mais au bout de quelques jours, l'impression est tout autre. Les ouvriers affluent de partout pour la rencontrer, Flora parle toute la journée, elle est « tuée de fatigue » mais conquise. Comme ces ouvriers lui paraissent différents des Parisiens! A Lyon, ils ne portent pas la blouse, ni la casquette, mais une redingote noire, râpée. Petits, maigres, « des cheveux grêles et morts – des yeux éteints, un teint blafard, des dents gâtées, des doigts noués », le dos voûté, la poitrine rentrée, ils sont usés par leur travail et déformés par leur position sur les rouleaux des métiers à tisser. Quand on les voit si calmes, buvant leur bière, on se demande comment ils ont pu se soulever à deux reprises. Mais sous

cette apparence placide, note Flora, se cache une révolte d'autant plus terrible qu'elle est étouffée par la contrainte qu'ils s'imposent. Au début, ils ont eu du mal à croire qu'une femme puisse être l'auteur de l'*Union ouvrière*. On la fait parler, on la met à l'épreuve. La communication est parfois difficile entre la bourgeoise parisienne et son public ouvrier. Les menuisiers gavots ne comprennent rien au droit au travail. Les cordonniers sont pauvres et ignorants. Ils ont à peine de quoi se vêtir. Comment pourraient-ils s'instruire ? Elle a beau se méfier de son emportement, sa violence l'entraîne parfois. Elle refuse de céder à la démagogie. Elle a tellement envie qu'ils comprennent ! Elle se compare à une mère qui, à force de gaver son enfant, l'étouffe et le rend malade : « Je suis injuste envers ces malheureux, j'exige d'eux plus qu'ils ne peuvent. »

Les « séances » ont lieu à partir de 8 heures du soir, après une journée de travail de seize heures. Un ouvrier vient la chercher, elle monte à la Croix-Rousse à pied, gravit des dizaines et des dizaines d'escaliers chaque jour, ramassant ses jupes autour d'elle, se glissant dans les traboules obscures qu'un homme lui éclaire avec sa lanterne de travail. Elle est assaillie par les odeurs d'humidité, de saleté, de sueur, de pauvreté. Il fait une chaleur étouffante dans les ateliers en ce début d'été. Ce soir-là, les ouvriers en soie l'attendent, vêtus de leurs plus beaux habits. On a ouvert les fenêtres. On lui propose la meilleure chaise, les hommes s'installent comme ils peuvent entre les gigantesques machines. Certains sont même grimpés sur les métiers pour mieux la voir et l'entendre. Elle se repose un peu de la fatigue du trajet, boit le verre d'eau qu'on lui tend et bavarde avec les ouvriers avant sa conférence. C'est essentiel pour elle : écouter son auditoire, le sentir avant de prendre la parole elle-même. Elle improvise toujours en fonction de son public. Et elle écoute, surtout. Elle apprend autant qu'eux : les ouvriers en soie l'émerveillent par leur intelligence et leur sens de la justice. Elle regrette d'autant plus leur apathie, leur fatalisme. Comment leur communi-

quer sa flamme, sa certitude qu'un jour les choses changeront pour eux, si seulement ils se prennent en main ?

> « Je me trouve trop heureuse, trop privilégiée, je sens que j'absorbe en moi seule une trop grande part de vie, et tourmentée de ce surcroît de vie, je me dis souvent : “ Ai-je le droit d'être aussi riche ? ” »

La plupart des Canuts sont cultivés : ils lisent des livres d'économie sociale, de philosophie, de politique. Beaucoup lisent même en tissant. Le chef d'atelier lui-même est ouvrier, il fait cause commune avec ses employés, il mange, parle, travaille, dort avec eux.

Mais ce n'est pas toujours gagné d'avance. Les Icariens [238] la provoquent. Certaines séances se déroulent dans une ambiance étonnante. Ainsi, cette réunion qui commence devant un auditoire de républicains barbus et hostiles et s'achève dans l'émotion, quand un saint-simonien exalté croit voir en elle la Femme-Messie. Honneur aux fous ! s'exclame in petto Flora, qui en profite pour faire signer toute la salle. Un jour de juin, plus de cent personnes s'entassent dans un atelier surchauffé, des hommes, des femmes, et même des enfants. Trois gamins se sont juchés sur une armoire pour mieux la voir. A la fin, à sa grande gêne, ils lui offrent une couronne de roses. Flora affirme ne pas chercher la célébrité personnelle et fuir tout ce qui peut ressembler à un culte de la personnalité. En juillet, alors qu'elle est revenue à Lyon après avoir visité Roanne et Saint-Etienne, une réunion au Mont Sauvage attire cinq à six cents personnes. La place grouille de monde, une populace excitée, au bord de l'émeute. Elle s'enfuit par les remparts, poursuivie par une trentaine de gamins, filles et garçons, qui s'élancent sur ses pas pour voir « Madame Flora Tristan ». Mais je suis sûre qu'au fond elle est ravie. Il est question de faire son portrait et de le vendre 25 centimes, pour que les ouvriers l'affichent dans leur chambre.

« C'est une vraie vie d'apôtre – mangeant chez l'un, chez l'autre, fêtée par les uns, critiquée par les autres, aimée, détestée, louangée, calomniée. – Je suis en butte à toutes les passions des hommes. – Cette existence est remplie de charmes et de poésie »,

s'enchante-t-elle. Plus que le culte de la personnalité, c'est l'intensité de cette vie qu'elle adore. Les émotions se succèdent en elle, au fil des rencontres et des visites. Pas un instant de répit. Elle parle aux femmes, réussit même à en réunir cent vingt, un dimanche. C'est un véritable exploit. Elle visite l'Hôtel-Dieu en compagnie du médecin chef, s'indigne du manque de salubrité, de l'insuffisance de lits. Les malades sont entassés dans des salles immenses, sans air. La puanteur est irrespirable. Et que dire du dépôt de mendicité, une honte pour les ouvriers ? A la Guillotière, elle suit des yeux les prostituées, de toutes jeunes filles qui lui rappellent les femmes enfants de Londres. Elles ont entre 12 et 14 ans, elles paraissent malades et exténuées et, pourtant, elles jouent comme toutes les petites filles du monde en mangeant des cerises... Flora est choquée par l'existence de ce quartier réservé, minable, où les habitations en bois sont régulièrement détruites par les inondations, et qui légalise en quelque sorte la prostitution. Comme à Londres, elle en dénonce le caractère dégradant pour la femme. Ainsi, selon moi, s'explique son affirmation :

« Que ferais-je d'un pareil monde si j'étais gouvernement ? J'en débarrasserais la société d'une manière ou d'une autre, mais très certainement je ne le laisserais pas subsister. »

Ailleurs, ce seront les prisons ; à Toulon, l'arsenal, où travaillent côte à côte forçats et ouvriers. Sur les 8 000 ouvriers que compte la ville, 5 000 y travaillent. Comme en Angleterre, elle veut tout voir elle-même, interroger, écouter. Le soir, dans sa chambre d'hôtel, elle note fiévreusement. La visite des ateliers de la Croix-Rousse fait partie de ses expé-

riences les plus émouvantes. L'ouvrier et sa famille vivent avec le métier à tisser, il occupe tout l'espace, comme un monstre au ronflement infernal. Il faut hausser la voix pour couvrir le claquement de la machine. Dans une même journée, Flora Tristan demande à visiter les ateliers les plus pauvres et les plus riches, afin de pouvoir les comparer. Ce sont deux mondes différents. Certains ouvriers ne gagnent que 1,50 F par jour. A peine de quoi survivre. Si les ouvriers en soie vivent à leur aise, d'autres sont dans la misère. Comment peut-on faire des moyennes avec des chiffres aussi disparates ? Que signifient-elles ? se demande Flora Tristan, remettant en cause les statistiques des économistes.

Ainsi ce couple qui vit dans une petite pièce avec ses trois enfants – cinq sont déjà morts de misère – au 6e étage d'un immeuble délabré. Dans l'autre pièce sont installés deux métiers. L'homme fabrique du tissu de deuil, la femme du gros de Naples uni. Il gagne 28 à 30 sous par jour, et elle 18 à 20 en travaillant dix-huit heures par jour. Les petits aident en dévidant. Ils sont vêtus de haillons et ne se nourrissent que de pain. L'homme, anéanti, est d'une faiblesse extrême. La femme, elle, a encore la force de se révolter. Plus loin, c'est un vieillard. Il a travaillé toute sa vie. Il a élevé une nombreuse famille. Il est exténué, il n'a plus rien. Dans une autre chambre, un ouvrier malade fait travailler une femme sur son métier. Des livres, un buste en plâtre de Saint-Simon montrent qu'il est cultivé. Il gagne moins de 1,50 F par jour.

Plus loin encore, une famille, entassée dans une seule chambre qui sert de chambre à coucher, de cuisine et d'atelier. La femme travaille à un métier, l'homme à l'autre. A l'entrée de Flora, tous les deux semblent émus et gênés. Flora tente de les rassurer. L'homme, alors, s'approche. Il est presque nu, et tente de couvrir comme il peut le haut de son corps avec une petite blouse, son seul vêtement. La femme explique péniblement : son mari vient du magasin où il a rendu son ouvrage, et son unique chemise est trempée de sueur. Il n'en a pas d'autre... L'homme, pour ne pas montrer ses larmes de honte, s'est caché dans le coin de son lit, pro-

tégé par un méchant paravent. Flora, pourtant aguerrie, est bouleversée. Elle fait des efforts démesurés pour refouler les larmes qui emplissent ses yeux, et un silence plein d'émotion retombe sur la pièce. Personne ne peut parler. La femme montre alors à Flora des reçus du mont-de-piété : il fut un temps où ils pouvaient gagner leur vie dignement. Mais aujourd'hui leur journée de travail leur laisse à peine de quoi acheter du pain.

> « — Madame, les choses ne peuvent plus durer comme cela. – Nous, nous préférons mourir en combattant que mourir de faim [239]. »

> « Je n'ai pas le temps de tracer de tableau, ajoute Flora, mais je ne l'oublierai pas. – Le mot que la femme me dit en sortant me navra l'âme. – Je calmai ces deux infortunés et leur fis entendre qu'il n'y avait de ressource que dans l'Union. (...) La femme me dit en me retirant : – Madame, mais ce sera bien long à constituer cette Union. – Non, peut-être six mois, un an au plus. – Un an ! et elle poussa un soupir qui voulait dire : – Je serai morte de faim dans un an. »

On comprend qu'après de telles expériences, Flora ne puisse être dupe des ateliers-vitrines qu'on montre aux visiteurs de marque, princes, philanthropes ou étrangers de haut rang.

Dans la plupart des centres d'industrie textile, les conditions de travail et de vie sont épouvantables. A Roanne, où elle se rend après Lyon, c'est encore pire qu'à la Croix-Rousse où les ouvriers, au moins, ont une tradition de lutte. L'industrie du coton occupe près de 1 200 personnes. Des « caves-bagnes », 60 à 80 ouvriers alignés sur deux rangs de métiers. Des fenêtres minuscules et fermées, une atmosphère chaude, humide, puante. Les hommes ruissellent de sueur et travaillent dans le fracas assourdissant des machines. A la teinture, c'est l'enfer. Ils sont 120. Un homme est assis à cheval sur une grande chaudière de teinture, risquant à tout moment de tomber dans le liquide bouillant. A Saint-Etienne, une grève de mineurs a été

cruellement réprimée quelques semaines auparavant. La tension est forte dans la région. A la fabrique de rubans, les passementiers grelottent tout l'hiver dans leurs ateliers obscurs : la lumière et la chaleur pourraient abîmer les rubans, seules les lampes à huile sont autorisées. Ils sont attelés dix-huit heures par jour à la barre qu'ils font tourner pour mettre en mouvement leurs vieux métiers, tout rafistolés. Les neufs sont trop chers. Les ouvriers viennent de la campagne, se nourrissent de soupe, et dépérissent, bouffis, livides, les chairs molles. Ils souffrent de phtisie, de tumeurs, d'ulcères. Les commis de barre les traitent comme des esclaves. 18 à 20 000 personnes vivent de cette activité dans la ville qui compte plus de 67 000 habitants en 1841 [240]. Poursuivie par leur image, Flora note dans son *Journal* : « Anthropophagie. Vision terrifiante de l'humanité, de sa bêtise, de sa cruauté. » En passant dans les rues, elle est saisie d'une hoıreur proche de l'hallucination. Les riches maisons des fabricants évoquent pour elle les souffrances des hommes, des femmes et des enfants qui ont travaillé pour elles. Il lui semble voir dans chaque pierre un membre humain et entendre leurs gémissements. Parfois, cette impression est si forte qu'en passant près d'elles elle entend « des râles, des sanglots, des imprécations ! ». Et terrifiée, elle s'éloigne à grands pas de ce luxe fait de la chair, des larmes, du sang, de la vie de ses « frères esclaves ».

A Carcassonne, c'est la manufacture royale qu'elle visite, une filature de laine. Une épaisse couche de graisse sur le sol – pour conserver les briques, dit le contremaître. Il gagne 50 F [241] par mois, il est entré à 7 ans à l'usine, sa fille âgée de 7 ans y travaille déjà. Les petits enfants y gagnent 8 sous, les femmes de 12 à 15 sous, les hommes le double. De longues périodes de chômage, le dénuement encore. Des dévideuses, des veloutiers, des filandinniers, des correyeurs, des imprimeurs d'étoffe, des cheminots qui travaillent sur la ligne Lyon-Avignon, une usine de chaudière à vapeur à Marseille. A Avignon, Thomas, un ancien ouvrier, fait travailler ses employés vingt heures sur vingt-quatre. Ils le surnomment

« Travaux forcés ». Et pire que tout, le découragement des ouvriers, leur soumission, leur « désespoir sec et concentré ». Comment pourrait-il en être autrement ?

> « Quelle galère ! pas un instant pour penser, pour lire, pour se reposer, pour causer avec un ami. – Une pareille vie abrutirait Dieux lui-même. »

L'une des scènes les plus émouvantes du *Journal* a pour cadre la ville de Nîmes. Elle commence comme un poème.

> « J'ai emporté de Nîmes un son qui retentira éternellement à mes oreilles. (...)
> C'est le son du battoir des malheureuses qui lavent au lavoir de Nîmes. »

De sa fenêtre de l'hôtel du Gard, Flora peut assister tous les jours et toutes les nuits à un terrible spectacle. Ce lavoir, long et étroit, est le seul de la ville. Il sert à la fois au lavage du linge et aux teinturiers. Au lieu de frotter sur une planche ou une pierre inclinée comme dans les autres lavoirs, les laveuses de Nîmes sont dans l'eau jusqu'à la taille – et c'est le linge qui est hors de l'eau, sur un pan relevé. Une eau toxique, chargée de savon, de soude, de potasse, d'eau de Javel, de graisse, et de toutes sortes de teintures, garance, indigo, safran. Des vies entières condamnées à ce supplice, le corps enflé par l'humidité et rongé par les acides, tordu par les rhumatismes, pourri par les infections et les maladies de peau, torturé par les grossesses pénibles, les maladies gynécologiques, les avortements. Ces femmes à 50 ans sont des vieillardes. Leurs mères ont vécu cette vie, leurs filles trempent déjà dans cette eau putride. Elles sont trois à quatre cents à laver le linge à ce prix. Certaines, pour disposer d'une eau un peu plus propre, travaillent même de nuit. Voilà pourquoi le son du battoir ne s'arrête jamais à Nîmes.

> « Pauvres sœurs, prenez patience, écrit Flora, révoltée – une femme a passé par Nîmes, la première chose qu'elle a vue dans la ville, c'est vous. – Oh ! elle a compris vos

souffrances ! – elle a jeté un regard de compassion sur vous – pauvres femmes ! pauvres mères ! – Elle s'est dit dans un simple élan d'amour : Mes sœurs, je vous jure que je vous délivrerai ! »

Bien des rencontres seront marquantes. Dans les villes comme Lyon, Marseille ou Toulon, les bonnes volontés ne manquent pas pour l'aider. Partout, les compagnons membres de l'Union se montrent accueillants. A Lyon, ils viennent la chercher en voiture à son hôtel et l'emmènent chez une Mère qui lui propose, suprême raffinement, un verre d'eau sucrée sur un beau plateau, avec une cuiller en argent ! Souvent, privilège exceptionnel, ils lui « font la conduite », à son départ, comme pour l'un des leurs. Ils arborent leurs couleurs et chantent en martelant le rythme avec leur canne enrubannée, avant de lui souhaiter un bon voyage. Ce sont les ouvriers lyonnais qui prendront l'initiative d'une 3e édition de l'*Union ouvrière*. Ils apporteront mille cinq cents francs de souscription, et l'ouvrage sera tiré à 10 000 exemplaires. La préface de Flora Tristan leur rend hommage. Cette fois, à sa grande satisfaction, la liste des souscripteurs ne comporte plus que la mention de groupes, comme si les individualités avaient disparu au profit de l'union. L'ouvrier tisseur Joseph Reynier, très influent chez les ouvriers lyonnais, lui sert de guide. Mais ne va-t-il pas tomber amoureux d'elle ? Sa déclaration gauche et ampoulée lui attire ce commentaire, griffonné au bas de sa lettre :

« Allons ! il ne manquait plus que cela, qu'un ouvrier devienne amoureux de moi... Je ne veux pas dire qu'un ouvrier n'a pas le droit d'élever ses désirs jusqu'à moi, je lui reconnais le droit comme à tout homme, seulement il devrait sentir qu'en ce moment-ci, je ne suis pas disposée à accueillir l'amour de qui que ce soit... »

Et de fait, cette attitude cinglante rappelle la lettre écrite un an plus tôt au jeune étudiant parisien Charles Fillieu. La différence, et elle ne l'a pas sentie, est que Reynier est un chef d'atelier, un homme de valeur, prêt à lui rendre service.

Il a participé à l'insurrection de 1831. Ce fouriériste actif a tenté à plusieurs reprises de mettre en pratique les théories harmoniennes. Elle passera à côté, lui reprochant ses complaisances pour la bourgeoisie. Mais son *Journal* fourmille de portraits vivants, mêlant les dialogues aux descriptions. A Carcassonne, elle se prend d'amitié pour Laffitte, un garçon plein de vie et de gouaille. Il la fait rire aux larmes avec ses blagues et ses imitations, et elle voit en lui « le fils du peuple avec sa grandeur ». Mais quand ce fils de fripier se met en colère et devient vulgaire, elle note avec amusement, et non sans hauteur : « Oh ! j'aurais voulu voir madame Sand là, elle aurait vu si une femme élégante bien élevée peut devenir amoureuse d'un ouvrier grossier. »

Son charisme impressionne les natures sensibles. Ainsi, un jeune ouvrier, Jacob, est-il saisi d'une véritable transe au cours du banquet qui clôture son deuxième séjour à Lyon. La fête se déroule dans une atmosphère électrique, les convives sont emportés par une émotion communicative qui frôle l'hystérie collective. Quelques semaines plus tard, Jacob deviendra fou, et il faudra l'interner. Loin de le plaindre ou de s'affliger, Flora se félicite de cette folie, qui lui apparaît comme un grand bonheur et une victoire éclatante de la cause. Comment l'idée qu'elle est la Femme-Guide que tous attendent ne l'effleurerait-elle pas ?

Mais la rencontre la plus marquante de son séjour lyonnais est celle d'Eléonore Blanc, une jeune blanchisseuse mariée à un ouvrier lithographe. Elle travaille chez son père et habite avec son mari une ruelle sombre des Terreaux. Le dévouement d'Eléonore est total et des liens très forts se créent entre les deux femmes. Elle en fait sa disciple préférée, son « saint Jean ». Les grands yeux noirs de la jeune femme débordent de tendresse, et son regard magnétique poursuit Flora bien après son départ de Lyon. Dans la diligence qui la mène à Roanne, elle revit leur dernière conversation et leurs adieux pleins de larmes. Cette fille du peuple qui n'a jamais aimé lui paraît vouée à la cause humanitaire. Mais surtout, la nuit d'été transporte Flora dans les espaces

d'« un nouvel amour plus grand, plus sublime que tous les amours connus jusqu'à ce jour. (...) Celui-là n'aura pas de sexe. Rien d'imprévu ne viendra le salir. (...) – Et les étreintes divines de cet amour se feront d'âme à âme, de cœur à cœur, de pensée à pensée ». A travers Eléonore, Flora a donc l'intuition d'une forme d'amour supérieure à ses yeux, fusionnelle et asexuée. Il est caractéristique que ce soit une femme qui le lui inspire, et que la communion s'effectue dans une action partagée. A plusieurs reprises, Flora affirmera son attachement à sa fille spirituelle, plus proche d'elle que sa fille de chair. « Je ferais pour Aline des sacrifices que je ne ferais pas pour St Jean, mais j'aime mieux St Jean. » Elle tentera de la former, lui fixant un véritable programme d'étude [242]. La fidélité d'Eléonore Blanc ne se démentira pas.

Flora Tristan mène son action au grand jour, ignorant avec superbe la loi qui interdit les réunions politiques. Il ne faut pas plus d'une semaine à la police lyonnaise pour réagir. Le 10 mai 1844, un commissaire de police accompagné de quatre agents de la force publique pénètre à 11 heures du matin dans l'hôtel de Milan à Lyon avec un mandat de perquisition. Des agents gardent le corridor et l'escalier. Tout l'hôtel s'attend à l'arrestation d'un grand criminel. Les policiers montent au 3e étage et se dirigent vers la porte de Flora. Le commissaire saisit ses papiers sans brutalité. Simple travail de routine. Elle en profite pour en soustraire quelques-uns. Il se comporte avec sécheresse, en caricature du fonctionnaire zélé. Il ressemble tellement à un personnage de mélodrame que Flora s'écroule de rire, la porte à peine refermée. Il a cependant emporté ses manuscrits, sa correspondance, ses papiers personnels pour les remettre entre les mains du Procureur, qu'elle rencontre le lendemain :

« Madame Tristan est venue hier me trouver. Elle réclamait avec autorité la restitution de ses papiers et avait à la bouche les mots de procédés impérialistes et acte arbi-

traire », écrit-il dans son rapport. Il l'invite à quitter Lyon, elle refuse « avec énergie en se prévalant du principe de la liberté individuelle [243] ». Le 14 mai, elle comparaît devant le juge d'instruction, sans rien perdre de sa fermeté.

Elle est enchantée de cet incident :

> « Cette persécution m'a fait du bien, je me sens mieux (...) Merci, Procureur du roi ! Ce qu'il y a de charmant, c'est que je continue à avoir des réunions tous les soirs, de 40, 50, 60 hommes. Décidément le gouvernement est un imbécile. »

Cette surveillance policière n'est-elle pas la preuve du caractère subversif de son action ? Elle sait en tirer parti dans les réunions et ne se prive pas d'en aviser la presse qui rend compte de ses déplacements. Quelques jours plus tard, elle s'aperçoit qu'elle est suivie. On a posté deux plantons devant sa porte et un autre dans la chambre voisine pour l'espionner. Dans les réunions se glissent des mouchards. On fouille sa chambre en son absence, on lui vole des papiers. Elle prend l'habitude de les cacher, craint pour ses notes, mais continue à recevoir des ouvriers chez elle. Elle aura maille à partir avec la police tout au long de son périple. Son aplomb fait parfois merveille. A Marseille, six cents personnes se pressent dans une salle de jeu de boules prévue pour quatre cents. Un sergent de ville la questionne poliment :

— Madame, est-ce que vous avez été autorisée pour faire une aussi nombreuse réunion ?

— Non, monsieur.

— Mais alors, madame, je ne sais pas si je dois le tolérer, car la loi défend expressément les réunions, et ici, il y a plus de 600 ouvriers...

— Monsieur, répond avec hauteur Flora, dans toutes les villes où je passe, je fais ces sortes de réunions et je ne demande jamais l'autorisation. A Paris, à Lyon, la police ne m'a jamais rien dit.

Voilà l'agent bien embarrassé. Cette dame a l'air si sûre d'elle... D'un autre côté, s'il laisse faire, il risque d'être puni. Flora le tire d'affaire :

— Monsieur, lui assure-t-elle, tranquillisez-vous, demain j'irai voir Monsieur le Préfet et j'arrangerai tout cela avec lui.

Le policier, soulagé, se retire en saluant. Les ouvriers marseillais qui ont assisté à la scène font un triomphe à Flora.

C'est sur le ton de la comédie qu'elle rapporte la plupart de ses démêlés avec la police. Pourtant, certains prêtent peu à rire. Elle est espionnée et harcelée partout. A Toulouse, des agents la suivent nuit et jour. Dès son arrivée elle reçoit la visite du commissaire central, prévenu par les services de Carcassonne. Elle lui rend sa visite le lendemain et emploie toute son ironie à le ridiculiser devant ses employés, qui dans la pièce voisine rient comme des fous. Elle les salue d'un royal :

> « — Vous avez eu tant de peine à mon sujet ! La pluie, la boue – M. Boisseneau ne vous a pas épargnés... Enfin plus tard, messieurs, je serai peut-être en mesure de pouvoir reconnaître vos services. »

Elle envoie son livre au préfet et demande une audience. Il ne lui répond pas. Du coup, la police est sur le pied de guerre, et la plupart des réunions interdites.

Sa réputation la suivra à Agen, où cette fois elle frôle de gros ennuis. Les Devoirants, les Gavots, les Loups (surnom des tailleurs de pierre) – toutes les sociétés de compagnons reçoivent la visite de la police qui les dissuade de prêter leur concours à Flora Tristan. Les sociétaires de l'Union sont les seuls à résister. La réunion commence dans une atmosphère tendue. Au moindre bruit, les ouvriers tournent la tête vers la porte. Au bout d'une demi-heure, elle s'ouvre brusquement et le commissaire, ceint de son écharpe tricolore et une grande canne à la main, fait son entrée. La salle se vide en un clin d'œil. Seuls restent une demi-douzaine de participants, qui craignent Flora au moins autant que le commissaire ! Pendant ce temps, les vingt sergents de ville et la

trentaine de soldats que le commissaire a déplacés tentent de se protéger de la pluie battante en rentrant dans l'auberge où a eu lieu la réunion. Il s'ensuit un brouhaha, sans commune mesure avec la réalité des événements. L'affaire se termine piteusement. Le commissaire fait évacuer ses hommes et Flora rentre chez elle à pied, dans la pluie et la boue.

Elle n'en est pas moins ravie et note :

> « Enfin j'ai ce que je désirais depuis longtemps. – L'appareil de la police et de la force publique – trente hommes pour dissoudre une de nos réunions ! »

Mais ce ton bravache ne doit pas faire illusion. La femme qui écrit ces mots n'a plus que quelques semaines à vivre. Son Tour de France est aussi une marche vers la mort.

sociétés qui ont assisté à la même [illegible]

C'est sur le ton [illegible]

de ses démêlés avec la police. Pourtant, certa[illegible]

[illegible]

la visite du commissaire central. [illegible]

[illegible]

« — Vous avez eu tant de peine [illegible] on suj[illegible] le Tour [illegible] M. Boissonneau ne vous a [illegible] épargné [illegible] plus tard, rassurez-vous, je serai peut-être en mesu[illegible] voir reconnaître vos services. »

Elle envoie son livre au préfet et demande une au[illegible] Il ne lui répond pas. Du coup, la police est sur le pied de guerre, et la plupart des réunions interdites.

S[illegible] depuis [illegible] suivre [illegible] gens [illegible] chaque fois elle [illegible] de gros ennuis. Les Dévorants, les Gavots, les Loups (surnom des tailleurs de pierres) — toutes les sociétés de compagnons reçoivent la visite de la police qui leur demande de [illegible] leur concours à Flora Tristan. Les cordonniers de l'Union sont les seuls à résister. La réunion commence dans une atmosphère tendue. Au moindre bruit, les ouvriers tournent la tête vers la porte. Au bout d'une demi-heure, elle s'ouvre brusquement et le commissaire, ceint de son écharpe tricolore et une grande canne à la main, fait son entrée. La salle se vide en un clin d'œil. Seuls restent une demi-douzaine de participants, qui craignent Flora au moins autant que le commissaire. Pendant ce temps, les vingt sergents de ville et la

5

LE CHEVALIER ERRANT

Son *Journal,* bouleversant, porte la marque de l'épuisement qui l'atteint peu à peu. Elle est sans doute déjà souffrante à son départ puisque dès l'étape de Dijon, le 18 avril, elle se dit très malade de la vessie et de la matrice. Elle est déshydratée et doit boire beaucoup d'eau sucrée. Mais son exaltation est telle que la douleur ne l'atteint que par éclairs. Loin de se reposer, elle accumule les journées surchargées, rentre très tard et ne se couche souvent qu'après avoir écrit. Elle tombe de fatigue, mais constate : « Cette activité me va. Je me sens bien au milieu de cette fatigue. » Trois jours plus tard, à Mâcon, elle est si épuisée qu'elle doit s'arrêter. Elle ne peut ni parler ni écrire. Mais même malade elle garde toute son énergie pour étudier. Durant trois jours, elle ne peut même plus marcher, et les républicains du *Bien public* lui font visiter la région en voiture. A Lyon, même épuisement. Mais il n'est pas question de se reposer. On a vu à quel rythme infernal elle conjugue visites, rencontres, réunions nocturnes. Elle n'arrête pas un instant, bien que malade, monte 30 à 40 escaliers par jour, se passionne, se désole.

« Je tomberai malade et je mourrai », confie-t-elle dans un moment de découragement. Prémonition, ou plutôt prescience d'un organisme exténué qui va au-delà de ses limites ? Depuis son départ, elle n'a pas pris un seul jour de repos. Elle vit dans l'urgence. De plus en plus, on sent qu'elle n'accorde plus à son corps le minimum qu'elle exige pour les

autres. Elle ne mange presque rien, si accaparée par sa mission qu'elle ne parvient plus à éprouver les petits plaisirs de la vie. Elle souffre, se sent inquiète, elle si faite pour le bonheur, de ne plus ressentir que le malheur. Ainsi, ce dîner de juin dans un jardin fleuri l'a-t-il laissée indifférente. Elle n'a pas vu le jardin, pas apprécié le repas. Elle s'en désole. « Je vis trop. Le trop de vie tue la vie », écrit-elle. A l'instar de Balzac, elle perçoit l'énergie vitale comme un capital qu'on dilapide plus ou moins vite. La Peau de chagrin, pour ces deux êtres d'exception, rétrécira à vue d'œil. Elle attrape froid au bal des tailleurs de pierre et constate : « Je reviendrai abîmée. » Quelques jours plus tard, elle souffre du larynx et de la poitrine. Elle a du mal à respirer, les courants d'air dans les ateliers surchauffés, les traboules glacées, les séances ont eu raison de sa santé, mais pas de sa volonté :

> « Parler continuellement, avoir froid, chaud, il y a de quoi se tuer, tant pis, j'irai jusqu'à ce que je tombe. Je veux faire aussi sur moi une étude : tout cela est bon à constater. »

« J'irai jusqu'à ce que je tombe »... Et plus loin, cette remarque :

> « Je ne sais pas si cette souffrance même n'est pas un bonheur, cela prouve qu'il y a encore en moi beaucoup de passion, or la passion est ce qui fait agir. (...) C'est la passion qui procure la souffrance et la souffrance fait agir, et agir c'est la vie. »

Le Tour de France va devenir un chemin de croix.

Elle chute, se relève, trébuche à nouveau. Il y a les rémissions : les réunions, durant lesquelles elle oublie sa fatigue et ses douleurs, le café de Paris à Saint-Etienne, où elle s'amuse des officiers qui lui font les yeux doux, la route de nuit de Lyon à Roanne, que peuplent le visage et les grands yeux noirs d'Eléonore. Elle est heureuse, confiante. Comme Jésus à qui elle n'hésite pas à se comparer, elle va par les chemins et a foi dans sa mission. Mais son retour à Lyon la

déçoit. Elle est trop fatiguée, s'irrite d'un rien, les ouvriers aussi sont harassés, la magie s'est évanouie. Elle sort au théâtre sous une pluie battante, rentre trempée, les pieds mouillés. Le lendemain, elle est prise de coliques, avec de la fièvre. Elle rencontre tout de même les tailleurs communistes. A la maladie s'ajoutent les hauts et les bas de ses sentiments pour les ouvriers. Elle vit cette relation sur le mode passionnel, avec une violence dont elle est consciente mais ne peut se déprendre. De loin, elle accepte leur ignorance, de près elle ne la supporte pas. Ces contradictions la minent et la confrontent à l'énigme de toute passion :

> « O malheureux ouvriers, vous ne saurez jamais ce que vous me coûtez de peine, de travail, de santé, de chagrin, de colère. – C'est inouï ! ! – Eh bien ! chose étrange, plus je souffre à leur sujet et plus je les aime. Quel mystère ! Comment peut-on aimer ce qui fait souffrir ? Je ne comprends pas cette loi mais je la subis. »

A Avignon, l'étape suivante menée tambour battant, elle est trop malade pour reprendre la route. Elle souffre d'une cholérine très forte, elle ne se soigne pas – que lui importe, elle sait que Dieu a besoin d'elle. Elle recule son départ de vingt-quatre heures ; le voyage ne se passe pas trop mal, mais la chaleur étouffante de Marseille en cette fin du mois de juillet lui est fatale. Le mistral la « tue ». Elle ne peut rien avaler durant une semaine, pas même les beaux fruits si tentants, et souffre de coliques de plus en plus violentes. Elle ne supporte pas la chaleur, les moustiques, les odeurs. La « ville-omnibus », où se mêlent toutes les populations la frappe par sa richesse. Elle fait sa propagande dans deux boutiques de perruquiers, rencontre des boulangers, des cordonniers.

> « C'est singulier l'effet que produit sur moi une ville riche. Ça ne me plaît pas. – Et cependant je rêve le bien-être, le confort pour tous et pour toutes. Oui, mais le confort, avec " la dignité d'homme d'abord " – et " l'égalité " et la " liberté " et " la fraternité " et l'" intelligence "

> et le bonheur provenant de l'amour. – Ici rien du tout. – Des beaux habits, de belles maisons, de belles voitures – mais voilà tout. »

écrit-elle, comme pressentant la future société de consommation.

C'est à Marseille que son état de santé va se délabrer. Cette fois, elle est vraiment malade, et forcée de s'en apercevoir. Elle n'en continue pas moins à marcher, à recevoir, à parler, parler, parler... Elle est clouée trois jours dans sa chambre avec une gastro-entérite qui tourne à la dysenterie. Une migraine atroce fait craindre « une fièvre putride ». Elle éprouve des douleurs dans les membres, ses yeux sont enfoncés comme si elle était malade depuis six mois. Il fait une chaleur étouffante. Trois jours de perdus ! s'exclame-t-elle. Les ouvriers marseillais l'entourent et sont aux petits soins pour elle. Ils se démènent même pour vendre les livres à sa place et, en neuf jours, 700 exemplaires sont partis. Mais ils sont épuisés eux aussi, et Flora songe qu'à l'avenir il faudra récompenser ce travail de militant en le payant et en offrant quatre mois de repos dans une maison de santé à ceux qui l'auront accompli. Des mouchards viennent la harceler : on lui propose même de l'acheter. Elle repart de Marseille très malade, mais profondément émue par la bonté des ouvriers qu'elle y a rencontrés.

Arrivée à Toulon, elle doit s'aliter à nouveau. Mais pas question de se laisser aller : au bout de deux jours, elle est sur pied, fait face à la police, refuse de se présenter au procureur sans mandat de comparution, visite l'Arsenal, rencontre les galériens, tient des réunions incessantes. L'une d'elles attire plus de deux cents ouvriers de l'Arsenal ! Dans cette ville, l'Union, le compagnonnage, les sociétés de secours mutuel et les loges maçonniques ont déjà jeté les bases d'une organisation ouvrière. Flora y a noué des contacts grâce à un jeune forgeron, Longomazino, à un avocat lié à Pauline Roland, Audemar, et dans une moindre mesure, au poète Charles Poncy mis en garde par George

Sand. Poncy s'arrange pour ne pas la rencontrer, toutefois son frère, Alexandre, moins instruit – il écrit aussi des poèmes, mais en provençal ! – ne tarde pas à faire partie de la garde rapprochée de Flora... C'est le jeune Louis Longomazino qui soulève l'enthousiasme de Flora. « Voilà ce que j'appelle un phénomène ! » s'exclame-t-elle, émerveillée par l'intelligence et la fermeté de ce garçon de 23 ans, combatif et entreprenant. Elle ne se trompe pas : avec son camarade Pierre Arrambide, un fils d'instituteur, il va la seconder, diffuser son livre et sa pensée. Il participera à la première grande grève de l'Arsenal, en 1845, et renvoyé, deviendra journaliste. Déporté aux îles Marquises après 1848, il deviendra l'un des plus riches entrepreneurs de Nouvelle-Calédonie !

Le séjour de Flora à Toulon s'achève par un banquet et une reconnaissance profonde pour les ouvriers qui l'ont accueillie. C'est un véritable cri d'amour qui jaillit d'elle, effaçant la souffrance, les échecs, les désillusions, transcendant la barrière des sexes, des classes, des individus.

> « Je les fascine, et à mon tour je suis fascinée par eux. – Par la pensée je les embrasse, je les caresse, je les comble de (papier déchiré) les plus célestes et même dans ces moments d'amoureuses extases, jamais je ne sens en moi le moindre mouvement de sens. (...) Je voudrais pouvoir les serrer tous contre mon sein en mêlant mes larmes d'amour aux leurs. – Ah ! que c'est beau, que c'est bon d'aimer ainsi ! – Mais voilà, l'enveloppe n'est pas assez forte pour supporter tant de jouissances. – O mon Dieu je n'ose pas y songer – mais il me semble sentir mon pauvre (cœur) faiblir et s'affaisser sous le poids de ce grand amour qui le brûle et le consume. – Oh ! je m'aperçois qu'il est bien plus difficile de supporter la jouissance que la douleur. – Cependant si je mourais dans ce moment j'en éprouverais bien du chagrin ! Mourir ! quand on a une vie si belle ! ! ! »

Et c'est à Marseille et à Toulon, juste retour des choses, que seront fondés les premiers Cercles de l'Union ouvrière. La venue de Flora Tristan à Toulon aura ainsi contribué à

créer le climat de lutte qui débouchera sur la grève de 1845 [244].

Il lui reste trois mois à vivre.

A Marseille où elle revient, elle connaît un véritable triomphe. Six cents personnes veulent assister à sa réunion. Les ouvriers ont placé un fauteuil sur une table, pour que tout le monde puisse la voir, mais elle demande qu'on le redescende. A son entrée, elle est accueillie par des ovations. Plus le peuple est ignorant, plus il aime les tréteaux et les applaudissements, constate-t-elle, point dupe. Les Marseillais, enthousiastes, veulent lui offrir un banquet de 1 000 personnes ! Elle refuse : il ne faut pas plus de 40 personnes à ces « cènes ». Il y en aura tout de même une centaine, le jour venu. On comprend qu'arrivée à Nîmes elle se sente épuisée. Elle est malade durant une semaine et se met à haïr cette ville religieuse, enjeu de luttes perpétuelles entre catholiques et protestants. Nîmes est à rayer de la carte, décrète-t-elle. Elle est soulagée en arrivant à Montpellier, où elle a promis à sa fille de se reposer huit jours. Les quatre premiers sont agréables. Seulement, au cinquième, elle commence à s'ennuyer. Heureusement, plus que trois ! Sa dysenterie ne la lâche pas, elle se décide enfin à consulter un médecin, un homéopathe qui lui prescrit du soufre et de l'arsenic. En quatre jours elle est guérie. Mais elle reçoit une lettre de Jules Laure : son propriétaire parisien lui a donné son congé. Elle retombe malade à l'instant même. Comment vaincre ce corps qui résiste à sa volonté ? Comment mater ce « cheval fougueux, indomptable » ? Dompter la chair, tel sera désormais son but, comme si, une fois le plaisir des sens vaincu, il ne restait plus que la souffrance à abattre. Mais cette chair résiste et la seule manière de l'oublier, c'est l'action :

> « Plus que 2 jours. Je ne me reposerai plus, je souffre trop ! – Je préfère à cette angoisse la plus cruelle fatigue ! »

Elle s'interroge sur son avenir. Il y a dix ans, elle était au fond du désespoir sur le bateau qui la ramenait du Pérou

Comme ces petites misères lui paraissent loin... Et dans dix ans ? « Peut-être serai-je à la tête de ce grand peuple européen », écrit-elle et elle se prend à songer à la responsabilité écrasante que sera le pouvoir. Est-elle fragilisée par le voyage, la perte de ses repères, l'excitation et la maladie ? Ces fantasmes de toute-puissance vont se répéter, avec la force de l'hallucination. Ils éclairent étrangement la personnalité de Flora Tristan, comme si le don total de soi n'était que l'un des visages de l'orgueil, et le renoncement, l'autre face de son ambition. Je songe à la Paria qui au Pérou pensait à conquérir le pouvoir. Inlassablement, elle chevauche ses rêves... Lumière et ombre, dévouement et rage de destruction se mêlent ainsi dans cette âme tourmentée, la conduisant au bord de la folie, comme à Béziers, où sa déception se transforme en délire :

> « Lorsque je serai " servante générale " de l'Europe, j'aurai à ma solde une bande noire dont l'emploi sera d'aller raser certaines villes comme étant le seul et unique moyen d'en faire sortir les prisonniers, les pauvres galériens qui l'habitent pour la honte de l'humanité. – Puis j'aurai une autre bande blanche qui suivra toujours la bande noire, celle-là aura pour fonctions d'édifier de magnifiques palais-villes afin de loger convenablement, proprement et sainement les prop[riétaires] des bicoques rasées. »

Destruction, construction : dans ce fantasme se profile l'ombre du grand balancier de la dictature du peuple...

Son état de santé s'améliore pourtant, elle reprend des forces et soupire à Carcassonne : « Oh ! s'il y avait en France seulement deux hommes aussi vigoureux que moi ! comme cela marcherait ! » Mais l'angoisse la reprend quand elle a l'impression que les ouvriers ne la comprennent pas. Elle se sent si seule. Une parenthèse (amoureuse ?) avec Ernest Alby, saint-simonien et bibliothécaire à Castres, l'écarte trois jours durant de sa mission. « Décidément, il n'y a qu'à moi qu'il arrive des choses de la sorte. Dans un roman, cela paraîtrait trop romanesque. » Nous n'en saurons pas plus...

Mais à Agen, quelques jours plus tard, elle va chercher à la poste « des lettres de tous ses amours » et se promène pendant deux heures au bord de la rivière, « lisant [ses] lettres, jouissant avec calme et béatitude de [son] amour... » S'agit-il d'Alby, ou des lettres qu'elle reçoit de ses disciples marseillais, en particulier Guillaume-Noël Carpentras, ancien émeutier converti à l'unionisme ? Ses tourments semblent apaisés et Agen la trouve offensive et audacieuse. Elle reçoit à nouveau une lettre qui la remplit de joie et confirme l'idée que « vivre par l'âme, par l'esprit, par le cœur, par les sens. Voilà la vie complète ».

Un épisode curieux va offrir un nouvel aperçu sur cette personnalité hors du commun. Quelle place lui donner ? Elle loge à l'hôtel de France à Agen. Rentrée la veille à 2 heures du matin, elle se lève à 7, fait sa toilette et sort pour ne revenir qu'à 1 heure. En prenant son écritoire, elle tombe sur une petite montre en or, oubliée là par le locataire précédent. Une idée saugrenue lui traverse alors l'esprit : voler cette montre pour voir quel effet cela produit ! Une expérience sur le vif. Mais à peine a-t-elle caché la montre dans sa malle que l'angoisse s'empare d'elle. Le sang lui bat aux tempes, elle sursaute au moindre bruit, elle est incapable de se concentrer. C'est un poids intolérable. Au bout d'un moment, elle décide de transiger avec elle-même, et de tenir au moins vingt-quatre heures avant de la rendre. A 9 heures du soir, elle abandonne : elle sonne un garçon et lui remet la montre. Elle se remet à respirer librement. Et à s'interroger. Comment se fait-il qu'elle, la femme forte qui a juré de détruire toutes les propriétés, au besoin par le pillage et le meurtre, se montre incapable de voler une petite montre de rien du tout, valant tout au plus 40 F ?

> « Eh bien ! je vais vous le dire. – C'est que moi, j'attaque la propriété parce que la propriété c'est le vol. Et que moi, pleine d'amour et de probité je pousse l'amour de la justice jusqu'au donquichottisme. – Ma nature à moi me porte à attaquer les voleurs, les combattre à outrance – à mort – mais ma nature à moi, m'empêche de voler même les

voleurs – parce que l'action de voler est basse, vile et dégradante. »

Elle pourrait se contenter de cette explication morale. Mais le doute la poursuit. Elle n'est pas satisfaite. La seule solution serait de mettre la main sur un vrai voleur, un professionnel, et de l'interroger. Et voilà : cette épreuve a éveillé une nouvelle curiosité, et même fait naître en elle de l'estime pour les voleurs. Après tout, ce n'est pas si facile... Flora prend alors conscience de sa passion de tout connaître, une passion aveugle, sans limites. Oui, mais elle qui se croyait capable de TOUT pourvu qu'elle le veuille, la voilà prise en défaut : « Enfoncée ! »

J'aime beaucoup cette histoire. On y voit la curiosité insatiable de Flora, son goût de l'expérience et de l'aventure. Mais surtout, cette petite montre fait naître en elle, pour la première fois, ce doute : et si elle *n'*était *pas* toute-puissante ? Elle aurait trouvé là matière, peut-être, à une évolution future, à de nouvelles métamorphoses. Si le temps lui avait été donné...

Mais elle est dans l'urgence : elle apprend bientôt qu'une délégation des ouvriers toulonnais va se rendre à Marseille. L'Union ouvrière est en marche. Pourtant que d'échecs, que de villes « nulles », comme elle l'écrit dans le plan de son livre. Elle sait bien que les ouvriers ne sont pas prêts. Encore quelques années. Elle ne pourra suffire à la tâche, il lui faudrait des disciples. Les menuisiers et les serruriers du Devoir se sont laissé intimider par la police à Agen. Cela risque de continuer à Bordeaux, et qui sait, à Nantes ? « Enfin, se résigne-t-elle, il faut constater ce qui est – c'est là le côté utile, religieux du mouvement que je fais. »

Son *Journal* s'achève sur ces mots.

Flora Tristan n'ira pas jusqu'à Nantes. Elle a trouvé ses limites.

[illegible] propriété [illegible] que la propriété c'est le vol. Et que [illegible] pleine d'amour et de probité je pousse l'amour de la justice jusqu'au donquichottisme – Ma nature à moi me porte à attaquer les voleurs, les combattre à outrance – à mort – mais ma nature à moi, m'empêche de voler même les

6

LA DERNIÈRE ÉTAPE

En cette soirée du 24 septembre 1844, Franz Liszt donnait un concert au Grand Théâtre de Bordeaux. Il y avait là toute la bourgeoisie de la ville, une foule élégante se pressait dans les travées, se saluait, s'épiait, se contemplait. Au premier rang des galeries, une femme observait la salle. Cette « brune magnifique aux poses plus royales que républicaines, aux cheveux noirs, plus noirs que l'aile du corbeau », c'était Flora Tristan, l'auteur des *Pérégrinations d'une paria* et de l'*Union ouvrière*, nota un journaliste local [245]. Sa dernière sortie.

Elle s'alita dès son retour, pour ne plus se relever. La cholérine qu'elle n'avait pas soignée – elle n'avait jamais consulté un médecin – s'avérait être une fièvre typhoïde. Mais ce fut une congestion cérébrale qui l'abattit d'abord. Trois jours plus tard, son esprit vigoureux reprenait le dessus, et durant une semaine, on put croire qu'elle était hors de danger. Ses facultés intellectuelles étaient intactes, et elle avait retrouvé toute son énergie. Elle réclama à son chevet Eléonore Blanc qui arriva le 12 octobre de Lyon. On l'avait transportée chez un couple de saint-simoniens, Charles et Elise Lemonnier. Par une étrange ironie, Flora avait refusé de voir l'année précédente cet avocat et sa femme, estimant qu'elle n'avait rien à faire avec eux. Ils allaient veiller sur elle jusqu'à la fin. Eléonore fut effrayée par le changement survenu chez sa Florita, comme elle l'appelait. La femme ardente qu'elle avait connue était sans

vie, plongée dans un engourdissement total. Elle ne bougeait plus, parlait à peine et avec difficulté. Seule l'approche de la mort pouvait ainsi abattre Florita. Il y eut pourtant une rémission de deux jours, au cours de laquelle Flora lui transmit son testament philosophique et moral. « Soyez conséquents avec vos paroles, agissez, faites de la pratique », insista-t-elle. Ses derniers mots à sa disciple préférée furent :

> « Je crois au progrès incessant, éternel qui régit le monde [246]. »

Rassurée par cette amélioration inespérée, et sans doute obligée de partir, Eléonore regagna Lyon. Les Lemonnier lui écrivaient pour la tenir au courant. Les journaux qui, dans toutes les villes où elle était passée, rendaient compte chaque jour de son état de santé se montraient eux aussi optimistes. Mais dès le 8 novembre, son état se détériora. Des vomissements de bile l'affaiblissaient. Mal renseignés sur ses convictions, sur la foi d'un personnage qui l'avait connue jadis, les Lemonnier laissèrent un prêtre donner l'extrême-onction à Flora Tristan. Décidément, elle n'en aurait jamais fini avec l'Eglise. Mais elle n'était déjà plus consciente. Le 11, les trois médecins venus à son chevet désespéraient de la sauver.

Une lente agonie commençait. Jusqu'au bout, Flora lutta contre son corps. Elle délirait constamment, et des soubresauts si violents l'agitaient qu'il fallait plusieurs personnes pour la maintenir sur son lit. Elle voulait se lever. Pour aller où ? Vers quelles pérégrinations ? On lui donna de l'opium pour calmer ses douleurs et, désormais, elle fut plongée dans une torpeur profonde, la tête renversée, les narines pincées, les mains brûlantes. Les amis, les gardes-malades se relayaient à son chevet. L'une d'entre elles la soignait comme une sœur, la cajolant, la caressant, l'embrassant pour lui faire prendre ses potions toutes les demi-heures. Mais elle ne pouvait presque plus avaler, et le liquide restait de longues minutes dans sa gorge. On lui posa des vésicatoires.

Une garde vigoureuse avait été engagée pour aider à la remuer et la tenir propre. Car Flora, à l'odorat si sensible, exhalait désormais une odeur fétide. On la veillait jour et nuit. Un tailleur se présenta, il s'appelait Nau, il appartenait à l'Union ouvrière et demanda à la veiller. Un homme, veiller une femme ? On accepta.

Flora Tristan ne parlait plus. Le 14 novembre, tout espoir était définitivement perdu. Elisa Lemonnier écrivit à Eléonore :

> « ... J'ai passé près de votre Florita sa dernière journée, je l'ai vue calme et belle dans son agonie sans souffrance, posée sur ses deux oreillers, les bras étendus, un ami tenant chacune de ses mains ; depuis trois jours elle n'avait presque plus le sentiment de sa vie, et par conséquent de ses souffrances. »

Vers huit heures et demie du soir, Flora gémit et sanglota pendant une demi-heure, puis le calme revint, sa respiration ralentit doucement, et à dix heures moins le quart, ses longues paupières se baissèrent, et elle mourut.

On coupa son épaisse chevelure noire pour l'envoyer à ses deux filles, celle de la chair et celle de l'esprit, Aline et Eléonore. Charles Lemonnier fit faire un moulage de plâtre de son visage. Restait la question des obsèques. On se souvient que Flora Tristan avait quatre ans auparavant légué son corps à la science et demandé que ses restes soient jetés à la fosse commune. Eléonore Blanc voulait respecter sa volonté, mais elle céda aux raisons des Lemonnier : ne valait-il pas mieux lui dresser un tombeau, afin que les ouvriers viennent s'y recueillir ? L'ouvrier qui avait moulé son masque mortuaire avait demandé qui elle était. On lui avait répondu *la mère des compagnons*. « Vous voyez déjà comme le mythe se forme », écrivit Elisa à Eléonore Blanc, quelques jours après la mort de Flora. « Il doit grandir dans le temps comme son œuvre et aider encore à son développement. »

Ce mythe naissant trouva donc sa première expression lors des obsèques de Flora Tristan, le 16 novembre 1844. Le convoi parti de la rue Saint-Pierre se rendit à pied au cimetière de la Chartreuse. Quelques écrivains, des avocats et de très nombreux ouvriers suivirent le corps, porté par les hommes qui se relayaient tout au long du chemin. Ils n'avaient voulu laisser ce soin à personne d'autre. Quatre compagnons, un menuisier, un tailleur, un ferblantier et un serrurier tenaient les cordons du poêle.

Dans *La Démocratie pacifique*, son ami Victor Considérant rendit hommage à Flora Tristan qui disait elle-même « se jeter en avant, en *vedette perdue* de l'armée sociale, pour reconnaître et éclairer le terrain ».

Une souscription fut ouverte pour lui élever un monument [247]. On sollicita aussi bien les souscripteurs de l'*Union ouvrière* que les ouvriers des diverses sociétés de compagnonnage. Eugène Sue fut le premier à répondre, d'autres suivirent. Sa lettre chaleureuse contraste avec le refus de George Sand qui témoigna jusqu'au bout son hostilité à Flora Tristan. Au fouriériste Edouard de Pompéry qui sollicitait sa participation, elle écrivit sèchement que Flora ne lui avait « jamais été sympathique malgré son courage et sa conviction. Il y avait trop de vanité chez elle ». Elle ajouta ces mots, lourds de sens :

> « Quand les gens sont morts, on se prosterne ; c'est bien de respecter le mystère de la mort ; mais pourquoi mentir ? moi je ne saurais [248]. »

Ainsi, la grande dame de Nohant et la Paria, qui auraient pu avoir tant de choses en commun, ne fraternisèrent-elles jamais. La reconnaissance qu'attendait Flora Tristan de George Sand ne vint pas, même après sa mort. Jamais, décidément, Mme Sand ne croirait à son martyre...

Flora Tristan est morte à 41 ans. De la petite fille brune et coléreuse qui admirait le Libertador à la Femme-Messie, elle avait tracé sa voie : le destin l'avait arrêtée à Bordeaux,

d'où elle avait commencé son Tour de France, et s'était naguère élancée vers le pays de son père .. La voyageuse n'eut pas le temps d'achever son dernier périple. La femme qui écrivait : « Je sens en moi du chevalier errant [249] » restait à jamais sur les chemins.

« Quand les gens sont morts, on se repentance; c'est bien de respecter le mystère de la mort; mais pourquoi mentir? moi je ne saurais [illegible]. »

Flora Tristan [illegible] à 41 ans. De la p[illegible] colèreuse qui admirait le Libertador à [illegible] elle ava[illegible] sa voie : la [illegible] l'avait [illegible] à [illegible]

ÉPILOGUE

« MA GRAND-MÈRE ÉTAIT UNE DRÔLE DE BONNE FEMME »

Sur le voilier qui cingle vers le Pérou, une jeune femme brune serre contre elle deux tout petits enfants. L'embarcation longe les côtes du Chili, après avoir laissé derrière elle les terres désolées de Patagonie. C'est, là-bas, à Port Famine qu'on a débarqué le corps de son mari, Clovis Gauguin, mort d'une rupture d'anévrisme dans la baleinière qui l'amenait à terre. Aline a décidé de continuer seule sa route avec sa fille Marie et son fils Paul âgé d'un an. Seize ans après sa mère, elle se rend à son tour auprès de son oncle don Pio Tristan y Moscoso.

Etrange destin que celui d'Aline Chazal. Quand sa mère meurt, elle a 18 ans, et est apprentie dans un magasin de modes à Amsterdam. Les amis de Flora, Jules Laure et Pauline Roland, s'empressent de la rapatrier. On la place chez Mme Bascans, rue de Chaillot, une pension républicaine où Solange, la fille de George Sand, a été élevée. Curieux retour des choses... Aline devient ainsi l'amie intime d'Ondine, la fille de la poétesse Marceline Desbordes-Valmore, et elle est présenté par Pauline Roland à George Sand, conquise. Quelle différence entre la mère et la fille ! La romancière lui trouve l'air d'un ange ; sa tristesse, sa douceur, son air modeste, ses beaux yeux et son deuil lui vont droit au cœur. Que faire d'une jeune orpheline sans fortune ? La marier, bien sûr. Mme Sand engage donc avec vigueur son ami Edouard de Pompéry à épouser cette ravissante personne, si possible en tombant amoureux d'elle, plu-

tôt que de perdre son temps à élever un tombeau à cette folle de Flora. « Sa mère l'aimait-elle ? Pourquoi étaient-elles ainsi séparées ? Quel apostolat peut donc faire oublier et envoyer si loin, dans un magasin de modes, un être si charmant et si adorable ? » s'interroge-t-elle [250]. La cause de l'humanité vaut-elle qu'on néglige sa propre famille ? L'amour maternel, toujours vif chez elle, s'en offusque et lui offre cette petite revanche post mortem.

Marier Aline Chazal devient une mission sacrée dans les milieux de gauche. On ne se doutait pas que Flora avait tant d'amis dévoués... Chacun a son candidat, même Hortense Allart qui, elle, soutient un étudiant en médecine, comme elle l'écrit à Sainte-Beuve, toujours friand de potins [251]. Mais c'est Armand Marrast, le directeur du *National* qui l'emportera, en présentant à Aline Chazal un jeune rédacteur, Clovis Gauguin. Le mariage a lieu le 15 juin 1846. Les témoins sont Jules Laure et Marrast. Ondine Valmore, qui a signé le contrat de mariage et assisté à la cérémonie en compagnie de Sainte-Beuve et de Marceline, confie à sa mère : « Aline est charmée, mais très tranquillement, comme on le serait d'un changement d'appartement. (...) Voilà sa vie reposée et faite [252]. »

En fait de repos, le mariage d'Aline ne sera pas heureux. Clovis, avec qui elle s'entend mal, perd sa situation après l'échec de la Révolution de 1848 durant laquelle son journal a joué un rôle de premier plan. Les Gauguin ont quelque fortune, dont la part de l'héritage de Flora. Ils décident de s'embarquer pour le Pérou en vue d'y fonder à leur tour un journal. Sans doute comptent-ils sur l'aide de don Pio, plus puissant que jamais. Il a été ministre du gouvernement, et même Président du Pérou du Sud. Il vit désormais à Lima où il s'est remarié. Clovis, on le sait, ne parviendra pas au terme du voyage. Mais don Pio accueille avec bienveillance sa petite nièce avec ses deux bébés. Pourtant, elle se sent seule dans cette société où règnent, dit-elle, « l'égoïsme » et « la corruption [253] ». Elle s'ennuie loin de Paris, malgré l'affection de don Pio qui s'entiche bientôt d'elle au point de lui

assurer une rente de 5 000 piastres quand elle doit repartir en 1855. Paul a 7 ans. C'est un « beau garçon, mais bien diable », que sa mère ne parvient pas à dompter. Il lui faudrait l'autorité d'un père, « les femmes sont trop faibles pour élever des fils, écrit la gentille Aline à son amie Ondine. (...) Du reste, au physique comme au moral, c'est le portrait de Clovis [254] ». Paul Gauguin gardera dans les yeux les couleurs éclatantes des pays exotiques et le goût des départs. Il restera beau garçon, mais bien diable.

La fille réussira-t-elle où la mère a échoué ? Hélas, pas plus que Flora, Aline ne profitera bien longtemps de l'or péruvien. Le beau-fils de don Pio, Etchénique, devenu Président de la République du Pérou, est renversé par un coup d'Etat. Exilé à Paris, il propose un arrangement à Aline afin de récupérer un peu de la fortune qu'il a dilapidée. « Tout ou rien », répond-elle. Ce sera rien. Elle ouvrira un petit magasin de modes, rue de la Chaussée-d'Antin, et mourra à 41 ans, comme sa mère. En 1871, Saint-Cloud où habite son fils est incendié par les troupes prussiennes. Une grande partie des papiers de Flora, ses lettres, son *Journal* antérieur au Tour de France sont détruits par les flammes. Il n'en restera rien [255].

Paul Gauguin savait peu de chose sur Flora Tristan. Fille d'une apôtre sans foyer et d'un prisonnier de droit commun [256], Aline lui fit peu de confidences sur son enfance vécue entre inceste et semi-abandon.

> « Ma grand-mère était une drôle de bonne femme, écrit-il dans ses *Mémoires* [257]. Elle se nommait Flora Tristan. Proudhon disait qu'elle avait du génie. N'en sachant rien, je me fie à Proudhon.
>
> Elle inventa un tas d'histoires socialistes, entre autres l'Union ouvrière. Les ouvriers reconnaissants lui firent dans le cimetière de Bordeaux un monument.
>
> Il est probable qu'elle ne sut pas faire la cuisine. Un bas-bleu socialiste, anarchiste. On lui attribue d'accord avec le père Enfantin le compagnonnage, la fondation d'une certaine religion, la religion de Mapa dont Enfantin aurait été le Dieu Ma et elle, la déesse Pa.

Entre la Vérité et la Fable je ne saurai rien démêler et je vous donne tout cela pour ce que cela vaut. Elle mourut en 1844 : beaucoup de délégations suivirent son cercueil.

Ce que je peux assurer cependant c'est que Flora Tristan était une fort jolie et noble dame. Elle était intime amie avec Madame Desbordes-Valmore. Je sais aussi qu'elle employa toute sa fortune à la cause ouvrière, voyageant sans cesse. Entre-temps elle alla au Pérou voir son oncle le citoyen Don Pio de Tristan de Moscoso (famille d'Aragon). »

Ainsi vont les légendes...

NOTES

Première partie

1. L'affirmation de Flora selon laquelle les Tristan descendraient de Montezuma – « Fille des lointaines origines » – est fortement mise en doute. Rappelons pour mémoire que Montezuma, dernier empereur aztèque, régnait à Mexico.

2. L'Intendance regroupait sous l'Ancien Régime toute l'administration locale, la justice, la police, les finances, les impôts et contrôlait le commerce et la circulation des grains.

3. Extrait des Registres de naissance de la paroisse Saint-André des Arts pour l'année 1772. Le jeudi 6 février 1772 a été baptisée Anne, Pierre, née la veille, fille de Jean Laisnay, bourgeois de Paris, et de Thérèse Ameline, son épouse, rue Saint-André de cette paroisse.

4. Acte de baptême conservé dans le registre de Saint-Thomas d'Aquin (année 1803), cité par Stéphane Michaud dans *Flora Tristan, lettres*, Seuil, 1980 : « Ce jour d'hui vingt germinal An XI et neuf avril 1803 a été baptisée Flore Célestine Thérèse Henriette, fille de Mariano Tristan Moscoso, chevalier de l'ordre de St Jacques et Colonel de Dragons au service de sa Majesté catholique et de Anne Laisnay, son épouse. Parain (sic) Pierre, Jean, Henri Michel Mariano, Maraine (sic) Thérèse Jeanne Laisnay (suivent les signatures) Mariano – Laisnay – Rousseau. »

5. Liste de recensement de 1836, Fontenay-les-Briis (archives de l'Essonne, général 243, n° des ménages 82). « Anne Laisnay rentière 64 ans – Etat civil : fille. »

6. C'est dans ce quartier que Balzac situe *La Cousine Bette*.

7. Thérèse Catherine Laisnay, née Ameline (1742-1809). Il ne lui avait signé aucune reconnaissance, elle ne pouvait se prétendre d'aucun titre officiel, et c'est sa fille qui se chargea de la rembourser à la mort de don Mariano.

8. Quand la propriété sera vendue, en 1820, l'excédent de ce qui restait dû sur le prix de l'acquisition leur reviendra. Toutefois c'est encore Anne, toujours honnête et peu procédurière, qui réglera au nom des héritiers le droit de mutation de 554 F dont elle ne sera jamais remboursée.

9. « Elle est aujourd'hui l'une des plus sales rues du douzième arrondissement, le plus pauvre quartier de Paris, celui dans lequel les deux tiers de la population manquent de bois en hiver, celui qui jette le plus de marmots au tour des Enfants Trouvés, le plus de malades à l'Hôtel-Dieu, le plus de mendiants dans les rues, qui envoie le plus de chiffonniers au coin des bornes, le plus de vieillards souffrants le long des murs où rayonne le soleil, le plus d'ouvriers sans travail sur les places, le plus de prévenus à la Police correctionnelle » (Balzac, *L'Interdiction*). Le XIIe est l'ancienne dénomination du Ve arrondissement.

10. Lettre à Pio Tristan (courant 1829).
11. *Cf.* Eléonore Blanc, *Biographie de Flora Tristan*, Lyon, 1845.
12. *Pérégrinations d'une paria*, Indigo & Côté-femmes éditions, 1999.
13. Ibid, p. 49.
14. De nombreux détails nous sont donnés par deux *Mémoires* adressés à ses juges par André Chazal, lors du procès qui l'opposa à sa femme. Le premier, écrit en 1837, est exalté, violent et rédigé dans un style emphatique ponctué d'apostrophes et d'exclamatives. Le second (1838) laisse deviner l'influence de l'avocat de Chazal, Jules Favre. Beaucoup plus mesuré, il répond point par point aux accusations de son épouse et fournit des pièces justificatives.
15. Bibliothèque nationale de France, site François Mitterrand, réserve, salle Y.
16. Ursula Marks-Vandenbroucke, spécialiste de Gauguin, célèbre en lui une « splendeur de dessin » », et un sens aigu de la couleur. (*Gazette des Beaux-Arts*, janvier-avril 1956.)
17. « Du vingt-trois février mil huit cent trente et un huit heures du matin.

Acte de décès d'Alexandre Gustave Chazal âgé de huit ans né à Paris, décédé d'hier à cinq heures du soir, chez Madame Veuve Tristan son aïeule à Soucy, hameau de cette commune fils légitime d'André François Chazal artiste graveur et de Flore Célestine Thérèse Henriette Tristan de Moscoso, ses père et mère.

Les témoins ont été Messieurs Jean-Louis Portal ; Entrepreneur de voitures publiques âgé de cinquante et un ans et Thomas Joseph Jean Laisné Chef de bataillon retraité, âgé de cinquante-trois ans, l'un et l'autre domiciliés à Bel Air hameau de cette commune. » (Archives de l'Essonne.)

18. Cette citation est utilisée en épigraphe dans son roman *Méphis*, tome 1, p. 50.
19. L'acte de naissance est dressé le lendemain, 22 juin 1824. Le prénom de Flore n'y figure pas, oubli de Chazal ou de l'officier d'état civil. Le graveur a pris pour témoins son frère Antoine, le peintre, et André Rousseau, l'époux de Thérèse, la tante de Flora, un vieil instituteur qui habite tout près.
20. Tous ces détails sont rappelés dans le *Mémoire* de Chazal, op. cit.
21. *Cf. Pérégrinations*, op. cit. p. 120 : « Nous nous liâmes d'entretien, le docteur et moi : je me mis à parler de Paris, d'Alger, de mille choses avec un entraînement dont moi-même j'étais étonnée. »
22. La pension Angot, 9, rue du Clos. (Archives de l'Essonne.)
23. Ce n'est que le 4 février 1839 qu'elle adressera au garde des Sceaux une requête officielle l'autorisant, ainsi que ses enfants, à quitter le nom de Chazal et à prendre celui de son père, Tristan.
24. « Je déclare et je promets à madame Chazal, devant sa mère et son oncle, que je suis prêt à agir en tous moyens et à me soumettre à toutes les exigences de la loi qui est établie, quant aux séparations de corps, si elle veut une séparation de corps, et que je me prêterai de même avec toute la bonne foi et la persévérance possibles, quand il s'agira du divorce. Je déclare en outre que, quand même la loi sur le divorce ne passerait pas cette année, mais dans deux ou trois ans, j'agirai à cette époque comme je promets d'agir à présent. Je déclare que ce sera moi qui demanderai le divorce, et que pour arriver à mes fins, j'emploierai tous les moyens possibles, même les plus outrés dans le procès, soit de séparation de corps, soit de divorce, après que madame Chazal aura déposé le montant de l'estimation des frais de justice, soit chez son avoué, ou le mien, et que l'un ou l'autre en aura consigné la remise sur un registre d'étude. – A Bel Air, le 1er avril 1832. Chazal. »
25. Il y eut 12 223 morts dans le seul mois d'avril 1832 à Paris.
26. Lettre du 3 avril 1832, tirée des Pièces justificatives jointes au *Mémoire* de Chazal, op. cit.

Deuxième partie

27. L'extrait d'acte de naissance la présentait comme la fille naturelle de don Mariano. Voir plus loin, p. 92.
28. Ce chapitre s'inspire de l'avant-propos des *Pérégrinations d'une paria.*
29. L'autorisation officielle de reprendre son nom de jeune fille ne lui sera donnée qu'en 1839 mais, dès 1829, elle signe Flora Tristan.
30. *Pérégrinations...*, tome 1, op. cit. p. 97.
31. Ibid., p. 46.
32. L'ouvrage de Gobineau *De l'inégalité des races humaines* date de 1853-1855.
33. *Pérégrinations...*, tome 1, op. cit. p. 58.
34. Le roman de George Sand, *Indiana* est paru en 1832. Il est probable que Flora Tristan s'est identifiée à ce personnage qui lui ressemble par bien des côtés, et qu'à son tour, dans son récit, elle lui emprunte certains traits.
35. *Pérégrinations...*, tome 1, op. cit. p. 49.
36. Ibid., p. 75.
37. Ibid., p. 100.
38. Ibid., p. 112.
39. Il s'agit du frère de Mariano de Goyeneche, qui a accueilli Flora à Bordeaux.
40. *Pérégrinations...*, tome 1, op. cit. p. 203.
41. Ibid., p. 173.
42. Ibid., p. 171.
43. Ibid., p. 89.
44. Ibid., p. 137.
45. Ibid., p. 178.
46. Maison de campagne.
47. *Pérégrinations...*, tome 1, op. cit. p. 221.
48. *Pérégrinations...*, tome 2, p. 11. A notre connaissance, cet extrait d'état civil n'a pas été retrouvé.
49. Environ 115 000 F.
50. *Pérégrinations...*, tome 2, op. cit. p. 14.
51. Ibid., p. 21.
52. *Pérégrinations...*, tome 1, op. cit. p. 180.
53. Ibid., p. 182.
54. Ibid., p. 184.
55. *Pérégrinations...*, tome 2, op. cit. p. 57. La Flora Tristan de 1838 a déjà été en contact avec la doctrine saint-simonienne.
56. Santa-Catalina n'a été ouvert au public qu'en 1970. Il renferme aujourd'hui le plus important musée religieux du Pérou.
57. *Pérégrinations...*, tome 2, op. cit. p. 117.
58. Ibid., p. 111. Les italiques sont de Flora Tristan.
59. C'est l'opinion de Dominique Desanti qui explique ainsi sa fuite. *Flora Tristan, La femme révoltée*, Hachette, 1972, p. 108.
60. Même remarque.
61. *Pérégrinations...*, tome 2, p. 157. On songe aux vêtements du couturier Issey Miyake !
62. Ibid., p. 180.
63. Agustin Gamarra fut président du Pérou de 1829 à 1833, et de 1839 à 1841.
64. *Le Tour de France*, 25 août 1844. *Journal inédit 1843-1844*, éd. La Tête de Feuilles, 1973.
65. Denys Cuche, « Une étrange étrangère », in *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*, L'Harmattan, 1988.

Troisième partie

66. Les majuscules sont de rigueur.
67. Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, Gallimard, collection Idées, 1967.
68. *Le Nouveau Monde amoureux* ne sera publié dans son ensemble qu'en 1967, par Simone Debout.
69. Lettre du 21 août 1835, *Lettres*, op. cit.
70. 11 octobre 1835.
71. Je rappellerai pour mémoire qu'en 1999, un établissement comme le Fouquet's, sur les Champs-Elysées, a refusé les femmes « non accompagnées ». Cela donne une idée de la situation un siècle et demi plus tôt...
72. *Nécessité...*, op. cit. p. 83.
73. On estime à 400 000 environ le nombre d'étrangers résidant en France en 1836, pour la plupart artisans ou ouvriers qualifiés, voyageurs ou réfugiés politiques. Voir Denys Cuche, *Nécessité...*, op. cit. p. 23 et suiv.
74. Cette lettre ainsi que sa réponse font partie des pièces justificatives jointes au *Mémoire* de Chazal.
75. Flora Tristan, *Lettres*, op. cit. p. 57.
76. *Gazette des tribunaux*, 1er février 1839.
77. Voir plus loin p. 280.
78. Les termes utilisés par Flora Tristan dans sa *Requête en séparation de corps* et reproduits dans le *Mémoire* de Chazal (1838) sont les suivants : « attouchements aux parties sexuelles en même temps que de ses propres mains, elle eût servi d'instrument de pollution ».
79. *Le Droit*, 11 mars 1838.
80. *Ibid.*
81. Susan Grogan, *Flora Tristan, Life Stories*, Routledge, 1998.
82. *Lettres*, op. cit. p. 102.
83. Ibid., p. 103.
84. *La Sylphide*, 5 janvier 1845.
85. Paul Chacornac, *Eliphas Lévi,* Librairie générale des sciences occultes, 1926.
86. *Le Désir de peindre*, par exemple : « Elle est belle, et plus que belle ; elle est surprenante. En elle le noir abonde : et tout ce qu'elle inspire est nocturne et profond. Ses yeux sont deux antres où scintille vaguement le mystère, et son regard illumine comme l'éclair : c'est une explosion dans les ténèbres. (...)

Il y a des femmes qui inspirent l'envie de les vaincre et de jouir d'elles ; mais celle-ci donne le désir de mourir lentement sous son regard. » Baudelaire, *Le Spleen de Paris.*

87. *Lettres*, op. cit., p. 118.
88. Voir plus loin p. 273.
89. *La Paria et son rêve*, correspondance établie par Stéphane Michaud, E.N.S. éditions, 1995, lettre 140.
90. Ibid., p. 105.
91. Stéphane Michaud, *International review of social history*, 1979.
92. Ce charmant portrait est de Houssaye.
93. *Lettres*, op. cit., p. 103 à 106.
94. Le meilleur témoignage de cette influence de Swedenborg est sans doute *Séraphita* de Balzac (1835).
95. *Lettres*, op. cit., p. 104.
96. A comparer avec Fourier : « Les progrès sociaux s'opèrent en raison des progrès des femmes vers la liberté (...) L'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous les progrès sociaux. » Il y aurait sans doute beaucoup à apprendre

d'une étude systématique des sources de la pensée de Flora Tristan, souvent truffée de réminiscences.

97. Cela situe la scène courant 1802, ou au tout début de 1803.

98. Ce qui situerait cette lettre aux alentours de 1807.

99. « Lettres de Bolivar », par Mme Flore Tristan, *Le Voleur*, 31 juillet 1838.

100. Voir Gilette Saurat, *Simon Bolivar, le Libertador,* Grasset, 1990.

101. C'est ce qu'affirme Gilette Saurat, ibid.

102. Le premier biographe de Flora Tristan, Jules Puech croira, lui, qu'Anne-Pierre s'appelait Thérèse. C'est ainsi qu'elle sera longtemps désignée.

103. Les registres de la police attestent sa présence à Paris le 20 janvier 1802 et à Amiens du 12 au 16 février 1802.

104. Thérèse Jeanne Laisnay, née le 24 février 1768 à l'hôpital des Enfants-Trouvés, habitera toute sa vie non loin de Flora Tristan.

105. En décembre de la même année, elle proposera à son éditeur Charles Ladvocat, les biographies de Simon Bolivar et d'Andrès Santa Cruz, un autre général prestigieux.

106. *Le Parisien en province*, cité par Jules Puech, *La Vie et l'Œuvre de Flora Tristan*, Marcel Rivière, 1925, p. 118.

107. *Méphis*, p. 26.

108. Ibid., p. 27.

109. *La Gazette des femmes*, dont la propriétaire en titre avait servi de prête-nom à son amant Frédéric Herbinot, cessa de paraître à la suite de l'arrestation du couple, dans une affaire de scandale aux mœurs. Sur cette affaire rocambolesque, voir Marie-Louise Puech, « Le Mystère de la *Gazette des femmes* », extrait de *La Grande Revue*, 1935, et Laure Adler, *A l'aube du féminisme : les premières journalistes*, Payot, 1979.

110. Hortense Allart, *Les Enchantements de Prudence*, Paris. Notons qu'elle range Flora Tristan parmi « les femmes distinguées ».

111. Ibid., p. 60.

112. Le récit qui suit s'appuie sur deux publications juridiques : *Le Droit* (11 septembre et 19 décembre 1838, 1er et 2 février 1839) et *La Gazette des tribunaux* (10 janvier 1839, 1er et 2 février 1839).

113. *La Gazette des tribunaux*, 1er février 1839 – audience du 30 janvier.

114. *Le Droit*, 1er février 1839.

115. *La Gazette des tribunaux*, 10 janvier 1839.

116. *Le Moniteur universel*, 11 septembre 1838, cité par *Le Droit.*

117. Sainte-Beuve, *Correspondance*, lettre du 15 septembre 1838, à M. et Mme Juste Olivier.

118. Le procès eut lieu aux Assises, une fois l'instruction achevée. Un compte rendu circonstancié des débats, des interrogatoires et des plaidoiries nous en est donné par *Le Droit* et par *La Gazette des tribunaux*. Le croisement de ces deux sources permet de suivre le procès avec fidélité.

119. A. P. Perrod, *Jules Favre, avocat de la liberté*, La Manufacture, 1988. On peut se demander aussi comment Chazal parvint à payer son avocat.

120. Ironie de l'histoire, Jules Favre ne pourra jamais épouser Jeanne Charmont, la femme qui partagera sa vie pendant plus de trente ans, et dont il aura 3 enfants : elle était déjà mariée.

121. Flora Tristan, *Lettres*, op. cit., p. 86.

122. Ibid., p. 90.

123. *Méphis*, op. cit., tome 1, p. 64.

124. Voir Pascale Heustache, in *Les Femmes et l'invention d'une nouvelle morale*, Créaphis, 1994.

125. *Méphis*, tome 1, op. cit., p. 103.

126. Ce physique est dans la symbolique balzacienne, selon P. Abraham, celui du jeune homme appelé à réussir dans la vie. Cité par Rose Fortassier, in Balzac, *La Fille aux yeux d'or*, collection Folio, éd. Gallimard, 1976.
127. *Méphis*, tome 2, op. cit., p. 23. Pour la comparaison, voir ci-dessus p. 72.
128. Ibid., tome 1, op. cit., pp. 70-71.
129. Ibid., p. 82.
130. *Cf.* Lettre à Olympe Chodzko du 8 déembre 1837 in Flora Tristan, *Lettres*, op. cit.
131. *Méphis*, tome 2, op. cit., p. 116.
132. *Promenades dans Londres* donneront lieu à deux éditions : la première en 1839, la deuxième, une édition populaire, en 1842.
133. Voir l'avant-propos de 1842, pp. 59 et 60.
134. Voir à ce propos la lettre à Traviès du 6 juin 1839, à propos de Ganneau, qu'elle craint d'avoir cruellement blessé in *Lettres*, op. cit. p. 99. Cf. p. 241.
135. Philippe Ariès, *Histoire des populations françaises*, Seuil, 1971.
136. Celui-ci passe de 5 % à 7 % de la population adulte masculine.
137. Pour cette brève analyse, je me suis inspirée de l'*Histoire du Royaume-Uni*, de Peter Morris (Hatier, 1992).
138. *Promenades*..., op. cit., p. 253.
139. Lettre à Olympe Chodzko, 1[er] août 1839 in *Lettres*, op. cit.
140. *Promenades*..., op. cit., pp. 287 à 289.
141. Lettre à Olympe Chodzko, 15 juillet 1839, in *Lettres*, op. cit.
142. Ibid.
143. Voir François Bédarida, in *Promenades*..., op. cit., p. 30.
144. *Promenades*..., op. cit., p. 114, note de F.T.
145. Ibid., p. 104.
146. Anna Doyle Wheeler (1785 – ?) est une Irlandaise, célèbre pour sa beauté et son intelligence. Mariée à 15 ans , mère de 6 enfants, elle quitte son mari au bout de 12 ans de mariage. Elle voyage et s'installe en 1823 à Paris. Proche de Fourier, elle contribue à propager ses idées en Angleterre, et côtoie les principaux penseurs sociaux : Owen, Bentham, et William Thomson qui lui dédie son œuvre : *Appeal of Half of the Human Race*.
147. *Promenades*..., op. cit., p. 182.
148. Ibid., p. 125.
149. Michael Ryan (1800-1841), médecin au Metropolitan Free Hospital, et auteur, notamment, d'un livre sur la prostitution qui sert de référence à Flora Tristan (*Prostitution in London*, 1839). Voir Bédarida, op. cit., p. 135, note 13.
150. *Promenades*..., op. cit., p. 129.
151. Ibid., p. 130.
152. Jules Janin, *La Sylphide*, 12 janvier 1845.
153. *Promenades*..., op. cit., p. 132.
154. Ibid., p. 269.
155. Née en 1759, Mary Wollstonecraft est élevée à la campagne par un père brutal qu'elle fuit à l'âge de 16 ans. Demoiselle de compagnie, gouvernante, institutrice, elle voyage et débute en littérature en 1786 avec *A Vindication of the Rights of Woman*, traduit dès 1792 sous le titre *Défense des Droits des Femmes*. Elle vit alors en France. Elle épouse en 1797 l'économiste William Godwin, et meurt quelques mois plus tard, alors qu'elle vient de mettre au monde sa fille Mary, la future Mary Shelley, auteur du roman *Frankenstein*.
156. *Promenades*..., op. cit., p. 104.
157. Ibid., p. 235.
158. Ibid., p. 237.
159. Ibid., p. 238.

160. André Breton, *Nadja*, Gallimard, coll. Livre de poche, p. 169.
161. *Promenades...*, op. cit., p. 55.

Quatrième partie

162. Cette expression est empruntée au livre de Paul Bénichou, *Le Temps des prophètes*, Gallimard, 1977.
163. Lettre du 6 juin 1839, *Lettres*, op. cit. p. 99.
164. Les abréviations sont de Flora Tristan.
165. *Lettres*, op. cit. p. 106, à Charles-Joseph Traviès, 9 septembre 1839.
166. Cette hypothèse repose sur une lettre de Désirée Véret, s'adressant à elle sous le nom de « Mme Laure ».
167. *Lettres*, op. cit. p. 127.
168. Ibid., p. 156.
169. Ibid., p. 166, à Eugène Sue, 1er juin 1843.
170. A. Constant, *L'Emancipation de la femme ou le testament de la Paria,* Paris, 1846.
171. *Lettres*, op. cit. p. 156.
172. *Promenades...*, op. cit. p. 317, note 1.
173. Pour de la pénétration des idées saint-simoniennes voir Jacques Rancière, *La Nuit des prolétaires*, Hachette Littérature, 1997.
174. Voir ci-dessus p. 126.
175. Elle lui consacre un chapitre entier dans la première édition des *Promenades...*, op. cit.
176. Flora Tristan, *Promenades...*, Maspero, 1978, p. 317.
177. Puech, *La Vie et l'Œuvre de Flora Tristan*, op. cit., p. 116.
178. *L'Almanach social*, 1840. Jules Laure est sur la liste des principaux artistes et travailleurs appartenant à l'école sociétaire. Il habite alors rue du Croissant.
179. Ces romans de Zola sont écrits respectivement en 1877 et 1885.
180. Louis-René Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie,* Paris, 1840.
181. Lettres de Michel Dupoty, Bibliothèque de Versailles, 14 mars 1842, 9 octobre, 1842, 3 décembre 1842. Nous ne possédons pas les lettres de Flora Tristan, mais celles de Dupoty témoignent d'une relation assez suivie entre eux, amicale et non exempte d'un certain marivaudage. Ces lettres de Dupoty, inédites jusqu'à ce jour, sont d'autant plus intéressantes que cette année 1842 est pauvre en correspondance. Flora habite alors 64, rue de Grenelle.
182. Comme le montre la nouvelle de Balzac, *L'Illustre Gaudissart.*
183. *Cf.* Madeleine Rebérioux « George Sand, Flora Tristan et la question sociale » dans *Les Femmes et l'invention d'une nouvelle morale*, 1994.
184. *Mémoires, souvenirs et journaux de la comtesse d'Agoult*, Mercure de France, 1990. Citée par Anne Martin-Fugier dans *Les Romantiques*, *Figures de l'artiste*, Hachette Littérature, 1998.
185. La future Madame Wagner... Quant à Marie d'Agoult, elle écrira à son tour, on l'a vu, sous le nom de Daniel Stern.
186. Lire à ce sujet, *Les Mystères de Paris, Eugène Sue et ses lecteurs*, lettres de lecteurs réunies par J. P. Galvan, L'Harmattan, 1998. C'est un témoignage exceptionnel de la rencontre entre un livre et son public.
187. George Sand, Préface de *La Mare au diable*, 1846.
188. *De la réforme des abus du compagnonnage et de l'amélioration du sort des travailleurs*, Auxerre, 1843.
189. *Projet tendant à régénérer le compagnonnage sur le tour de France,*1842.

190. Maurice Agulhon, *Une ville au temps du socialisme utopique,* Mouton, 1970.
191. Les majuscules sont employées par Flora Tristan.
192. Pour cette question, nous renvoyons à l'introduction très complète de Daniel Armogathe et Jacques Grandjonc, *Union ouvrière*, éd. des Femmes, 1986.
193. *Cf.* lettre du 9 septembre 1844 aux ouvriers membres du cercle de l'Union ouvrière de Toulon : « Vous n'avez pas compris que pour vous constituer, vous ouvriers, il faut exclure tous les bourgeois... » in *Lettres*, op. cit., p. 209.
194. Abréviation pour « Tristan », due à la plume rapide de son auteur.
195. Jean Briquet, *Agricol Perdiguier, compagnon du Tour de France et représentant du peuple,* Librairie Rivière, 1955.
196. Abréviation pour « réellement »
197. *Union ouvrière*, op. cit., pp. 150-151.
198. Lettre d'Achille François, 31 mars 1843, in *La Paria et son rêve*, op. cit.
199. Achille François (1814-1874) a fondé la société de l'Union à Lyon, puis celle de Paris dont il abandonnera la présidence en juillet 1843.
200. Lettre à A. Perdiguier, 25 janvier 1843, *Lettres*, op. cit.
201. « Résumé des idées contenues dans ce Livre et dont le but est de :

1. CONSTITUER LA CLASSE OUVRIÈRE au moyen d'une UNION compacte, solide et indissoluble.
2. Faire représenter la classe ouvrière devant la nation par un défenseur choisi par l'UNION OUVRIÈRE et salarié par elle, afin qu'il soit bien constaté que cette classe a besoin d'être et que les autres classes l'acceptent.
3. Faire reconnaître la légitimité de la propriété des bras. (En France, 25 millions de prolétaires n'ont pour toute propriété que *leurs bras.*)
4. Faire reconnaître la légitimité du *droit au travail* pour tous et pour toutes.
5. Faire reconnaître la légitimité du droit à l'instruction morale, intellectuelle, professionnelle pour *tous* et pour *toutes.*
6. Examiner la possibilité d'organiser le travail dans l'état social actuel.
7. Elever dans chaque département des PALAIS DE L'UNION OUVRIÈRE où l'on instruira les enfants de la classe ouvrière intellectuellement et professionnellement – et où seront admis les ouvriers et ouvrières *blessés en travaillant* et ceux qui sont infirmes ou vieux.
8. Reconnaître l'urgente nécessité de donner aux *femmes du peuple* une éducation morale, intellectuelle et professionnelle afin qu'elles deviennent les agents moralisateurs des *hommes du peuple.*
9. Reconnaître *en principe l'égalité en droit* de l'homme et de la femme comme étant l'unique moyen de constituer l'UNITÉ HUMAINE. »

202. Daniel Armogathe et Jacques Grandjonc, *Union ouvrière*, op. cit.
203. Lettre à M. le directeur-gérant de l'*Echo lyrique*, 7 septembre 1843, in *Lettres*, op. cit., p. 188.
204. Les instituteurs recevront des salaires élevés pour les motiver et prodigueront un enseignement moral et pratique : croyance en Dieu, en l'homme, en l'universalité. On stimulera les facultés intellectuelles des enfants par la méthode des « pourquoi », leurs aptitudes physiques par de l'exercice, par une nourriture saine et abondante, des soins médicaux et dentaires. Les punitions dégradantes seront interdites, les règlements écrits seront imprimés et distribués afin que chacun connaisse ses droits et ses devoirs. Ni corset pour les filles, ni bretelles ou cravates pour les garçons : le corps doit être libre, comme est libre l'enfant de choisir sa voie professionnelle, pourvu qu'à la sortie, il soit un bon ouvrier dans deux métiers. Dès dix ans, les enfants recevront une part des bénéfices, proportionnelle à leur âge. Enfin, chaque Palais accueillera des hôtes d'honneur, intellectuels ou artistes pauvres, de préférence étrangers, afin que les enfants prennent l'habitude de respecter le talent où qu'il se trouve.
205. Cité par Jonathan Beecher in *Fourier*, Fayard, 1993, p. 230.

206. *Union ouvrière*, op. cit., p. 211.
207. Lettre du 8 septembre 1844, *La Paria...*, op. cit. p. 244.
208. Sur cette période, nous disposons du double témoignage de Flora Tristan, dans les préfaces de l'*Union ouvrière*, ainsi que dans son *Journal*, publié sous le titre *Le Tour de France, Journal inédit 1843-1844*, La Tête de feuilles, 1973.
209. Voir par exemple, la lettre du typographe Louis Vasbenter, disciple de Proudhon in *La Paria et son rêve*, op. cit. p. 163.
210. Il est intéressant de noter qu'Emile Zola se heurtera aux mêmes résistances de certains milieux ouvriers lors de la parution de *L'Assommoir*, en 1877.
211. *Le Tour de France*, op. cit. p. 20.
212. Lettre du 19 mars 1843 à Olympe Chodzko, *Lettres*, op. cit., p. 142.
213. *Union ouvrière*, op. cit., p. 101.
214. Il s'agit des lois antirépublicaines de septembre 1835. Voir p. 124.
215. Cité par Gerhard Leo, in *La Révolte d'une paria*, éditions de l'Atelier, p. 162.
216. La vieillesse pour une femme de cette époque...
217. Fée, *Voyage autour de ma bibliothèque*, Paris, 1856.
218. Lettre du 15 février 1843 in *Lettres*, op. cit.
219. Toutes ces informations proviennent de l'article de Francis Ambrière, « Qui était Flora Tristan ? », *Bulletin de la Société d'Histoire de la Révolution de 1848*, 1988, qui a interrogé les archives du Minutier des notaires, aux Archives nationales. Quant à ce mystérieux livret, déposé par Flora Tristan lors de son départ entre les mains d'une tierce personne il n'a été présenté qu'après la clôture de l'inventaire. Qui était cette personne ? Peut-être le docteur Louis Evrat qui lui écrivait le 6 juillet 1844 : « Vous m'avez honoré d'une noble confiance, en me remettant entre les mains le sort et la conduite de votre Aline, et cela à plusieurs reprises. » (*La Paria...*, op. cit., Lettre 140).
220. On peut utiliser l'indice approximatif de 23. (1 F de 1901 = 19,94 F en 1999, et 1 F de 1840 = 21,69 F en 1992 selon les sources INSEE.) Aujourd'hui, cet héritage correspondrait donc environ à la somme de 1 088 912 F.
221. Il comprend une cuisine et un cabinet servant de débarras, une petite salle à manger, une grande salle à manger, un salon, une chambre à coucher meublée en acajou, et une autre pièce où se trouvent ses livres.
222. *Le Tour de France*, op. cit., p. 38.
223. Pour cette question, on pourra consulter : Francis Ambrière, *Le Siècle des Valmore*, tome 2, pp. 139-143. Seuil, 1987 ; Ambrière, « Qui était Flora Tristan ?, 1848, Révolutions et mutations au XIXe siècle », *Bulletin de la Société d'Histoire de la Révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle*, 1988 ; Stéphane Michaud, postface de *Nécessité de faire un bon accueil...*, op. cit.
224. Lettre à George Sand, mi-mars 1844 in *La Paria...*, op. cit.
225. *Union ouvrière*, op. cit. p. 146.
226. Expressions utilisées par Flora Tristan. Voir par exemple lettre à Fée, *La Paria...*, op. cit., p. 152.
227. *Correspondance* de G. Sand, tome VI, Paris, 2 avril 1844.
228. Elle refusera avec dédain d'être leur candidate aux élections de 1848. Les féministes de *La Voix des Femmes* prétendaient appliquer à la lettre un « suffrage universel »... qui excluait les femmes ! Patience... elles n'avaient plus qu'un siècle à attendre.
229. Rochefort, La Rochelle, Nantes, Saumur, Angers, Tours, Blois, Orléans.
230. Voir note 47 p. 208.
231. Toutes les citations, sauf exceptions signalées, sont extraites du *Tour de France...*, op. cit. Plutôt que de multiplier des appels de note fastidieux, nous encourageons le lecteur... à découvrir cet ouvrage passionnant.
232. Les rapports entre Flora Tristan et la franc-maçonnerie, qui ne reçoit pas les femmes à cette époque, restent à éclaircir. Sans doute est-elle en contact avec eux

grâce aux Compagnons tels que Gosset, par exemple. A plusieurs reprises, les francs-maçons seront les seuls à lui prêter une salle de réunion.

233. Voir l'étude détaillée de Pierre Lévêque, « Mission impossible ? Flora Tristan en Bourgogne vue par la presse locale », in *Un fabuleux destin*, Actes du 1[er] colloque international Flora Tristan Dijon, 1985. L'auteur montre comment la presse, plus que réservée, reflète l'opinion générale des principales villes bourguignonnes au sujet de Flora Tristan.

234. *Fourier*, op. cit., cité par Beecher, p. 234.

235. C'est *La Démocratie pacifique* qui lancera la souscription pour le monument posthume de Flora Tristan. Et en 1849, l'*Union ouvrière* et *L'Emancipation de la femme* figurent encore au Catalogue de la librairie sociétaire.

236. Plusieurs tentatives ont été faites par Flora Tristan, afin d'obtenir ce chant de l'Union. Elle a même lancé un concours, doté d'une médaille.

237. *Union ouvrière*, op. cit., p. 147.

238. Disciples de Cabet.

239. Allusion à la devise des Canuts : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. »

240. Didier Nourrisson montre que les observations de Flora Tristan sont confirmées par d'autres enquêtes. « Flora Tristan dans la Loire », in *Les Femmes et l'invention d'une nouvelle morale*, op. cit.

241. Soit, environ 1 150 F actuels.

242. Ce programme nous renseigne aussi sur la façon d'étudier de Flora elle-même : éducation politique à travers l'histoire de la Révolution française, lecture des journaux et des écrits de l'époque, *Mémoires* de Mme Roland, histoire de l'Empire et de la Restauration. L'étude du socialisme commencera par les saint-simoniens en 1822. Pour chaque livre, elle lui conseille de prendre des notes, et de faire un résumé de quelques pages. Inutile de lire romans, poésie et théâtre. Enfin, il faut peu écrire, mais s'interroger sur le « pourquoi » des grandes valeurs, le bonheur et le malheur, la force et la faiblesse, la bonté et la méchanceté.

243. Rapport du procureur Gilardin de Lyon au procureur général de Paris, Archives nationales.

244. Pour tout ce qui concerne Toulon, voir M. Agulhon, *Une ville...*, op. cit.

245. Cité par Stéphane Michaud, in *Nécessité...*, op. cit. p. 137.

246. Eléonore Blanc, *Biographie de Flora Tristan*, Lyon, 1845.

247. C'est ce monument qui sera inauguré en octobre 1848 au cimetière de la Chartreuse à Bordeaux. *Cf.* ci-dessus p. 9.

248. George Sand, *Correspondance*, II, op. cit., p. 331.

249. *Le Tour de France*, op. cit. p. 109.

250. Ibid.

251. Lettres d'Hortense Allart de Meritens à Sainte-Beuve, pp. 165, 262.

252. Francis Ambrière, *Le Siècle des Valmore*, op. cit. p. 141.

253. Lettre du 8 octobre 1851 d'Aline Gauguin à Ondine Valmore, citée par Francis Ambrière dans « Qui était Flora Tristan ? », op. cit.

254. Ibid.

255. Seul sera sauvé le manuscrit du journal de 1843-1844, confié avec tous ses papiers du *Tour de France* à Eléonore Blanc. Quant à la correspondance, très dispersée, elle est encore bien lacunaire.

256. André Chazal sortit de prison en 1856, et mourut à Evreux où il était assigné à résidence. Quant à Ernest, on sait peu de chose de lui. Il dilapida très vite sa part d'héritage. Il semblerait qu'il ait été marin et dessinateur. Comme son neveu Paul...

257. Paul Gauguin, *Avant et Après*, éditions Avant et après, Tahiti, 1989. Est-il besoin de préciser que ces lignes fourmillent d'erreurs ? Le lecteur attentif les aura corrigées de lui-même...

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

Parmi les très nombreux ouvrages consultés pour cette biographie, j'ai choisi de ne retenir que les textes écrits par Flora Tristan, ou ceux la concernant directement. Chaque fois que la chose est possible, j'indique la dernière publication. Des titres indisponibles quand j'ai commencé ce livre ont été republiés depuis. Cette liste ne reflète donc que l'état actuel, et très partiel, d'une bibliographie tristanienne.

A. Œuvres de Flora Tristan

Nécessité de faire un bon accueil aux étrangères, Delaunay, Paris, 1835.

Nécessité de faire un bon accueil aux étrangères, édition présentée et commentée par Denys Cuche, L'Harmattan, Paris, 1988.

Pérégrinations d'une paria, 1833-1834, 2 volumes, Arthus Bertrand, Paris, 1838.

Pérégrinations d'une paria, INDIGO & Côté-femmes éditions, Paris, tome 1, 1999 ; tome 2, 2000.

Méphis, 2 volumes, Ladvocat, Paris, 1838.

Méphis, INDIGO & et Côté-femmes éditions, Paris, tome 1, 1996; tome 2, 1997.

Promenades dans Londres, H.L. Delloye, Londres, 1840.

Promenades dans Londres ou l'aristocratie et les prolétaires anglais, édition établie et commentée par François Bédarida, Maspero, Paris, 1978.

Promenades dans Londres, INDIGO & Côté-femmes éditions, Paris, 2001.

Union ouvrière, Paris, 1843.

Union ouvrière, édition de Daniel Armogathe et Jacques Grandjonc, éditions des Femmes, Paris, 1986.

Le Tour de France, journal inédit 1843-1844, notes de Jules Puech, éditions La Tête de Feuilles, 1973.
Le Tour de France. Etat actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral, intellectuel et matériel, texte et notes établis par Jules Puech, introduction nouvelle de Stéphane Michaud, 2 volumes, Maspero, Paris, 1980.
L'Emancipation de la Femme, ou le testament de la Paria. Ouvrage posthume de Mme Flora Tristan, complété d'après ses notes et publié par A. Constant, La Vérité, Paris, 1846.

B. Correspondance

Flora Tristan, *Lettres* réunies, présentées et annotées par Stéphane Michaud, Seuil, Paris, 1980.
Flora Tristan, *La Paria et son rêve.* Correspondance établie par Stéphane Michaud, E.N.S. Editions, 1995.
Ces deux volumes contiennent l'ensemble des lettres de Flora Tristan publiées à ce jour.

C. Ouvrages sur Flora Tristan

Jules Puech, *La vie et l'œuvre de Flora Tristan*, Marcel Rivière, Paris, 1925. Cette thèse est l'ouvrage de référence pour tout travail sur Flora Tristan.
Dominique Desanti, *Flora Tristan, la femme révoltée,* Hachette, Paris, 1972.
Jean Baelen, *La vie de Flora Tristan. Socialisme et féminisme au XIXe siècle*, Seuil, Paris, 1972.
Pierre Le Prohon, *Flora Tristan*, éditions Corymbe, Antony, 1979.
Stéphane Michaud, *Un fabuleux destin : Flora Tristan.* Actes du 1er colloque international Flora Tristan, Université de Dijon, 1985.
Máire Cross, *The Feminism of Flora Tristan*, Berg, Oxford et Providence, 1992.
Stéphane Michaud, *Flora Tristan, George Sand, Pauline Roland : les Femmes et l'invention d'une nouvelle morale, 1830-1848.* Actes du 2e colloque international Flora Tristan, Créaphis, Paris, 1994.
Gerhard Leo, *Flora Tristan, la révolte d'une paria*, Éditions de l'Atelier, Paris, 1996.
Susan Grogan, *Flora Tristan, Life stories*, Routledge, Londres et New York, 1998.

TABLE

Avant-propos : La Femme de l'avenir 11

PREMIÈRE PARTIE : *L'APPRENTIE* 17

1. Secrets et mensonges 19
2. Une héritière dans un taudis........................ 27
3. La mal mariée 35
4. La fugitive........................ 51

DEUXIÈME PARTIE : *LA PARIA* 61

1. Partir 63
2. La traversée 69
3. A la découverte du Pérou 83
4. Face à face 93
5. Tentations 103
6. Lima........................ 115

TROISIÈME PARTIE : *LA FEMME DE LETTRES* 123

1. Retour 125
2. La traque........................ 135
3. Vie privée 149
4. Vie publique........................ 165

5. Un fait divers 189
6. Romancière.. 205
7. Les mystères de Londres 217

QUATRIÈME PARTIE : *L'APÔTRE*.................... 239
1. « Nous autres prophètes » 241
2. La classe la plus nombreuse 255
3. L'Union ouvrière...................................... 261
4. Le Tour de France 285
5. Le Chevalier errant................................... 315
6. La dernière étape 325

Épilogue : « Ma grand-mère était une drôle de bonne femme... » 331

Notes 337
Éléments de bibliographie 347

Cet ouvrage a été réalisé par



Mesnil-sur-l'Estrée

pour le compte des Éditions Grasset
en janvier 2001

Imprimé en France
Dépôt légal : janvier 2001
N° d'édition : 11803 – N° d'impression : 53308
ISBN : 2-246-57561-3



FLORA TRISTAN

Etrange destin que celui de Flora Tristan (1803-1844) : il marque le triomphe de la volonté dans un siècle où la liberté est une idée neuve pour les femmes... Comment expliquer autrement les métamorphoses d'une Parisienne sans le sou qui échappa à sa condition et laissa à la postérité l'image trop parfaite de la Femme-Messie ? Mensonges et sortilèges ? Non, mais invention de soi-même : la jeune fille sans instruction élevée dans le Paris des artisans devient une femme de lettres, amie de Marie Dorval, rivale de George Sand. La mère de trois enfants voyage jusqu'au Pérou pour y trouver la révolution et, pourquoi pas, l'am
L'épouse en fuite joue à la « paria-archiduchesse », beauté
boucles brunes, mystique lancée sur les routes de France o
prophétise l'Union ouvrière et meurt d'épuisement.

Il y a un mystère Flora Tristan : la biographe cherche les
tés et les ombres d'une figure insoumise, indomptable, mais
meuse. Du Pérou libéré par Simon Bolivar au Paris des ruel
Londres où Flora Tristan se déguisa en homme pour péné
Chambre des Lords à la France bourgeoise de Guizot, des
du Romantisme aux cercles enfumés des utopies messianistes, des prophètes de carton aux ouvriers de chair, Evelyne Bloch-Dano enquête. Reste une femme, si contradictoire, si enflammée.



© Photo DR

Evelyne Bloch-Dano est l'auteur de Madame Zola *(Grand prix des lectrices de Elle en 1998).*



132 FF

www.edition-grasset.fr
ISBN 2 246 57561 3
37-6605-2
2001-I